

LA RECHUTE

PREMIÈRE PARTIE

PROJETS DE FIANÇAILLES

L'AUTOMOBILE, une légère et souple torpédo, toute poussièreuse des deux cents kilomètres franchis en trois heures depuis Lyon, par Roanne, Saint-Étienne et Moulins, restait sur la route, immobilisée par une panne que s'appliquaient à réparer les deux occupants de la voiture : une jeune fille et un jeune homme. Leurs gestes, mesurés et précis, dénonçaient des professionnels. Son fin visage, à elle, joliment dégagé sous le chapeau en forme de casque, se penchait sur le moteur avec une attention qui crispait ses traits délicats, tandis que ses doigts agiles maniaient les pièces à employer que lui passait son camarade, un fier et beau garçon de vingt-cinq ans, plus préoccupé de sa compagne, ses regards le révélaient trop, que du dispositif du rupteur, cause de cet arrêt subit. Leur tenue, à l'un et à l'autre, comme le capot et la carrosserie de l'élégant véhicule, attestait leur rang social. Aucune alliance ne brillait à leurs mains, dégantées pour la besogne de cette minute. Ils n'étaient donc pas mariés, mais la physionomie seule, si pure, si loyale, de Cécile Rémonde, — ainsi s'appelait la jeune fille, — excluait toute idée d'aventure ou de galanterie, et aussi le ton de la voix de Pierre Thérade, — c'était son nom à lui, — si respectueux dans sa familiarité pour dire,

le travail fini, le rupteur rajusté et le contact rétabli, en l'interpellant par son prénom, mais gentiment défiguré :

— A mon prochain voyage en avion, Cilette, je vous prends comme mécanicien, si vous acceptez. Mais vous n'aimez pas l'avion, ce qui m'étonne, étant donnés vos goûts sportifs.

— Vous oubliez, fit Cilette en remontant sur le siège, que le sport n'est pour moi qu'un jeu de vacances. Quand je serai inscrite au barreau de Paris comme avocate, aurai-je même le loisir de ces grandes randonnées en auto?... Mais nous bavardons, et le temps presse. Nous sommes encore à sept lieues de Nevers, et comme nous voulons être à Paris vers cinq heures... Je reprends le volant?

— Si vous n'êtes pas trop fatiguée?

— Moi? Pas du tout, et puis je tiens à ne pas traverser trop vite cette grande et belle plaine de l'Allier et ce vieux bourg de Saint-Pierre le Moutier dont nous approchons. Il se rattache pour moi à une figure qui m'a toujours paru si pathétique, celle du Connétable de Bourbon...

— Celui qui a trahi la France? interrogea Pierre étonné.

— Et qui fut victime d'une grande injustice d'abord, répondit Cilette, et qui est mort si bravement au siège de Rome : « Couvre-moi le visage, dit-il à son écuyer, et que personne ne sache que je suis blessé. » Quand je préparais ma licence d'histoire, j'ai lu ce récit et je ne l'ai jamais oublié. J'ai lu aussi que François I^{er}, allant lui rendre visite à Moulins avant leur rupture, se défia d'une surprise et passa la nuit dans ce Saint-Pierre le Moutier que la Révolution a plus tard baptisé Brutus-le-Magnanime!... L'aspect des lieux n'a pas dû beaucoup changer depuis le temps du Connétable. Regardez cette belle église du douzième, où Jeanne d'Arc est entrée. — Et avec un sourire malicieux : — Comprenez-vous pourquoi la petite pédante que je suis n'aime pas l'avion?...

— Parce qu'il survole les villes à monuments, au lieu de les traverser? Accordez-moi qu'il évite aux pneus et aux voyageurs de rudes secousses, celles de ces pavés.

— Sans doute. Mais il ne permet pas des évocations comme celle qui me hante à cette minute... Tenez, devant cette porte ogivale... Elle a peut-être servi de cadre à la beauté d'une jeune femme en train de regarder le Roi, et à laquelle il a souri.

— Je vous avoue, fit Pierre en haussant les épaules, que je

ne suis pas un homme du passé. Notre vie, c'est notre présent, et dans la France de 1928, il est si intéressant !

— Vous voyez que je ne dédaigne pas non plus le présent, répliqua la jeune fille, puisque j'aime l'auto et que je conduis la mienne à peu près.

— A peu près ? Non. Admirablement.

— Mais suivez la filière. Je suis de la famille du grand fabricant de papier, Albert Rémonde, qui a ses usines à Chatou. Vous les verrez. Il fournit de son papier quantité de revues et d'éditeurs. Il reçoit des volumes et des brochures par milliers. Tout naturellement, je suis devenue une grande liseuse. Pas de romans. Ma mère les déteste. Elle les enferme dans une chambre dont elle a la clef. Elle m'a permis, toute petite, des livres d'histoire, et voilà pourquoi j'ai préparé cette licence dont je vous parlais, et pourquoi tout à l'heure, quand nous traversions Saint-Pierre, j'ai pensé au Roi, au Connétable, et à Jeanne d'Arc.

— Quel paradoxe ! dit Pierre. C'est moi, le fils d'un diplomate, qui devrais aimer l'histoire. Mais mon père, lui, n'est pas comme M^{me} Rémonde, il adore les romans, et il se trouve que, n'ayant pas d'imagination, je n'ai jamais pu supporter ce genre. Faute d'autres volumes dans sa bibliothèque, j'ai désappris la lecture. Ce qui m'a séduit tout de suite au collège, c'a été la chimie, la physique, l'histoire naturelle, et surtout, dès que j'en ai eu quelque notion, la mécanique. Le grand événement de mon adolescence a été la guerre. Mon père, alors ministre, avait accepté une mission en Amérique, dont il s'est d'ailleurs si bien acquitté qu'elle lui a valu plus tard, quand il a démis sionné, une exceptionnelle nomination d'ambassadeur. C'est encore à cause d'elle qu'il a été choisi par les gens du Grand Comptoir pour représenter cette Société en Argentine. Il m'avait laissé à Paris, chez mon grand père maternel, avec ma pauvre maman. Elle est morte d'une maladie de cœur que les émotions de ces terribles années avaient aggravée. Elle était si ardemment patriote ! Resté seul avec mon grand père dans un quartier du centre où je vis encore, — nous gardons son appartement rue du Faubourg-Saint-Honoré, — nous avons passé des semaines et des semaines, le cher vieil homme et moi, à attendre les Gothas et leurs bombes. Jamais il n'a voulu quitter sa maison, qui lui venait de ses

parents à lui. « Y rester, disait-il, c'est les défendre. » J'ai encore dans les oreilles le vrombissement des moteurs, l'éclatement des obus, la sonnerie de la berloque annonçant la fin du raid et permettant la sortie de la cave. Alors, et sous le coup de ma rancune de bon petit Français, je me jurai de devenir plus tard aviateur, pour survoler, moi aussi, Berlin, à la prochaine guerre. Naïve volonté d'enfant que je n'ai pas oubliée. C'est l'origine de ma vocation. C'est l'idée qui m'a fait me présenter à l'École centrale, puis solliciter une bourse de pilotage, entrer ensuite à l'école de Buc et à Avord, fonder enfin cette petite Société où l'on vient de fabriquer un moteur de mon invention, avec lequel je compte bien traverser l'Atlantique... Je ne sais pas pourquoi je vous raconte cette histoire qui n'est guère intéressante.

— Mais si. De mon côté, croyez-vous donc que j'aie oublié la guerre? repartit Cilette. J'étais encore toute petite fille à cette époque. Mon père nous avait fait quitter Paris, à maman et à moi. Vous savez qu'elle est d'Auvergne, d'un village près du Mont-Dore, Saint-Sauve. Nous avons des cousins à Clermont. Elle y est venue, dès le mois d'août 1914, pour entrer comme infirmière dans une ambulance que dirigeait avec un admirable dévouement un médecin du pays, le docteur Gautrez. J'allais l'y voir, et je voyais aussi des blessés. « Regarde-les bien, me répétait-elle, et souviens-toi. »

Les deux jeunes gens se turent, et l'automobile continua de rouler, rapide et souple, à travers le paysage tout en vergers, en vignes, en champs de blé et en prairies où paissaient ces grands bœufs du Bourbonnais, dont la race, prétend-on, vient de la campagne romaine. L'opulente et fine culture évoquait des images si différentes de celles qui assombrissaient soudain les prunelles de ces enfants de la guerre ! Cette génération, qui a grandi parmi les impressions des quatre terribles années, se partage mentalement en deux groupes : celui des oublieux, et celui des fidèles aux tragiques et douloureux souvenirs. Les uns et les autres ont ce trait commun d'avoir respiré, dans leur adolescence, une atmosphère d'action. De là ce goût de l'énergie animale qui fait d'eux des sportifs, eussent-ils, comme Cilette, suivi des cours et préparé des examens. De là aussi de subites réminiscences des jours de suprême danger et des silences graves comme celui qui interrompit les propos des

deux voyageurs. Il dura jusqu'à l'instant où la silhouette d'une ville apparut à un détour de la route.

— Voici Nevers ! dit Cilette. — Quelques minutes plus tard, comme ils franchissaient le pont de la Loire et tournaient sur le quai, elle ralentissait l'auto et demandait à un passant le chemin de l'église Saint-Étienne : — J'ai promis à maman d'y faire une prière. Vous voyez, continua-t-elle en arrêtant la voiture devant une façade du plus pur style roman : c'est le type de la basilique auvergnate. — Et descendant du siège : Nous allons en faire le tour. Regardez cette suite de chapelles rayonnantes. Ce n'est pas un décor plaqué. C'est la coque visible de l'ordonnance intérieure. Maman a été baptisée à Clermont, à Notre-Dame du Port, qui reste le chef-d'œuvre de l'art religieux du onzième et du douzième siècle. Elle a le culte de ces églises. Elle est venue plusieurs fois dans celle-ci, étant toute petite fille, et, pendant la guerre, elle m'a conduite la voir. J'ai encore lu la description hier au soir dans le guide. Nous allons la visiter ensemble et puis je ferai ma prière, notre prière, rectifia-t-elle, puisque je prierai pour nous deux.

— Alors madame votre mère est très pieuse ? interrogea Pierre Thérade, quand ils furent de nouveau sur la route de Paris, en train de rouler vers Pougues, la Charité, Cosne, Montargis, dans cette vallée de la Loire, si française par la grâce fine et modérée de ses horizons. Et qu'elle était Française aussi, cette charmante enfant, par la mesure de ses confidences et par sa tenue à la fois naturelle et réservée dans la familiarité d'une situation, invraisemblable il y a seulement vingt ans ! Les jeunes filles d'aujourd'hui ont d'autres hardiesses. Ont-elles moins d'innocence ?

La question de Pierre prouvait que sa famille et celle de Cilette ne se connaissaient pas. Ils s'étaient rencontrés quelques semaines auparavant dans le Midi où ils étaient venus, elle à Cannes pour des *matches* de tennis, lui à Antibes pour un concours d'hydravions. Présentés l'un à l'autre au cours d'une de ces séances de tennis auxquelles l'aviateur assistait lui aussi volontiers, ils s'étaient plu réciproquement, et une camaraderie s'était improvisée qu'un hasard venait de rendre plus amicale. Partis d'Antibes et de Cannes à quelques heures de distance chacun dans son automobile, ils s'étaient rencontrés à Lyon.

La nécessité d'une réparation urgente allait obliger Pierre à prendre le train. Cilette lui avait offert de le ramener avec elle dans sa petite torpédo. Il avait accepté. Mais pas encore une fois, durant cette rapide randonnée, leur entretien n'avait porté sur les intimités de leur vie. Il savait, lui, que M. Rémonde, tout en habitant Paris, dirigeait à Chatou une importante usine. Elle savait, elle, que M. Camille Thérade, le père de Pierre, s'était retiré de la diplomatie et occupait maintenant la position de représentant d'une des premières banques françaises, le Grand Comptoir, à Buenos-Ayres. C'était même pour rejoindre son père, arrivé de la veille à Paris, que le fils hâtait son retour. Quels rapports véritables chacun d'eux avait-il avec ses parents? L'autre l'ignorait. Que l'approche d'une séparation, peut-être définitive, leur donnât l'idée de mieux connaître ces rapports, c'était l'indice d'un de ces intérêts grandissants qui présagent ou dénoncent un sentiment plus vif que la sympathie momentanée d'une rencontre passagère, et Pierre écoutait Cilette répondre :

— Oui, maman est très pieuse, très croyante, comme moi d'ailleurs, mais avec des idées très larges. Mon éducation le prouve. Toute petite, j'avais de la curiosité, le goût du travail. Elle m'a laissé pousser mes études aussi loin et aussi librement que j'ai voulu. Quand je lui ai dit que je désirais prendre un métier, ne pas vivre oisive, malgré notre fortune, elle m'a approuvée... Et, montrant de la tête ses mains sur le volant : — Vous voyez qu'elle n'a pas blâmé mon goût des sports. Elle m'y a plutôt encouragée, et un moteur, pour elle, c'est l'inconnu total, comme le golf, le tennis, et comme l'aviation pour moi. Les soins de sa maison, ses devoirs mondains de femme d'un grand industriel, ses œuvres, — et avec quel cœur elle s'y dévoue ! — occupent toutes ses journées. Et avec cela nous nous entendons merveilleusement. Nous nous acceptons telles que nous sommes, avec un fond d'idées communes, et des goûts dissemblables. Elle comprend, et moi aussi, que tout en étant du même monde, nous appartenons à deux générations différentes.

— Et M. Rémonde ? interrogea Pierre.

— Oh ! papa ! dit-elle en riant. Lui, c'est l'homme de son usine. Quand il voit un arbre, il vous parle de ce que l'espèce peut rendre en papier. Le chêne, par exemple, est d'un mau-

vais rendement, il le méprise. Mais le peuplier, le pin, le sapin, avec leur richesse en cellulose, quand il les nomme, c'est du lyrisme. Je le vois toujours, — c'était dans la forêt de Saint-Germain, j'avais encore une robe courte, — me montrer un peuplier de dix mètres d'un geste admiratif, en me disant : « Il y a là de quoi faire une bande de papier qui pourrait escalader et redescendre neuf tours Eiffel successivement. » Il est moins fier de sa légion d'honneur, conquise pourtant à la guerre, que d'avoir inventé une petite modification du défibreur. Mais savez-vous seulement ce que c'est qu'un défibreur ? C'est une machine qui réduit le bois en poudre par une meule tournant à raison de deux cents tours à la minute. « Ah ! il est gourmand, mon défibreur ! aime à répéter papa avec son bon rire : il lui faut un millier de bûches par jour. » Il aurait désiré que je fusse ingénieur, pour l'aider dans son travail. Mais je ne suis pas vraiment une scientifique. J'ai préféré préparer d'abord la licence d'histoire, puis celle de droit maintenant. J'aimerais à plaider. Cette action-là m'intéresse. Elle peut être si bienfaisante, surtout à notre époque, où tant de réformes restent en souffrance !

— Comme la destinée est bizarre tout de même ! fit Pierre. C'est vers le barreau précisément que mon père à moi aurait voulu me diriger, et vers la politique. Mais je vous ai dit sous quelle influence j'ai grandi et pourquoi je suis dans l'aviation. Quand il me verra, cette année peut-être, atterrir à Buenos-Ayres où je viendrai lui rendre visite, sur l'avion que j'ai inventé...

— Vous n'avez pas sérieusement l'intention de traverser l'Atlantique ? interrompit Cilette.

Pour un mécanicien aussi avisé que Pierre, une légère déviation de l'automobile trahissait l'impression nerveuse que cette simple phrase venait d'infliger à la jeune fille.

— Mais, répondit-il, c'est toute ma raison d'être en ce moment, cette idée-là.

Un nouveau silence tomba entre eux. A gauche de la route, en ce moment, s'allongeait le pont de la Charité, arc-bouté sur une petite île pour franchir la Loire grossie de l'Allier.

— Avouez, dit Cilette, que nos pères avaient tout de même du goût. Est-il gracieux, ce vieux pont en dos d'âne !

— Vous vous prétendez moderne ! répliqua Pierre en riant ; et vous n'aimez que le passé. Moi, j'aime l'avenir, pour y plonger, comme mon avion plongera dans le ciel, quand je démarrerai du Bourget.

Il répéta d'un accent presque religieux : « l'avenir ! » Et ce fut un troisième passage de silence, jusqu'à Cosne où ils devaient déjeuner. Quand ils en repartirent, après une conversation toute banale cette fois, sur quelques incidents rapportés par les journaux de Paris que le patron de l'hôtel leur avait communiqués, ce fut Pierre qui s'assit au volant. Il avait prié sa compagne de lui céder cette place, en donnant comme motif qu'elle devait avoir les bras fatigués. En réalité, il voulait lui dire des mots qu'il n'aurait pas osé prononcer en la regardant. Le terme de leur voyage approchait. Ils allaient être repris l'un et l'autre par des existences si différentes, si complètement séparées, à moins que... Il avait menti tout à l'heure, en disant que son métier d'aviateur était l'unique raison d'être de sa vie. Depuis sa rencontre avec Cilette, un rêve d'abord vague, et maintenant de plus en plus précis, se formait dans sa pensée. Théoriquement il était de ceux pour qui le mot d'épouse est synonyme d'associée. En condamnant tout à l'heure le goût de son père pour les romans, il avait obéi à cette réaction, si fréquente dans la France d'aujourd'hui, qui jette les fils à l'opposé du milieu familial. Il se voulait, il se croyait un homme exclusivement positif et pratique, et voici que, depuis ces dernières semaines, l'idée montait en lui d'une tendresse partagée avec cette enfant si jolie, si droite et si intelligente. L'aimait-il donc ? Sa défiance à l'égard de ce mot d'amour, prononcé par son père à toute occasion avec une complaisance qui lui semblait conventionnelle et littéraire, l'empêchait de même se poser cette question, et il s'écoutait soudain, non sans étonnement, émettre des paroles dont la secrète signification était pourtant : « je vous aime ! »

— Savez-vous, ma chère Cilette, que nous sommes vraiment deux personnages assez extraordinaires ?

— En quoi ? fit la jeune fille un peu frémissante.

Elle avait senti une hésitation dans la voix du jeune homme. Que se préparait-il donc à lui dire ?

— En quoi ? répéta Pierre, mais en ceci, que nous ne nous connaissions pas il y a deux mois, et que nous venons de pas-

ser des heures en tête-à-tête, à causer comme si nous étions un frère et une sœur, et sans que je vous aie fait l'ombre d'une cour.

— Si j'avais pu penser une seconde que vous me feriez la cour, répondit Cilette, vous ne seriez pas dans cette voiture.

— Nous allons la quitter, dit-il, et reprendre chacun la vie que nous menions avant de nous rencontrer. Trouverez-vous indiscret que je vous demande la permission d'une espérance?

— Laquelle?

— Que notre camaraderie sportive de ces dernières semaines et de ce voyage se transforme en une amitié.

— De ma part, fit Cilette, elle est toute transformée.

— Et plus tard, continua-t-il, quand vous serez bien sûre de moi, quand vous me connaîtrez tout à fait, avec mes défauts, mais aussi certaines qualités d'honneur et de loyauté que je crois avoir, trouverez-vous extraordinaire que je vienne vous dire : Cilette, si nous fondions un foyer?

— Ce que je trouve extraordinaire, répliqua-t-elle avec un sourire un peu énérvé, c'est que vous ne sentiez pas qu'en me parlant ainsi, vous venez de rendre cette amitié plus difficile... Mais vous avez peut-être raison. Quand on se marie, c'est pour toute la vie. Il est donc plus sage d'envisager la chose longtemps à l'avance pour éviter les coups de tête.

Et sérieuse, presque grave :

— Pierre, arrêtons cette conversation. Vous m'êtes infiniment sympathique. Je vous le dis très simplement. Étudions nos caractères, comme vous le désirez. Si nous reconnaissons un jour que nous avons toutes les chances d'être heureux l'un par l'autre, nous reparlerons de ce projet. Mais plus aujourd'hui, n'est-ce pas?

— Je vous obéirai, fit-il. Laissez-moi pourtant vous demander encore...

— Quoi? interrompit-elle anxieusement.

— De me présenter à madame votre mère.

— C'était bien mon intention, dit-elle. Quelque liberté que me laisse maman, je ne peux pas avoir voyagé seule toute une journée avec un jeune homme, sans tenir à ce qu'elle le connaisse.

Si Pierre Thérade avait eu sur les allées et venues de la vie

sentimentale autant d'expérience que sur la marche d'un avion, il eût discerné, dans la voix un peu assourdie de Cilette, dans ses hésitations et ses réticences, une retraite qui contrastait avec l'habituelle décision de ses réponses. Peut-être en eût-il conclu que le cœur de l'étudiante en droit avait battu plus fort sous le trench-coat de l'automobiliste. Il faut bien employer ces mots étrangers, aujourd'hui familiers en France et qui dénoncent l'étrange mixture internationale des mœurs actuelles. Cette allusion subite et impréparée à un mariage possible entre eux correspondait-elle à une pensée d'avenir vaguement ébauchée en elle par un sentiment naissant et qui s'ignorait encore, qui plutôt voulait s'ignorer ? Elle la prouva, cette volonté, en dérivant aussitôt la conversation.

— Nous approchons de Montargis, disait-elle, où Lahire et Dunois se battirent si bien contre les Anglais. On parle des guerres d'à présent et des révolutions qui risquent de les accompagner. Sont-elles plus dures que cette guerre-là qui se doublait d'une guerre civile, féroce et implacable ? Je me rappelle avoir rencontré, quand je lisais, pour préparer mon examen, l'histoire de Charles VI par Juvénal des Ursins, une phrase sinistre qui me fit tressaillir. Je la sais par cœur. Je vais être encore plus pédante. La voici ou presque : « C'était destruction des Français les uns contre les autres. Au lieu de ce eussent dû trouver manière de résister conjointement aux anciens ennemis, les Anglais. » Faut-il croire que nous avons cette guerre civile dans le sang, nous autres Gaulois ? Songez donc ! On se battait, en ces temps-là, entre Bourguignons et Armagnacs. Plus tard entre gens de la Ligue et Huguenots. Plus tard encore entre Terroristes et ci-devant. Hier, c'était la Commune, et demain... — Elle s'arrêta, puis secouant sa tête et de nouveau espiègle et rieuse : — Montargis, cependant, avait un nom si poétique : « la Venise du Gâtinais », à cause des bras de ses rivières et de son canal !

— Une Venise?... répondit Pierre. De la route, on ne s'en doute guère. On le verrait, cet entrelacs des rivières et du canal, si on survolait la ville à quelque cent mètres. Pour une fois, rendez justice à votre ennemi l'avion.

Ce ton de plaisanterie inoffensive continua jusqu'à la banlieue parisienne. Les débuts d'amour ont de ces accords tacites. Leur prudence dénonce la crainte de prononcer un seul mot

qui en dise ou trop ou trop peu. L'encombrement de la voie à l'approche d'Ivry avait d'ailleurs forcé Pierre à ralentir l'allure et à interrompre la causerie que Cilette reprit en demandant, — et cette question seule révélait la nature des pensées qui la hantaient :

— Cette présentation à ma mère, vous ne voudriez pas qu'elle eût lieu tout de suite ? — Et, regardant la montre de son bracelet : — Il est cinq heures. D'ici au boulevard des Invalides où nous habitons, il faut vingt minutes. Telle que je connais maman, c'est l'heure où elle sort du salut, qu'elle entend, tout près de chez nous, aux Bénédictines de la rue Monsieur. Elle est rentrée ou va rentrer, et elle m'attend. Monsieur votre père, interrogea-t-elle, vous attend-il aussi maintenant ?

— Non, dit Pierre, il sait que je dois revenir dans la soirée, voilà tout.

— Alors, nous arriverons ensemble boulevard des Invalides. Vous saluerez maman. Si notre chauffeur est là, je lui cède ma place, et il vous reconduit au Faubourg Saint-Honoré avec la torpédo. S'il n'y est pas, notre concierge ira vous chercher un taxi. La station est à deux pas. Voulez-vous ?

— C'est entendu, fit le jeune homme, et merci.

Il avait prononcé ce dernier mot où vibrait derechef une émotion que Cilette partageait sans doute, car elle laissa encore une fois tomber l'entretien. Elle se contenta, d'instant en instant, d'indiquer l'itinéraire, dans ce vieux quartier des Gobelins qu'il leur fallait traverser, et que l'aviateur ne connaissait guère. Ils débouchaient enfin du boulevard Montparnasse sur celui des Invalides, quand Cilette poussa tout à coup un petit cri :

— Je vois maman qui tourne le coin de la rue Oudinot. Elle vient des Bénédictines. Je vous l'avais bien dit. Abordons-la. Notre maison est tout près, à gauche. — Elle montrait de la main un petit hôtel, à travers les arbres. — Nous lui épargnerons ce bout de route, et puis, elle sera si contente de me voir cinq minutes plus tôt... Et moi donc ! Tenez, c'est cette dame en gris avec ce renard sur les épaules, Théobald, comme je l'ai baptisé, parce que c'était le saint du jour où elle l'a reçu de papa.

Quelques secondes, et Pierre arrêta l'automobile devant

M^{me} Rémonde, arrêtée elle aussi sur le trottoir. Elle avait reconnu la voiture de sa fille, et déjà Cilette sautait à bas du siège, et les deux femmes s'embrassaient avec une effusion qui prouvait l'intimité de leurs rapports. Malgré la différence de leur âge, elles se ressemblaient d'ailleurs étrangement. A quarante ans qu'elle allait avoir, Andrée Rémonde gardait une taille aussi svelte que celle de sa fille; mais ses gestes rares, sa démarche lente, sa façon de tenir la tête, donnaient l'impression d'une lassitude nerveuse, au lieu que les moindres mouvements de Cilette dénonçaient cette allégresse animale d'une musculature entraînée à tous les sports. La minceur de leurs joues et la finesse de leurs traits étaient pareilles. Les plis du coin des lèvres et des tempes, chez la femme encore si jolie, mais touchée par la vie, portaient l'empreinte de peines secrètes, supportées, subies plutôt, malgré la piété dont avait parlé Cilette, sans cette sérénité dans l'épreuve, des âmes en accord avec elles-mêmes. Les yeux surtout, d'un bleu très pâle chez l'une et chez l'autre, n'avaient pas le même regard. Celui de la fille était direct, et, si l'on peut dire, sans arrière-plan. Toute son intelligence et tout son cœur y passaient. Quelle surveillance de son intérieur chez la mère, et, s'il est vrai que les prunelles parlent, quel silence des siennes! Ses cheveux toujours dorés, comme ceux de Cilette, se massaient en un chignon dont l'épaisseur intacte contrastait également avec la coiffure de la jeune fille, de qui les mèches coupées court se serraient sous le feutre taupé qu'elles dépassaient à peine. Il n'était pas jusqu'à leur voix, pareille d'intonation, qui ne se distinguât, rien qu'à la façon d'attaquer les mots, incertaine et comme défiante chez l'une, chez l'autre décidée, hardie et toujours si claire. Ces nuances, difficilement analysables, Pierre les perçut dans une de ces impressions défensives qui nous font sentir, dès la première rencontre, si une personnalité, encore incon nue, sera oui ou non hostile à la nôtre, et cette impression s'accrut jusqu'à un demi-malaise quand Cilette eut dit :

— Maman, je vous amène M. Pierre Thérade, le fils de l'ambassadeur, qui a bien voulu me servir de cavalier servant, depuis Lyon.

— Monsieur... répondit M^{me} Rémonde en inclinant la tête d'un mouvement sec et sans un seul mot d'accueil ou de remerciement.

Pierre, sa casquette à la main, et descendu de voiture, répondait, décontenancé lui-même par cette visible froideur :

— Madame, je suis trop heureux de vous être présenté et de vous dire combien j'ai de gratitude à mademoiselle... (il hésitait) Rémonde, — il n'osait déjà plus la nommer Cilette, — de m'avoir, me voyant dans l'embarras à Lyon, à cause d'un accident survenu à mon auto, facilité ce retour à Paris où je dois retrouver mon père, rentré hier de Buenos-Ayres... — Et se tournant vers la jeune fille, dans la gêne de sa timidité : — Vous me permettrez, mademoiselle, de venir demander de vos nouvelles?... Et ne vous inquiétez pas de moi en ce moment. — Il hélait un taxi qui passait et, y transportant ses valises : — Encore une fois, merci, mademoiselle. Vous m'excuserez, madame, de prendre ainsi congé de vous...

Et il était déjà monté dans le taxi, en donnant au chauffeur l'adresse de la rue du Faubourg-Saint-Honoré, tandis que Cilette installait sa mère dans la torpédo, et tout en faisant virer le léger véhicule, elle se disait :

« Comme maman avait l'air mécontent, elle qui trouve si naturel que j'aille et vienne avec qui je veux, dans ma voiture! Évidemment, Pierre lui a déplu. Pourquoi? »

LE PASSÉ DE LA MÈRE

« Évidemment, je lui ai déplu », se disait Pierre de son côté, comme si un écho intime lui eût murmuré les paroles que Cilette se prononçait à cette minute et, tandis que son taxi l'emportait vers la rue du Faubourg-Saint-Honoré, la même question se posait devant sa pensée : « Pourquoi? » Et son monologue continuait, attestant à quelle profondeur il venait d'être remué : « Cilette, elle aussi, avait l'air étonné d'un accueil si froid, si distant, et qui démentait tout ce qu'elle m'a raconté de ses rapports avec sa mère. Mais la connaît-elle bien, cette mère? Est-ce que je connais mon père, moi? Il est si actif, si intelligent, cela, je le sais. Il y a des années que je le constate. Tout le monde s'accorde à proclamer qu'il a été admirable dans sa mission en Amérique pendant la guerre, et depuis il s'est révélé un financier de premier ordre. Comment expliquer que je l'aie toujours vu s'engouer d'amitiés féminines qui l'auraient compromis, s'il n'était pas l'homme supérieur qu'il

est? Je me rappelle ma mère si triste. En était-il la cause? Il l'aimait pourtant, et elle aussi. » Il se prit à répéter tout haut: « Elle aussi... » Puis la silhouette de sa compagne d'auto surgissait devant sa mémoire et cette image s'associait à celle de la chère morte: « Pauvre mère, si elle s'est crue trahie! Elle méritait pourtant d'être aimée uniquement, comme Cilette. » Il voyait le profil ingénu, fier et spirituel, de la jeune fille, ses gestes gracieux dans leur énergie et toujours modestes. Il entendait sa voix. « Ah! je l'aime, se disait-il encore: je l'aime. Mais elle? Quand je lui ai parlé d'un mariage possible, elle n'a pas répondu non. Mais sa mère consentira-t-elle, si je lui ai tant déplu à première vue? Et son père, quel est-il? Un industriel comme lui, c'est un bourgeois, avec tous les préjugés de sa classe. Que M^{me} Rémonde soit une traditionnelle, toutes les confidences de Cilette me le prouvent. Cilette elle-même, qui a sur certains points, sa carrière par exemple, des idées si modernes, comme elle se plaît dans le passé! Et alors, un aviateur tel que moi, quel paradoxe dans cette famille! Mon père non plus ne comprend pas cet étrange métier, et embrassé avec cette passion. Il devrait pourtant y reconnaître l'hérédité de son esprit d'entreprise, mis à la page, comme nous disons dans un argot qu'il n'aime pas. Que pensera-t-il de Cilette, quand il apprendra qu'elle prépare une licence en droit? Il faut d'abord qu'il la voie. Mais quand? Pourquoi pas demain, si mon appareil est au camp d'aviation? Je l'y amène, lui, c'est tout naturel. N'est-ce pas un peu incorrect de l'inviter à venir le voir, cet appareil, elle aussi? Tant pis. Ce sera une épreuve. Pourvu que l'appareil soit prêt... »

Cette préoccupation était si forte qu'arrivé à sa maison et sans même demander au concierge si son père était là, il avisa une enveloppe déposée à son nom dans le casier. Elle portait l'en-tête de la société qui construisait son moteur. Avec quelle fièvre il l'ouvrit! L'appareil était prêt, et déjà transporté à l'aérodrome de Villacoublay:

— Voilà qui est d'un bon présage, songea-t-il, et ce fut avec un sourire deux fois heureux qu'il entra dans l'appartement où son père l'attendait, habillé pour la soirée, souple et mince comme un jeune homme dans un smoking de la coupe la plus nouvelle, qu'il avait dû retrouver à son débarquement. C'était un des rites de sa coquetterie vestimentaire. Il avait, chez le

tailleur le plus réputé de Londres, un mannequin à son exacte mesure, en sorte qu'au cours de son existence errante de diplomate, il avait toujours pu se commander des vêtements à la dernière mode. Cette élégance n'était pas une prétention. C'était une tenue. L'épithète de « vieux beau » par laquelle le langage vulgaire ridiculise trop justement les artifices de toilette des hommes qui ne veulent pas vieillir, ne lui convenait en aucune manière. Ses cheveux vaguement grisonnants, mais restés très drus à quarante-huit ans, ignoraient la teinture. Aucun massage facial n'atténuait les quelques rides d'un masque où les plis du front et des paupières attestaient l'assiduité du double labeur dans lequel s'était dépensée sa vie; et pourtant cette physionomie, atteinte déjà par l'âge, gardait une étonnante jeunesse, celle d'une sensibilité toujours intéressée par la vie, toujours vibrante. Ses yeux, si attentifs à la fois et si mobiles, le disaient assez et la chaleur avec laquelle il étreignit son fils.

— Six mois sans revoir mon petit gars, commença-t-il, c'est un peu long... Que je te regarde! Tu es magnifique. — Et en riant : — Décidément, l'aviation te réussit. C'est une cure d'air, mais je compte bien que tu as renoncé à ton projet de traverser l'Atlantique et que tu ne t'offriras pas une cure d'air marin.

— Nous en reparlerons, papa, et quand tu auras vu l'appareil que j'ai inventé, je crois que tu changeras d'avis. Il est si sûr! Il vole tout seul! Il est arrivé précisément aujourd'hui à Villacoublay. — Il montrait la lettre d'avis qu'il tenait à la main. — Nous irons le voir demain, si tu es libre. Veux-tu?

— Soit. Que ne ferais-je pas pour gâter mon fieux? En attendant, va t'habiller. Nous dinons ce soir à l'Interallié avec Dauriac. Tu ne l'as pas vu depuis longtemps, paraît-il.

— Je viens de passer plusieurs semaines dans le Midi....

— Je sais. Tu me raconteras ce qui se fabrique à cette base d'hydravions d'Antibes. Encore un de ces progrès, qui rendent les guerres plus terribles. Par bonheur, nous sommes là, nous autres gens de la carrière, pour réparer les méfaits de messieurs les inventeurs de sous-marins et de zeppelins. Les réparer? Ah! bien peu, ajouta-t-il dans un hochement de tête qui trahissait la lucidité anxieuse d'un homme de la carrière, comme il disait, trop averti des dessous de la politique internationale pour ne pas entrevoir les inévitables périls d'un

avenir peut-être prochain. Puis, avec un nouveau sourire : — Mais laissons cela. Il ne faut pas faire attendre l'oncle Charles, comme tu l'appelles si gentiment, et c'est bien vrai que je ne l'aimerais pas davantage, ce brave Dauriac, s'il était mon frère. La soirée est belle. Nous irons au cercle à pied par la rue Washington et les Champs-Élysées. J'ai été tellement occupé aujourd'hui, que je n'ai pas fait mes deux heures de marche, moi qui n'y manque jamais.

Une demi-heure plus tard, comme les deux hommes s'acheminaient vers le rond-point sous la verdure déjà fournie des arbres : « Si mon père et Cilette doivent se voir demain, pensait Pierre, il vaut mieux qu'il soit averti... » Et son caractère d'homme de sport l'incitant, comme d'habitude, au geste direct :

— Papa, dit-il subitement, tu vas être satisfait. Moi qui ne voulais pas entendre parler de mariage, tu te souviens, je crois être en train de changer d'idée.

— Tu serais amoureux ? répondit le père qui s'arrêtait. Ah ! que j'en serais content ! L'amour et l'action sont les deux grandes vérités de la vie. Tu n'en connais qu'une... Et quelle est la magicienne qui a fait ce miracle ?

— Une jeune fille que tu rencontreras sans doute à Villacoublay, si tu viens voir mon appareil.

— Certes, je viendrai, beaucoup plus pour elle que pour l'appareil. Ce n'est pas une aéronaute, j'espère.

— Oh ! non, s'écria Pierre, elle n'a pas plus de goût que toi pour l'avion. C'est une étudiante en droit, déjà licenciée en histoire.

— Une universitaire, alors ?

— Non. C'est la fille unique d'un grand industriel : monsieur Rémonde.

— Le fabricant de papier de Chatou ?... interrogea Thérade en s'arrêtant de nouveau brusquement.

La vivacité soudaine de sa question provenait-elle des préjugés mondains que son fils avait constatés quelquefois chez lui ? Les diplomates n'en sont pas toujours exempts. Leur métier les a trop souvent mis en contact avec la haute société pour qu'ils n'en prennent pas quelquefois les façons de sentir.

— Oui, répondit le jeune homme, mais c'est une affaire déjà très vieille et très honorable.

— Très honorable en effet, dit Thérade en se reprenant. Je me trouve la bien connaître. Le Grand Comptoir est son correspondant en Argentine. Mais voilà qui est un peu incohérent : la fille d'un usinier étudiante en droit !

— Elle veut s'occuper d'œuvres sociales. Elle est d'avis que les femmes ont un rôle à jouer dans la vie publique d'aujourd'hui.

— Une aviatrice morale alors, dit Thérade sur un ton de plaisanterie que son fils sentit voulu. J'aime mieux ça. C'est moins dangereux. Ainsi tu fréquentes chez les Rémonde. Comment les as-tu connus ?

— Je n'ai jamais rencontré M. Rémonde, et je viens d'être présenté à M^{me} Rémonde tout à l'heure par sa fille avec qui je suis revenu de Lyon en automobile.

— Aujourd'hui ?

— Aujourd'hui.

— Et en tête-à-tête ?

— Oui, papa.

— Et vous avez parlé d'amour ?

— Non, dit Pierre, je me suis seulement permis de la questionner sur les chances que j'aurais d'être accepté par elle, si jamais, la connaissant mieux, je demandais sa main. Je l'ai vue pour la première fois il y a cinq semaines à Cannes, où elle était venue se reposer d'un excès de travail. Je voulais savoir si elle n'était pas engagée.

— Ne parle pas anglais. En français, nous disons fiancée, répartit Thérade, en continuant de rire, comme s'il voulait maintenir cette conversation si grave sur un ton à demi badin. Ce que je retiens de ta confidence, c'est qu'il n'y a encore entre vous rien de sérieux.

— De ma part si, papa, répliqua Pierre. M^{me} Rémonde a produit sur moi la plus profonde impression que j'aie ressentie de ma vie. Je serais bien étonné si tu ne me comprenais pas, quand tu la connaîtras.

Les deux hommes se turent. Le fils put voir que ses dernières paroles avaient assombri étrangement le visage de son père. Un autre « pourquoi ? » se prononça dans sa pensée, qu'il ne rapprocha pas de l'autre. Mais le subit abord, à la porte même du cercle, de l'ami avec lequel ils avaient rendez-vous, coupa court à ses réflexions.

— Toujours ponctuel, ce brave Dauriac, s'exclama Thérade en frappant sur l'épaule de « l'oncle » adoptif de son « gars », et de nouveau rieur : Te rappelles-tu le temps où nous te surnommions *l'Horloge du quai d'Orsay*, à cause de ton exactitude aux heures de bureau ? Les ouvriers de la Ferté-sous-Jouarre qui travaillent les pierres meulières de tes neveux ne doivent pas rogner avec toi sur leur journée de huit heures. Tu ne regrettes toujours pas cette retraite et ton dévouement de vieil oncle qui t'a fait prendre en main leur affaire quand ils sont devenus orphelins ?

— Mon Dieu, non, répondit Dauriac. Toi-même, tu l'as quittée, la carrière. Par ces temps de politiciens, et depuis qu'ils ont inventé la Société des nations, à quoi sommes-nous bons, nous autres professionnels, sinon à marquer le pas ? Qu'est-ce que je te disais, aux Sciences politiques : « Servir, voilà ma devise. » Je sers, en faisant de mes trois neveux, qui n'ont plus ni père ni mère, trois bons petits Français. — Et gaiement, lui aussi : — Et puis fabriquer de belles meules de moulin, c'est aider à bien nourrir le peuple. Je n'ai jamais été démocrate, mais j'ai été été et je reste démophile.

— Tu as toujours eu besoin d'une mystique, répliqua Thérade, comme ils traversaient la cour de l'hôtel, transformé en cercle depuis la guerre, où ils allaient dîner. Ma mystique à moi, c'est le *Carpe diem* du vieux poète ; jouir des bons moments, et c'en est un si bon que celui-ci après ce long exil : s'asseoir à table entre son fils et son meilleur ami !

L'observation quotidienne nous le montre : les grandes amitiés sont plus souvent faites d'oppositions que de ressemblances. Peut-être apprécions-nous mieux chez un autre les qualités dont nous sommes privés nous-mêmes. La physionomie de Dauriac, si concentrée, si réservée, offrait un contraste singulier, étant donné l'intimité des deux anciens collègues, avec l'affirmation presque avantageuse du visage de son vieux camarade. Il avait la mine chétive, le teint flétri, la calvitie précoce, les épaules étroites d'un homme que des travaux sédentaires ont prématurément usé. Mais une expression d'aménité sérieuse donnait à ses yeux un charme qui s'accordait avec la séduction de sa voix, et sa laideur était vite oubliée. Rien qu'à le regarder dix minutes plus tard s'asseoir à la table du dîner en face de son ami et lui sourire, on eût deviné l'admi-

ration que ce timide un peu disgracié éprouvait pour cette personnalité forte et brillante, et qui eût écouté leur conversation en eût eu une autre preuve, à constater l'intérêt passionné avec lequel le retraité de la Ferté-sous-Jouarre interrogeait le représentant du Grand Comptoir de Buenos-Ayres sur le détail de sa vie en Argentine. A cette enquête d'une si chaude sympathie, l'autre se prêtait avec une complaisance joyeusement étalée, tandis que Pierre, dans son indifférence d'amoureux uniquement occupé de son sentiment, avançait sans cesse son poignet pour voir l'heure à son bracelet de sportsman.

— Le temps marche. Il ne faut pas, songeait-il, que je téléphone trop tard à Cilette pour cette visite de demain à Villacoublay. Après ce long voyage, sa mère la fera se coucher tôt... Mais voilà mon prétexte à moi tout trouvé... — Et, aussitôt le café servi : — Je suis un peu fatigué, papa, dit-il, de cette interminable journée d'auto. Si tu permets, et vous aussi, mon oncle, je vous laisserai causer et j'irai dormir.

— Va, mon enfant, lui répondit Thérade en lui tendant la main dans un geste si évidemment satisfait de cette retraite, qu'il eût provoqué un troisième « pourquoi » si le jeune homme eût été capable d'une pensée quelconque, en dehors de son désir de parler à Cilette et tout de suite. Il était à peine parti que le père l'avouait, cette satisfaction, en disant à Dauriac :

— Je suis heureux qu'il nous laisse seuls. J'ai besoin de te consulter sur un parti à prendre dans une circonstance dont je m'exagère sans doute la gravité. Mais sait-on jamais ?

— Concernant Pierre ? interrogea Dauriac.

Le regard dont le père avait suivi son fils venait d'éveiller sa perspicacité d'ami.

— Concernant Pierre, répondit Thérade. Si tu veux, allons fumer au jardin. C'est un vrai soir de printemps. Nous marcherons sous les arbres, et nous serons bien sûrs que personne ne nous entendra.

— Décidément, c'est grave.

— Tu en jugeras.

Aussitôt le perron descendu et leurs cigares allumés :

— Il s'agit, continua Thérade, d'une confidence sentimentale que Pierre vient de me faire. Il est amoureux et il pense à se marier.

— Eh bien ! fit Dauriac, s'il pense à se marier, il ne pensera plus à survoler l'Atlantique. Sa fiancée le lui défendra. Il est vrai qu'avec les jeunes filles modernes, on peut s'attendre à tout.

— Celle-là me paraît en effet très moderne, d'après le peu qu'il m'en a dit, mais dans un autre sens. Elle étudie le droit, pense à des œuvres sociales et n'aurait aucun enthousiasme pour des exploits d'aviateur.

— Une étudiante ? Je comprends. Tu as peur d'une toquade de jeune homme pour une aventurière.

— Non, dit Thérade, elle est riche, très riche même. Elle appartient à la meilleure bourgeoisie. Tu connais peut-être son nom. Elle s'appelle M^{lle} Rémonde.

— Rémonde ? Attends. Est-ce qu'il n'y a pas un Rémonde, dans les papiers ?

— C'est son père. — Puis, après un silence : — Mais ai-je le droit de t'en dire davantage ? — Et avec un effort : — Oui, puisqu'il s'agit d'un cas de conscience qu'il me faut résoudre tout de suite. D'ailleurs, tu la verras demain, cette petite Rémonde. Elle sera au camp d'aviation de Villacoublay où nous devons aller. Sa mère peut y être aussi, et tu entendras son mari, s'il vient également, l'appeler de son prénom... Il t'expliquera mon trouble, ce prénom. Cette enfant que mon fils veut épouser, c'est la fille... — Il hésita encore, et d'une voix enfin décidée : — Tant pis. Il n'y a que toi qui puisses m'aider à prendre un parti, et il s'agit de mon fils. C'est la fille d'Andrée..

— D'Andrée ? fit Dauriac, visiblement bouleversé de cette révélation. L'Andrée de Nérès et de mon appartement de Passy ?

— Elle-même, répondit Thérade. Ah ! je suis trop coupable. A une maîtresse mariée on doit la discrétion absolue. C'est le devoir d'honneur le plus élémentaire. Je viens d'y manquer.

— Coupable ? fit Dauriac en serrant contre lui le bras de son ami. Je ne suis donc plus un autre toi-même, ton Horatio ? Tu te rappelles. C'est le nom que tu me donnais par souvenir de Shakespeare qui a si bien montré ce qu'il y a de sacré dans les rapports de cœur de deux hommes dont l'un épouse toute la sensibilité de l'autre. Ça été, c'est toujours mon cas. J'étais laid, timide. Je n'ai jamais été aimé. Ma vie sentimentale, durant notre jeunesse, c'a été la tienne. Tu m'as toujours tout

raconté de toi. J'en ai vécu, je te le répète, et comme j'ai toujours été muet, comme je le serai toujours pour tout ce qui te concerne, tu n'as pas de reproche à te faire. Tu ne pouvais pas me parler du projet de ton fils, sans me dire ce que tu m'as dit... Alors, il aime la fille d'Andrée et il veut l'épouser? Mais voyons, il y a bien quinze ans que cette histoire est finie?

— Oui, dit Thérade, 1913-1928...

— Tu n'as plus revu M^{me} Rémonde depuis votre rupture?

— Jamais. Tu te rappelles l'étrangeté quasi fantastique de nos relations, de notre rencontre aux bains de Nérès. Un hasard nous fait causer ensemble une fois, deux fois. Je devine que je l'intéresse. Elle me plaisait infiniment. Elle avait vingt-quatre ans. Elle était mariée à un homme qu'elle estimait profondément, sans l'aimer. C'est une des situations morales les plus dangereuses pour une femme romanesque. Compriment sans cesse par scrupule son besoin d'émotions, elle l'exaspère, et le remords de désirer instinctivement une autre existence que la sienne exaspère encore ce désir. Il arrive qu'à un moment, c'est l'histoire d'Andrée, un vertige s'empare d'elle. Mais je t'ai raconté ce petit drame autrefois, épisode par épisode, comment je finis par lui parler d'amour, et, quand je lui demandai de la revoir à Paris, la condition qu'elle y mit : que jamais je n'essaierais de me faire présenter à son mari ni de connaître sa fille.

— Mais oui. Tout cela me redevient présent comme si votre aventure datait d'hier. J'étais attaché à la légation de Belgique alors. Je te vois encore arrivant à Bruxelles et me demandant de te prêter l'appartement que je gardais rue Raynouard à Passy, pour y recevoir une femme qui ne voulait ni aller chez toi, ni te retrouver à l'hôtel, ni admettre que tu installes un asile secret pour vos rendez-vous. « Un faux intérieur, disait-elle, jamais ! » Elle admettait l'idée d'une liaison avec toi qui fût complètement à part de sa vie et de la tienne. Elle avait conçu le rêve d'un amour sans mensonges, comme un refuge contre toutes les réalités dont vous étiez l'un et l'autre les prisonniers. Alors, tu as pensé que mon rez-de-chaussée, dans une rue perdue de Passy avec son jardin, serait le lieu idéal et mystérieux qu'elle accepterait peut-être. Tu quittes Nérès pour vingt-quatre heures. Tu tombes chez moi. Je te dis oui, naturellement. Je

vois encore ton visage inquiet et je t'entends te demander : « Mais voudra-t-elle ? » Comme tu l'aimais !

— Et quelle émotion, quand, rentré à Nérès par le premier train, je me retrouvai en face d'elle et que je lui parlai de ce lieu de rendez-vous ! Elle demeura silencieuse quelques minutes : qu'elles me parurent longues ! Puis, regardant devant elle, et comme dans un songe : « Oui, répondit-elle, ce sera comme si ce n'était nulle part. » Oh ! cette première rencontre chez toi, cette étreinte ! Et ensuite !... Ah ! j'ai connu là, durant trois mois, des heures extraordinaires, d'une exaltation et d'une tendresse à la fois qui me faisait peur... Et puis tu te rappelles aussi la catastrophe ? Tu me l'as souvent reproché : je ne peux pas être fidèle. Tu te reconnais dans le personnage d'Horatio. S'il n'y avait pas quelque ridicule à évoquer à propos de soi-même un type aussi envié que Don Juan, je dirais que je lui ressemble, non point pour en tirer vanité, car si j'ai eu dans ma jeunesse, et si j'ai encore aujourd'hui, malgré les quarante ans bien passés, de jolies aventures de femmes, ça n'a jamais été pour me parer de mes succès, ni à mes yeux, ni à tes yeux à toi, mon seul confident. Mais ce que don Juan cherche, quand il est sincère, c'est un renouveau constant de sa vie émotive. Molière n'a pas raison quand il donne au sien l'ambition des conquérants qui volent perpétuellement de victoire en victoire. Musset pas davantage quand il nous décrit le sien poursuivant d'aventure en aventure une femme idéale qu'il ne rencontre jamais. Tu te rappelles les vers de Namouna :

Cette liste d'amours si remplie et si vide

Et que sa main peuplait des oublis de son cœur.

Ces oublis, je ne les connais pas, et je crois bien que j'aime encore toutes les femmes que j'ai aimées. La preuve, c'est la force avec laquelle mon cœur a battu quand mon fils m'a nommé M^{me} Rémonde. Je te disais que je ne peux pas être fidèle. J'avais tort, mes inconstances n'ont jamais été des infidélités. Chacune des femmes qui m'ont intéressé m'a représenté une sensibilité particulière, capable de correspondre à l'une de mes sensibilités à moi, car j'en ai plusieurs. Je suis plusieurs êtres.

— Oui, je le sais, dit Dauriac, et ton Horatio préférerait que tu fusses autrement, mais il t'accepte. La pauvre Andrée,

puisque c'est d'elle qu'il s'agit, n'a pas admis ce polypsychisme. Tu te souviens, c'était un de tes mots.

— En effet, reprit Thérade. Ah ! ce ne fut pas une rupture banale !... Il y avait trois mois qu'elle était venue pour la première fois dans ton appartement de Passy, et, à chaque visite, je l'avais trouvée toujours pareille, si délicate, si aimante, toujours animée de la même ferveur romanesque, ne permettant pas que je lui parle de sa vie, ne m'interrogeant pas sur la mienne. « Notre amour est un sanctuaire, me disait-elle, gardons-en la porte jalousement. » Jalousement, répéta-t-il, ce mot devait prendre bien vite une autre signification, la vraie. Nos rendez-vous étaient rares. Je comprenais trop que la situation d'Andrée l'exigeait. Dans l'intervalle, je continuais à vivre. J'avais rencontré une autre femme, exactement le contraire d'Andrée, toute à la joie d'exister, celle-là, se prêtant avec ivresse à chaque vibration du dehors, s'amusant, s'enchantant au moindre agrément nouveau. Était-ce vraiment trahir Andrée que de m'abandonner au charme de cette créature qui lui ressemblait si peu ? L'amant de celle-ci n'était pas l'amant de celle-là. Les sensations éprouvées auprès de l'une n'étaient pas les sensations éprouvées auprès de l'autre. J'aurais hésité pourtant si Claudine, — tu te rappelles aussi son nom, — ne s'était pas littéralement jetée à ma tête. Je ne l'avais pas rencontrée depuis quarante-huit heures, qu'elle était ma maîtresse.

— Et quarante-huit heures après, tout Paris le savait, ajouta Dauriac. C'était une afficheuse...

— Et qui, malheureusement, connaissait notre collègue Jules Cellier, lequel, malheureusement aussi, connaissait les Rémonde, et voilà qu'un soir, entre autres potins du Quai d'Orsay, il prononce mon nom et s'avise de raconter qu'il va sans doute être envoyé à Madrid, parce que j'ai refusé le poste pour ne pas quitter Claudine qu'il nomme aussi bien entendu. Et c'était vrai que je le refusais, ce poste, à cause d'Andrée !...

— N'est-ce pas notre vieux patron Talleyrand, qui disait aux jeunes diplomates quand il les envoyait à l'étranger : « Souvenez-vous que l'on ne sait jamais devant qui l'on parle » ?

— Et pas davantage devant qui l'on peut passer quand on se promène au Bois, comme je faisais tous les matins à cette époque, avec Claudine. J'avais deux chevaux, une jument ale-

zane si bien baptisée Caprice et Chartres, ce charmant poney qui me venait de l'écurie du prince de ce nom. Ces sorties m'amusaient. Claudine était une écuyère si allante, si vive ! Je ne calculais pas qu'Andrée pouvait traverser le Bois en gagnant avec son auto le Vésinet où l'usinier de Chatou avait sa maison de campagne, et me rencontrer au cours d'une de ces galantes chevauchées. C'est justement ce qui arriva, et pas seulement une fois. Je prononçais le mot de jalousie. L'allée où elle m'avait surpris par hasard devint l'objet de son aguet. Elle la choisit pour chacune de ses excursions là-bas, et vers la même heure. Ne connaissant pas sa voiture, je ne me défiais pas, et le pire était que l'afficheuse, comme tu l'appelles, se permettait volontiers de petits gestes de familiarité qu'une amoureuse telle qu'Andrée, avertie déjà par les bavardages de Cellerier, devait péniblement interpréter : de légers coups de cravache sur mon épaule, des rires trop rapprochés, le buste en avant, et la scène inévitable éclata enfin.

— Et ton Horatio t'a toujours estimé de n'avoir pas menti à cette noble et malheureuse Andrée.

— Comment aurais-je pu ? Je te disais que, pour moi, être un amant, c'est vivre de la sensibilité d'une femme, c'est l'accepter, cette sensibilité, la respecter, l'épouser. Avec elle et Claudine, je m'étais complu sans remords aux complications de la dualité sentimentale, mais la dualité n'est pas la fausseté. Il m'avait semblé légitime d'avoir des impressions d'un certain ordre avec mon autre maîtresse. Jouer une comédie à l'être sublimement vrai qu'était Andrée, c'eût été une infamie. Je ne l'ai pas commise. J'y ai eu du mérite. Jamais elle n'avait été plus belle qu'à la minute où elle me dit, à peine arrivée au rendez-vous qu'elle m'avait fixé comme d'habitude par deux chiffres écrits sur une feuille de papier, le premier signifiant le jour, le second l'heure : « Camille, répondez-moi par oui ou par non. Je vous croirai. Votre collègue, M. Cellerier, a raconté devant moi l'autre jour que vous aviez une liaison avec M^{me} X... » Elle me la nomma. « En allant au Vésinet, je vous ai rencontré plusieurs fois qui vous promeniez à cheval avec une femme très jolie et qui semblait très intime avec vous. Est-ce la même ? — Oui », répondis-je. Ah ! Dauriac, si tu avais vu ses yeux ! Leur mentir n'était pas possible. Et elle continuait : « Oui ou non, est-elle votre maîtresse ? » Et je m'entendis

répondre : « Oui », subjugué par une force dont je comprends trop aujourd'hui qu'elle était dans la logique de tout cet amour où je l'avais tant sentie sentir. En sa présence, ma personne devenait la sienne. A mon aveu, elle était devenue si pâle, que j'eus peur de la voir s'évanouir devant moi. Je m'avançai pour la soutenir. Elle m'écarta d'un geste d'horreur et, sans une parole, elle sortit de la chambre.

— Que j'ai relu de fois, reprit Dauriac, comme le héros de cette brutale tragédie d'amour se taisait, les lettres où tu me racontais cet adieu, et ton angoisse à l'idée qu'Andrée allait se tuer, puis comment, rassuré par un « écho » de journal qui mentionnait sa présence à une cérémonie de mariage, tu t'étais demandé si tu n'essaierais pas, à tout prix, de la revoir, de te justifier, de l'expliquer au moins, de lui dire ta rupture immédiate avec Claudine ! Ton Horatio t'a estimé encore d'avoir compris qu'il ne fallait pas salir cet extraordinaire souvenir par des querelles et des explications indignes de ce cœur de femme, et tu t'es décidé à solliciter le poste de Madrid au plus grand dam de ce bavard de Cellerier. De tous les romans réels auxquels tes confidences m'ont fait participer, c'est peut-être celui qui reste le plus vivant pour moi, et pour toi aussi. La preuve en est la complaisance avec laquelle nous venons de nous raconter ce que nous savons tous deux si bien. Signe de l'âge, monsieur don Juan, que ces rabâcheries de la mémoire. Il est vrai que ce vieux roman s'ouvre sur un nouveau chapitre, si ton fils est amoureux de la fille de ton ancienne amie... Et tu voudrais mon avis sur le parti à prendre ?

— Il y en a un, dit Thérade, qui m'a tenté aussitôt que Pierre m'a prononcé le nom de cette jeune fille : couper court tout net à ce projet de mariage.

— En disant à Pierre que tu as été l'amant de M^{me} Rémonde ?

— Oui.

— Et tu ne l'as pas fait parce que tu as senti que tu n'en avais pas le droit. Non. Tu n'en as pas le droit. Tu t'es reproché déjà de m'avoir dit son nom à moi, et tu viens de me rappeler votre histoire en des termes tels que j'ai pour M^{me} Rémonde autant de respect, même dans sa faute, que de pitié. Ces détails, un père ne peut pas les donner à son fils, et ne les connaissant pas, comment celui-ci la jugerait-il ? Et s'il passait

outre, s'il aimait tellement cette jeune fille qu'il l'épousât malgré ta confiance? Alors, il faudra qu'il méprise la mère de sa femme... ou toi! Car si M^{me} Rémonde est vraiment la personne que nous croyons, si délicate, si sensible, il se dira que tu l'as séduite et abandonnée. Que ton Horatio, lui, accepte ton don-juanisme, c'est qu'il en comprend la sincérité profonde, étant donné ton caractère, je dirais presque l'ingénuité. Peux-tu exiger cette intelligence chez un garçon de vingt-cinq ans et qui n'a pas vécu?

— Alors, tu es d'avis que je laisse aller les choses?

— Oui, et pour savoir d'abord si nous sommes en présence d'un sentiment sérieux ou d'une de ces fantaisies imaginatives que l'on conçoit souvent à son âge, et qui s'en vont comme elles sont venues. Il sera toujours temps alors de prendre un parti définitif, s'il y a lieu.

— Mais réfléchis aux conséquences immédiates de cette abstention. Je devrai d'abord être présenté au mari. J'ai toujours trouvé si pénible de serrer la main d'un homme à qui l'on a infligé en secret le plus cruel outrage!

— Et Horatio t'approuve toujours, fit Dauriac en pressant de nouveau fraternellement le bras de son ami.

— Et puis, reprit Thérade, si je me trouve obligé par les circonstances de revoir Andrée, d'aller chez elle, de m'asseoir à son foyer? Comment me recevra-t-elle? Et puis, si je me reprenais à l'aimer?

— A quinze années de distance? Elle doit avoir au moins quarante ans.

— J'ai aimé des femmes de quarante ans dans ma vie, et trouvé, comme disait le vieux poète, qu' :

Une rose d'automne est plus qu'une autre exquise.

Tu vois. Rien qu'à me ressouvenir d'elle, je redeviens si jeune que je me mets à réciter du d'Aubigné après du Musset.

— Mon opinion, reprit Dauriac, est que tu ne redeviendras pas amoureux d'elle et qu'elle te recevra sans se permettre ni te permettre aucune allusion à un passé qu'elle a voulu à tout prix séparer de sa vie absolument quand c'était le présent, à plus forte raison aujourd'hui. Et puis il y a un autre motif pour que tu laisses ton fils obéir à ce sentiment, s'il est vérifiable. Dans toutes mes conversations avec Pierre, depuis ces

six mois, j'ai constaté que le projet de traverser l'Atlantique avec son avion tourne à l'idée fixe.

— Tu le crois réellement? interrogea Thérade, et son accent dénonçait plus d'inquiétude qu'il n'en avait montré tout à l'heure à son fils lui-même.

— Je crois qu'il est sage de nous défier de cette dangereuse folie, et, avant tout, de gagner du temps. D'après ce que tu m'as dit de M^{lle} Rémonde, il est peu probable qu'elle s'en fasse la complice, et s'il la demandait jamais, elle mettrait certainement comme première condition à son consentement, qu'il y renoncât. Mais nous n'en sommes pas là. Courons tout de même la chance qu'il recule, en tout cas, cette absurde entreprise. Je te répète : gagnons du temps, et nous en avons là une occasion. Mais nous discutons sur des hypothèses. Sachons d'abord la vérité profonde sur son sentiment à lui, et elle, connaissons-la.

— Justement. Il est probable, je te répète, que je la rencontrerai demain au champ d'aviation, si sa mère lui permet d'y venir, quand cette petite lui aura nommé mon fils. Ce serait encore la solution la plus simple, cette défense.

— Et, à mon sens, la plus probable, dit Dauriac.

— Nous serons renseignés dans vingt-quatre heures. En tout cas, je t'emmène avec nous à Villacoublay, puisque j'ai eu la faiblesse de promettre à Pierre d'y aller.

— Et tu vois que tu as eu raison, puisque nous avons une chance d'y voir plus clair dans les données d'un problème dont je comprends trop qu'il te tourmente. Mais la grande affaire, c'est qu'il n'y ait pas une ombre entre ton fils et toi. Pense à l'Atlantique.

DEUX FRAGMENTS DU JOURNAL DE CILETTE

A cette phrase de son ami et comme pour écarter l'idée d'une possibilité qui lui était trop pénible, Thérade avait répondu :

— Je pense surtout à cette jeune fille que nous verrons demain. Mon impression sur elle me dictera mon attitude. Une étudiante en droit et qui a pour mère Andrée, avoue que c'est une énigme.

— Avec l'esprit d'aujourd'hui!.. fit Dauriac, et la causerie

ainsi dérivée sur la génération d'après-guerre allait se prolonger indéfiniment sous les vieux arbres du jardin de l'Interallié, contemporains de ceux qui subsistent encore dans ce coin de Paris, le favori jadis d'autres générations. N'était-ce pas là que logeaient les fermiers généraux du XVIII^e siècle et les maréchaux de l'Empire, attirés sans doute par le voisinage de l'avenue Gabriel et des Champs-Élysées?

Quels étaient pendant cette conversation les sentiments de cette fine et jolie Cilette Rémonde qui en était l'objet, bien à son insu? Elle n'eût pas été une petite intellectuelle d'aujourd'hui, à la fois studieuse et sportive, si elle n'eût pas eu ce goût de l'introspection, une des caractéristiques des « moins de trente ans », comme ces nouveaux et ces nouvelles venus s'appellent volontiers. Il n'y a pas là de contradiction. Il semble que les sports, avec leurs exercices d'adresse et de force, mécanisent, pour ainsi dire, les énergies animales de ceux et de celles qui s'y livrent et que, par réaction, la vie psychique, ainsi libérée, ait une tendance à se replier sur elle-même. Ce besoin de redoubler en soi la conscience de son être intérieur avait pris chez Cilette la forme coutumière, celle d'un journal intime. Elle avait ainsi un agenda, dont la devise tracée de sa main sur la feuille de garde témoignait d'un souci moral qui n'avait rien de commun avec le vaniteux égotisme habituel aux teneurs de ces sortes de memoranda : « Pour y voir clair en moi et mieux agir. » C'était ce volume fermé naïvement d'une serrure, que la sérieuse enfant avait pris et ouvert, à peine retirée dans sa chambre. La fatigue de cette longue journée d'automobile aurait dû l'inviter au sommeil. Au lieu de gagner son lit que protégeait une rustique Vierge de bois, relique de l'art auvergnat, rapportée de Clermont par sa mère, elle était en train d'écrire, à la page datée du 16 avril 1928, des impressions qui devaient beaucoup la préoccuper, car les lignes succédaient aux lignes, tandis que plusieurs des feuillets précédents restaient blancs, ou ne portaient que de courtes notes, rapides mentions de petits faits, le plus souvent sans réflexions. Quel commentaire aux confidences de Thérade à son Horatio que ce simple récit du retour de la jeune fille et de sa conversation avec sa mère!

JOURNAL DE CILETTE

16 avril 1928.

Journées si pleines d'événements que je ne sais littéralement plus où j'en suis. Et d'abord cette rencontre inattendue à Lyon avec Pierre Thérade, et ce voyage. Aurais-je dû le lui offrir? C'a été un geste impulsif comme j'en ai trop souvent. Son désir de revoir son père plus tôt m'a touchée, et son chagrin devant cette panne de sa voiture, dont la réparation exigerait vingt-quatre heures. Il y avait le train cependant. Je n'y ai pensé qu'après. Pourquoi? Et puis est venue cette allusion à un mariage possible entre nous. Se la serait-il permise sans mon geste? Il a été parfaitement délicat et discret. Quand je lui ai dit : « Arrêtons cette conversation », il m'a obéi et je lui en ai su d'autant plus de gré que j'étais bien troublée. Pourquoi? La sympathie que j'éprouve pour lui cache-t-elle donc un sentiment plus tendre? Je ne le crois pas, puisque j'acceptais l'idée, une fois revenus à Paris, de ne le revoir que de loin en loin. Mais j'allais retrouver mes parents. Pour être loyale avec eux, il me faudrait leur répéter cette phrase de Pierre, et cette perspective ne suffisait-elle pas à m'agiter ainsi? Et puis encore, d'où l'étrangeté de cet accueil de maman, quand je lui ai présenté mon compagnon? Elle a été si froide avec lui, si gênée presque avec moi-même, que, pour la première fois de ma vie, je n'ai pas eu d'épanouissement à la revoir. Elle avait ce petit signe qui lui est particulier, cette ligne de rougeur qui lui vient sous la soie de ses sourcils trop minces quand elle est émue. « Vous n'êtes pas contente, Mémé, lui disais-je, quand j'étais toute petite, vous avez vos sourcils roses. » Aussitôt rentrée à la maison je lui ai demandé si elle était contrariée de ce tête-à-tête en automobile avec un jeune homme. Comme il m'est arrivé plus d'une fois d'excursionner ainsi sans qu'elle m'en blâmât, j'ajoutai :

— Je ne pensais pas que cela pût vous déplaire. Si non, vous savez bien que je l'aurais pas fait, n'est-ce pas?

— Mais je te laisse entièrement libre, ma chérie, m'a-t-elle répondu. J'ai une absolue confiance en toi, et je ne suis nullement contrariée.

Elle l'était pourtant, car à ma simple question, elle avait de nouveau ses sourcils roses. J'ai évité de pousser plus avant

l'entretien sur ce sujet. Je lui ai parlé de mon séjour à Cannes, de mes promenades en mer là-bas, des matches de tennis et de mes petits succès, mais en prenant soin de ne pas nommer Pierre Thérade. A plusieurs reprises, j'ai cru voir pointer à ses lèvres des questions qu'elle ne m'a pas posées. Et sur quoi, sinon sur ce voyage qui, évidemment, l'a mécontentée ? Il n'en a pas été ainsi de mon père, et le contraste de leurs deux attitudes me demeure inexplicable. Tout de suite, quand il est rentré pour le diner, je lui ai raconté les circonstances de mon retour, non sans une certaine appréhension, et en insistant sur le fait que c'était moi qui avais invité Pierre, afin que la faute, si ce voyage à deux en était une, retombât sur moi :

— Sa voiture était en panne, et son père qui habite Buenos-Ayres est rentré de ce matin. Il était impatient de le revoir, et alors...

— En effet, a répondu papa, M. Camille Thérade dirige là-bas la succursale du Grand Comptoir, avec laquelle nous sommes en relations. Je ne le connais pas personnellement. C'est un ancien diplomate qui a rendu de grands services pendant la guerre, et si ton aimable geste vis-à-vis de son fils me donnait l'occasion de le rencontrer, j'en serais heureux.

Cette phrase de papa m'aurait fait plaisir, si je n'avais pas vu maman rester silencieuse, avec un de ces sourires distants qui lui sont habituels, quand elle ne veut pas se mêler à la conversation. Peut-être a-t-elle un ennui que j'ignore, complètement étranger à la circonstance ? Cette attitude m'a tout de même intimidée, au point que j'ai reculé ma confession complète sur mon entretien avec mon compagnon de route.

Le diner s'est passé paisiblement, dans la joie de nous retrouver tous les trois à notre vieille table de famille. Papa nous a longuement parlé de l'usine et de quelques améliorations qu'il projette. Il est vraiment admirable de conscience dans la direction de son affaire. Il pourrait prendre comme devise le mot que l'on prête à Newton : « En y pensant toujours. » Il n'aurait plus été question de Pierre, si celui-ci ne m'avait téléphoné, comme nous sortions de table, pour m'inviter à venir demain dans l'après-midi à Villacoublay, voir son avion qui, paraît-il, est au point. J'ai accepté sans même réfléchir. Rentrée au salon, j'ai raconté le téléphonage et ma réponse, et j'ai de nou-

veau rencontré le regard inquiet de maman. Par bonheur, papa m'a tout de suite proposé de m'accompagner.

— Alors, ce garçon est aviateur ? me dit-il après m'avoir interrogée sur l'intérêt que présentait pour le fils de Camille Thérade, le diplomate financier, cette séance à Villacoublay. Eh bien ! j'irai avec toi. Il y a longtemps que j'ai envie de visiter cet aérodrome. Guidés par un professionnel, nous verrons mieux les détails. De plus, a-t-il ajouté, son père sera peut-être là, et qu'est-ce que je disais tout à l'heure sur ton joli geste ? Il me fera faire la connaissance de cet homme distingué et qui peut m'être utile pour nos exportations en Argentine.

— Viendrez-vous, maman ? ai-je demandé.

— Non, chérie, m'a-t-elle répondu, justement demain dans l'après-midi j'ai des courses à faire.

Je les connaissais, ces courses. Elle nous en avait entretenus pendant le dîner. Elle devait passer chez le fourreur, chez la renfileuse de perles pour lui fixer un rendez-vous et chez une nouvelle modiste qui vient de lui être recommandée. Tout cela pouvait se remettre. N'était-ce qu'un prétexte pour ne pas venir avec nous, quand il était si naturel que, séparée de moi durant tant de jours, elle saisis cette occasion de cette petite partie d'auto à faire ensemble ? L'énigme continuait. Mais y avait-il une énigme ? De seulement me poser cette question me déconcertait au point que j'appréhendais presque de rester seule avec maman, lorsque papa nous dit en se levant :

— Puisque je me donne congé demain, tout l'après-midi, il me faut rattraper d'avance le temps perdu, et travailler ce soir. J'ai quelques lettres importantes à écrire. Bonne nuit à toutes deux. Toi, Cilette, acheva-t-il en m'embrassant, fatiguée comme tu dois l'être, je ne suis pas inquiet de ton sommeil.

J'allais me lever, prête à donner cette raison de ma fatigue pour me retirer aussi. L'expression du visage de maman m'arrêta. Je devinai qu'elle voulait profiter de notre solitude pour me faire parler. Sur quoi ? sinon sur mes relations avec Pierre ; et je restai assise, pour subir en effet un interrogatoire de plus en plus précis : « Tu as accepté bien vite cette invitation à Villacoublay ; tu es donc très liée avec ce jeune homme ?... Depuis quand le connais-tu ?... Qui te l'a présenté

à Cannes?... Pourquoi m'en as-tu à peine parlé dans tes lettres?... » Pour finir, en me regardant avec des yeux où passait comme une angoisse : « Il ne t'a jamais fait la cour ni là-bas, ni pendant le trajet?... » Comme je fus heureuse de pouvoir lui répondre en toute sincérité : « Non, maman, jamais. »

— Es-tu bien sûre, a-t-elle ajouté avec une insistance que je ne m'explique pas encore maintenant, puisqu'elle nous a vus ensemble à peine quelques minutes, qu'il n'est pas amoureux de toi ?

C'était l'occasion, — et que je saisis avec l'idée « je vais savoir », — de lui rapporter en toute franchise notre conversation sur un avenir possible. Sa figure se crispa, et vivement.

— Tu appelles cela ne pas faire la cour à une jeune fille, lui proposer de fonder un foyer ?

Je lui avais rapporté les termes mêmes dont s'était servi Pierre.

— Aussi, maman, m'écriai-je, tout de suite j'ai arrêté cette conversation et il m'a obéi.

— Il t'avait tout de même prononcé le mot de mariage, et tu viens de nous raconter qu'il pense à traverser l'Atlantique. Lorsqu'on nourrit de pareilles idées, on ne se marie pas.

— Il y renoncerait peut-être en se mariant, maman, ai-je répondu sur un ton de plaisanterie.

Était-ce là le vrai motif de son attitude ? Non, car elle n'avait appris ce projet de Pierre que par notre conversation de tout à l'heure. Mais pourquoi chercher des explications à une de ces impressions d'immédiate antipathie comme j'en ai moi-même éprouvé si souvent ? C'est un phénomène tout physique et qui dépend parfois d'un rien. Il a suffi sans doute que Pierre ait eu de son côté une gêne qu'il a mal dominée et qui lui a donné cet air renfermé que je lui ai vu quelquefois. Cette antipathie a dû être très vive, car maman insistait :

— Il aura beau renoncer à son projet, il n'en restera pas moins un aviateur, et, qu'il veuille ou non traverser l'Atlantique, un aviateur ne doit pas se marier, parce qu'il est en perpétuel danger.

— Pas plus en danger que vous et moi dans notre automobile, maman, répliquai-je. Souvenez-vous de notre ami Barroux, si bon chauffeur. Un dérapage sur la route de Paris à Fontainebleau, et il est tué.

— Il avait la folie de la vitesse, fit maman. Mais laissons cela. De ta confiance dont je te remercie, mon enfant, — et elle m'embrassa, — je retiens ce point : tu as bien demandé à M. Pierre Thérade qu'il ne continuât pas sur le terrain où il s'engageait. — Visiblement, elle cherchait ses mots, tant elle était troublée. — Tu lui as dit qu'il fallait vous étudier ? Ce n'était pas le « non » qui coupe court à toute idée de mariage. Ma Cilette, sois franche jusqu'au bout, est-ce que tu l'aimerais ?

— Il me plaît certainement, ai-je répondu. Mais à quel degré ? Comprenez bien que je ne le sais pas encore. Je n'y ai pas réfléchi. Ce que peux dire, c'est que je n'ai eu pour lui, en aucun moment, ce que les livres appellent le coup de foudre. Il m'intéresse, c'est vrai, et j'aurai le plus grand plaisir à le connaître davantage, si toutefois vous n'y voyez pas d'objection.

— Je n'en ai qu'une, reprit-elle vivement, son métier, pour le cas où tu désirerais l'épouser... Mais une question encore : si tu le voyais s'intéresser à une autre jeune fille, Cilette, que dirais-tu ?

— Pourquoi me demandez-vous cela, maman ? fis-je avec une nervosité que j'essayai de corriger en ajoutant aussitôt, avec un sourire : C'est que je me serais bien trompée sur lui, et il ne m'intéresserait plus. Je l'ai vu à Cannes causer avec beaucoup de femmes. Il n'est pas flirt : cela, j'en suis sûre.

Maman est d'abord restée silencieuse. Puis, se levant, elle m'a prise dans ses bras et serrée contre elle. Elle avait des larmes au bord des yeux.

— Ton père avait raison, dit-elle enfin. Va te coucher. Tu dois être fatiguée.

Comme je venais de la sentir tendre pour moi ! Et voici que je n'ai plus envie de dormir. Je continue à garder cette impression d'un mystère, que cet embrassement passionné de maman a encore augmentée. Une hypothèse me vient qui rendrait compte de tout : qu'un jeune homme lui ait été présenté durant mon absence comme un prétendant possible à main, qu'il lui ait beaucoup plu, qu'elle ait caressé le rêve de l'avoir pour gendre. Elle me voit arriver avec Pierre. Ce voyage en tête-à-tête lui donne l'idée qu'un petit roman

s'ébauche peut-être entre nous, qui contrarie sa secrète espérance. De là sa froideur, ses remarques ensuite sur les aviateurs, ses questions sur mes sentiments. J'ai sans doute été trop vibrante dans mes réponses. Elle aura pris peur. Je crois le tenir, le mot de l'énigme. Pauvre chère mère ! Combien elle m'aime, et combien je l'aime, moi aussi !

Certes, Cilette était bien troublée, de petites inégalités dans son écriture, d'ordinaire si claire, si ordonnée, le révélaient trop. Mais à vingt-deux ans, les inquiétudes morales n'ont pas raison de la lassitude physique, et une demi-heure plus tard, la romanesque enfant, son journal refermé dans le tiroir le plus secret de son bureau, s'endormait de ce sommeil qu'elle n'attendait pas, pour ne se réveiller qu'au matin, et se retrouver, sinon tout à fait guérie de son anxiété, du moins assez calme pour se dire, en allant, après son bain, voir sa mère :

« Si elle pouvait avoir changé d'idée après notre conversation d'hier, et avoir envie de connaître Pierre, dès l'instant qu'elle sait qu'il m'intéresse, et quand ce ne serait que pour le comparer à l'autre. Mais quel est cet autre, et y en a-t-il un ?... Elle viendrait avec nous. Je vais le lui demander, et si elle me répond oui, tout simplement, c'est que je me serai construit, encore une fois, un petit cachot en Espagne. »

Cette allusion au dicton parodique de Chamfort avait mis au coin de ses fines lèvres, quand elle entra dans la chambre, un demi-sourire dont l'insouciance et la légèreté contrastaient avec la pâleur et les traits tirés de sa mère, indice d'une insomnie dont Cilette devina aussitôt la cause, et ce sourire se figea. La question préméditée ne fut pas proférée, et elle appréhendait, avec un battement de cœur, une allusion, qui, par bonheur, ne vint pas, à l'entretien de la veille.

— Tu as l'air tout reposé, dit M^{me} Rémonde. Je sonne pour qu'Élise apporte le déjeuner. Tu ne t'imagines pas comme je me languissais de ne pas t'avoir là, le matin, grignotant tes toasts à notre petite table et me versant mon thé en me racontant ta petite vie.

Et quand le déjeuner fut servi pour Cilette sur cette table, et pour la mère sur un plateau d'argent :

— Parlons un peu de la modiste, reprit-elle. Je n'ai pas encore vu les chapeaux que l'on fait cette année. Elle me les montrera. Tu me permettra d'être coquette pour toi qui l'es si peu, et de t'en choisir un à mon goût ?

— Qui est toujours le mien, maman. Vous êtes si femme, et nous autres, les filles de la guerre, nous avons toutes un côté garçon.

La causerie, commencée sur ce ton, ne s'en départit pas une minute, et quand, après le déjeuner de midi, le père et la fille prirent congé de M^{me} Rémonde, aucun indice nouveau n'avait, durant toute cette matinée, averti Cilette que celle-ci désapprouvât cette expédition, si ce n'est ce silence même sur l'entretien de la soirée. Comment n'eût-elle pas discerné là un parti pris de réserve défensive ? C'était la réaction de sa mère devant les moindres contrariétés. Cilette le savait, et, tandis que l'automobile roulait vers Saint-Cloud et Vélizy, l'énigmatique question se posait de nouveau dans son esprit : « Que peut avoir maman ? Si elle pensait à un autre mariage pour moi, elle me l'aurait dit. De voir que je m'occupe de Pierre, était au contraire une raison de me parler. Qu'a-t-elle donc ?.. » Mais à chaque tour de roue de la rapide voiture, le boulevard des Invalides s'éloignait, le camp d'aviation se rapprochait. Déjà l'intérêt que Cilette éprouvait pour son compagnon de la veille passait au premier plan. Elle ne vivait plus que dans l'idée de le retrouver, de voir quelle impression il ferait sur son père ? Quelle impression elle-même ferait-elle sur son père, à lui, qui serait là sans doute ? Mais d'autres pages de son journal, écrites au retour de cette visite à Villacoublay en diront plus que tous les commentaires sur cette sensibilité de jeune fille, à la veille, quand elle se croyait une cérébrale, de n'être plus qu'une amoureuse.

SUITE DU JOURNAL

17 avril 1928.

J'ai vu aujourd'hui M. Camille Thérade. Comme j'appréhendais cette rencontre et comme j'avais tort ! Mais depuis cet accueil de maman, ce qui touche à Pierre se teinte pour moi d'un rien d'inquiétude. M. Thérade m'a été aussitôt sympa-

thique, et je crois que je lui ai plu aussi. A notre arrivée, j'ai vu Pierre qui nous attendait devant la porte de l'Aérodrome. Deux messieurs étaient avec lui. « Lequel des deux est son père? » me suis-je demandé. Ce doute n'a pas duré longtemps. M. Thérade est grand, élancé, avec une tournure et une physionomie si jeunes encore! Il a les mêmes yeux bruns, mais tandis que Pierre n'a qu'un regard, droit et simple, on dirait que M. Thérade en a deux : l'un très doux, même caressant, quand il sourit avec une gentillesse qui n'est pas jouée, semble-t-il, tant il y met de naturel. Puis, à un autre moment ses yeux changent, il deviennent froids et comme absents. On ne peut pas deviner ce qui se cache derrière. Habitude professionnelle sans doute. Aux Sciences politiques, j'ai rencontré des camarades qui se donnaient cet air distant pour se préparer à la diplomatie. Mon brave Pierre, lui, n'aurait pas fait un bon ambassadeur, si ce métier exige ces demi-simulations. En revanche, M. Thérade a dans toutes ses manières un charme, une élégance naturelle que son fils, avec ses allures d'ingénieur, presque d'ouvrier, ne possède aucunement. Il doit beaucoup plaire aux femmes. J'aime mieux n'avoir pas à penser la même chose de Pierre. En les comparant, la réflexion de maman me revenait à la mémoire : « Que dirais-tu si tu apprenais qu'il s'intéresse à une autre jeune fille? » M'ayant parlé comme il m'a parlé, ce serait une déloyauté dont il n'est certainement pas capable, et je me suis senti tout à fait tranquille de ce côté-là, en le voyant auprès de son père. Pourquoi ce contraste entre eux m'a-t-il donné cette impression? Je ne saurais le dire, mais c'est ainsi.

M. Thérade est-il au courant du projet de mariage qui a tant bouleversé maman? Je le croirais, à l'attention avec laquelle il m'a considérée durant les premières minutes. Puis, il ne s'est plus occupé que de papa, tandis que leur ami, M. Dauriac, n'a pas cessé de m'examiner. Bien souvent, en tournant la tête, j'ai surpris son regard scrutateur qui se posait sur moi. Il n'est pas possible que Pierre lui ait fait ses confidences, mais s'il a tout avoué à son père, et que celui-ci ait demandé à M. Dauriac de m'étudier, cette attention s'explique. Ces deux hommes se tutoient. J'ai compris qu'ils ont débuté ensemble aux Affaires étrangères, et Pierre lui-même m'a dit qu'ils sont comme deux frères, mais si différents

d'aspect, et j'imagine de caractère ! M. Dauriac est laid, assez petit, court sur jambes, déjà chauve. L'embonpoint le gagne. Autant son ami est séduisant, autant lui-même l'est peu. Mais quand il regarde cet ami, c'est avec des yeux de chien fidèle qui me l'ont rendu aussitôt sympathique, d'autant plus qu'au cours de notre conversation, il m'a paru s'intéresser aux curiosités de l'histoire. C'est ainsi qu'à propos du Vésinet et de notre villa, le nom de Rueil ayant été prononcé, il a vanté le buffet d'orgue du *xv^e* siècle donné à l'église par Napoléon III. Il en a cité la date, le nom du sculpteur florentin : Baccio d'Agnolo.

— Vous êtes faits pour vous entendre, ricanait Pierre, et, pour une fois, se montrant lui-même plus lettré qu'il ne veut le paraître : Vos sublimes s'amalgameront, comme disait Saint-Simon de *M^{me}* Guyon et de Fénelon.

J'avais eu, moi, bien peur d'abord que les sublimes de papa et de M. Thérade ne s'amalgamassent point, — quel drôle de français me fait écrire Pierre pour une fois qu'il se permet une citation ! — Il m'avait semblé que l'accueil fait à l'usinier de Chatou par Son Excellence M. l'Ambassadeur était un peu guindé, un peu froid, presque hostile, et puis, à les voir causer en marchant devant nous, cette impression s'est dissipée. Pour moi, qui connais bien les moindres expressions du visage de papa, j'avais l'évidence qu'il était sous le charme et que M. Thérade lui-même se mettait en frais. J'en étais bien heureuse, et Pierre aussi, me semblait-il.

Je devrais donc ce soir être ravie et cependant je rapporte plutôt une impression de tristesse de cette visite à Villacoublay. J'ai beau me raisonner et me dire : je ne suis plus une petite fille pour me laisser aller à l'enfantine superstition des pressentiments. Je ne peux pas me défendre d'une espèce de malaise qui a commencé dès l'arrivée. Le ciel si bleu le matin se voilait de minute en minute. Une brume montait du côté de Versailles. Les bois étaient verts, mais pas un souffle n'animait leurs feuillages, et sur toute la campagne pesait un silence écrasant. Sur la gauche un troupeau de moutons paissait l'herbe jeune, et ce tableau champêtre, qui aurait dû être reposant, semblait, encadré par ce paysage immobile, cacher, comme dans les contes, quelque chose de tragique et que l'on attendait. Soudain un avion a surgi au-dessus de nous dans un

vrombissement sonore. Il passait si bas que nous voyions distinctement l'aviateur dans sa carlingue. Un autre arrivait à sa rencontre. Un troisième virevoltait avec aisance un peu plus loin, et un bruit continu enveloppait la plaine, comme réveillée de son lugubre silence. Ma mélancolie un peu angoissée de tout à l'heure se dissipait. L'avion qui cabriolait, — c'est le terme exact, — donnait l'idée d'un animal fantastique, en train de s'amuser de sa propre vitalité. Quelle jeunesse, quelle force dans ces trois machines, comme emportées par une hardiesse insouciance ! Ma gaieté me revenait à les suivre dans leur course. Mais, comme nous longions les baraquements militaires, j'eus la malencontreuse fantaisie de me lever dans l'auto pour regarder par-dessus la balustrade, et j'aperçus tout à coup un avion brisé, littéralement en loques, lamentable épave qui gisait à terre, abandonnée parmi d'autres débris informes de ferrailles hétérocytes. Quel drame de l'air s'était joué dans cet avion ? Je n'ai rien dit à papa, mais mon cœur s'est de nouveau serré. Il se serre encore à me souvenir de cette sensation. Je n'ai pas pu, je ne peux pas m'empêcher de me dire : « N'était-ce pas un mauvais présage ? » Ma raison m'affirme que l'avenir ne se projette pas sur le présent et qu'il n'y a pas de présages. Tant de grands esprits y ont cru !... Ah ! pourquoi a-t-il fallu que je voie cet avion brisé ?

Pierre, lui, est admirable d'entrain, dans ce décor où tout cependant parle d'aventure et de risques mortels. On dirait que l'idée de danger n'existe pas pour lui, et si elle l'effleure, elle ne fait que l'exalter davantage. Il nous a montré dans tous ses détails « son » avion, comme il dit, en mettant dans cet adjectif possessif tout un orgueil d'inventeur. Papa seul a pu s'intéresser aux explications techniques auxquelles ce moteur a donné lieu. Il questionnait, approuvait, complimentait Pierre et convenait que cet ensemble présentait un maximum de sécurité. Je ne demande qu'à le croire, et si Pierre devait voler dans cet avion, au-dessus de la terre seulement, comme les autres, j'aurais bien peur encore, mais pas trop. Hélas ! il est toujours possédé par son rêve. Il nous a longuement parlé de cette folle traversée de l'Atlantique avec un enthousiasme dont je me forçais à sourire, comme si je ne prenais pas au sérieux cette menace dont je frissonnais, et il insistait, nous montrant documents sur documents, tout le dossier des tenta-

tives précédentes. Il nous expliquait les fautes commises qu'il ne commettrait pas.

— Chez nous, affirmait-il, avec la fierté convaincue d'un croyant, l'expérience des autres sert. Un aviateur qui sombre peut se dire que son échec profitera un jour à ses successeurs.

Je l'admirais de cette foi presque religieuse dans ce qui n'est qu'un sport pour la plupart, sans m'en étonner, sachant l'origine de sa vocation, éveillée chez l'enfant qui entendait éclater les bombes des gothas. Mais je regardais les cartes hydrographiques qu'il déployait joyeusement. Je voyais l'immense étendue de mer qu'il devra franchir tout seul, — car il sera seul, comme Lindbergh. Je frissonnais intérieurement à la pensée de ces innombrables vagues et des profonds abîmes de cet océan hostile. Son rire heureux me faisait mal. Le projet de cette traversée a donc plus de prix pour lui que celui de notre mariage? Car, avec la vie, il risque de me perdre dans cette redoutable aventure. Il n'a même pas l'air de penser à cela. Mais j'y songe, moi. A constater mes troubles et mes tristesses au cours de cette visite, je me suis demandé si je n'aimais pas déjà Pierre plus que je ne croyais. Mon sentiment est-il inquiet parce qu'il est trop tendre? S'il l'était, ne trouverais-je pas le moyen d'avoir raison de l'extravagance de cet absurde garçon?

Les Thérade et M. Dauriac, venus de Versailles en taxi, étaient à pied. Ils comptaient pour leur retour sur l'autobus qui fait le service entre l'aérodrome et la gare de Chaville-Vélizy. Mon père a insisté pour qu'ils rentrent avec nous, car nous avions notre landau. Il est large et il y avait grandement la place pour cinq occupants, un d'eux assis à côté du chauffeur. M. Thérade a fini, après quelques hésitations, par accepter, à mon grand contentement. Nous sommes partis. En passant, je n'ai pas voulu regarder du côté de l'avion détruit, mais son image me hante quand même...

Chemin faisant, papa a invité ces messieurs, M. Dauriac compris, — il ne pouvait pas agir autrement, — à visiter demain son usine de Chatou, pour prendre ensuite le thé à notre villa du Vésinet. M. Thérade a de nouveau fait quelques façons. Puis il a accepté, en disant qu'il serait très heureux d'être présenté à maman. Cette perspective de visiter l'usine

ne doit pas l'enchanter beaucoup. J'ai deviné un rien de froid dans cette acceptation. Il est tellement bien élevé que ce n'a été qu'un simple nuage. Personne, sauf moi, n'a rien remarqué. Pierre, lui, n'a pas dissimulé son contentement. M. Dauriac a dit « oui » en principe, tout en spécifiant qu'il craignait d'être empêché par un rendez-vous d'affaires et en s'excusant d'avance. Mentait-il ou non, et pour quel motif? Cela m'est égal. Ce qui ne m'est pas égal, c'est maman. Elle a dit que papa avait bien fait d'inviter ces messieurs, et, après un rien d'hésitation, elle aussi, elle a vite ajouté qu'elle les recevrait volontiers au Vésinet. Là encore, j'aurais dû être contente, et cependant, bien qu'elle n'ait pas eu ses sourcils roses, j'ai retrouvé mon impression de la veille. Quelque chose lui est pénible dans ses relations avec les Thérade. Mais quoi? Si elle a l'idée d'un autre mariage pour moi, que ne m'en parle-t-elle? Toute la soirée, elle m'a paru si distante, si préoccupée!... Je viens de noircir plusieurs pages de mon agenda, et si j'y vois « plus clair en moi-même », j'y vois de moins en moins clair en elle. Seule ma pénible impression de mon arrivée là-bas est nette... et cet avion brisé reste devant mes yeux.

PAUL BOURGET.

(A suivre.)

REICHSWEHR ET ARMÉE ROUGE

L'opinion publique française a été fortement impressionnée par les graves événements qui se sont déroulés en Allemagne depuis l'évacuation de la Rhénanie.

Les scènes violentes et brutales qui ont eu lieu à Mayence, à Wiesbaden, à Trèves et dans d'autres villes après le départ des troupes françaises, le triomphe des nationaux-socialistes aux dernières élections allemandes, les bruyantes manifestations du Stahlhelm à Coblenz, ont ouvert les yeux des Français sur les intentions belliqueuses des Allemands. L'exposé du Dr Curtius à Genève, les déclarations du chancelier Brüning devant le Reichstag, et celles du président du gouvernement prussien Braun devant le parlement prussien, n'ont pas réussi à calmer les esprits dans notre pays. Le mot de guerre est dans toutes les bouches, et M. Paul Boncour, député socialiste et président de la commission des affaires étrangères de la Chambre, a terminé un article dans le *Journal* par ces mots : Où allons-nous ? à la guerre.

Cependant nous n'en sommes pas encore là, et il importe de regarder les événements avec sang-froid. Après s'être illusionné sur les intentions pacifiques des Allemands, et avoir cru que le pacte de Locarno et le pacte Briand-Kellogg avaient rendu impossible tout conflit armé entre les nations, on évoque maintenant en France le spectre de la guerre et on voit déjà le monde entier à feu et à sang.

(1) Conférence prononcée au Comité d'études sociales et politiques à la Cour de cassation.

Le péril est grand, mais il n'est pas imminent, et nous savons gré aux Allemands de s'être laissés une fois de plus emporter par leur orgueil et la violence de leurs ambitions pour nous révéler le fond de leur pensée.

Grâce à une propagande habile et admirablement organisée, les habitants du Reich sont actuellement persuadés, sauf de rares exceptions, que la culpabilité allemande dans la guerre mondiale est un mensonge inventé par leurs adversaires, que le traité de Versailles est une chaîne de servitude qui leur a été imposée contrairement à toute justice, et que par conséquent la revision de ce traité est inéluctable.

Les nationaux-socialistes, qui avec leurs 107 députés élus par 7 millions d'électeurs ont fait une entrée sensationnelle au Reichstag, déclarent que leur victoire signifie la fin de la politique de violence de l'ennemi : ils réclament avec bruit l'abolition du plan Young, la restitution du corridor polonais à la Prusse, la reprise des colonies allemandes, l'Anschluss de l'Autriche, et en général la revision complète du traité de paix. « Allemagne, réveille-toi », est leur mot d'ordre. Pour ne pas trop alarmer l'opinion publique européenne, Hitler, dans sa réponse à Gustave Hervé, déclare que l'Allemagne veut vivre en paix avec toutes les nations civilisées, mais il ajoute qu'elle est fortement menacée par l'attitude injuste de la France à son égard.

Les communistes, ivres de leurs succès qui leur donnent 77 députés et plus de 4 millions de voix, sont encore plus violents dans leurs attaques contre le honteux traité de Versailles, mais, partisans de la révolution mondiale, ils ne font aucune réserve en faveur de la paix.

Le 3 octobre, à Coblenze, 150 000 membres du Casque d'acier défilent en uniforme au pas de parade, s'écriant par la bouche de leurs chefs Seldte et Durstenberg : « Nous n'abandonnerons jamais les Allemands d'Alsace et de Lorraine francisés par la force, ni ceux d'Eupen et de Malmédy, ni ceux d'Autriche, Nous exigeons d'abord l'abolition de l'esclavage du traité de Versailles fondé sur le mensonge de la culpabilité allemande. L'Allemagne n'a plus rien à perdre, sinon ses chaînes. Si l'on nous pousse à bout, l'Allemagne dans une nouvelle guerre ne sera pas seule. » Ils proclament le droit de l'Allemagne à la parité des armements avec les autres puissances. Ils ajoutent

cependant qu'ils désirent la paix, connaissant les horreurs de la guerre, qu'ils ne rêvent ni de revanche, ni de révolution; mais, d'autre part, ils font appel aux 60 millions d'Allemands du Reich pour se lever comme un seul homme si leurs justes revendications ne peuvent obtenir satisfaction par des accords amiables, et ils saluent avec enthousiasme les drapeaux hitlériens qu'ils rencontrent dans les rues de Coblence.

A l'égard de ces manifestations d'une angoissante clarté, que disent les représentants officiels du Reich? Ils ne disent malheureusement, avec les ménagements que leur impose leur situation, guère autre chose. Le président Hindenburg n'oublie pas les paroles qu'il a prononcées après l'armistice : « Ce qui est allemand doit redevenir allemand », et menace le gouvernement prussien de ne pas participer aux fêtes de la libération de la Rhénanie, s'il n'autorise pas le Casque d'acier à s'y joindre également.

Le ministre des Affaires étrangères Curtius se fait à Genève le champion des minorités nationales; il exige le désarmement des puissances alliées, sans se préoccuper de leur sécurité, et fait des allusions non équivoques à la revision des traités et du plan Young.

Il est encore plus affirmatif dans son discours du 21 novembre devant le Reichsrat où il prononce ces paroles redoutables : « Le peuple allemand considère comme impossible d'admettre la situation actuelle, en particulier dans l'Est. »

Le 16 octobre, devant le Reichstag, le chancelier Brüning considère que le but le plus élevé de la politique intérieure et extérieure de l'Allemagne est de reconquérir sa liberté nationale ainsi que l'égalité de droit au point de vue moral et matériel (lisez de s'affranchir du traité de Versailles). Il invoque les difficultés économiques de l'Allemagne pour réclamer la revision du plan Young. Il reproche à ses anciens adversaires de ne plus observer le traité de Versailles, et déplore que le désarmement forcé de l'Allemagne n'ait pas été suivi par le désarmement volontaire des autres nations. Il déclare cette situation intenable. « Il est d'autant plus nécessaire, conclut-il, de soutenir moralement et matériellement la Reichswehr, de la soustraire à l'influence des partis politiques et d'user de toutes les possibilités que donnent les traités pour développer la défense nationale. »

Cela signifie qu'il faut donner carte blanche à la Reichswehr, et par conséquent renforcer encore sa puissance, qui en fait déjà maintenant un État dans l'État, comme nous avons déjà eu maintes fois l'occasion de le démontrer.

REICHSWEHR

Plusieurs articles remarquables, au premier rang desquels il faut mettre l'article sur *le Problème allemand* paru dans la *Revue* du 15 octobre (1), les écrits du général von Seeckt, les publications des revues militaires allemandes, les débats au Reichstag à propos des crédits militaires, nous fournissent des renseignements très complets sur ce facteur décisif de la paix du monde : la Reichswehr. Essayons d'en déterminer d'une manière générale la structure et la force, sans toucher aux éléments purement techniques, qui ne sont pas de notre compétence.

Avant la guerre, l'armée impériale n'existait pas à proprement parler. L'armée allemande était composée de contingents prussiens, bavarois, saxons, wurtembergeois. L'Empereur était le seigneur suprême de la guerre, et le commandement effectif était exercé par l'état-major prussien. Maintenant, l'armée est une armée du Reich, la Reichsheer, les contingents des États particuliers ont disparu. Le traité de Versailles en limite le nombre à 100 000 hommes, il supprime l'état-major prussien et interdit sa reconstitution. Les auteurs du traité de paix espéraient par ces dispositions, et d'autres encore trop connues pour que je les reproduise ici, réduire la puissance militaire allemande de manière à ce qu'elle ne constitue plus jamais un péril pour la paix du monde. Ils n'ont malheureusement pas suffisamment tenu compte de la sagacité, du talent d'organisation et de l'habileté à camoufler la vérité qui distinguent les militaires allemands. Actuellement, nous nous trouvons en face d'un instrument de guerre qui est déjà redoutable et qui menace de le devenir bien davantage. Les rouages de cet instrument sont aménagés de telle manière, qu'ils constituent un ensemble parfaitement harmonieux, dirigé par un commandement unique dont la puissance et l'indépendance grandissent chaque jour.

(1) Voir aussi le *Mercur de France* du 1^{er} août.

Président du Reich, ministère de la Reichswehr, Direction de l'armée (Heeresleitung); Parlement, voilà les rouages, dont nous allons étudier successivement le mécanisme.

Le Parlement n'est appelé qu'à accorder les crédits réclamés annuellement par le ministère de la Reichswehr. Grâce à des dissimulations savantes, qui font du budget de la Reichswehr le budget le plus obscur du monde, grâce au manque d'énergie des partis du Reichstag, les crédits demandés ont toujours été accordés, avec des diminutions insignifiantes. Le budget de la Reichswehr, qui a atteint l'année dernière la somme de 788 millions de marks, dépasse de beaucoup les besoins des forces de terre et de mer accordée à l'Allemagne par le traité de Versailles. Par le moyen de crédits susceptibles d'être reportés (*übertragbar*), la Reichswehr obtient les sommes nécessaires pour satisfaire aux armements secrets qu'elle poursuit. J'ai eu à différentes reprises l'occasion de faire, en citant les chiffres à l'appui, la démonstration de ces procédés illicites.

La nomination d'un sous-secrétariat civil au ministère de la guerre, proposée par les socialistes, aurait pu assurer le contrôle du Parlement, mais cette proposition a été rejetée, et maintenant la Reichswehr gère et emploie librement les crédits que le Reichstag lui accorde sans compter.

Le président de l'Empire est, d'après la constitution de Weimar, le chef suprême des forces de terre et de mer, il rend les ordonnances, réglementant les matières militaires, il nomme les officiers, et notamment les officiers supérieurs. Quand le président s'appelle le maréchal de Hindenburg, il n'est pas difficile de se figurer dans quel esprit ces droits sont exercés.

Sous sa haute direction fonctionnent les deux principaux organes de l'armée, le ministère de la Reichswehr, qui l'administre, et la direction de l'armée (Heeresleitung) qui la commande.

Depuis l'armistice, le Reichswehrministerium n'a eu que deux titulaires, le docteur Gessler et le ministre actuel, le général Grœner, dernier chef d'état-major du maréchal von Hindenburg en 1918, deux chefs énergiques poursuivant leur œuvre sans souci des contingences parlementaires.

La direction de l'armée a eu à sa tête d'abord le général von Seeckt, le génial rénovateur de la Reichsheer, puis, en 1926,

le général Heye, auquel le général von Hammerstein vient de succéder en octobre 1930.

Grâce à l'action de ces hommes, qui ont agi en parfait accord entre eux, l'armée est constituée sur un modèle, qui est considéré comme répondant parfaitement aux exigences les plus modernes. L'ancien état-major est rétabli, et cette armée, animée du vieil esprit militariste prussien, mais rajeunie et modernisée, forme un ensemble admirablement discipliné, poursuivant, en dehors des partis politiques et au-dessus d'eux, son but suprême, qui est le rétablissement de la patrie allemande dans son ancienne gloire et dans ses anciennes frontières. La grande œuvre du général von Seeckt, dont il a annoncé la réalisation le 16 août 1926, peu de temps avant son départ de l'armée, a été la reconstitution de l'état-major. D'après les déclarations qu'il fit à ce moment, les services de l'armée sont répartis en cinq directions aux ordres du ministre de la Reichswehr et en neuf bureaux et services aux ordres du chef et du sous-chef adjoint de la Reichswehr qui deviennent chef et sous-chef d'état-major en cas de mobilisation. 20 colonels, 104 lieutenants-colonels et majors, 140 capitaines et lieutenants forment l'effectif du corps de l'état-major. Leurs soldes et les frais de construction des vastes bâtiments qui contiennent leurs services, ont été pris sur les crédits susceptibles d'être reportés, mentionnés plus haut.

L'armée proprement dite se compose de 100 000 hommes, exactement 96 000 hommes de troupe et 4 000 officiers. Le service est de douze ans, avec faculté de libérer 5 pour 100 des effectifs par anticipation. Le recrutement est excessivement facile. En 1929, pour 196 vacances dans le corps des officiers, il y a eu 1 600 candidats, et pour 9 732 places dans la troupe, 120 000 hommes se sont présentés. La sélection est donc aisée et les officiers qui sont chargés de la faire tiennent compte naturellement des qualités physiques et intellectuelles des candidats, mais ils sont encore plus attentifs à écarter toute personne dont les sentiments politiques pourraient porter ombrage à leur nationalisme. De cette manière, on a pu former un tout parfaitement homogène, composé d'éléments jeunes, instruits, admirablement disciplinés, et animés de cet esprit de corps et de ce patriotisme intégral qui font la force des armées.

En cas de mobilisation, les réservistes ayant déjà servi

s'ajouteraient aux 100 000 hommes de l'armée actuelle. La limite de 5 pour 100 qui avait été fixée pour les libérations anticipées ayant été largement dépassée, le nombre de ces réservistes atteindra facilement le chiffre de 80 000. La Schutzpolizei, forte de 150 000 hommes, pourrait fournir encore de 50 à 100 000 hommes, parfaitement disciplinés et rompus au métier des armes. Une autre formation de caractère militaire, le Bahnschutz (protection des voies ferrées), répartie en treize groupes sur le territoire de l'Empire, munie de mitrailleuses et d'autos blindées, comprenant une trentaine de mille hommes, pourrait être également incorporée, de même que les contingents constituant le Grenzschutz (protection des frontières). Les anciens soldats de la grande guerre, âgés de trente à trente-cinq ans, qui en 1930 sont encore deux millions, les membres du Stahlhelm, du Wehrwolf, de l'Olympia et autres associations patriotiques constituent une réserve inépuisable. Je n'ai pas à dire comment l'état-major prévoit l'utilisation de ces masses, ne possédant, en matières de stratégie, aucune compétence. Il me suffit d'appeler l'attention sur la puissance de cette armée de métier, sur la possibilité d'agrandir le nombre des unités combattantes et sur les ressources que représentent pour le commandement les 84 000 officiers de l'ancienne armée âgés actuellement de moins de cinquante-cinq ans.

Si le potentiel de guerre pour les effectifs est impressionnant, il est encore plus redoutable pour l'armement. Les limitations pour l'emploi des fusils et des canons de campagne, que les Alliés ont imposées à l'Allemagne, l'interdiction de construire des canons lourds, des avions, des tanks, d'utiliser des gaz, n'ont pas empêché l'état-major allemand de réaliser ce tour de force qu'est de satisfaire en cas de guerre à tous les besoins d'une armée moderne. Il s'est assuré la collaboration de l'industrie allemande dans des conditions particulièrement ingénieuses, et après avoir obtenu la création au ministère de la Reichswehr d'un service central des liaisons ministérielles, il exerce sur les autres ministères, notamment sur celui des transports et des travaux publics, une autorité qui lui permet de les utiliser pour les buts qu'il poursuit et pour la mobilisation future.

Le général von Seeckt a opposé à la règle suivie jusqu'ici, consistant à accumuler en temps de paix des stocks complets

de tout le matériel de guerre, une autre méthode plus ingénieuse et plus rationnelle. Elle tend à préparer dans des usines et des laboratoires les modèles les plus perfectionnés des armes, qui sont soumis à de constants progrès, comme les avions, les tanks, les engins pour la guerre des gaz, et à aménager l'industrie allemande de telle manière que la fabrication en série de ces modèles puisse se faire après la déclaration de guerre presque instantanément. De cette manière le général a réussi à la fois à tourner les dispositions prohibitives du traité de paix et à être toujours en avance sur les autres nations, qui restent fidèles aux errements anciens. Pour se procurer les fonds nécessaires à ces armements secrets, on majore dans le budget les prix des munitions autorisées par les traités, et les fabricants ristournent la différence entre le prix réel et le prix majoré, pour l'établissement de leurs stations d'essai. Ce système a atteint sa perfection depuis la création de ce qu'on appelle le *Waffenamt*, état-major technique installé dans un superbe bâtiment à Berlin, qui réunit tous les organes s'occupant de technique et de matériel. Le *Waffenamt* est en rapport avec les écoles techniques qui s'occupent d'inventions, d'études chimiques ou mécaniques et avec les usines qui fabriquent du matériel de guerre. Il est installé à côté de la Haute École technique, les salles d'expérience et les laboratoires leur sont communs. Le député Schneller dans la séance du Reichstag du 15 juin 1929, le député Kippenberger dans celle du 21 mai 1930 ont exposé en détail les relations intimes qui existent entre la Reichswehr et l'industrie allemande; le second a indiqué les noms de quatorze hommes de confiance de l'armée et ceux de vingt et un délégués de l'industrie qui collaborent dans toutes les branches techniques, notamment pour la fabrication des gaz, des avions, des tanks, des automobiles, des matières explosibles, des rayons magnétiques, des appareils de télégraphie sans fil. L'activité du *Waffenamt* s'étend également à la fabrication à l'étranger, où le matériel nécessaire au moment même de la déclaration des hostilités est préparé d'une façon méthodique, notamment en matière d'aviation et de gaz.

Parmi les personnes citées par le député Kippenberger se trouvent le capitaine Gallwitz, expert de la Reichswehr pour les gaz, les professeurs Dünsberg et Bosch, délégués par l'École technique de Charlottenburg pour la préparation de la guerre

technique, le docteur Wirth spécialiste pour des essais d'émission de gaz, spécialement sur les champs de manœuvres de Winsdorff et de Kommersdorf. Peut-on fournir une preuve plus péremptoire que l'état-major, sans souci des conventions internationales, prépare scientifiquement et méthodiquement la guerre des gaz. J'ai déjà eu l'occasion de citer l'ouvrage de M. Hanstein, officier pharmacien major qui fait autorité en Allemagne, et qui déclare que les peuples les plus habiles à conduire la guerre chimique seront les maîtres du monde. La nation allemande dispose de plusieurs milliers d'usines de produits chimiques, et sous le nom de *Interessengemeinschaft* d'un des groupements les plus importants du monde, au capital de plus de 6 milliards de francs, elle possède des laboratoires admirables, occupant des milliers de chimistes et des savants de tout premier ordre. La transformation de ces usines en usines de guerre est prévue et elle se fera le plus facilement du monde. Les Allemands envisagent avec tant de certitude la guerre chimique qu'ils se préparent très ouvertement pour se garantir contre ses effets. Une vaste association pour la défense contre les gaz, subventionnée par des fonds secrets, vient de tenir ses assises à Munich. Une puissante maison de Lubeck fabrique les masques en grand et les vend au public dans des conditions exceptionnelles de bon marché, 10 à 15 marks la pièce. Les membres du Stahlhelm et autres groupements nationalistes, la Schutzpolizei, les compagnies de pompiers de tout le Reich en sont munis, et dans les plus petites localités les manœuvres avec ces masques ont un énorme succès.

Par des revues et des publications de tout genre on tient la population en éveil et on l'habitue à considérer cette guerre inhumaine comme naturelle et désirable pour l'Allemagne.

N'oublions pas que le délégué de l'Allemagne à la Société des nations s'est opposé énergiquement à toute sanction contre l'État qui prendrait l'initiative de la guerre des gaz.

Les efforts de l'Allemagne ne sont pas moins grands pour le développement de sa marine de guerre. Le vaste programme naval comprenant la construction de 4 croiseurs cuirassés que le Chancelier avait annoncée au cours de la discussion du budget de 1930, est en voie de réalisation. Chaque navire coûtera 75 millions de marks, soit une dépense totale de

300 millions de marks, 1 milliard 800 millions de francs. Le croiseur *Ersatz-Preussen* devra être terminé en 1932, l'*Ersatz-Lothringen* en 1934, l'*Ersatz-Braunschweig* en 1936, l'*Ersatz-Elsass* en 1938. Remarquez les noms de Lorraine et d'Alsace donnés, non sans intention, à deux de ces croiseurs.

ARMÉE ROUGE

C'est à propos de la fabrication des gaz que les rapports de la Reichswehr et de l'armée rouge ont été signalés pour la première fois au grand public. On se rappelle les révélations sensationnelles du député Scheidemann le 10 décembre 1926 et celles du député Kunstler au Reichstag en 1927, concernant les déclarations d'ouvriers techniciens allemands revenant de Russie et le débarquement de 350 000 obus à gaz dans le port de Stettin. Le ministre de la Guerre Gessler ne put nier la fabrication de munitions et de gaz de guerre en Russie pour le compte de l'Allemagne : il déclara avoir ignoré ces manœuvres et s'engagea à prendre des mesures pour qu'elles ne se renouvellent pas. Promesse dont personne ne fut dupe. Aujourd'hui les relations entre les deux armées sont plus étroites que jamais, cela ne saurait faire aucun doute, malgré les déclarations contraires du ministre de la Guerre au cours des débats du Reichstag sur le budget militaire de 1930.

Beaucoup d'Allemands clairvoyants se rendent compte du danger que le bolchévisme fait courir à l'Allemagne, surtout depuis le succès des communistes aux dernières élections, mais il ne semble pas que l'armée partage leurs craintes, et c'est, en somme, l'opinion de la Reichswehr, dont nous venons de démontrer la puissance et l'indépendance, qui prévaut dans le Reich. Les officiers allemands, dans leur orgueil, s'imaginent pouvoir utiliser l'armée russe pour réaliser leurs projets contre la Pologne et la France, sans courir de risques pour eux-mêmes, et ils sont persuadés que la Reichswehr est assez puissante pour n'avoir rien à redouter des menées bolchévistes. D'autre part, ils pensent qu'en cas de guerre une coalition entre la Russie et l'Allemagne empêcherait toute révolte de la part des communistes allemands.

Les bolchévistes, eux, font le raisonnement contraire. Ils sont convaincus qu'une guerre, quelle qu'elle soit, sera le

Le prélude d'une révolution mondiale, qui fera triompher le communisme dans le monde entier. Beaucoup d'Allemands, notamment le capitaine Ehrhardt, le chef nationaliste bien connu, dans une interview du *Matin* du 22 décembre 1929, estiment que Moscou voit juste, et il se pourrait bien qu'ils fussent dans le vrai.

L'armée russe constitue une force qui n'est pas négligeable et qui se développe journellement, mais elle ne sera en état de se mesurer avec les autres armées européennes, que si elle est formée et instruite par des officiers allemands, et si l'Allemagne lui procure le matériel dont elle a besoin. Or toutes les révélations qui ont été faites récemment, les articles des journaux anglais, *Referee*, *Daily Mail*, *Manchester Guardian*, ceux de la presse allemande, de la *Germania*, de la *Welt am Montag* de von Gerlach, de la *Weltbühne*, des journaux de Mahraun, des quotidiens baltes, les déclarations de l'ancien conseiller de l'ambassade soviétique à Paris Bessedowski, et les renseignements que nous fournit la presse russe, réunissent un ensemble de faits impressionnants et concluants qui nous donnent des preuves accablantes de la collaboration étroite entre les états-majors russe et allemand.

La fin tragique du capitaine allemand Amlinger à la suite d'un accident d'aviation en Russie, a éveillé l'attention sur l'échange d'officiers entre la Russie et l'Allemagne. Le capitaine avait été mis en congé en 1929 pour servir dans l'armée rouge; le gouvernement avait ainsi la possibilité de le désavouer, le cas échéant, ce qu'il n'a pas manqué de faire. Sa période d'instruction terminée, il aurait repris rang dans l'armée allemande, s'il n'avait pas été tué. Quantité d'officiers dont nous possédons les noms et les états de service sont détachés de la même manière, notamment au camp d'aviation de Lippek au sud de Moscou et à un autre champ sur les rives du fleuve Kama. Le général von Seeckt était un chaud partisan de l'alliance russe; son successeur, le général Heye, conscient du péril bolchévique, s'était efforcé de restreindre les rapports avec l'armée rouge, mais il n'y avait guère réussi, l'influence des généraux von Hammerstein, Schleicher et autres officiers supérieurs étant plus forte que la sienne dans les cercles dirigeants de l'armée. Si nous sommes bien informés, sa démission a été provoquée par ses adversaires russophiles. Lors

de l'inspection de l'école militaire de Dresde, le général Heye avait constaté la présence clandestine d'officiers russes ; il avait exigé le départ de ces officiers. A cette occasion le conflit avec ses adversaires devint aigu, et ce sont ceux qui préconisaient le renforcement de ce qu'on appelle en allemand la communauté d'armement avec la Russie, qui l'emportèrent. Le général von Hammerstein devint le chef de l'armée, et le général von Schleicher, qui est considéré comme le grand apôtre de cette communauté d'armement, est plus puissant que jamais.

Le récent procès devant la cour de Leipzig contre trois officiers, inculpés de collusion avec les nationaux-socialistes, jette un jour singulier sur la mentalité du jeune corps d'officiers, son esprit de revanche et de révolte contre les traités existants, et son manque absolu de scrupules pour atteindre les buts qu'il poursuit. Rappelons encore la réception du docteur Eckener, lors de l'arrivée du Zeppelin à Moscou, par le général Baranoff, chef de l'aviation militaire soviétique, qui, après avoir constaté la liaison étroite des flottes aériennes allemandes et soviétiques, se félicite que leurs moyens d'action communs soient encore renforcés.

C'est dans le domaine de l'aviation et de la guerre chimique que l'aide allemande est la plus redoutable. Nous pouvons être certains que les Bolchéviks ne se feront aucun scrupule d'employer sans ménagement les armes les plus abominables. Le commissaire à la guerre de l'Union soviétique, Frunze, déclarait que la chimie de la guerre est un des principaux facteurs des guerres futures et que l'armée rouge doit en connaître l'emploi.

L'organisation soviétique, l'Osiavochim, qui centralise la fabrication des gaz, dispose de 280 entreprises, fabriquant au moins 37 millions de kilogrammes de produits chimiques par an, et, fait caractéristique, les nombreux étrangers employés dans ces usines sont couramment désignés par les Russes comme des « Allemands ».

La direction de l'Osiavochim, qui s'occupe également d'aviation, vient de décider d'organiser une décade de défense, destinée à attirer l'attention des travailleurs sur la croissance technique de l'armée rouge, sur sa mécanisation, sa motorisation, l'augmentation de l'aviation civile et de la construction des dirigeables. Pour préparer cette décade, le comité actuel

des jeunesses communistes a décidé de lancer un nouveau journal : *le Komsomol armé*. Nous empruntons cette nouvelle aux *Izvestia* du 19 octobre 1930. Elle témoigne de l'activité des Soviets pour perfectionner leur armée. Ils espèrent que l'accomplissement de leur plan quinquennal, qui a pour principal but le perfectionnement de leurs usines de guerre, leur permettra de pourvoir leur armée d'un matériel, puissant et moderne, et, dans ce domaine également, les techniciens et les industriels allemands leur sont d'un grand secours. C'est à eux et aux Américains qu'ils s'adressent pour réaliser leur plan qui prévoit une dépense de plus de 60 milliards de roubles, dont 30 milliards pour l'industrie, les transports et l'électrification du pays. Nous avons eu l'occasion de recueillir, par une voie indirecte très digne de foi, les déclarations vraiment inquiétantes d'un ingénieur russe sur les travaux en cours et les chances de succès des projets soviétiques.

Il est très difficile d'obtenir des données précises sur l'armée rouge, car toute transmission de renseignements militaires est punie de mort. Celles que voici sont tirées de précieux documents que nous avons réussi à nous procurer.

Le service militaire est devenu obligatoire pour tous les hommes bien portants, sauf la classe bourgeoise. Il comprend une instruction prémilitaire de 19 à 21 ans, un service actif de 21 à 25 ans, un service dans les deux bans de la réserve de 26 à 40 ans. De cette manière, les Soviets instruisent plus de 870 000 soldats par année et l'effectif total atteint par les 22 classes d'âge d'une population de 150 millions pourra dépasser 15 millions d'hommes.

Le budget militaire a pu passer de 240 millions de roubles-or en 1922-23 à 920 millions de roubles-or en 1928-29.

Comme les effectifs se composent surtout de paysans hostiles au régime communiste, on peut admettre qu'il serait actuellement dangereux pour les Soviets de mobiliser leur armée au complet, mais ils pourraient certainement compter sur leur armée permanente, étroitement surveillée et sur une partie des réservistes, choisis et fortement encadrés de communistes, soit une armée bien commandée et bien outillée de 600 000 hommes.

Au cours du 16^e congrès du parti communiste qui a eu lieu en juillet 1930, le commissaire du peuple préposé à la

guerre, Voroschilov, a préconisé la préparation de la mobilisation industrielle en ces termes : « Tout le pays, l'économie nationale dans la plus large acception du mot comprenant l'industrie, les transports, les institutions universitaires et tous les établissements scientifiques, doivent dès maintenant être mis à contribution pour préparer les guerres futures, qui seront terribles. » Le congrès autorisa Voroschilov à élaborer un projet de loi dans ce sens.

Ce projet vient d'être présenté au conseil des commissaires du peuple et a été approuvé par eux. Il fait de toute la Russie un immense laboratoire de guerre. La nouvelle loi soumet notamment les élèves de toutes les écoles supérieures et universités à un régime militaire très sévère, permettant de former des cadres d'officiers pour l'immense armée russe. Elle organise une préparation très originale des ouvriers employés dans les usines de guerre, combinant leur service militaire avec leurs occupations professionnelles. Ces soldats, dits soldats de production industrielle, accomplissent leur période militaire dans leur usine, et y sont maintenus ensuite. Ils possèdent ainsi en cas de mobilisation les qualités nécessaires pour fabriquer le matériel de guerre dans les conditions les meilleures. Enfin, les bourgeois, les koulaks et autres citoyens qui ne sont pas considérés comme dignes de figurer dans l'armée active, sont astreints, pendant le temps qu'aurait duré leur service, à des travaux publics d'utilité militaire ou autre, et constituent ainsi pour les Soviets, sous le titre d'obligation, une main-d'œuvre forcée et gratuite d'une grande valeur.

En étudiant les documents que je viens d'analyser sommairement, on ne peut s'empêcher d'éprouver un sentiment d'angoisse devant cette redoutable inconnue qu'est la Russie soviétique, dont nous avons trop longtemps méconnu la puissance.

Nous nous sommes endormis en pensant que le régime soviétique ne pouvait durer, que les principes mêmes sur lesquels il était basé le condamnaient à disparaître, que les hommes, l'argent lui manqueraient pour réaliser ses projets diaboliques, car diabolique est bien le mot qui leur convient. Et maintenant nous nous trouvons en face d'un pays dont la population, malgré les famines, les persécutions, les misères de toutes sortes, a passé en dix ans de 120 à 150 millions. Les

chefs du gouvernement soviétique, en étroite union avec la III^e Internationale et les partis communistes du monde entier, préparent méthodiquement et scientifiquement la révolution mondiale, et on peut journellement lire les effets de cette action, qui en Chine, dans les Indes, en Australie, en Amérique, en Égypte et dans nos colonies, travaille sans trêve et sans répit. Le dumping en est la dernière manifestation.

L'armée rouge constitue le pivot des agissements soviétiques. Nous venons de voir comment l'Allemagne, par une singulière aberration, l'aide à perfectionner sa puissance militaire. En voici un dernier exemple. Un journal de Berlin, le *Tempo*, a adressé dans le courant du mois de septembre 1929 au ministre de la Reichswehr les quatre questions suivantes :

1) Est-il vrai que les officiers russes sont admis à participer à des examens militaires qui leur permettent de s'instruire sur des questions de tactique et d'armement de l'armée allemande ?

2) Est-il vrai qu'un commissaire de la Tcheka a assisté à un de ces examens ?

3) Est-il vrai que des officiers de l'armée rouge ont accès à nos écoles militaires, et que le général Uborovitch, le commandant du cercle militaire de Moscou, a été longtemps l'hôte d'une de nos plus grandes écoles, et a réussi à se procurer les renseignements les plus complets sur notre organisation militaire ?

4) Est-il vrai que des officiers russes ont même eu accès à la section du chiffre de la Reichswehr, et que par conséquent il n'y a pas pour l'armée russe d'ordres secrets de la Reichswehr ?

Le ministre, sans répondre directement à ces questions, s'est contenté de déclarer que les officiers russes n'étaient pas admis plus que les officiers des autres armées étrangères à pénétrer les secrets de la Reichswehr. Il menaça le journal en question de poursuites judiciaires pour haute trahison. Les conclusions que nous pouvons tirer de cette réponse s'imposent d'elles-mêmes.

LA COLLABORATION GERMANO-BOLCHÉVISTE

Dans une interview qu'il vient de donner à l'*United Press*, à propos du récent discours de Mussolini, le général von Seeckt reprend l'idée chère à tous les Allemands, et déclare que si la

Conférence de désarmement n'aboutit pas à la réduction des armées au standard allemand, l'Allemagne exigera la parité des armements pour toutes les nations, en tenant compte de la population et de la situation géographique des différents pays. Le général invoque, pour justifier sa thèse, la faiblesse militaire de l'Allemagne. D'autre part, il expose dans son dernier ouvrage sur la défense nationale, que l'ère des armées nombreuses est passée, et que l'avenir est aux petites armées de haute qualité, aptes aux opérations rapides et décisives.

Nous voyons là toute la duplicité de la manœuvre allemande. On reproche à la France son impérialisme et son militarisme, et on la représente comme voulant dominer l'Europe par une armée dont la puissance est en opposition avec les idées pacifiques qu'elle défend. On en veut à ses effectifs dont on réclame la réduction. Et en même temps, on dénie aux armées nationales nombreuses, comme celle de la France, une valeur militaire de premier plan, et on représente l'armée de métier allemande comme répondant le mieux aux exigences actuelles. L'Allemagne cherche à conserver le bénéfice de son potentiel de guerre, dont nous avons démontré la formidable valeur, et à faire pression sur la France pour qu'elle réduise le chiffre de ses soldats. La course aux armements, dit von Seeckt, se poursuivra, en toute hypothèse, sur le terrain de l'organisation, de l'instruction et du matériel de guerre.

La France ne tombera pas dans un pareil piège. Si, après tous les sacrifices qu'elle a déjà faits pour être fidèle à ses intentions pacifiques, elle consentait à des sacrifices nouveaux, elle ferait simplement métier de dupe.

L'Allemagne, par un jeu habile, appuyé sur la plus active propagande, cherche à placer la Société des nations et la France en particulier, devant le dilemme suivant : ou bien parité des armements, c'est-à-dire des effectifs, ou affranchissement de l'Allemagne des clauses militaires du traité de Versailles, dont les puissances alliées l'auraient libérée en violant elles-mêmes ce traité. Or, nous savons fort bien que le traité ne prévoit le désarmement qu'en fonction de la sécurité, d'où la thèse si forte de la France. Sécurité d'abord, désarmement ensuite.

C'est de nouveau le général von Seeckt qui nous révèle quelles

sont les intentions du Reich quand il se sentira assez fort pour tourner le dos au traité de Versailles.

Voici le système qui ferait de l'Allemagne la puissance dominante en Europe :

1° Une armée de métier de 200 000 hommes servant six ans, au lieu de 100 000 servant douze ans ;

2° Le service obligatoire, obligeant toute la population masculine à faire des périodes de trois mois et à suivre de nombreux cours de répétition, l'instruction militaire étant donnée par un cadre d'instructeurs pris dans les rangs de l'armée de métier ;

3° Une préparation militaire de la jeunesse assurée par tous les établissements scolaires ;

4° Une mobilisation économique appropriée à ces conditions nouvelles.

Comment se peut-il qu'en regard de pareils projets, qui ont été conçus par un des cerveaux les plus puissants de l'Allemagne, et qui répondent certainement au sentiment de la grande majorité du peuple allemand, la France soit considérée actuellement comme le pays militariste et impérialiste par excellence, et que, parmi les nations amies ou neutres, de nombreuses voix se fassent entendre pour dénoncer notre pays comme le trouble-fête de l'Europe et comme étant le principal obstacle à l'établissement de la paix dans le monde ?

Comment ce résultat a-t-il été obtenu, malgré tous nos efforts pour consolider une paix que tout le peuple français désire ardemment, malgré les concessions continuelles que nous avons faites à l'Allemagne, malgré les sacrifices que nous avons consentis dans le domaine militaire ? Cela tient en premier lieu au système de propagande dirigé contre nous, dont nous ne saurions assez signaler la parfaite organisation et le danger. La Russie et l'Allemagne sont des techniciennes émérites de la propagande ; elles dépensent des sommes énormes pour manœuvrer l'opinion publique de leurs pays et fausser celle du monde entier.

L'Allemagne entière a été ainsi convaincue, comme nous l'avons déjà dit, qu'elle est victime de ce qui est appelé le mensonge de guerre, et que c'est à tort qu'on lui reproche d'avoir provoqué la guerre mondiale. Aux Russes, on représente les pays capitalistes comme constituant un vaste camp retranché

et armé pour anéantir leur pays, et on provoque dans le peuple une excitation guerrière favorable aux armements continuels des Soviets. Et c'est toujours contre la France que les attaques sont dirigées le plus habilement et avec le plus de perfidie.

Que fait la France pour se défendre ? Elle se fie à son bon droit et à sa bonne foi, et sa propagande est, en comparaison de celle de ses adversaires, inexistante.

Les formules : « pas d'histoires », « le temps agit pour nous », exercent trop souvent leur néfaste influence. A force de vouloir éviter les histoires, on se trouve subitement en face d'histoires autrement graves et préoccupantes que celles auxquelles on voulait échapper. Et trop souvent le temps est utilisé par nos ennemis pour nous combattre efficacement, et notre quiétude est troublée par des réveils douloureux, qui nous dévoilent qu'au lieu d'avoir gagné du temps, nous en avons largement perdu.

Vis-à-vis d'un pays comme l'Allemagne, la politique des concessions répétées ne fait que provoquer de nouvelles revendications. En opposant à ses exigences injustifiées une fin de non-recevoir catégorique et énergique, en dénonçant sans ménagement les manœuvres déloyales auxquelles se livrent sa presse, ses associations nationalistes et ses hommes politiques, en défendant sans défaillance les droits que nous tenons des traités, nous arriverons plus facilement que par des négociations subtiles à créer entre elle et nous une entente si souhaitable pour la défense des intérêts du monde civilisé.

L'Allemagne n'estime que les nations qui sont fortes, qui ont une volonté et qui savent la faire triompher. M. Franklin-Bouillon, au cours de la récente discussion à la Chambre sur la politique étrangère, a développé avec autorité cette vérité, dont nous autres Alsaciens avons reconnu l'évidence après une expérience douloureuse de près d'un demi-siècle. M. Tardieu n'a pas été moins affirmatif en opposant, avec la vigueur qui le caractérise, à la thèse allemande du désarmement et de la revision, la thèse française du respect des traités.

D'après des renseignements de bonne source, qui me sont venus de différents côtés, il semble que des cercles influents en Allemagne, notamment dans le monde industriel, commencent à se rendre compte de l'intensité du péril bolchévique. On prête à de hautes personnalités politiques des propos

tendant à rompre avec les Soviets et à faire une politique d'entente avec l'ouest, et même avec la Pologne.

Une ligue nouvellement constituée pour la protection de la civilisation occidentale a organisé le 16 novembre à Berlin un meeting monstre pour protester contre les persécutions religieuses en Russie. D'autre part, la ligue allemande des droits de l'homme s'élève contre le terrorisme soviétique et déclare que l'exécution sommaire, en dehors de tout jugement, de quarante-huit savants et techniciens russes est un vulgaire assassinat.

Cependant les *Izvestia* du 1^{er} novembre 1930 relèvent avec satisfaction un article de la *Gazette de Cologne* confirmant la nécessité d'une collaboration germano-bolchéviste ; elles se félicitent de la coopération étroite entre la délégation allemande et la délégation soviétique à la Commission du désarmement, coopération qui a déjà commencé à Berlin, où les membres des deux délégations se sont concertés, et ont participé à de fraternels banquets avant leur départ pour Genève. L'action convergente du comte Bernstorff et de Litvinof au cours des débats de la Commission se manifeste aux yeux du monde entier.

La participation d'une délégation soviétique à la Conférence du désarmement constitue un défi à la raison humaine. Il est inconcevable que l'Allemagne s'allie à la Russie pour obtenir le désarmement des autres. Les deux puissances qui ont les intentions les plus belliqueuses et poursuivent leurs armements le plus activement, s'unissant pour prêcher la paix universelle, représentent une des manifestations d'hypocrisie les plus audacieuses de l'histoire.

Comment le comte Bernstorff peut-il concilier sa bienveillance pour les Soviets avec les propos qu'un des membres les plus importants de la délégation russe, Lounatcharsky, a publiés dans un factum ignoble intitulé : « la Furie universelle et la baraque de Genève » ? Après avoir copieusement injurié la Société des nations, il conclut en ces termes : « Nous devons avoir une forte armée rouge, jusqu'au moment où sera désarmée la bourgeoisie. »

Le comte Bernstorff pense sans doute dans son for intérieur : « Nous devons avoir une forte Reichswehr, pour être sûrs de vaincre une France désarmée. » Ne voient-ils pas, ces hommes d'État allemands, qu'ils conduisent leur pays aux abîmes ? Ne

voient-ils pas que la situation du Reich est grave, que le nombre de ses chômeurs atteindra le printemps prochain 5 millions, que la démagogie nationaliste de Hitler gagne chaque jour en influence, et que le bolchévisme fait de constants progrès chez eux? L'Allemagne aurait besoin de la France au point de vue politique et économique, et beaucoup de ses hommes politiques et de ses hommes d'affaires s'en rendent compte; mais, actuellement, les forces qui la dominent dirigent leurs yeux vers l'est et non vers l'ouest...

Nous avons tout intérêt à user de notre influence pour essayer de libérer l'Allemagne de ses mauvais bergers et à établir entre elle et nous une entente durable. Nous n'y parviendrons que si nous restons fermes et si nous réussissons à opposer à leur propagande nationaliste et chauvine, une propagande intelligente, énergique et souple, disposant, comme la leur, de puissants moyens.

En face des deux périls qui menacent le monde et la France en particulier, le péril bolchéviste et le péril du militarisme allemand, nous devons nous appuyer sur les traités et sur notre bon droit, mais nous devons, avant toute chose, maintenir intactes toutes les forces de notre pays, ne laisser porter aucune atteinte à notre armée et assurer par tous les moyens notre défense nationale.

FRÉDÉRIC ECCARD.

LETTRES A MADAME LINDSAY

ELLÉNORE ET MADAME LINDSAY

Les auteurs de récents travaux sur Benjamin Constant, — M. Fernand Baldensperger dans un article : *Dans l'intimité d'Ellénore* (1) ; M. G. Rudler dans la préface de son édition historique d'*Adolphe*, — ont soulevé le voile qui dissimulait la véritable personnalité d'Ellénore, héroïne du roman. On savait que Benjamin Constant s'était peint lui-même sous le nom d'Adolphe. On sait maintenant qu'en racontant les amours d'Adolphe et d'Ellénore, il s'est inspiré des souvenirs, tout récents au moment où il écrivait, de sa liaison avec une Irlandaise, M^{me} Lindsay. Affirmer qu'Ellénore, c'est d'une façon intégrale, absolue, M^{me} Lindsay serait exagéré. Benjamin Constant a emprunté certains traits à M^{me} de Staël ; les scènes de jalousie entre les amants rappellent celles qui mettaient aux prises à Coppet Constant et M^{me} de Staël. D'autre part, afin de ne pas blesser M^{me} Lindsay et de ne pas la montrer telle qu'elle était, c'est-à-dire, d'humble naissance, il a attribué à Ellénore une noble origine, ce qui l'amenait à évoquer la mémoire de M^{me} de Charrière. Mais dans l'ensemble, — et sans qu'il ait cherché au cours de la rédaction hâtive d'*Adolphe*, qui fut composé en 1806, en quinze jours, à la suite d'un pari, à bien amalgamer des réminiscences diverses et disparates, — c'est M^{me} Lindsay qu'il a voulu mettre en scène.

La preuve en est fournie par la correspondance inédite, si curieuse, que l'on va lire et qui fut échangée entre Benjamin Constant et M^{me} Lindsay. En confrontant la fiction et les lettres,

Copyright by Baron de Constant de Rebecque, 1930.

(1) *Revue de littérature comparée*, 1926.

on se rendra compte de tout ce que Constant a tiré d'une réalité toute proche.

Anna-Suzanne Lindsay n'appartenait ni à la haute bourgeoisie de finance, comme M^{me} de Staël, ni à l'aristocratie, comme M^{me} de Charrière. Fille de Jeremy O'Dwyer, ancien sous-officier au service de la France dans le régiment de Berkeley, puis maître de langues, enfin aubergiste, et de Suzanne O'Rourke, Irlandais l'un et l'autre et établis à Calais, Anna-Suzanne, née en 1764 et l'ainée de dix enfants, passa son enfance dans l'auberge de ses parents, aidant sans doute aux humbles besognes du lieu et familière avec la clientèle du cabaret.

La duchesse de Fitz-James s'intéressait aux Irlandais fixés en France; touchée par la grâce précoce d'Anna, elle offrit de l'adopter. Intelligente et ambitieuse, la fillette profita de tous les avantages de ce changement de milieu, et d'une éducation qui lui donna le goût de la lecture, autant que celui de la parure et de la vie du grand monde. Un caprice de la duchesse, jalouse, dit-on, de la radieuse beauté de sa pupille, mit fin à ce conte de fées, et Cendrillon fut cruellement reléguée à l'office. Elle ne put s'en tirer qu'en suivant un premier protecteur, M. de Conflans, familier de l'hôtel Fitz-James. Son amie Julie Talma, pour qui elle n'avait pas de secrets, s'exprime ainsi, au sujet de cette ancienne aventure, dans une lettre à Benjamin Constant du 29 messidor an X (1802) : « Anna, née avec beaucoup d'esprit, a eu le malheur de passer sa vie avec des gens médiocres, accoutumés à la dominer, à lui imposer; sa raison n'a pu acquérir tout son développement. Elle eût été digne de lutter et de diriger la véhémence de ses passions. Conflans était si médiocre !... Vous jugez combien d'idées fausses on a fait entrer dans cette tête si bien faite pour contenir ce qu'il y avait de plus sage et de plus élevé. »

Cette première liaison fut bientôt suivie d'une seconde aventure où la pauvre Anna crut trouver le bonheur légitime auquel elle aspira toute sa vie, tout en ne rencontrant jamais que d'amères déceptions. Elle s'éprit d'un jeune officier anglais, Louis-Édouard Drummond, futur comte de Melfort et Perth, d'une famille illustre et riche, attachée aux Stuarts, et fils d'un lieutenant général au service de la France. L'officier, qui affirmait pouvoir dans la suite obtenir le consentement de ses parents à une union, l'enleva, machina un mariage secret

(moyen cher aux romanciers anglais), et l'installa à Paris, sous le nom de Lindsay. Le comte Robert Dillon leur sous-loua un appartement dans sa maison, Petite Rue Verte, actuellement rue Matignon. M. Baldensperger nous fournit les plus amusants détails sur le ménage d'Anna, à cette époque, ménage qu'elle dirigeait avec un ordre méticuleux, digne d'une vie plus régulière. La liaison dura sans nuages jusqu'à la fin de 1788. A ce moment vint au monde un fils qui reçut le prénom de Charles-Alfred et qui plus tard entra à l'École de Saint-Cyr sous le nom de O'Dwyer-Lindsay. Anna Lindsay, qui pouvait croire son bonheur assuré et espérer un brillant avenir, continuait de s'y préparer par des lectures nombreuses et en fréquentant une société choisie.

Encore une fois elle connut une brusque déchéance : Melfort, ayant perdu son père en 1789, partit pour l'Écosse afin de recueillir sa succession, et Anna apprit bientôt la douloureuse nouvelle du mariage de celui qu'elle regardait comme son époux, avec une riche héritière, lady Caroline Barry. Sa nature passionnée et fière dut rester profondément meurtrie par l'inqualifiable trahison de Melfort. Elle se retira dignement avec son fils dans un petit logement, 21, rue Neuve-des-Mathurins.

En 1789 ou 1790, M^{me} Lindsay fit la connaissance d'Auguste de Lamoignon, fils de l'ancien garde des sceaux. Auguste de Lamoignon était alors âgé de vingt-sept ans; par suite de la réprobation que provoquaient les actes de son père, il avait renoncé à sa charge de conseiller au Parlement. Une liaison ne tarda pas à s'établir entre elle et le jeune homme qui, marié, divorça au début de la Révolution. Au cours de ces années troublées, M^{me} Lindsay rendit des services à la famille Lamoignon, aidant notamment à vendre à Londres une précieuse bibliothèque. Dès 1792, Auguste de Lamoignon se réfugia à Bruxelles et, en 1794, passa en Angleterre, où M^{me} Lindsay le rejoignit.

C'est à Londres que M^{me} Lindsay connut l'apogée de ses succès mondains. Son salon, près de Hyde Park, était le rendez-vous de plusieurs émigrés de marque. Les trois frères Lamoignon, Malouet, Montlosier, Lally-Tollendal, s'y rencontraient avec Chateaubriand, la princesse de Poix et M^{me} d'Aguesseau, née Lamoignon, sa belle-sœur de la main gauche, qui daignait fréquenter chez elle.

Chateaubriand, dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, lui attribue un esprit sec, un peu cassant, mais beaucoup de noblesse et d'élévation dans le caractère. Elle trouva le temps, à cette époque, d'écrire un roman historique, *Flaminius, Vie privée, politique et militaire des Romains sous Auguste et sous Tibère*, qui témoigne du goût pour l'antiquité qu'elle avait acquis au cours de ses lectures un peu hâtives.

La tempête finit par s'apaiser et l'Irlandaise, grâce à sa nationalité, fut la première de son groupe à rentrer en France, vers la fin de 1799. Elle s'employa dès lors avec un infatigable dévouement à faciliter le retour de ses amis, et en premier lieu d'Auguste de Lamoignon. Elle se rendit à Calais, au-devant de M^{me} d'Aguesseau et de Chateaubriand, voyage qui dut lui rappeler son enfance dans le cabaret bruyant et enfumé du père O'Dwyer, parmi les jurons des ivrognes.

Durant ces dix années, M^{me} Lindsay avait mérité, par sa fidélité et son dévouement, l'affection de son amant dont elle avait eu deux enfants (1). Sans doute espéra-t-elle de la reconnaissance d'Auguste de Lamoignon et des siens, que sa situation et celle de ses enfants serait enfin régularisée. Tout d'abord, les émigrés continuèrent de se rencontrer chez elle, et son salon redevint à Paris un centre d'intrigues pour les ennemis du nouveau régime. Ce qui n'empêchait pas M^{me} Lindsay de se lier à la même époque avec Julie Talma, épouse séparée du grand tragédien, fervente républicaine, chez qui se réunissaient les membres les plus marquants du Tribunat, les sommités politiques et littéraires de la société nouvelle. Une amitié que la mort seule devait rompre unit les deux femmes. C'est chez Julie Talma qu'Anna Lindsay rencontra Benjamin Constant, quand celui-ci revint de Suisse en octobre 1800.

Julie Talma a composé sur son amie une chanson où elle exprime, avec un joli talent primesautier, le caractère de M^{me} Lindsay; en voici les couplets :

Aimable Anna, votre portrait
N'est point du tout facile à faire :
Quelque trait fin y manquerait
Ou bien quelque trait de lumière;

(1) Deux fils, d'après M. Baldensperger : Frédéric, né en 1790, et Annabella-Henry, né en 1794.

Pour y parvenir il faudrait
D'amour dévoiler le mystère
Et lui dérober le secret
Des grâces et de l'art de plaire.

Folie et Raison tour à tour
Forment en vous un doux mélange :
Vous souriez, on voit l'amour,
Vous parlez, on entend un ange ;
Et parfois en vous écoutant
Malgré votre joli visage
Avec surprise un jeune amant
Croit prendre les leçons d'un sage.

Toujours décente avec gaieté
Votre raison n'est point sévère.
Vous méprisez la vanité,
Votre âme est généreuse et fière,
Vous opposez aux inconstants
Un charme qui toujours varie.
Je prévois que votre printemps
Durera toute votre vie.

Je sais bien qu'un censeur pédant
Prenant l'ennui pour la sagesse
Et trop sot pour être indulgent
Ne vous passe aucune faiblesse.
Bravez ces tristes ennemis.
Croyez-moi, croyez Dieu lui-même :
Tous vos péchés seront remis
Si vous aimez comme on vous aime.

Dès le mois de novembre 1800, un brusque amour partagé jette l'un vers l'autre Benjamin Constant, lassé de tout, sauf d'expériences amoureuses, et l'ardente Irlandaise, au déclin de sa jeunesse, cruellement déçue dans ses rêves.

Durant tout l'hiver de 1800-1801, les lettres enflammées de Constant, la plupart écrites dans un anglais impeccable, témoignent d'un amour délirant au paroxysme du bonheur.

Mais bientôt, après tant de protestations d'amour éternel, s'éleva le premier nuage. Dès le début de 1801, un ton d'aigreur se montre dans les lettres de M^{me} Lindsay. On voit

poindre la méfiance et la jalousie. Anna Lindsay est jalouse de M^{me} de Staël et Constant d'Auguste de Lamoignon (1). Les allusions d'Anna au mariage, quoique le mot ne soit jamais prononcé, frappent Benjamin Constant à son point le plus sensible : toujours il a eu la terreur d'aliéner sa liberté. Julie Talma, choisie comme arbitre par les amants, tâche en vain de les calmer.

Un coup de tête d'Anna qui s'enfuit à Amiens en l'absence de M. de Lamoignon achève de tout gâter. Violente et injuste, elle ne mesure plus ses reproches et ses récriminations. Benjamin Constant se défend en un long réquisitoire.

Tous deux sont très malheureux et encore très amoureux, mais l'on sent Benjamin Constant soulagé au fond de son cœur de n'avoir pas commis une faute irréparable en enlevant cette femme déclassée avec ses « quarante ans et ses deux bâtards » (2). Il se retranche derrière les devoirs de l'amitié envers M^{me} de Staël et parle d'un vague avenir.

Anna finit par rentrer à Paris pour se trouver désormais en butte à la jalousie et aux scènes atroces dont l'accable Auguste de Lamoignon. Mais ni Benjamin Constant ni M^{me} Lindsay n'a le courage de rompre franchement, et, quoique la brouille date de juin 1801, la correspondance se traîne jusqu'en 1805 et bien au delà, d'après le *Journal intime* de Constant. Il y eut des reprises d'amour, de nouvelles scènes, des retours ardents. Benjamin Constant se déroband, et de plus en plus attiré en Suisse, M^{me} Lindsay fut obligée de reprendre sa chaîne dans des conditions infiniment plus humiliantes. Elle se vit abandonnée par les membres de la famille d'Auguste de Lamoignon, qui ne se crurent plus tenus à aucun ménagement envers une femme qui s'était affichée avec un personnage aussi compromettant que Benjamin Constant.

Le *Journal intime* mentionne des rencontres, des visites, des soirées passées ensemble à Paris au hasard des séjours de Benjamin Constant. Mais Anna reste sur la défensive, même en 1814, lorsque Constant, piqué par son indifférence, songe

(1) La liaison de M^{me} Lindsay avec Auguste de Lamoignon n'était pas complètement rompue, mais les rapports entre les deux amants étaient très refroidis. Auguste de Lamoignon, à peu près ruiné par l'émigration, songeait à se rapprocher de sa femme dont la fortune était restée intacte.

(2) *Journal intime*.

un instant à se guérir de sa tardive passion pour M^{me} Récamier dans les bras de la belle Irlandaise.

Il paraît certain qu'elle ne lui en a pas voulu de l'avoir prise pour modèle en créant Ellénore, car il écrit avec satisfaction en 1816 : « *Adolphe* ne m'a point brouillé avec la personne dont je craignais la susceptibilité injuste. » Cette crainte, sans doute, en avait retardé la publication durant dix ans. Benjamin avait tâté le terrain en tous sens^a par des lectures en petit comité, et les larmes, si faciles à cette époque, avaient coulé des beaux yeux de toutes ses amies sur le sort navrant d'Ellénore, et la cruauté, suivie de cuisants remords, d'Adolphe. Anna Lindsay n'avait pas pris un réel ombrage de la publication d'*Adolphe*; toutefois, elle estimait sans doute qu'Ellénore n'était pas peinte comme elle aurait dû l'être, car bien des années plus tard, elle inspira, dit-on, à Sophie Gay le roman d'*Ellénore*, réplique à *Adolphe*, qui parut en 1844.

A Coppet, on fut enthousiasmé d'*Adolphe*. M^{me} de Staël ne s'y reconnut pas et déclarait, dès 1806, que c'était le roman le plus touchant qu'elle eût lu. Elle ne se doutait pas que les historiens de la littérature discuteraient durant plus d'un siècle sur la part à lui attribuer dans cette « anecdote à double fond », comme l'a si bien définie Sainte-Beuve (1).

Il serait curieux de savoir quelle fut l'attitude de M^{me} de Staël envers la passion de Benjamin Constant pour M^{me} Lindsay, sur laquelle leurs amis réciproques avaient dû la renseigner. Anna écrit avec aigreur en 1801 : « On prétend que M^{me} de Staël vous « passe » votre liaison avec moi. » Étant donné le caractère de la dame de Coppet, le pauvre Benjamin Constant passa sans doute de mauvais moments entre ses deux amoureuses exaspérées. Mais M^{me} de Staël avait encore trop d'atouts dans ses belles mains, pour prendre au sérieux cette « passade ».

Une fois la flambee éteinte et le feu ne couvant plus que sous la cendre, elle ramena à elle Benjamin Constant, qui, proscrit comme elle, l'accompagna dans son premier voyage en Allemagne, durant l'hiver de 1803-1804. Il retomba complètement sous son joug, d'abord, pendant la longue maladie, à Francfort, de la petite Albertine qu'il chérissait et qu'ils veillèrent ensemble, puis, quand il prodigua les consolations à son amie, après la mort de M. Necker. Anna Lindsay dut suivre,

(1) Introduction au *Journal intime*.

la rage au cœur, les deux célèbres exilés, reçus et fêtés en hérauts de la pensée française et en victimes de Napoléon, par toutes les cours d'Allemagne.

Auguste de Lamoignon paraît s'être détaché de M^{me} Lindsay pour se fixer dans la Gironde où il devint président du Collège électoral de Blaye en 1816.

Nous retrouvons Anna en 1820 à Angoulême où elle mourut le 30 décembre, à cinquante-six ans, après une longue maladie, soignée avec un extrême dévouement par le comte Adrien d'A... de vingt ans plus jeune qu'elle. Elle l'institua son légataire universel. Auguste de Lamoignon était nommé exécuteur testamentaire, mais un notaire le remplaça. La pauvre Anna avait-elle cru trouver une dernière fois l'affection complète et désintéressée qu'elle avait toujours cherchée en vain? Ou avait-elle gardé de ses aventures ce besoin d'émotions et d'hommages qui lui rendaient les illusions de sa brillante jeunesse?

Chateaubriand qui, dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, l'appelait la « dernière des Ninon », écrivait à la comtesse de Puisieux le 23 janvier 1821 : « Je viens d'apprendre la mort de M^{me} Lindsay, et cela me fait une sensible peine. »

Durant sa fugue à Amiens, M^{me} Lindsay, ne voulant pas se séparer des originaux des lettres de Benjamin Constant, mais désirant cependant remettre sous les yeux du coupable tant de fallacieuses promesses et de serments d'amour, les recopia d'une main fébrile sur des cahiers d'écolier qu'elle envoya à son amant. C'est d'après ces cahiers, conservés dans les archives de la famille de Constant de Rebecque, que nous publions aujourd'hui les lettres de Benjamin Constant, de novembre 1800 au 12 juin 1801. A ces cahiers, Constant avait épinglé lui-même les réponses de M^{me} Lindsay; nous les reproduisons ainsi que plusieurs lettres de Julie Talma. A partir du 12 juin 1801, les épisodes du roman entre Benjamin Constant et l'Irlandaise ne nous sont plus connus que par les lettres de M^{me} Lindsay et celles de Julie Talma; postérieurement à cette date, il ne subsiste, en effet, qu'une seule lettre de Benjamin Constant à Anna Lindsay, datée du 22 juin 1803. Il avait, sans doute, détruit ses réponses à Anna Lindsay, en 1803, lors de la mort de Julie Talma chez qui elles étaient déposées.

L. DE CONSTANT DE REBECQUE.

LES DÉBUTS D'UNE PASSION. — PREMIERS NUAGES

Novembre 1800 — Février 1801

Madame Lindsay à Benjamin Constant

Novembre 1800.

« M^{me} Lindsay souhaite le bonjour à M. Constant et le prie de vouloir lui donner la recette dont il lui a parlé hier. » A présent que je me suis présentée avec la solennité voulue, permettez-moi de quitter le style formel de la civilité puérile et honnête, et de poursuivre sur le ton familier de l'amitié. Vous trouverez peut-être que c'est présumer beaucoup pour si peu de connaissance. Mais voilà comme je suis : lorsqu'il m'arrive de rencontrer un esprit sympathique au mien, et des talents qui commandent mon estime, il me semble retrouver un ami dont de fatales circonstances m'ont séparée.

Mais, grands Dieux ! pourquoi tant de protestations à propos d'un mal au doigt, et d'un emplâtre dont j'ai oublié le nom. Veuillez me l'écrire ; je serai infailliblement estropiée, si je ne guéris promptement cette égratignure.

Vous êtes une telle « coquette » que j'ose à peine vous demander si je vous verrai aujourd'hui. Si vous aviez meilleur cœur qu'elles ne l'ont d'habitude, vous viendriez avec notre mutuelle amie passer chez moi autant de la soirée qu'il vous sera possible. Vous voyez que je suis une vraie femme, insatiable de ce qui me plaît.

Benjamin Constant à Madame Lindsay

Paris, 21 novembre 1800.

Benjamin présente ses meilleurs compliments à M^{me} Lindsay et est impatient de savoir comment va ce matin le doigt écorché. Ayant saisi ce prétexte, très bienvenu, pour lui écrire, il se permet de lui faire remarquer qu'étant un très vieil ami que des circonstances fatales avaient tenu longtemps séparé de M^{me} Lindsay, il est en droit d'espérer quelques dédommagements pour des circonstances si malheureuses. Il lui rappelle qu'il y a un bal ce soir, et que si elle voulait s'y

rendre, elle lui donnerait la première sensation de bonheur qu'il ait connue depuis longtemps. Ce n'est pas que le voyage d'Auguste de Lamoignon ne soit bien propre à le troubler, et mille autres choses encore plus malheureuses les unes que les autres. Que sais-je? je marche dans les ténèbres, ne sachant où je vais, ne connaissant rien à ce qui m'entoure, me trouvant momentanément sur un terrain très doux, mais le sentant déjà s'entr'ouvrir sous moi.

Appellerez-vous coquetterie ce qui est de la douleur et de la crainte?

C'est cela qui serait de la coquetterie et de la plus dure assurance.

Je ferai ce que je pourrai pour vous laisser dîner paisiblement avec M^{me} St... Cependant comme vous m'avez permis de vous voir ce soir, je ne vous réponds pas de ne pas prendre six heures pour une heure très tardive et d'arriver malgré moi beaucoup trop tôt.

Je finis parce que je ne suis pas sûr que vous ayez pour mes confidences la bonté qui vous distingue pour celles de la famille L. Je vous demande pourtant une réponse à deux petites questions, l'une pour aujourd'hui, l'autre pour cet hiver. Irez-vous au bal ce soir? Ce serait d'une bonté angélique. Serai-je admis à vous voir cet hiver, indépendamment de tout départ ou retour, comme je vous vois à présent? Pardonnez ces questions à un vieil ami, ou répétez-moi que, lorsqu'on sent le charme, il faut prendre des chevaux de poste.

Paris, 22 novembre 1800.

Je n'ai pas fait la moindre petite sottise au bal, si ce n'est d'être isolé sur mon banc, oubliant où j'étais, tressaillant à la vue de tout ce qui me retraçait une idée, et tout bouleversé parce qu'un masque, je ne sais pourquoi, est venu me parler en anglais! Je suis resté dans cet état d'esprit jusqu'à six heures du matin. Vanité des projets humains... Depuis six heures jusqu'à présent, si vous saviez quelles graves réflexions j'ai faites, et quel résultat prudent j'en avais tiré : une lettre a tout fait évanouir.

Vous n'avez sûrement que trop raison sur ce qui me regarde. Vous ne dépassez pas les sentiments qui embellissent la vie. Mais moi, quel moyen me donnerez-vous pour reculer jusqu'à eux?

J'ai le pressentiment que je m'élance dans une mer de difficultés, mais on n'échappe pas à son sort.

Je vous verrai donc aujourd'hui, et sans « votre amie et la mienne », comme vous l'appellez. Je la trouvais si aimable il y a deux jours ! Voilà-t-il pas qu'un homme qui attend de moi une surveillance, vient me parler de son affaire. Il prend bien son moment. Adieu, quoique j'aie le contraire de votre sécurité, et c'est assurément fort naturel, j'éprouve un charme inexplicable à marcher en aveugle au-devant de ce que je crains. Vous qui n'avez rien à craindre, superbe, vous me regardez cédant à la pente inévitable, et ce qui occupera quelques-uns de vos moments décidera peut-être de toute ma vie !

Paris, 23 novembre 1800.

Que vous écrirai-je ? Que je vous aime ? Vous le savez : vous soutiendrez que voilà une affirmation présomptueuse, mais pouvais-je, après hier soir, m'empêcher de sentir que nous sommes nés l'un pour l'autre, que jamais âme plus sympathique ne ressentira votre charme. L'élévation de votre esprit, la simplicité de votre caractère, la douceur de votre sourire, joints à la dignité de vos traits, à votre nature pure, forte et sincère étaient créés pour moi, et moi seul, tout comme votre beauté, vos lèvres, votre belle taille, vous toute enfin et chaque partie de vous... Me punirez-vous de mon arrogance si nous nous voyons aujourd'hui ? Avec toutes vos grandes et bonnes qualités, vous êtes parfois une femme hautaine et capricieuse. Mais jamais après hier vous ne me convaincrez que nous ne manquions pas notre destinée, que nous ne nous agitions pas dans des liens factices. Cependant, vous le dirai-je ? après cette conviction je suis plus incertain et tourmenté que jamais. Rien d'ordinaire, rien de passager, ne saurait nous assurer le bonheur ni à l'un ni à l'autre, ni même l'apparence de la tranquillité. Non, non, ni votre amitié, ni votre amour, pas même votre possession, sinon éternelle et exclusive.

Quoi encore ? Je hais la douleur, je crains la douleur de cœur par-dessus tout. Votre inégalité m'effraie. Vous en abusez, vous me ferez du mal. J'aurai bientôt besoin de l'air que vous respirez comme de la seule atmosphère où je puisse vivre. Et la prudence, et votre disposition féminine, et ces deux êtres

qui sont en vous, et qui se succèdent tout à coup si bizarrement, ces deux sons de voix... je sais par cœur mon avenir. Je vous désirerai d'avance comme je vous retrouverai après vous avoir quittée, tout autre que vous êtes peut-être en me lisant.

Vous verrai-je aujourd'hui? Je ne connais pas tout ce qui pourrait me forcer à réclamer mon indépendance... Il me faut aimer, je ne veux pas souffrir, je ne veux pas, peut-être aux dépens d'une autre, d'une situation incertaine, interrompue, convulsive... et cependant vous seule répondez à mon idéal de bonheur complet, d'une vie entière de sensations identiques de félicité morale, sensuelle, intellectuelle, éternelle enfin...

Madame Lindsay à Benjamin Constant

Sans date.

Avez-vous déjà oublié les heures consacrées à l'amour, les seules heures que nous puissions passer ensemble? A quelque moment que vous partiez, rappelez-vous que je serai seule à onze heures. Je vous aime d'un amour sans bornes, et l'instant où vous êtes entré dans ma chambre a été le premier moment de bonheur que j'aie ressenti depuis que nous nous étions quittés.

Benjamin Constant à Madame Lindsay

Paris, 26 novembre 1800.

Comment vous portez-vous? Comment serez-vous pour moi aujourd'hui? Je vous ai trouvée bien trop calme et raisonnable hier soir. La première impulsion s'est calmée, et j'ai peur que vous ne ressentiez plus ni le besoin de me voir ni celui de m'éviter.

Les jours se passent avec une rapidité effroyable. Je sens la douleur et la folie s'avancer à grands pas. Que dois-je faire? Où dois-je aller? Que ferons-nous, même si votre sentiment subsiste, mais s'il n'est ni assez fort, ni assez généreux pour contrebalancer toute autre considération?

Je ne vous verrai pas ce matin; je ne vais pas bien, je puis à peine écrire, j'ignore comment je pourrai aller au

Tribunat (1). Je serai à votre porte à trois heures et demie : au nom de Dieu, accordez-moi encore quelques-unes de ces soirées que vous paraissez tant redouter, et qui d'heure en heure me sont plus nécessaires. Je n'ai pas la force de rester sans vous voir. Après quelques heures, mon cœur et ma raison m'abandonnent. Que deviendrai-je ? Jamais je n'ai ressenti une telle agitation. Mon sang bout dans mes veines, et je ressens un choc convulsif quand je réalise que chaque instant *le* rapproche de vous (2)...

Paris, ce 29 novembre 1800.

Je vous verrai demain, mais je veux vous écrire. Je veux arrêter ces moments fugitifs qui se termineront par ma perte. Je veux que cette nuit vous soit consacrée. Dans quelques heures je vous reverrai, mais en public, mais observée. Je n'avais pas tort ce soir, quel qu'ait pu être le sens des fatales paroles que vous avez prononcées, où vous faisiez allusion à une idée qui m'est en horreur, qui glace mon sang, qui me jette dans le désespoir et sur laquelle rien ne me rassure, où vous disiez du moins, qu'aussitôt qu'*il* serait de retour, vous sacrifieriez ces soirées, ma seule consolation, le dernier plaisir de ma vie. Je vous l'ai toujours dit que ce sentiment faible, incomplet, interrompu, qui vous entraîne quelquefois vers moi, ne tiendrait pas un instant contre celui dont l'empire est fondé sur l'habitude, et dont vous reconnaissez, dont vous subissez encore les droits. Je ne me suis jamais flatté, même dans ces heures si rapides et si rares, lorsque je vous tenais dans mes bras, et que je goûtais sur vos lèvres un bonheur imparfait et disputé. Alors même je prévoyais mon sort. Mais entraîné par une irrésistible puissance, j'ai marché vers ma perte avec les yeux ouverts.

L'heure approche, l'heure inévitable et destructive (3). Elle ne sera pas terrible pour vous. Je ne troublerai point votre vie ; je vous le jure : la mienne est dévorée. Votre présence, votre sourire m'avaient entouré d'une sorte de cercle magique,

(1) Benjamin Constant avait été nommé membre du Tribunat par Bonaparte dès la création de cette assemblée, en décembre 1799.

(2) Il doit s'agir du retour d'Auguste de Lamoignon, dont la liaison avec M^{lle} Lindsay durait depuis onze ans.

(3) Il s'agit toujours du retour d'Auguste de Lamoignon.

où le malheur avait peine à pénétrer. Le charme va se rompre : il va tomber sur moi de tout son poids horrible.

Je vous aime comme un insensé ; comme ni mon âge (1), ni une longue habitude de la vie, ni mon cœur froissé depuis longtemps par la douleur et fermé depuis à toute émotion profonde, ne devraient me permettre encore d'aimer. Je vous écris d'une main tremblante, respirant à peine et le front couvert de sueur. Vous avez saisi, enlacé, dévoré mon existence : vous êtes l'unique pensée, l'unique sensation, l'unique souffle qui m'anime encore. Je ne veux point vous effrayer. Je ne veux point employer ces menaces profanes pour tant d'autres. Je ne sais ce que je deviendrai. Peut-être me consumerai-je sans violence, de douleur sourde et de désespoir concentré. Je regretterai la vie parce que je regretterai votre pensée, les traits que je me retrace, le front, les yeux, le sourire que je vois.

Je suis bien aise de vous avoir connue. Je suis heureux d'avoir, à n'importe quel prix, rencontré une femme telle que je l'avais imaginée, telle que j'avais à la trouver, et sans laquelle j'errais dans ce va-te monde, solitaire, découragé, trompant sans le vouloir des êtres crédules, et m'étourdissant avec effort.

Je vous aimerai toujours. Jamais aucune autre pensée ne m'occupera. Que ne rencontré-je pas en vous ? Force, dignité, fierté sublime, beauté céleste, esprit éclatant et généreux, amour peut-être, amour qui eût été tel que le mien, abandonné, dévorant, ardent, immense... Que ne vous ai-je connue plus tôt?... J'aurais vu se réaliser toutes les illusions de ma jeunesse, tous les désirs d'une âme aimante et orgueilleuse de vous, et à cause de vous d'elle-même. Seul j'étais fait pour vous. Seul je pouvais concevoir et partager cette généreuse et impétueuse nature, vierge de toute bassesse et de tout égoïsme. Alors vous n'auriez pas dû sacrifier sans cesse la moitié de vos sentiments, et les plus nobles de vos impulsions. Un poids éternel de médiocrité tracassière et de considérations mesquines n'eût pas étouffé votre vie. J'eusse été fort de votre force, et défenseur heureux de l'être le plus pur et le plus adorable qui soit sur la terre.

(1) Benjamin Constant avait alors trente-trois ans.

Adieu, je suis malheureux profondément... je m'exalte ou je retombe. Je me berce de chimères et la réalité m'opprime. Il est cinq heures : dans six heures je vous verrai et je vais penser à vous le reste de cette nuit. Il est impossible que vous puissiez ne point venir.

Si je vous ai fait de la peine en vous quittant, pardonnez-moi. Je vous aime avec tant de délire ! Je voudrais seul porter toutes les douleurs qui peuvent atteindre votre vie. Je voudrais prendre toutes vos peines et vous léguer tous mes jours heureux, si je pouvais en espérer. Vous viendrez sûrement ? Ne pas venir serait affreux.

Paris, le 30 novembre 1800.

Je vous envoie votre voile qui est resté dans ma poche ; me pardonnez-vous de n'avoir pensé qu'à vous en vous quittant ? Mon amie, les moments fuient, l'instant horrible arrive (1). Je ne pourrai le supporter. Le délire est dans ma tête, le feu dans mon sang. Je ne vois, je n'entends, je ne respire que vous. J'ai passé deux heures au bal, y restant seulement parce qu'en idée je vous plaçais à côté de moi. Mon amie, vous m'aimez, donnez-vous tout entière ou je mourrai ! Quand vous viendrez seule, libre, sans crainte, sans interruption ? Quand reviendront ces heures délicieuses si rapidement passées ? Voulez-vous, pouvez-vous aller demain au bal de l'Opéra avec moi ? Voulez-vous, pouvez-vous m'accorder une entrevue sûre et tranquille ?

Jamais je n'ai éprouvé ce que j'éprouve pour vous. Jamais ardeur si violente ne m'a consumé. Mon haleine est brûlante, mon sang bout dans mes veines, tous mes nerfs sont irrités. Il est impossible, physiquement impossible que je supporte huit jours une telle situation. Je ne puis répondre de ma raison ni de ma vie.

Paris, le 2 décembre 1800.

J'ai peur, mon unique, ma meilleure amie, de ne pouvoir vous voir ce matin. Je suis forcé de rester ici (2) pour voter sur un objet assez important. Mon départ, avant l'appel nominal, serait remarqué et cela avec justice. Cependant, je n'aurai

(1) Le retour d'Auguste de Lamoignon.

(2) Au Tribunal.

jamais été moins en état de voter sur une question quelconque. Mon cœur et ma tête sont pleins de vous, de vous seule. Aucune idée étrangère à vous ne peut y entrer. J'ai passé la nuit entière à former des projets sans nombre, qui se suivaient et se détruisaient l'un l'autre. Si je puis quitter cette maudite assemblée à quatre heures, j'irai vous voir un instant. Sinon, je vous verrai ce soir d'aussi bonne heure que je pourrai : quelle différence entre hier et aujourd'hui ! Quel malheur de perdre quelques-uns des peu de moments qui me restent !... Je m'arrangerai les autres jours pour aller chez vous avant le Tribunat ; il est plus possible de venir tard que d'en sortir de bonne heure. Répondez : que j'aie de votre écriture, que j'aie un papier qui aura touché votre main, qui me relève au milieu de cette tourbe absurde et indifférente.

Amie de mon cœur, il faut prendre un parti décidé et raisonnable : être malheureux est toujours folie ou faiblesse. Songez que vous avez en moi l'ami, l'amant le plus sûr, le plus ferme, le plus inviolablement uni à votre existence. Il faut forcer le sort à nous rendre heureux. Ce serait cruauté, ce serait crime en vous de vous résigner à mon malheur. Vous n'en avez plus le droit. Vous m'avez laissé contracter la douce habitude de vous voir. Nos liens sont sacrés. Vous auriez pu autrefois vous résigner à votre malheur. Mais vous ne pouvez immoler un autre, vous ne pouvez me tuer. Écrivez-moi... peut-être viendrai-je encore, mais dans tous les cas, que j'aie quelques lignes de votre main. Je baise ces lèvres, ces lèvres qui m'aiment... ange que j'aime, je te serre contre mon cœur.

Paris, 5 décembre 1800.

Oui, j'étais plus calme et plus heureux aujourd'hui. Mais vous m'en avez puni bien sévèrement. Pourquoi m'envier le moindre moment de bonheur et de contentement ? Ne soyez pas si dure : avons-nous tant d'heures heureuses pour avoir le droit de les gaspiller ? Que peut-il vous arriver ? N'êtes-vous pas mienne ? Votre injustice et votre sévérité dans l'avenir peuvent-elles abolir le passé qu'il n'est pas en votre pouvoir de changer ?

Vous pouvez être perfide et cruelle, vous pouvez me rendre malheureux. Mais le seul effet d'une pareille conduite serait de convertir ce que l'amour doit sanctifier et ennoblir, en une

simple faiblesse passagère, vulgaire, sensuelle et momentanée. Ne vous leurrez pas de calculs absurdes et impossibles, en cédant à des raisonnements inspirés par une délicatesse chimérique. Vous êtes mienne, mienne vous devez être, et mienne vous resterez; sinon, quel nom voulez-vous donner aux liens qui nous unissent? Je vous aime à la folie. Vous êtes ma seule pensée. Ma vie se passe à contempler votre visage, à écouter votre voix, à presser vos lèvres sur les miennes, et votre sein sur mon cœur. Mon amour, mon amie, ma maîtresse, mon tout au monde, ne soyez pas indélicate par excès de délicatesse, ne brisez pas le cœur qui vous adore. Je vous en supplie, trouvez le moyen de nous voir seuls ce soir. Je ne puis pas me priver durant dix jours du seul bonheur qui existe pour moi sur cette terre. Il me faut vous voir constamment, seule ou dans le monde... mais soyez prudente dans le monde. Il faut que je vous voie seule. Ne soyez pas découragée ni anxieuse. Nos chaînes seront rompues (1). Nous sommes destinés à vivre ensemble et être heureux. Soyons-le dès maintenant, dans l'attente d'un bonheur plus entier. Écrivez-moi un mot que je lirai au Tribunat; ce sera une telle joie de me sentir soutenu durant nos arides débats par quelques lignes de vous. Je vous verrai avant quatre heures.

Paris, 6 décembre 1800.

Comment serez-vous pour moi aujourd'hui? Je vous aime davantage chaque jour, chaque minute. Mais je suis loin d'être content de votre affection, et je serais bien malheureux si je n'avais pas l'espoir que le temps, le bonheur et le plaisir l'augmenteront et la compléteront.

Je ne sais si je vous verrai ce matin. L'idée de m'en retourner sans vous voir, *s'il est là*, me révolte... Si je vous disais quand *Elle* (2) sera ici, que je suis obligé de rester auprès d'elle, vous seriez également révoltée.

Oh! si nous avions un mois de plus! Je suis convaincu que dans un mois vous serez à moi sans remords, si remords il y a à céder au sentiment le plus profond, le plus entier, que vous ayez jamais inspiré.

(1) Allusion à la liaison de M^{me} Lindsay avec Auguste de Lamoignon et à celle de Benjamin Constant avec M^{me} de Staël.

(2) M^{me} de Staël.

Écrivez-moi un mot. Dites-moi que vous m'aimez, que vous êtes heureuse d'être à moi... dites que nous sommes unis pour toujours. Je vous aime au delà de toute expression.

Paris, le 13 décembre 1800.

J'envoie chez M^{me} Talma pour savoir si nous allons à *Thésée* (1). Je profite de ce prétexte pour faire passer par elle une lettre, qui *seule* arriverait d'une manière indue. Que faites-vous à présent? Qu'avez-vous fait depuis une heure du matin? Avez-vous pensé à moi? et à ces heures? Les regrettez-vous? Les désirez-vous? On n'est jamais sûr avec vous de ce que vous éprouvez une heure après qu'on vous a quittée, et il faut toujours un petit travail pour vous remettre dans une bonne disposition. Ange, le plus inégal des anges, je vous aime et n'aime que vous. Je n'ai de bonheur que dans l'espoir du vôtre. Je n'ai de plaisir que sûr de votre plaisir. Dites-moi que vous m'aimez; dites-moi que vous êtes heureuse, et du plaisir passé et du bonheur à venir, et cessez enfin de repousser l'un et de retarder l'autre. Vous êtes le seul but de mon existence, l'entière occupation de ma pensée. Vivre avec vous, vous sortir du cercle absurde et contre nature dans lequel vous êtes, vous consacrer tout ce que je suis, tout ce que je vau, est mon unique espérance. Mais jusqu'alors, remplissons de plaisir les moments d'attente : ignorons ce passage qui ne peut être bien long.

Mon unique amie, consacrons toute notre existence à tous les plaisirs, et à toutes les joies. Comblons-nous l'un l'autre de toute espèce de jouissances et d'union. Nos âmes, nos esprits, nos cœurs sont faits l'un pour l'autre. Je n'ai jamais connu l'amour avant de te connaître. Jamais je n'ai éprouvé dans les bras d'une femme une telle félicité. Les heures que j'ai passées avec toi sont gravées plus profondément dans mon âme, que des années de calme et complet bonheur, passées dans les bras d'une autre.

Mon amour, mon ange, mon espoir, tout ce que j'apprécie dans la vie est en toi, chaque goutte de mon sang ne coule que pour toi seule.

(1) Un *Thésée*, tragédie en cinq actes, par Mazoyer, fut représenté pour la première fois à la Comédie-Française en novembre 1800.

Paris, 14 décembre 1800.

Je voulais vous écrire pour vous dire combien chaque jour ajoute à mon sentiment pour vous. J'avais peur que vous ne sentissiez pas assez combien tout ce que vous m'avez dit hier vous a présentée à moi telle que je vous imaginai, telle que je vous ai reconnue avant de vous connaître. Nature généreuse et forte, traversant la vie au milieu d'hommes corrompus, vous conservant pure parmi cette corruption, la repoussant à droite et à gauche par votre seule valeur intrinsèque, froissée quelquefois par elle, mais vous relevant par vous seule, ne devant ce qui vous afflige qu'à l'ordre contre nature qui pèse sur tout ce qui est bon et fier sur la terre, et devant à vous seule de vous être frayée, au milieu de cet ordre étroit et vicieux, une route au bout de laquelle vous vous retrouverez avec votre valeur native et toute la pureté, l'élévation, la noblesse d'âme dont le ciel vous a douée, et que les hommes n'ont pu flétrir, vous êtes pour moi plus qu'une maîtresse et plus qu'une amie. Vous êtes le seul être qui réponde à mon cœur et qui remplisse mon imagination. Tout ce qui est vous est pur, noble et bon. Tous les souvenirs qui vous affligent proviennent des autres et non de vous. Ce qui est *vous*, c'est cette égide qui vous a conservée intacte et pure, c'est cette flamme céleste que les orages n'ont pu éteindre et qui n'a reçu des circonstances aucune atteinte, parce que rien de moins pur n'a pu s'allier avec elle, rien diminuer l'éclat. Vous êtes telle que vous êtes née, vous êtes ce que la nature avait destiné les femmes à être...

21 décembre 1800.

Il m'est impossible de me résigner à courir le risque de passer une journée sans vous voir. J'ai donc remis à cet après-midi mon fatal voyage. Je m'adresse à votre cœur pour trouver le moyen que je vous voie seulement pendant quelques heures. Ce matin, avant dix heures, chez M^{me} Talma ou chez vous, ou n'importe comment. Je vous aime, et n'ai d'autre bonheur au monde que vous.

Même jour.

Que faites-vous dans ce moment que je vous écris? Il (1) vous a emmenée chez lui, pourquoi? Il n'a pu avoir qu'un but? Il

(1) Auguste de Lamoignon.

vous a éloignée de vos enfants qu'il ne pouvait écarter. M'avez-vous trompé? M'avez-vous trahi? Comment, après les dispositions d'hier, avez-vous consenti à sortir, à aller chez lui? Comment avez-vous pu passer à côté de moi presque triomphalement? Vous êtes bien cruelle ou bien distraite... Comment vous retrouverai-je? Peut-être ayant cédé, profanée, ayant jeté dans votre vie un monstrueux mélange, ayant flétri l'avenir sans annuler le passé? Non, je ne le crois pas. Vous ne me tromperez pas. Je vous aime. Écrivez-moi un mot que je trouve en arrivant, je vous en conjure.

23 décembre 1806.

Je vous remercie, ange d'amour, de m'avoir écrit cette lettre dont j'avais si grand besoin. J'ai passé la nuit dans une telle agitation, dans un tel désespoir de perdre des heures consacrées avant-hier encore au plus vif bonheur que j'aie éprouvé, que je ne crois pas, si vous n'êtes pas l'ange le meilleur, que je vive longtemps dans cette fièvre qui me dévore. Il me faut *vous* autant qu'avant ce changement qu'hier a apporté dans ma situation (1), aussi longtemps, aussi sûrement. Ces courses ininterrompues, ces moments arrachés au hasard et goûtés avec inquiétude ne calment pas le feu qui me brûle... Je vous aime avec idolâtrie, et plus qu'on n'aima jamais...

Mais il nous faut être dignes l'un de l'autre. Rien de dur, rien de cruel ne doit résulter du sentiment le plus noble qui fut jamais inspiré ou ressenti. Il faut attendre que nous puissions nous unir sans blesser aucun être qui soit en droit d'attendre que nous lui évitions de la peine. Mais jusque-là, par pitié, au nom de l'amour, permets-moi de te voir constamment.

Sois bonne et généreuse. Il y a dans votre vie actuelle ces heures qui ne peuvent être miennes. Il y a celles que je suis condamné à donner à des devoirs passés, et à la gratitude et à l'affection dont la justice me fait un devoir sacré.... Mon Anna, mon amour, ma seule félicité en ce monde, il faut m'accorder encore quelques heures de bonheur et de sécurité ininterrompue.

(1) L'arrivée à Paris de M^{me} de Staël.

Je mourrai si je passe huit jours dans le bouleversement que j'éprouve; j'ai besoin de te voir, de te presser sur mon cœur, de mourir sur tes lèvres. Ange à moi, ange adoré, j'ai besoin de verser mon âme dans la tienne, et de retrouver ces sensations qui sont devenues ma vie. Cette vie est en tes mains. Mon sang bout... Je t'aime avec fureur; soyons toujours unis. Donne-moi de longues heures. L'avenir nous assure le bonheur, mais pour y atteindre, pour franchir l'intervalle, j'ai besoin de plaisir, d'amour et de ce délire que tu éprouves et que tu donnes. J'ai besoin de cette vie décuple de la vie ordinaire et qui est un océan de bonheur. Je te verrai à deux heures.

25 décembre 1800, minuit et demi.

...Je vous conjure, ange d'amour, de ne pas renoncer à notre partie de campagne. C'est toujours une ou deux heures de gagnées. Nous causerons librement dans mon cabriolet, nous serons sages aux Ternes, et je me résigne à être accompagné par qui vous conviendra.

Mais nous pourrons, s'il fait beau, prolonger la promenade. Je puis ensuite, après l'avoir accompagnée chez toi, y passer quelques instants. Le déjeuner, la course, la maison, tout cela prendra une partie de la matinée, durant laquelle nous causerons au moins librement.

Ce soir, je serai libre à huit heures pour tout à fait. Je vous conjure de me conserver ces heureux instants. Si mon espérance était trompée, elle retomberait sur mon cœur comme un poids mortel. Adieu, ange, je t'adore, je t'idolâtre, je ne pense, je ne vis, je n'espère qu'en toi. Ne me réponds pas, je craindrais d'être obligé d'attendre la réponse de manière à n'être pas chez vous à onze heures, et je ne veux pas perdre une seule de ces minutes fortunées. Adieu.

28 décembre 1800.

Je viens seulement vous remettre ma lettre, vous contempler et emporter dans mon cœur l'image de mon Anna. Je ne vous verrai pas seule ce soir. Je dois *lui* (1) accorder une soirée entière pour avoir un exemple à opposer à ses perpétuelles plaintes. Demain soir, je serai certainement libre, et passerai

(1) M^{me} de Staël.

avec vous la soirée et autant de la nuit que vous voudrez bien me permettre ! Comme vous remplissez mes pensées ! Comme votre image est fixée dans mon âme ! Rien ne saurait m'en détourner : il m'est impossible de déguiser l'indifférence que m'inspire tout ce qui m'entoure. Tous ceux qui me connaissent s'en aperçoivent. Quelque chose de complètement étranger à tout ce qui composait autrefois mon caractère, me possède en entier. Je suis perdu dans une seule pensée. La fortune, l'ambition, la gloire, tout ce qui me séduisait avant, a disparu. Mes yeux ne voient que mon Anna. Son sourire, son visage, ses lèvres, son sein, sont le monde pour moi...

Même jour.

Il est onze heures trente une minutes, vous conviendrez que la soirée a été courte. Je n'ai pas osé aller chez vous, quoique très probablement vous ne seriez pas couchée encore. Pourquoi, mon amie, ne voulez-vous pas m'accorder de pouvoir aller chez vous jusqu'à minuit ? Nous y gagnerions presque toutes les soirées, car, avec cet espoir, je saurais abréger le souper qui les précède.

Aujourd'hui, par exemple, il est affreux de n'oser aller chez vous. Si au contraire vous vous fixiez une règle de recevoir jusqu'à minuit, une fois la chose établie, elle n'étonnerait plus, et une fois entrée, je pourrais rester avec vous jusqu'à une heure. La vie est si courte, le bonheur si rare, et celui dont je jouis auprès de vous si délicieux ! J'ajoute que c'est le seul moyen de n'exciter aucune inquiétude, et que, l'inquiétude une fois bien dissipée, j'abrégerais bientôt les soirées et les ferais finir à onze heures ou à onze heures et demie au plus tard. C'est donc à une demi-heure que tient tout le bonheur, tout le charme, tout le repos de ma vie...

30 décembre 1800.

Anna bien aimée, centre unique de mes espoirs, de mes joies, je ne vis que pour toi, je n'ai d'autre projet que de passer mes jours sur ton sein et sur tes lèvres. Ton visage m'enchanté, ton esprit me charme, ton caractère, cette générosité, ce courage, cette élévation de pensées combinée avec ce doux abandon dans l'amour, avec tous ces dons de femme que la nature a répartis à ses créatures favorisées, amie à moi, ange adoré,

je l'idolâtre. Je ne vis que pour attacher mes regards sur toi et pouvoir répéter ton nom quand je ne puis te voir. Douce amie, charme de mon cœur, aime-moi, livre-toi tout entière à l'espérance et à l'amour : crois à l'avenir, embellis le présent et masquons par le plaisir et par son image chacune des heures qu'il faut encore traverser.

Julie Talma à Benjamin Constant

décembre 1800.

M^{me} Lindsay m'avait fait espérer que j'aurais le plaisir de vous voir ce matin. La friponne est venue pour vous attendre. Cela me semblait fort gênant pour nos *trahisons*. Mais vous n'êtes point venu et je suis obligée de partir pour Auteuil, mais j'en reviendrai de très bonne heure. *Si vous ne partez pas pour la campagne*, nous pourrons ce soir renouer nos *perfidies* (1).

Benjamin Constant à Madame Lindsay

31 décembre 1800.

J'écris à M^{me} Talma, je lui mande de vous faire savoir si elle nous reçoit. Dans ce cas, je serai chez vous à trois heures pour causer quelques instants et vous mener chez elle : dans le cas contraire, je compte sur votre bonté pour disposer les choses de manière que je puisse vous enlever comme un trésor et passer la journée en tête-à-tête avec vous.

2 janvier 1801.

Je prévois, mon amie, que la séance d'aujourd'hui sera mortellement longue. Nous attendons les messages du Conseil d'État pour nous communiquer les nouvelles de la paix, ou du moins de l'armistice (2). Nous aurons ensuite un comité secret, et je ne pense pas que nous sortions d'ici avant cinq heures

(1) De 1798 à 1800, à en juger par des lettres que publiera la *Revue*, Benjamin Constant avait inspiré à Julie Talma de tendres sentiments qui n'étaient pas partagés. Il semble qu'en décembre 1800, malgré son amitié pour M^{me} Lindsay, Julie Talma n'avait pas renoncé à tout espoir.

(2) Il s'agissait de communiquer les résultats de la campagne de 1800 contre l'Autriche. Battue à Marengo, en juin 1800, l'Autriche avait continué la lutte et, pour l'amener aux armistices qui préparaient la paix de Lunéville (9 février 1801), il avait fallu une campagne d'hiver menée par Moreau, Brune et Macdonald.

et demie. Je ne vous verrai donc pas avant huit heures. Quelle journée!... J'ai peur que ce ne soit un commencement de malheur de ne vous avoir vue qu'une fois par jour. J'ai peur surtout de votre disposition pour moi : je ne survivrais pas à une diminution de sentiment. Toute mon existence, tout mon bonheur, tout l'espoir de ma vie reposent sur vous. Je vous aime avec passion. Vous avez été mal pour moi, et bien injustement. Ange adoré, crois que je n'ai d'avenir que dans la certitude de ne cesser jamais d'être à toi. Écrivez-moi un mot. J'ai besoin de savoir que vous m'aimez. Adieu, ange, je t'aime avec délire. Je ne respire que pour toi.

4 janvier 1801, midi.

Je vous verrai aujourd'hui, je dînerai avec vous, je passerai avec vous la plus grande partie de la journée! J'ai bien besoin d'une longue soirée pour me dédommager de ces deux jours perdus pour le bonheur. Au reste, chaque jour me rend plus à moi-même, c'est à-dire à vous, qui êtes le seul intérêt de ma vie. Ce que j'espérais s'accomplit : ses relations se reforment. Elle (1) rentre dans la société, et comme mes refus, motivés sur mes opinions, me dispensent de l'y suivre, je pourrai, sans offenser son cœur, consacrer à ce que j'aime, des heures que m'enlevaient d'anciens égards et des ménagements que vous êtes faite pour comprendre, sans en être blessée. Oh! vous n'avez pas besoin du malheur d'une autre pour être sûre que vous régnerez seule sur toute mon existence! Anna, je vous aime! Votre pensée me suit partout : elle remplit mon cœur, elle anime ma vie, elle est unie à tout projet, à toute joie, à tout espoir. Je ne souhaite la gloire, qu'afin que vous soyez fière de votre ami; la puissance, afin que votre âme généreuse et bonne puisse trouver le bonheur en faisant des heureux; la fortune, seulement pour vous rendre plus indépendante et plus libre.

6 janvier 1801.

Je suis malheureusement forcé à renoncer à vous voir ce matin. L'homme d'affaires avec qui j'ai négligé de conclure hier, m'écrit qu'il part pour huit jours cet après-midi. Il faut

(1) M^{me} de Staël.

que je termine avec lui, et votre fatal dîner m'empêchera de vous voir après quatre heures. Je vous verrai ce soir, et j'espère être récompensé pour ce que j'ai perdu ce matin, mais aussi pour tant de privations depuis huit jours. Je ne crois pas que vous m'aimiez autant qu'avant, et cette pensée me tourmente, même quand je suis auprès de vous. Anna, je vous aime au delà de tout. Quand serez-vous libre? Quand pourrons-nous briser toute contrainte et être heureux? La vie est trop courte. Au nom du ciel, écrivez quelques lignes afin que je puisse au moins lire ce que je ne serai pas assez heureux pour entendre, avant neuf heures. Je t'aime.

Madame Lindsay à Benjamin Constant

6 janvier 1801.

Je commençais à croire qu'il fallait me résigner à ne pas entendre parler de vous. La manière dont vous m'aviez quittée hier, ces mots : « *Je ne me laisse jamais entraîner* », rien ce matin qui en répare l'effet, et ce soir quelques lignes contraintes, me forceront à sortir de l'égarement où vous m'avez plongée. L'effort est bien douloureux, mais il y aurait folie à me laisser entraîner davantage.

Vous savez faire du mal et ne savez pas revenir. Vous agissez sans cesse sur moi sans que je puisse vous faire éprouver les mêmes effets. Vous ne m'aimez pas, j'en ai bien peur. Depuis hier tous vos mouvements, toutes vos paroles ont été considérées et pesées. Et je ne donnerai ma vie qu'à l'homme qui ne mettra d'autre limite à son amour que celle que j'imposerai moi-même. Commencerai-je une nouvelle et vulgaire intrigue, pour des plaisirs éphémères? Pour être sacrifiée, peut-être, à des liens plus flatteurs pour la vanité, ou plus utiles aux relations mondaines? Vous m'avez fait considérer les choses sous un jour nouveau et pénible. En un mot, ma raison est contre vous, et mon cœur profondément blessé par votre conduite. Il vaudrait mieux dans mon état d'esprit actuel ne pas vous voir ce soir. Peut-être en serez-vous heureux? Je suis malade, malheureuse, j'espère de tout mon cœur qu'une haine universelle sera la suite de mes combats.

Benjamin Constant à Madame Lindsay

8 janvier 1801.

Vous avez été mieux pour moi ce matin, mais loin de ce que vous devriez être. Que vous êtes devenue froide ! Que vous me résistez facilement ! Mon amour pour vous grandit tous les jours. Il fait partie de ma vie, et je ne saurais concevoir comment je survivrai une heure à l'espoir de passer avec vous le reste de mes jours.

Anna, laissez aller les choses comme elles voudront. Rien ne saurait nous séparer ; rien ne peut briser nos liens, vous êtes mienne à jamais. Nous pouvons être balancés sur une mer de difficultés, et nous agiter péniblement durant quelques mois de plus, mais la fin sera toujours l'union complète et éternelle. C'est dans ce but que je veux acquérir le pouvoir, la fortune et la gloire, pour toi seule. La vie serait épuisée si tu n'étais pas l'associée de mon sort, de mes pensées, de mes plaisirs ; et aucun autre objet ne saurait réjouir mon cœur ou élever mes esprits. Anna, pourquoi cette réserve subite ? Pourquoi être heureuse de vous échapper de mes bras, sans m'avoir donné quelque preuve d'amour ? Vous jetez une ombre sur ma vie, que même votre présence ne saurait dissiper. Anna chérie, redevenez ce que vous étiez ; que le plaisir embellisse ton visage et fasse briller tes yeux ! Anna, sois mienne, et aide-moi à atteindre le bonheur complet, en m'accordant autant d'heures de bonheur qu'il est en ton pouvoir. J'espère vous voir demain vers trois heures et après-dîner. Je t'aime, je te presse sur mon cœur.

Madame Lindsay à Benjamin Constant

12 janvier 1801.

J'envoie chez M^{me} Talma pour savoir si elle veut nous donner à dîner ; je ne veux pas perdre un moment. Ce sera elle qui vous dira s'il est possible que je vous voie aujourd'hui. Adieu.

Julie Talma à Benjamin Constant (sur la même feuille)

J'envoie le billet d'Anna pour vous dire que je vous attends tous les deux.

Benjamin Constant à Madame Lindsay

9 janvier 1801.

Le libraire auquel j'avais écrit pour votre roman (1) a passé aujourd'hui chez moi. Ne m'ayant pas trouvé, il m'a laissé un mot pour me dire qu'il reviendra demain. J'espère l'engager à acheter cet ouvrage, mais je vous prie de m'en mander le prix positif, pour que je ne vous fasse pas faire une mauvaise affaire. J'en ai demandé 24 francs la feuille. Je pense qu'il y aura 20 à 25 feuilles, ce qui ferait 25 louis ; mais je doute, Juif, comme je le connais, qu'il me les donne. S'il m'en offrait 18 francs, ce qui réduirait à 15 ou 18 louis la somme totale, y consentiriez-vous ? Enfin, car il faut tout mettre au pis, s'il offrait en argent comptant 10 louis... ne les rejetteriez-vous pas avec dédain ? Je ne vous écris que par conjecture, et sans vouloir en rien apprécier le roman, que son mérite particulier me ferait évaluer beaucoup plus haut. Mais l'état de la librairie et la nature de mon libraire me donnent les craintes que je vous témoigne. Mandez-moi à cet égard votre dernière volonté.

12 janvier 1801

Ce sera de la folie furieuse si vous allez à... par ce temps. Vous prendrez mal sans aucun doute, et le motif n'en vaut pas la peine. Restez au coin de votre feu. Permettez-moi de venir dîner ou de vous emmener au restaurant avec un de vos enfants, ou tous les deux ? Cela peut aisément s'expliquer, parce que vous aviez pensé ne pas dîner chez vous, et n'ayant pas de dîner commandé lorsque vous avez changé d'avis. J'insiste d'autant plus sur ce projet, que je dois rencontrer à huit heures des amis qui comptent opposer la loi proposée (2) et si vous persistez dans votre projet de voyage, je serai privé de vous voir durant plus d'une heure aujourd'hui. Répondez gentiment et obéissamment que vous ferez ce que je vous prescris. J'ai lu et relu votre lettre angélique. Elle est absurde et

(1) Probablement le roman historique, *Flaminius*.

(2) Il s'agit sans doute du projet de loi, déposé après l'explosion de la « machine infernale », concernant l'établissement de tribunaux spéciaux ; Benjamin Constant combattit ce projet au Tribunal en février 1801.

injuste, mais l'injustice est la meilleure preuve d'amour, et jamais vous n'avez écrit de paroles plus démonstratives de ce sentiment qui fait le bonheur, l'orgueil et le soutien de ma vie. Je vous aime aujourd'hui plus que jamais. Le souvenir des joies passées, l'espoir des plaisirs promis éclairent mon avenir et embrasent le sang dans mes veines.

Je reçois à l'instant la lettre de M..., ci-incluse. Voilà mes souhaits accomplis; tu resteras chez toi et je te verrai. Je t'aime avec passion. Mandez-moi ce que vous faites. Vous devriez inviter M^{me} Talma à dîner chez vous, et me permettre de faire comme M. R... quand il dîne chez elle; d'apporter mon dîner. Je finis pour que vous me répondiez de suite. Je t'aime, je te presse sur mon cœur.

Ce 13 janvier 1801.

Vous avez blessé profondément mon cœur. Je souffre plus que je ne puis vous le dire. Je souffre pour vous et pour moi. Je vous ai quittée de manière à vous affliger; si vous m'aimez, et quelque raison que j'aie de me plaindre de la plus inconcevable bizarrerie, l'idée de votre peine possible me poursuit et me déchire. Vingt fois j'ai voulu retourner sur mes pas. J'ai hésité longtemps si je n'essaierais pas de vous revoir. Passer une nuit dans cet état me paraissait impossible, et j'ai gardé longtemps mon cabriolet à ma porte pour ne pas m'ôter le moyen d'une tentative. Mais, retourner trois fois dans la même soirée, aurait été pour vos gens un véritable éclat: et quelque malheureux que je sois par vous, je ne veux pas que jamais vous ayez à m'attribuer quelque chose qui vous soit désagréable. Je ne suis point allé où j'étais attendu. Je n'aurais pas pu soutenir la conversation de personne. Je suis seul dans ma chambre, jetant un triste regard sur le passé et sur l'avenir. Que faites-vous à présent?

Vous dites-vous combien vous avez été injuste? Avec quel acharnement vous me tourmentez sur un fait qu'il n'est pas en mon pouvoir de changer! Avec quelle dureté vous me reprochez les sentiments les plus naturels! Et votre fierté seule est-elle blessée? Je donnerais maintenant ma vie pour être auprès de vous. Chaque instant qui s'écoule me retrace l'idée de la solitude dans laquelle vous êtes, et quoique je n'aie eu que trop de motifs de douleur et de révolte, tout cède à l'idée que

peut-être vous souffrez! Que voulez-vous que je fasse? Est-il sensé de vous tourmenter sur ce qui existe et ne peut cesser d'exister? Est-il concevable que vous ne reconnaissiez pas en moi l'amant le plus passionné et l'affection la plus profonde? Pouvez-vous vous rappeler sans douleur avec quel empressement je suis retourné chez vous, quelle joie j'éprouvais de passer une heure de plus avec vous, et comment cette journée a fini?

Amie bizarre et cruelle, est-ce donc une chose si commune qu'un cœur entièrement, complètement dévoué, que vous le froissiez de la sorte? Ne vois-tu pas, cruelle enfant, qui sacrifies tout à ton humeur, et qui te joues de ton bonheur et du mien, ne vois-tu pas que ta pensée est ma vie, qu'elle est inséparable de mon existence? Les as-tu oubliés, les jours de délire, et s'ils se retracent à toi, comment le regret ne s'empare-t-il pas de ton âme? Oh! mon amie, réponds-moi vite que tout est oublié, que tu me pardones et ton injustice envers moi, et le ressentiment trop amer que j'ai éprouvé de cette injustice! Nous avons eu tort tous les deux. Que nos torts s'effacent, que nos cœurs se retrouvent, qu'en nous revoyant nos bras s'ouvrent et que nos bouches se pressent. Oh! ne va pas me froisser de nouveau avec ton impitoyable fierté! Sois tendre, abandonnée et sensible, ne repousse pas le besoin de mon cœur! Soulage-nous du poids affreux, qui, si tu m'aimes, doit nous accabler également. Ne brise pas mon espoir, ma consolation, mon seul avenir...

19 janvier 1801.

La bague est sur mon cœur, — elle ne le quittera jamais, — ma toux a diminué, et je crois qu'en me reposant un peu et en me couchant de bonne heure, je me retrouverai bientôt dans l'ordre accoutumé. Je commence par répondre aux questions de fait... Laissez-moi maintenant vous remercier d'avoir pris de mes nouvelles, et te répéter encore et encore qu'aucun amour ne saurait être plus tendre ou plus sincère ou plus passionné que le mien.

Ce que vous avez pris pour du changement est au contraire le résultat de l'idée que nous sommes unis pour la vie. Cette idée m'a fait porter mes regards autour de moi. Certain de ce qui fait la base de mon bonheur, j'ai senti le besoin de découvrir la route la plus sûre pour le mettre à l'abri des événe-

ments. J'ai vu que, dans votre situation, tout éclat vous nuirait et produirait en vous-même, par son effet au dehors, une impression qui vous rendrait peut-être à jamais triste et malheureuse. J'ai vu que dans la mienne, entouré d'ennemis, une rupture qui me couvrirait à juste titre du reproche d'ingratitude et de dureté, attirerait les regards sur moi et attiserait les haines. J'ai vu que l'inaction et le silence, pour un homme qui est entré bien volontairement dans les affaires et qui y a contracté par cela même plus de devoirs qu'un autre, était un mauvais parti; que, n'ayant plus la garantie de l'obscurité, il fallait conquérir celle du courage et du talent. Il est résulté de tout cela un besoin de défendre mes idées, de ménager un genre de lien qui n'a rien de commun avec mes sentiments pour vous, de travailler pour le Tribunat et pour la réputation, et par conséquent de mettre moins d'entraînement et plus de régularité dans ma vie.

Voilà l'histoire de ce que j'ai fait et éprouvé. Mon dernier but, ma véritable espérance, c'est de vivre en vous et avec vous. Votre figure, votre voix, votre esprit, votre cœur, tout, jusqu'aux défauts de votre impétueux caractère, me sont chers et doux à voir. Vous êtes l'idéal d'une femme, je vous l'ai dit souvent, et je ne conçois pas qu'après vous avoir aimée, je puisse en aimer une autre ou cesser de vous regarder comme le seul intérêt profond de ma vie, et le centre de toutes mes espérances, de toutes les affections de mon cœur.

22 janvier 1801.

J'ai travaillé cette nuit jusqu'à cinq heures du matin pour en finir et pour que rien désormais ne me séparât de vous. Je suis abîmé, mais j'ai à peu près fini et cela me console. Je n'ai pu vous envoyer le billet ci-inclus, parce que mes gens, me voyant établi auprès du feu et écrivant, ont cru que j'étais rentré pour ne plus sortir et sont allés se coucher, de sorte que vers dix heures et demie ou onze heures que je me suis résigné à ne pas vous voir avant ce matin, je les ai cherchés pour en envoyer un chez vous, et je les ai trouvés endormis. Il eût été trop long de les faire relever, et tout commissionnaire était introuvable. Je vous verrai ce matin de bonne heure.

Je vous aime passionnément. J'ai soif de vous. Vous êtes mon unique bonheur et mon unique espérance.

24 janvier 1801.

Ange adoré, je ne vous verrai pas ce soir encore ; pardonnez ou plutôt plaignez-moi ! J'ai montré mon discours (1) à un de mes amis, qui m'y a indiqué quelques changements nécessaires. Il est tellement annoncé, que je ne puis risquer ma réputation en ne le faisant pas le meilleur possible ; sûr d'être interprété de la manière la plus haineuse, bien l'écrire ou même l'écrire passablement est difficile. Grâce au ciel, ce soir sera le dernier jour que je passerai ainsi. Demain j'aurai rempli mon triste devoir. Je ne serai plus qu'à vous seule. Oh ! Anna, aime-moi, car je le mérite. Que ton cœur soit ma retraite et ton amour ma consolation. Écris-moi que tu n'es pas fâchée. Je te presse contre mon cœur. Écris quelques mots pour me consoler dans ma triste solitude.

Note écrite le 16 prairial en IX (5 juin 1801) par M^{me} Lindsay, au moment de sa fugue à Amiens.

The victim was secured and art was no longer necessary

« Sûr de sa victime, il jugea inutile désormais de feindre. »

A cette époque (19 à 20 janvier) finit ma sécurité. Ses sentiments sans être détruits, changèrent de nature, ou plutôt, sûr de moi, il cessa de feindre, et dans cette lettre, l'occablant avenir fut tracé. Dès ce jour, la méfiance, le soupçon s'emparèrent de moi. Sans altérer l'amour, ils firent le tourment de mon existence. Si les démonstrations les plus passionnées ramenaient parfois le calme et me rendaient ma première ivresse, une marche droite, invariable, que l'aveuglement de l'amour le plus violent ne pourrait me dérober, me plongeait bientôt dans toutes les angoisses de l'incertitude, me livrait à toutes les douleurs de tant d'espérances trompées. Le cœur le plus froid se jouait du mien, jusqu'au moment où, comblant la mesure, l'amant même me fit un devoir de renoncer à lui.

Je ne verrai plus cet objet adoré, lors même qu'il m'est impossible de l'estimer encore, mais dans l'effreux abattement où je suis plongée, n'étant interdit de prononcer jamais son

(1) Il s'agit probablement du discours que Benjamin Constant préparait contre le projet de loi sur les tribunaux spéciaux.

nom, de confier jamais ces maux qui pèseront sans cesse sur mon cœur, je trouve encore un charme qui suspend mes douleurs, à récrire ce qui a servi à me perdre.

Benjamin Constant à Madame Lindsay

3 février 1801.

J'ai éprouvé hier en vous quittant une peine telle que j'en ai été alarmé... Je me suis fait, en vieillissant, la loi de ne plus souffrir, et je crains tellement la douleur de cœur, qu'un sentiment même heureux, qui peut m'en causer, devient pour moi un objet d'inquiétudes et d'alarmes. Je vous avouerai d'ailleurs, sans vous rien reprocher, que je m'étais aperçu de la bienveillance et de la sorte d'affection que Lamoignon vous avait inspirée ce matin : pas un regret, pas une question ne vous avaient échappé. J'espérais, en vous reconduisant, savoir si je pourrais vous revoir. Je comptais sur une minute de liberté. Cela n'aurait point paru extraordinaire, si vous aviez dit en même temps à Lamoignon et à M^{me} Talma de venir. Vous ne l'avez pas voulu. J'ai vu que je n'obtiendrais pas un instant, et je me suis résigné et en allé pour me contenir. A onze heures, j'étais couché : je sens et votre situation et le danger d'irriter un amour-propre violent qui vous ferait tourmenter par un autre. Mais, en même temps, je souffre de la gêne que la présence de Lamoignon, tant qu'elle durera, mettra dans votre vie ; je vous l'ai dit en commençant, je crains tellement la douleur que je sens que souvent je m'éloignerais tout à fait pour ne pas éprouver l'irritation de l'obstacle.

Madame Lindsay à Benjamin Constant

Sans date.

Ce n'est pas du plaisir que j'ai eu à vous entendre que vous serez étonné (1). Oui, je l'avoue, j'ai admiré votre logique ferme et serrée, et le talent avec lequel vous avez développé les vues du projet que vous combattiez. Vos citations ont remué

(1) M^{me} Lindsay avait assisté à une séance du Tribunat sans prévenir Benjamin Constant.

mon cœur et je n'ai regretté que ce que vous avez dit sur un talent que, certes, personne ne sera jamais assez stupide pour vous refuser.

Je n'ai pas assez de connaissance pour bien juger si quelquefois vous avez été adroit et un peu sophistique. Vous avez noblement défendu une bonne cause, et quel que soit le résultat, vous avez certainement remporté la palme d'un raisonnement plein de bon sens.

Je voudrais avoir autant de sujet de me louer de votre cœur que de votre esprit, Benjamin. Je suis encore frappée douloureusement de l'impression que j'ai produite, lorsque j'ai paru devant vous d'une manière si inattendue. Je ne me plaindrai pas que vos yeux, errant dans la salle, ne m'aient pas découverte : j'accuse seulement leur faiblesse. Je vous voyais, moi, et j'étais heureuse, et j'étais fière, et mon cœur battait au moindre de vos mouvements : je me croyais aimée !!

Quelle serait son émotion, me disais-je, s'il pouvait m'apercevoir !! Je n'étais donc que vaine ? Vous n'avez été qu'étonné ; à peine m'avez-vous regardée. Ce n'est que par réflexion que vous m'avez dit adieu lorsque je m'éloignais.

Écoutez, Benjamin, je suis trop fière pour me plaindre longtemps de n'être pas assez aimée de vous. Plus j'attache de prix à remplir exclusivement votre âme, moins je supporte l'idée de n'être qu'un objet secondaire dans votre affection.

Je suis mortellement blessée. Ménagez même ma sensibilité. Je sais que dans ce moment vous tenteriez vainement de vous justifier. Il est des choses qu'on ne juge bien qu'avec le cœur. Le mien a été cruellement froissé, et il n'est que trop vrai peut-être que le vôtre a épuisé tous les sentiments. Adieu, ne me parlez pas de ce que je vous écris. De qui avez-vous reçu une lettre étant au Tribunat ?

Benjamin Constant à Madame Lindsay

3 février 1801.

Je n'ai jamais été plus surpris qu'en recevant votre deuxième lettre. Quelle injustice ! Mais vous êtes injuste par amour ; et je devrais vous en remercier au lieu de vous le reprocher ! Je n'ai jamais mieux senti combien je vous aime, combien votre image est profondément gravée dans mon cœur et

comme nos vies sont étroitement liées et ne pourront jamais être séparées...

Je ne comprends pas pourquoi les paroles que vous avez copiées ont pu vous irriter. Oui, la douleur que j'ai ressentie était violente : elle m'a alarmé, parce que je ne puis me souvenir d'avoir jamais ressenti une douleur semblable...

Anna, tu es folle. Je saurai mieux te le prouver quand je te tiendrai dans mes bras, en te disant à l'oreille mon amour et mon désir, que par tous les mots que je pourrais tracer sur cette feuille froide. Ce nom d'Anna n'est pas une vaine formule : c'est un mot consacré, qui rappelle à mon cœur tous les souvenirs d'une félicité céleste et sans limites. « Anna », c'est le nom de mon amie, de ma maîtresse, de la compagne de ma vie, associée à toutes mes joies.

J'ai peut-être tort de me plaindre, de ne pas sentir votre situation, qu'il y avait des ménagements nécessaires... J'ai eu tort. Mais ce n'est pas un tort comme celui que vous me reprochez. C'est l'impatience de l'amour, de l'habitude du bonheur si pur, si doux, si complet que je goûte en fixant les yeux sur toi. Anna, folle Anna, je t'aime. Je te verrai, je t'embrasserai, je te presserai contre mon cœur dans peu d'heures.

5 février 1801.

J'ai passé une bien triste soirée, perdant mon argent au quinze, et regrettant bien de ne pas être resté fidèle à mon premier projet. J'ai la tête abîmée, les yeux malades et je suis horriblement fatigué d'avoir veillé. J'ai bien besoin de vous voir pour me remettre. J'espère que ce sera de bonne heure ce matin, car le Tribunalat n'offre rien qui m'oblige à y rester. Quant à la soirée, j'espère que, de manière ou d'autre, vous l'arrangerez pour que je puisse en passer la dernière partie seul avec vous, et finir ainsi la journée. Les alarmes de Lamoignon doivent être dissipées. Vous devriez le renvoyer à dix heures au plus tard, et me dire comment je dois faire pour ne lui donner aucun ombrage. Ce n'est pas seulement pour moi, mais pour votre portier qu'il faut éviter de me faire revenir tard. D'ailleurs, si je trouvais M^{me} Talma couchée, je ne saurais où aller dans l'intervalle. Vous déciderez comme vous voudrez, et si l'éternel Lamoignon est avec vous quand j'y viendrai ce matin, faites que Lise ait une lettre à me remettre.

8 février 1801.

Pourquoi ne sommes-nous pas rentrés ensemble ? Pourquoi cette nuit heureuse a-t-elle fini en désirs inutiles, et agitations solitaires ? Ce matin, en me réveillant, j'étais encore dans un état d'amour et de délire : j'ai à peine pu me retenir de courir chez vous à huit heures ! Que faites-vous en ce moment ? Je crois que le sommeil aura rendu la paix et le calme à vos sens, et détruit la moitié des illusions qui avaient dicté votre lettre ! Oh ! Anna, que je ne te trouve pas froide pendant que je brûle d'amour. Ne fais pas tomber sur mon cœur un si lourd désappointement ! Je ne pourrais pas le supporter, maintenant que mon âme s'est ouverte à toutes les sensations de félicité et d'amour.

J'irai te voir vers trois heures. Mais serez-vous seule ? Ou notre éternel ennemi sera-t-il auprès de vous ? Je vous verrai de nouveau durant la nuit ; mais je crains que vous n'ayez sommeil, j'ai peur que le jour qui succédera à cette nuit de nouvelles félicités, ne soit une journée de contrainte, et par votre propre faute, une journée de fatigue.

Tu es si capricieuse ! Je suis si peu sûr, avec ta rapide et indomptable nature, de te retrouver telle que je t'ai quittée ! Ton front est comme le ciel, se couvrant de nuages à tous les vents ! Je t'aime, j'aime cette mobilité, cette figure si prompte à exprimer les mouvements les plus passagers de ton âme. Adieu, ange. Je te verrai dans une petite heure d'ici.

9 février 1801.

Insensée, que de vaines paroles, que de misérables insinuations peuvent troubler !... Combien plus profonde est en toi ma confiance ! Avec quel abandon je me repose sur toi ! Il ne peut entrer dans ma pensée que tu en aimes un autre ou que tu cesses de m'aimer. Je sens que nul ne peut t'apprécier comme je le fais, que nul ne te mérite autant. Je me crois pour jamais maître de ton âme, comme tu l'es de la mienne. J'ai passé ce matin dans mon lit à faire des plans pour notre avenir, à calculer ce qu'il nous faudrait pour vivre, pour embellir notre habitation, pour avoir des livres, des chevaux, pour être sans distractions l'un à l'autre, libres des autres et perdus de bonheur et d'amour.

Julie Talma à Benjamin Constant

Sans date.

Tâchez, mon cher Benjamin, de n'avoir aucun engagement pour le 8. Je prétends vous donner ce jour-là un dîner *politique*. La plus aimable des femmes (1) n'en sera pas, parce que mes politiques n'ayant pas le bonheur de la connaître n'oseraient parler devant elle et puisque, lorsqu'elle est là, vous n'avez plus le sens commun. Je compte sur vous.

Benjamin Constant à Madame Lindsay

22 février 1801.

On nous fait aujourd'hui un long rapport sur la notabilité et je ne puis me dispenser d'y être. Je crains qu'il ne nous retienne trop tard pour que je puisse vous voir ce matin. J'espère que vous n'avez pas oublié que je dois être dédommagé de l'insipide journée d'hier. J'y compte avec confiance. Je me suis levé ce matin plein d'espoir et de joie; et vous ne serez pas assez cruelle pour tromper mon attente.

Je t'aime, Anna, d'un amour sans bornes; ma demeure est dans tes bras, ma vie est sur ton sein. Je viendrai vous voir avant dîner si possible, sinon ce soir, et je partirai de bonne heure, afin que Lamoignon puisse s'en aller et moi revenir, ou, s'il n'est pas là, je resterai, et vous fermerez votre porte. Faites-moi connaître vos intentions par un mot aux mains de la fidèle Lise. Je vous aime.

Madame Lindsay à Benjamin Constant

22 février 1801, dix heures.

J'ai passé une nuit presque sans sommeil, mais vous étiez l'objet constant de mes pensées éveillées, et comment pourrais-je me plaindre? Pourquoi mon imagination va-t-elle sans cesse à la rencontre des joies promises qui termineront cette journée? Vous êtes privilégié, mon cher, de m'inspirer des désirs qui ne meurent jamais! Vous m'avez transformée.

(1) Anna Lindsay.

C'est de mon cœur que tu as réchauffé, de mon imagination que tu as exaltée, que jaillissent les joies inexprimables que je ressens dans tes bras ! Une source plus noble et plus pure que mon corps, me pousse à t'aimer et à mélanger mon âme avec la tienne. Oh ! apprend-moi à augmenter toutes tes facultés d'amour, comme tu as doublé les miennes ! Apprends-moi à combler de bonheur tous les instants de ta vie ! Mon orgueil, ma gloire est en toi. Tu seras ma renommée ! Je n'envie personne. Donne-moi ton âme ! Donne-la moi pure de toute affection. *Parle* d'affection, si cela te plaît, mais n'en *ressens* pour nulle autre que ton Anna. Est-ce trop présomptueux d'en demander autant ? Mais n'ai-je pas le droit de demander autant que je donne ? Benjamin, vous pouvez rejeter mon amour, mon cœur peut se briser, mais jamais je n'accepterai de dévouer ma vie à une affection partagée. Chaque jour fortifie mes sentiments. Ils sont devenus l'unique affaire des années qui me restent à donner, qui soient encore désirables. Je désire les terminer par un attachement digne. Voulez-vous me conduire au terme d'un voyage, que je regrette amèrement de n'avoir pas commencé avec vous ?

Plus j'ai vécu, plus j'ai appris à mépriser le monde, et à être dégoûtée par ses perpétuelles contradictions. La plupart de ceux qui y vivent ont le même sentiment, et cependant ceux qui ont quelque valeur travaillent dur, et passent leurs journées à faire de pénibles sacrifices pour obtenir l'approbation de ceux qu'ils méprisent. Tel a été mon sort. Déclassée par un sort infortuné, et lancée dans une triste carrière, j'ai lutté désespérément pour conquérir le peu de position que j'étais en droit d'attendre. On aurait pu m'accorder davantage ; mais je n'ai jamais rencontré que l'égoïsme et l'étroitesse de l'âme, et à la fin l'ingratitude a tout couronné.

Je désire déposer mes armes et devenir une femme normale et répéter avec Milton : *She for God and He* (Elle pour Dieu et pour Lui). Oui, tu seras mon univers... ta gloire couvrira les défauts de la mienne. Ton estime, ton amour, placeront ton Anna assez haut. Mais me les accorderas-tu éternellement ?

Je vous verrai avant dîner, j'espère que rien ne viendra bouleverser la parfaite harmonie de mon âme avec toute l'humanité, car je t'ai dit que je t'aime !

Benjamin Constant à Madame Lindsay

24 février 1801.

J'ai été bien triste de ne pouvoir vous parler ce matin un moment seule. Il m'a semblé que vous aviez admirablement profité de mes leçons de prudence, car vous n'aviez presque pas l'air de me connaître, et Lamoignon avait une physionomie toute radieuse. Je suis bien plus triste encore ce soir que je ne l'étais ce matin. J'ai été forcé de m'enfermer d'abord après dîner pour répondre à une quantité de lettres que j'avais laissé arriérer; j'ai un tel mal de tête qu'il me serait impossible de sortir ce soir. Je me coucherai de très bonne heure. Je crains que le travail auquel je me suis livré depuis quelques jours ne soit trop fort pour moi, et je veux essayer de me reposer. Je ne vous aurai donc presque pas vue aujourd'hui. En serez-vous afiligée, ou bien le calme que votre visage annonçait ce matin régnait-il aussi dans votre cœur?

BENJAMIN CONSTANT.

(A suivre.)

LES CAHIERS DE L'INDUSTRIE FRANÇAISE

Les questions industrielles prennent aujourd'hui dans la vie des peuples une importance de plus en plus considérable. Après avoir fait connaître, par la plume de maîtres éminents, les ressources intellectuelles qu'offrent à la jeunesse *Nos Grandes Écoles*, nous voudrions de même faire entrer nos lecteurs dans la vie de *Nos Grandes Industries*.

C'est aux représentants les plus qualifiés de nos principales industries que nous avons demandé d'exposer dans une série d'articles documentés de première main, — avec toutes les précisions de détail et tous les chiffres à l'appui, et après un rapide coup d'œil jeté sur le passé, — l'état actuel de chaque industrie, les conditions de son développement et de sa lutte contre la concurrence de l'étranger, ses besoins et ses desiderata en vue d'atteindre son plein rendement.

La guerre a créé, dans l'industrie comme ailleurs, un monde nouveau : comment nos industries s'adaptent-elles aux nécessités présentes ? A leur actualité ces consultations joindront une indiscutable portée pratique. En effet, leurs auteurs insisteront également sur le danger de certaines mesures ruineuses pour l'avenir industriel, et sur les différentes formes de concours que nos industries nationales sont en droit d'attendre des pouvoirs publics et du pays lui-même. Ainsi, grâce à l'autorité qui s'attache à leurs noms, ils auront, en toute indépendance, rédigé les modernes *Cahiers de l'Industrie française*.

R. D.

LA LAINE

LE PASSÉ

La laine fut la première dépouille d'animal pacifique qu'utilisa l'homme pour se vêtir. Tout d'abord nos lointains ancêtres s'envelopèrent dans la peau du mouton garnie de sa toison. Puis le filage fut inventé. Pendant des siècles et des siècles, on ne se servit que du rouet ; filer la laine était alors une industrie familiale : durant les longues soirées d'hiver, à la veillée, quenouilles et rouets tournaient.

Sous Charlemagne, la Frise était réputée pour ses étoffes de laine ; plus tard, Rouen la supplanta en France, alimentant toutes les foires, de Troyes à Beaucaire, de draps manufacturés en Normandie ; Elbeuf bénéficiera plus tard de cette ancienne suprématie normande. Au *xiv^e* siècle, des organisations complètes se créèrent en Flandre, à Ypres, à Bruges, à Tournai. Des corporations aussi puissantes que fermées régentaient cette industrie et tisserands, foulonniers, teinturiers obéissaient à une charte rigoureuse. Vers cette époque, l'Angleterre fit accueil empressé à de nombreux manufacturiers inquiétés aux Pays-Bas. La Couronne les prit sous sa protection ; dès lors, l'industrie de la laine s'installa en Grande-Bretagne et s'y développa avec ampleur.

Mais la France ne voulut pas rester en retard. Des centres de fabrication autonomes s'étaient créés çà et là : dans le Midi, à Bédarieux, Lodève, Castres ; dans le Nord, à Sedan ; dans le Centre, autour de Tours et de Bourges ; Troyes en Champagne était le grand centre d'échanges. L'on vivait alors en plein libre échange ; mais déjà les fabricants réclamaient protection ; François I^{er}, assailli de réclamations, fit ouvrir une enquête, afin de savoir s'il y avait lieu de prohiber les tissus de laine exécutés à l'étranger et de frapper de droits les laines importées.

L'enquête aboutit à une conclusion libérale : « On juge qu'il ne croit pas en ce royaume la centième partie des laines que l'on met en œuvre et que, sans les laines étrangères, la draperie et particulièrement les draps fins et les bonnets ne

se pourraient fabriquer, lesquels draps et bonnets sont ensuite exportés en beaucoup de royaumes. Prohibitions ou surcharges des laines étrangères tueraient cette industrie et ruineraient, en conséquence, une des sources principales des revenus du Roi. »

La longue crise des guerres de religion affecta l'industrie textile et des édits de Charles IX eurent sur elle le plus fâcheux effet; mais elle ne tarda pas à se relever avec Sully, grand protecteur de l'agriculture. Le troupeau ovin français, décimé par une longue anarchie et les mouvements incessants de troupes peu disciplinées, se reconstitua peu à peu. Le cheptel fut exempté de toutes saisies et l'ordre et la paix firent merveille.

Enfin, Colbert, dont les admirables conceptions devançaient de deux siècles toutes les idées de son temps, s'efforça, avec son réalisme tenace, de développer l'industrie lainière. Son adolescence s'était écoulée à l'office de ses oncles, grands négociants, quoique de souche noble, et il y avait acquis toutes les connaissances du haut commerce ainsi que de rigides principes de probité. Non seulement il créa la manufacture des Gobelins et fit venir des tapissiers et des artistes de Bruxelles et d'Audenarde, mais il protégea l'industrie plus modeste des tissus de laine, futaine, serge, droguet, bure, etc... De nouveaux centres lainiers se créèrent à Amiens, Abbeville, Reims, Louviers, toutes villes sur des fleuves ou des rivières où l'on plongeait les étoffes, après qu'elles eussent été feutrées par les foulons, et tirées à poil au chardon de Provence, et où elles dégorgeaient le surplus des matières colorantes qui avaient servi à leur teinture. Malheureusement, la révocation de l'Édit de Nantes porta un coup sérieux à l'industrie lainière française qui eut à souffrir de l'émigration de ses chefs cévenols et autres en Rhénanie, en Prusse; le champ de vente et d'approvisionnement se rétrécit.

En ce temps-là, xvii^e et xviii^e siècles, l'industrie de la laine demeurait sous la férule des corporations qui, certes, maintenaient la qualité des produits, mais qui gênaient toute initiative, s'opposaient à toute indépendance, à tout progrès. Turgot voulut délivrer le pays des corporations dès 1776 par son fameux édit supprimant maîtrises et jurandes, mais qui fut rapporté dès le renvoi de ce grand ministre. L'effet cependant

était produit : un quart des corporations disparaissait ; cardes de laine et de coton et tisserands recouvraient leur pleine liberté.

L'Assemblée nationale acheva en 1790 de briser toutes les entraves. Mais l'industrie lainière ne put tout de suite bénéficier de cette liberté. Pendant vingt-cinq ans, ce ne sont que guerres, coupées de très brèves éclaircies de paix précaire ; le blocus continental au surplus gêne toute transaction. En 1813, la paix renaît, les frontières s'ouvrent, les machines anglaises sont importées chez nous, les Mull Jenny, précurseurs des Self-actings, s'implantent en tous centres industriels et le machinisme triomphe, ayant pour conséquence d'abaisser le prix de revient. Dès le règne de Louis-Philippe, la machine à vapeur remplace le manège où tournaient les chevaux et qui ne fournissait qu'un mouvement irrégulier. Sous Napoléon III, et après l'exposition de Londres, la grande industrie, dorénavant armée d'un matériel puissant, pouvait prendre son essor.

Vers 1860 le protectionnisme rigide qui, de 1820 à 1860, avait pesé sur les industries du lin, du coton et de la laine céda devant les idées libérales. Frédéric Bastiat, Michel Chevalier furent en France les inspirateurs des traités de commerce de 1862. Dès lors, le marché du monde s'offrait à l'industrie lainière française. Elle le comprit peu à peu, marchant d'abord au pas, puis au trot dix ans après, enfin au galop et triomphant graduellement, à partir de 1873, de sa rivale, l'industrie anglaise.

L'ORGANISATION ACTUELLE

L'industrie lainière comprend six sections d'entreprises qui, bien que différentes et séparées, s'enchainent les unes aux autres.

Ce sont : 1^o le négoce des laines ; 2^o le peignage des laines ; 3^o la filature des laines ; 4^o le tissage, la bonneterie, la fabrique de tapis et de feutre ; 5^o la teinture et les apprêts de matières et de tissus ; 6^o le négoce des tissus. Les unes et les autres coexistent dans le département du Nord.

Comme on le voit, l'*alpha* et l'*oméga* ressortissent au négoce, qui fournit la matière première et vend les produits finis. Les activités intermédiaires sont constituées par les industries

transformatrices. Commerce d'une part, industrie de l'autre.

Jusqu'en 1890, dans le département du Nord, ces diverses branches d'activité étaient isolées les unes des autres. Depuis, les industries se sont plus ou moins agglomérées, surtout filature et tissage, filature et bonneterie. Même l'on voit certaines organisations « verticales » (1) comprenant les quatre stades de transformation. Elles sont limitées aux affaires gérées par de très grandes familles, qui spécialisent leurs enfants dans l'une ou l'autre des branches suivant leurs aptitudes. Mais l'on peut dire que la division de l'industrie, la spécialisation dans les transformations, a fait la force de notre centre de Lille, a été la source de son succès et continue à s'affirmer comme la meilleure des conceptions.

Prenons successivement chacune des grandes sections et examinons son *standing*, sa raison d'être, sa vie propre.

Négoce des laines. — Le négoce de laines est le plus vieux métier de Reims et de Tourcoing, la ville belle-sœur de Roubaix. Dès le XVIII^e siècle, contre vents et marées, en Angleterre, en Écosse, en Irlande, en patache, diligence ou cabriolet, avec sacs d'écus ou accreditifs, nos aïeux allient de fermes en fermes raser les toisons des troupeaux ou acheter aux diverses foires des Pays-Bas, des Ardennes belges, d'Allemagne divisée alors en divers États, puis ils revenaient au nid les transformer en peignés à la main, produits « au compte » par des artisans qui travaillaient ces laines, après les avoir lavées et séchées, piquées sur un peigne fixe et assez grossier, garni de longues aiguilles et de pointes espacées, et démêlées par un peigne mobile qu'ils tenaient en main.

Plus tard, de 1840 à 1860, nos négociants, tout en ne négligeant pas les laines indigènes, s'enthousiasmèrent à courir la Crimée, la Turquie et la proche Asie. Ils visitaient les Échelles du Levant, Salonique, Trébizonde, Varna, Smyrne et Bagdad, et sitôt la pacification relative de l'Algérie, ils achetèrent les laines de Constantine, de Tiaret et d'Oran. Mais toutes ces

(1) Rathenau, chef de vastes entreprises allemandes, — qui devait être assassiné au lendemain de la guerre à l'instigation des partis nationalistes d'outre-Rhin, — avait donné le nom de « système vertical » aux groupements qui associent les industries tributaires les unes des autres, depuis celle qui fournit la matière première jusqu'à celle qui livre aux consommateurs le produit fini.

matières étaient laine grossière et luisante. La mode réclamait tissus plus fins, plus serrés, plus mats, en un mot plus « mérinos ». L'heure du mouton mérinos sonnait et ce mouton, en Europe, était rare. Il y en avait bien en Espagne, à Ségovie, à Avila, mais si peu ! L'Estramadure, la Navarre, l'Aragon, l'Andalousie donnaient une laine semi-commune, qui ne convenait pas à l'emploi. Il y avait aussi du mérinos en Saxe royale, mais à peine assez pour suffire aux manufactures de drap d'officier.

En France, existait depuis Louis XVI le troupeau de Rambouillet sur lequel avait veillé soigneusement Daubenton, mais qui se reproduisait bien peu. Les béliers avaient amélioré la race du Châtillonnais, de l'Île de France, de la Brie, mais les Berrichons étaient restés Berrichons; les laines du pays de Caux, les Vauriches et les Saint-Omer, les laines du Plateau central n'avaient pas varié depuis des siècles. Seules les laines d'Arles, issues de moutons paissant dans la Crau, étaient franchement mérinos, mais elles restaient rares.

Heureusement, le marché de Londres, dès le milieu du siècle dernier, offrit aux appétits des consommateurs de mérinos les premières balles d'Australie, en provenance de Sydney et de Melbourne et chaque année leur contingent s'accrut. Ce fut une révolution dans l'approvisionnement. Quelques années plus tard, vers 1860, les premières balles de Buenos-Ayres et de Montevideo arrivèrent au Havre et à Anvers et figurèrent de plus en plus souvent dans les catalogues où elles ne tardèrent pas à submerger et à éliminer toutes les laines bizarres et bigarrées qu'on employait faute de mieux.

Nos négociants, toujours à l'affût de sources nouvelles et désireux d'attirer leur clientèle, se disputaient ces laines régulières, bien classées et qui donnaient après triage des qualités irréprochables et bien suivies. Ce fut l'ère du tissu mérinos, du cachemire, du satin de Chine pour lesquels, pendant trente ans, on utilisa les très belles qualités de laine, les qualités ordinaires mérinos servant à la fabrication des popelines, des serges, des ottomans, des épinglines, et des variétés infinies de tissus que réclame inlassablement la mode.

Six ou huit ventes par an à Londres, à Anvers, quatre au Havre, permettaient de distribuer ces toiles précieuses là où l'on en avait besoin. Toutefois, dès 1872, notre négoce auda-

cieux voulut s'affranchir de ces marchés étrangers qui élevaient fortement le prix de la laine au pays d'origine. Frais de magasinage, courtiers maritimes, charges des banquiers consignataires, frais de pesage, de débarquement, de rechargement, d'exposition dans les docks, de mise au rôle, toutes ces « épices » des places de mer s'accumulaient démesurément. Peu à peu, une, deux, quarante maisons françaises de Roubaix, Tourcoing, Mazamet, d'Alsace, envoyèrent directement leurs acheteurs à Sydney, à Melbourne, à Adélaïde, à Brisbane, à Perth, en Nouvelle-Zélande, un, deux, trois acheteurs par maison et par région. Il en fut de même, à Buenos-Ayres, à Bahia-Blanca, au Chubut, en Terre de Feu, à Montevideo, et dans les rivières de la Plata, de même aussi au Cap, à Durban, à Port-Élisabeth, à East-London. Chaque année, vers le mois d'août, cingle vers l'hémisphère austral un gros bataillon de Français alertes, préalablement initiés dans la mère-patrie au triage, à l'art de fixer le vrai rendement en même temps que la ressortie de finesse, déjà mis à l'épreuve aux enchères de Londres, adroits comme des Florentins à établir leur change, scrupuleusement honnêtes dans leurs comptes, presque tous enfants de la balle au vrai sens du mot, aimant leur métier et avides de respirer dans les magasins l'odeur âcre du suint.

Certes les difficultés sont grandes et la formation d'un grand et bon acheteur malaisée. Le rendement des laines en suint varie de 24 pour 100 à 70 pour 100; le rendement des lavés de 55 à 97 pour 100. Les prix de ressortie de finesse des peignés varient entre chaque qualité de 2 à 3 francs pour les ordinaires, de 5 à 10 francs pour les supérieurs. Il faut donc estimer juste, distinguer promptement et ne pas barguigner quand on offre 10 000 balles en une séance de quelques heures et qu'on en offre autant les jours suivants. Sang-froid, promptitude de décision, s'éveiller frais tous les matins et ouvrir l'œil sans daltonisme toute la journée, telles sont les conditions de succès pour l'acheteur de laines, et l'on conserve en nos pays le souvenir de quelques-uns de ces très grands acheteurs.

Quoi qu'il en soit, notre négoce français de laines reste alerte et à l'affût. Il remue des montagnes de laines de toutes provenances et en tous états, et l'on reste étonné du chiffre qu'atteint cette importation. En 1929, l'importation de laines en France s'est élevée à 249 893 700 kilos en masse

et 60367600 kilos sur peaux, soit au total, 310261300 kilos.

Comme on en a réexporté ou transité 27822200 kilos en masse et 711300 kilos sur peaux, soit, au total, 28533700 kilos, il est resté pour l'industrie française 281728000 kilos de laine. Il y faut ajouter la laine de France, qui compte pourtant pour bien peu! La tonte française compense à peu près le montant de la réexportation. Notre troupeau diminue à chaque lustre; il n'est pas plus nombreux que sous François I^{er}. Je l'ai connu, vers 1880, ayant 30 millions de têtes; le voilà en 1930 réduit à 12 millions et encore! C'est logique: le mouton chasse l'homme, l'homme chasse le mouton. L'élevage du mouton correspond à l'âge primaire, rudimentaire. L'âge des céréales, l'âge des cultures industrielles et maraîchères restreint de plus en plus l'aire des pacages, le développement des prairies artificielles. Et puis, les bergers sont de plus en plus rares et ne se contentent plus de gages mesurés. Il y a de moins en moins de troupeaux soignés et nombreux. N'en déplaise aux amateurs d'utopies, la France, morcelée à l'infini et à multicultures, n'est pas faite pour le mouton qui vit à son aise dans les pampas d'Argentine, dans les collines de la Terre de Feu, dans les vastes stations d'Australie, dans les vallées de la Nouvelle-Zélande et dans les terres infinies de l'Afrique du Sud. Pour que le mouton pullule, il faut de vastes espaces libres.

C'est si vrai qu'au cours des cinquante dernières années j'ai vu le mouton de la province de Buenos-Ayres et des rivières disparaître de San Pedro, de San Nicolas, diminuer à Paysandu et dans l'Entrerios, descendre, après l'Azul, vers Bahia-Blanca, franchir le Rio Negro, le Chubut et s'installer dans le sud, autour de San Juliano et Puntas-Arenas.

Les grandes *estancias* de la province de Buenos-Ayres s'adonnent à l'élevage du bœuf, à la culture de la luzerne, du maïs, de l'orge, de la graine de lin, que sais-je? mais relèguent le mouton en terres quasi-vierges en raison de la loi de fer: l'homme chasse le mouton. Et de même à Sydney et à Melbourne, où le mouton remonte vers le Queensland ou s'oriente à l'ouest, vers l'interland de Perth. Au Cap, c'est autre chose: il n'y a pas d'industrie et le mouton est partout chez lui. Il foisonne même dans le Basoutoland et le Zouloulund.

Si nous examinons les sources principales où puise l'immense importation de la laine et si nous comparons les chiffres

des balles des diverses tontes, nous trouvons que partout il y a occasion de se réjouir :

	Moyenne annuelle entre 1909 et 1914. balles.	Années 1925-26 balles.	Années 1928-29. balles.
Australie	1 920 000	2 377 866	2 862 877
Nouvelle-Zélande . .	522 000	585 000	698 000
Buenos-Ayres	342 000	290 000	340 000
Uruguay	413 700	415 000	430 000
Cap.	414 000	650 000	870 009

Les balles d'Australie, de Nouvelle-Zélande et du Cap pèsent environ 180 kilos; les balles de Buenos-Ayres pèsent 430 kilos; celles de l'Uruguay 500 kilos.

Cette production colossale se partage entre toutes les nations industrielles. L'Angleterre arrive encore en tête, mais son avance diminue chaque année. La France la suit bonne seconde, puis l'Allemagne, la Belgique, l'Italie, le Japon, les États-Unis, etc...

Somme toute, l'Angleterre et la France s'adjugent environ 50 pour 100 de ces tontes. Il est à remarquer que les États-Unis n'interviennent plus qu'en Plata. Les laines domestiques du Montana et des États limitrophes suffisent à l'industrie du New-Jersey, depuis que la soie artificielle prend, dans l'habillement de la femme américaine, une place inconnue en Europe. Le Japon participe chaque année de plus en plus aux enchères d'Australie.

En France, environ 310 millions de kilos de laine brute sont mis à la disposition de l'industrie lainière. Ces 310 millions fondent en poids de 55 pour 100 en moyenne, après lavage, cardage et peignage. La laine brute est suinteuse, humide, grasseuse, terreuse, chargée de graines, de fragments de charbons : sutchillas ou abrogos, et ce sont ces impuretés qui constituent ce qu'on appelle vulgairement la « freinte ».

Les laines adhérent aux peaux qu'acquière presque exclusivement les maisons de Mazamet présentent les mêmes difficultés d'appréciation de la part des acheteurs. Il faut estimer la ressortie de la laine et de la peau, la qualité du cuir pour la chamoiserie, la reliure, l'article de Paris, le « rendement » après épuration. C'est là aussi toute une haute école.

C'est à l'estimation exacte du « rendement » d'un lot de laine

que se reconnaît le talent de l'acheteur. Juger une bergerie d'Adélaïde chargée d'une terre rougeâtre couleur brique, qui « rendra » 33 à 38 pour 100 ; une bergerie de la Nouvelle Galles du Sud, à reflet bleuâtre, qui donnera de 46 à 50 pour 100, ou des balles dites « de ventres », provenant de ces mêmes bergeries, qui rendront de 5 à 9 pour 100 de moins ; estimer le vrai rendement de laines du Cap qui varie de 8 à 10 pour 100 suivant les terroirs ; interpréter la vraie finesse de ressortie de ces laines au peignage et à la filature, c'est tout un métier où l'on gagne l'expérience et ses brisques aux dépens de la maison d'importation.

Les bons acheteurs touchent des appointements, indemnités de séjour et participations qui atteignent les émoluments des grands ténors italiens, et toute une jeunesse se forme à leurs côtés. Deux cents acheteurs français en forment les cadres.

Peignage des laines. — L'industrie du peignage mécanique remonte en France au milieu du siècle dernier. En 1850, le premier peignage fut créé à Saint-Denis, par la maison Holden, de Bradford, mais elle reconnut promptement qu'elle devait se déplacer pour se rapprocher du négoce qui l'alimentait et, dès 1852, elle ouvrit à Croix, près de Roubaix, et à Reims, ses usines renommées pour le mérinos. D'autres peignages se créèrent bientôt pour les laines communes et pour les laines fines et, dès 1872, cinq ou six gros peignages à Roubaix et Tourcoing suffisaient à alimenter l'Europe concurremment avec Bradford. De plus, les grosses filatures d'Alsace avaient juxtaposé le « peigné » à leur préparation, mais à la longue, cela devint une exception et, dès 1885, après une longue suite d'années pénibles et même calamiteuses, la plupart des peignages particuliers qui foisonnaient dans l'Avesnois, en Picardie, en Thiérache, à Amiens, renoncèrent à la lutte et ce fut, pendant de longues années, le règne du peignage à façon et du négoce de laines. A l'heure présente, une douzaine d'organisations puissantes à Roubaix-Tourcoing, un peignage à Fourmies et un peignage à Reims, se partagent la clientèle de la laine brute.

Le peignage travaille à façon ; pour un prix fixe, le peigneur reçoit la laine brute, la magasinne et l'assure contre tous risques, la tient en entrepôt, s'il plaît au client de retarder la mise en

œuvre pour l'offrir à un acheteur éventuel, puis la déballe et la trie, la peigne et envoie le « rendement ».

C'est un métier d'absolue confiance. Le client remet au peigneur une bourse, que son acheteur lui a dit renfermer telle somme. Reste à compter cette somme et c'est là le rôle du peigneur. Après quoi il envoie sa facture mentionnant, par exemple, qu'un lot de 150 balles de laine de Buenos-Ayres pesant 64 730 kilos a rendu 19 503 kilos en peigné et 1 307 kilos en « blousse » ou laine formée de fibres courtes, 775 kilos en débris de chardons et 369 kilos en déchets divers. Le client a suivi les opérations de triage. Le rôle du peigneur commence alors.

Le peignage de la laine comprend le désuintage à l'eau; le lavage au savon de potasse, ou, pour certaines laines de mégisserie, à la soude, puis au savon; l'« ensimage » à l'huile d'olive, d'arachides ou de coton, lubrifiants qui adoucissent l'opération du cardage, car la fibre de laine, constituée par un cylindre rugueux ou plutôt crocheteux, avec aspérités, renfermant, à la manière d'un étui, une moelle, doit être traitée avec délicatesse; enfin le cardage et le peignage proprement dit.

Les machines à carder débarrassent la laine de ses impuretés, chardons, picots, graines, fausses coupes, etc., puis réunissent toutes les mèches dont se composent les toisons, en un ruban de fibres parallélisées. Ce ruban contient encore beaucoup d'impuretés, car les fragments de chardon notamment se déroulent et se comportent comme la fibre de laine.

Parfois, pour les tissus communs, le filateur emploie la laine simplement cardée, mais un tel tissage ne représente que 5 à 6 pour 100 de la production totale.

Reste à peigner la laine, c'est-à-dire à séparer les fibres longues des fibres courtes qui se prêtent mal à la filature. Elles contiennent en outre bien des impuretés qui réclameront plus tard l'épauillage chimique ou le carbonisage. Sous le nom de « blousses », elles constituent l'une des matières premières de la laine cardée.

Le stock de laines peignées à Roubaix, Tourcoing, Reims, Fourmies, varie; suivant les mois, entre 13 et 15 millions de kilos, moitié en laine mérinos, moitié en laines demi-fines et communes, d'une valeur de 400 000 000 de francs environ. Il permettrait d'alimenter pendant un trimestre les manufac-

tures en produits finis. Ajoutons que les magasins de peigneurs contiennent toujours une réserve de laines brutes correspondant à cette production trimestrielle. Ainsi un stock formidable, d'une valeur de 800 millions de francs, est-il toujours à la disposition des acheteurs, soit en disponible, soit à livrer ultérieurement. Le tableau suivant montre l'état de ce stock en 1929 et 1930 :

	1929. kilos.	1930. kilos.
31 janvier.	41 289 173	44 207 736
30 avril.	43 055 790	42 040 455
30 juillet.	45 354 403	42 240 410
31 octobre.	44 300 441	»

Ainsi nos filateurs peuvent s'approvisionner à la minute même où ils le désirent, conclure des marchés en tous genres et se couvrir immédiatement en assurant la fixité du prix de revient de la matière première; c'est au reste ce qui fait que nulle place *au monde*, en dehors de Roubaix-Tourcoing, ne groupe pareillement toutes les sections de l'activité lainière. Aussi, l'étranger vient-il en nombre s'alimenter à cette source intarissable. Comparons les chiffres d'importation et d'exportation des dernières années et de 1913 pour les laines peignées et cardées. D'abord l'importation : en 1913, 277 000 kilos; en 1928, 1 019 200 kilos; en 1929, 1 148 900 kilos. L'importation provenait, en 1929, pour parties quasi égales d'Angleterre et de Belgique.

Les exportations se montaient, en 1913, à 21 371 000 kilos; en 1928, à 24 824 600 kilos; en 1929, à 24 339 000 kilos.

Nos plus gros clients à l'exportation en 1929 furent : la Belgique (9 333 000 kilos); l'Allemagne (6 016 200 kilos); la Pologne (1 919 000); l'Italie (1 709 500 kilos); la Tchécoslovaquie (1 446 400 kilos); la Russie (1 045 200 kilos); la Suisse (1 020 900 kilos); l'Angleterre (660 600 kilos); l'Espagne (482 000 kilos); les Pays-Bas (143 000); autres pays étrangers (600 000 kilos).

Notre exportation de peignés reste donc en très bonne forme et en progression sur 1913. Et ce ne fut pas sans peine; car, pendant la guerre, l'Italie et l'Espagne, privées de leur centre habituel d'approvisionnement, ont monté des peignages qui alimentent maintenant la filature indigène.

Filature des laines. — La filature des laines peignées se localise, pour moitié des broches, à Roubaix-Tourcoing, pour l'autre moitié en Avesnois, à Fourmies et en Thiérache, à Reims et à Suippes, en Picardie, Amiens, Frévent, en Ile de France et en Normandie, et enfin en Alsace où elle est restée puissante.

La filature des laines cardées est dispersée un peu partout en France, à Roubaix, Tourcoing, Wasquehal, à Sedan, à Pierrepont, dans l'Est, quelque peu en Alsace, puis à Elbeuf, à Louviers, à Châteauroux, à Romorantin, à Castres, à Mazamet, Lodève, Bédarieux et Lavelanet.

Autrefois, de tout temps et jusque sous Napoléon III, l'industrie de la laine cardée avait le pas sur l'industrie de la laine peignée. Il en va tout autrement de nos jours. Toute l'extension industrielle s'est faite au profit du peigné. La laine cardée jouit toujours de sa vieille clientèle, l'armée, l'administration, les hospices, les Invalides, les premiers communians, et de la nouvelle clientèle : les garnitures de carrosserie d'autos. D'autre part, la filature de cardé, appropriée aux genres de fils tapis produits avec la laine des Indes, élargit toujours son champ de vente. La filature de laines peignées compte en France 2300 000 broches ; la filature de laines cardées, 680 000 broches. Ces broches sont réparties en métiers renvideurs, métiers continus et filatures anglaises à cloches.

Les bobines de peigné sont d'abord envoyées à une série de 8 à 12 machines qui étirent le ruban, l'amincissent progressivement et le laminent en une mèche très ténue et très égale pour le métier à filer.

Le rôle du métier, renvideur ou continu, est de tordre cette mèche tout en l'étirant pour lui donner force et régularité. En étirant plus ou moins la mèche, on obtient toutes les grosseurs, tous les numéros de fil ; selon ces grosseurs, on tire de 20 000 à 84 000 mètres de fil d'un kilo de laine. Le talent du filateur est de déterminer le parti qu'on peut tirer d'une laine, de fixer le numéro exact de fil qu'il pourra obtenir par un mélange de matières, l'une donnant la douceur, le moelleux, l'autre la force, l'élasticité, le « gonflant », la blancheur, pour les fils de bonneterie. C'est également tout un art d'associer les divers éléments de manière à obtenir une régularité parfaite dans chacune des quarante qualités réalisées, tant en fils écrus qu'en fil teints.

Pour la filature de laine cardée, les « renvideurs », plus sommaires que pour le peigné, mais établis d'après le même principe, produisent des fils moins tordus, plus gonflés, moins résistants ; d'un kilo de laine cardée, on tire de 2000 et 16000 mètres.

La fabrication des fils d'alpaga, de mohair, etc., constitue un monopole anglais ; cependant quelques filateurs de ces laines spéciales sont établis à Tourcoing, à Wattrelos, à Louviers, à Rouen, à Péronne ; cette industrie ne comporte qu'une vingtaine de mille broches.

La filature française des laines peignées s'est développée à belle allure. L'importation actuelle des fils étrangers est insignifiante : 667 000 kilos contre 824 200 en 1913 ; 80 pour 100 de cette importation sont constitués par des lustres de mohair ou d'alpaga venus d'Angleterre. L'exportation, au contraire, atteint de gros chiffres et prouve combien nous conservons notre maîtrise. En 1913, elle était de 14 647 900 kilos ; en 1928, de 27 349 800 kilos ; en 1929, de 25 575 000 kilos. Cette exportation s'est dirigée, en 1929, vers les pays suivants : Belgique, Luxembourg, 7369 100 kilos ; Angleterre, 6342 200 kilos ; Allemagne, 5471 300 kilos ; Hollande, 1482 900 kilos ; Brésil, 779 600 kilos ; Suisse, 774 800 kilos ; Argentine, 606 300 kilos ; Grèce, 472 100 kilos ; Japon, 238 000 kilos ; Portugal, 168 400 kilos ; Tunisie, 121 000 kilos ; autres pays, 1 200 000 kilos.

En fils de laine cardée, l'exportation n'est pas bien importante ; elle contrebalance toutefois l'importation, qu'elle dépasse de 220 000 kilos.

Tissage des laines. — Le tissage mécanique s'est implanté en France vers 1860. Il a supplanté le métier à la main installé soit dans des usines, soit au foyer du tisserand, et nous avons vu peu à peu disparaître cette vaillante race d'ouvriers qui venait en sarraut, avec une brouette, chercher la chaîne et les trames à l'ouvrier du fabricant, rapportait ensuite sa pièce, après l'avoir fait mesurer au métrage public et l'avoir fait plomber d'un scel comme aux temps antiques. Il recevait sa paie et recommençait à faire ronfler le tic-tac de la trame. L'on vivait alors d'une vie presque patriarcale. Chaque patron connaissait ses ouvriers et le logis du tisserand à la campagne. Toute la famille travaillait sur le métier à la main et s'y suc-

cédait. En se promenant aux champs, en longeant les sentiers, l'on entendait le tic-tac produit par les coups de déclie du tisserand, afin de faire aller et venir la navette, et c'était plaisir de voir l'activité du chef de famille qui confiait à ses enfants son métier ou l'un de ses métiers à l'heure de la pipe.

Le métier à la main survécut jusque vers la fin du xix^e siècle pour les articles délicats comme les tissus d'ameublement, les velours, les tissus de gilet, les tissus laine et soie; puis ce fut une lente agonie. Elle dura trente ans et la fabrication des lainages finit par devenir exclusivement mécanique, même pour les articles d'exécution ardue et avec armure Jacquart. Les métiers de petite largeur qu'affectionnait le marché anglais cédèrent devant les métiers larges d'un mètre soixante ou avec lisières anglaises, et la draperie en laine peignée, dernière venue, conquît une place de plus en plus grande avec ses métiers lourds et puissants. Depuis peu, est apparu le métier automatique qui a fait ses preuves.

Chaque saison, deux fois par an, « sortent » les nouvelles collections de tissus. Chaque rayon a ses chefs et l'on sollicite, en les visitant, les ordres des clients, alors qu'autrefois on les attendait à domicile. Ce temps est révolu : chacun cherche à amener l'eau au moulin et en tous pays.

A l'heure présente, dans tous les genres de tissus, la France est à même d'alimenter son propre marché et ses colonies, tout en exportant 30 pour 100 au moins de sa fabrication à l'étranger. L'essor de notre tissage se manifeste dans les chiffres. Nos importations furent respectivement en 1913, 1928 et 1929 de 3 580 100 kilos, 993 700 kilos, 1 278 000 kilos et nos exportations pour les mêmes années de 18 393 700 kilos, 21 351 400 kilos, 19 800 800 kilos.

Si nous décomposons le chiffre des exportations en 1929, nous trouvons comme clients principaux : l'Angleterre avec 4 816 800 kilos; la Belgique avec 2 604 800 kilos; la Suisse avec 1 379 600 kilos; la République Argentine avec 1 343 000 kilos; le Canada avec 947 000 kilos; les Etats-Unis avec 778 000 kilos; l'Allemagne avec 736 000 kilos; la Hollande avec 649 000 kilos; la Grèce avec 323 000 kilos; l'Algérie avec 312 900 kilos; le Maroc avec 254 000 kilos; l'Italie avec 243 000 kilos; le Brésil avec 189 000 kilos; la Tunisie avec 132 000 kilos; l'Indochine avec 117 000 kilos; autres pays avec 4 500 000 kilos.

Cette rubrique « autres pays » demande à être expliquée. Nous cherchons de plus en plus à vendre directement en supprimant l'intermédiaire et dans cette rubrique sont comprises nos ventes aux Indes, au Cap, en Chine, Shangai, etc.

A côté du tissage de laine, robes et draperies, toute une industrie relativement récente se développe actuellement : c'est la bonneterie de laine qui d'abord à Troyes, puis à Roubaix-Tourcoing, dans le Santerre, dans les Pyrénées, un peu partout, et en chambre à Paris, s'ingénie à satisfaire une clientèle exigeante et toujours en évolution. La vogue des sports, y compris ceux d'hiver, a exalté son développement. C'est l'industrie du bas, de la chaussette, du chandail, du sweater, du caleçon de bain, du jersey, du sous-vêtement, des châles. Cette bonneterie, ainsi que la mercerie, est très grosse consommatrice de fils de laine. Non seulement, elle alimente la France, puisqu'il n'y a été importé que 132000 kilos de bonneterie en 1929, surtout des maillots de bain provenant des États-Unis, mais elle est vigoureusement exportatrice, puisque de 500700 kilos en 1913, elle a atteint, en 1929, 917100 kilos.

Une autre industrie spéciale est celle de la couverture de laine pratiquée surtout à Orléans, mais aussi à Beauvais, à Lannoy, à Wattrelos, etc. Elle suffit à tous les besoins français, puisque l'importation moyenne des couvertures n'est chez nous que de 15000 à 17000 kilos et que l'exportation atteint 639400 kilos. Nous avons toutefois perdu du terrain, beaucoup de terrain à l'exportation depuis 1913, où notre chiffre s'élevait à 2466000 kilos.

L'industrie du tapis de laine emploie un très gros poids de fils cardés, parce que le fil y est de très gros numéro. Cette industrie, située à Tourcoing, Lannoy, Beauvais, Aubusson, alimente aussi tout le marché français; l'importation n'a été en 1929 que de 395900 kilos, en diminution sur les chiffres de 1913; l'exportation en revanche s'est accrue, passant de 846000 kilos en 1913, à 3680500 kilos en 1929. C'est dire combien cette industrie voit récompenser ses efforts pour obtenir l'harmonie du dessin, la variété des nuances, la solidité des teintures, et réaliser un « modern style » discret.

Enfin, l'industrie du feutre de laine clôt cette revue de l'emploi des 300 millions de kilos de laines importées en France. Cette industrie emploie aussi bien la plus belle qualité de laine

que la plus mauvaise, ainsi que les déchets. Pour produire la belle cloche de feutre, — un des chapeaux féminins à la mode, — ainsi que les chapeaux masculins souples ou les « melons », il faut ou de la très belle laine fine et courte, tout à fait épurée, ou de la médiocre, tandis que pour le tissu de feutre, pour les pantoufles, semelles, tapis, ou tissus feutrés pour papeterie et filtres, on se contente de basses qualités de laine et même de mauvais déchets de laine commune.

Depuis 1913, l'importation dans cette industrie s'est réduite quasi de moitié : 208 200 kilos en 1913, 114 300 kilos en 1929, alors que l'exportation a doublé, puisque de 470 100 kilos en 1913, elle est passée à 947 800 kilos en 1929.

Cette industrie du feutre est éparse en toute la France ; ses manufactures sont à Nogent-le-Rotrou, à Conty, dans l'Ariège, dans le Tarn, à Roubaix, etc.

Teinture et apprêts des tissus de laine. — C'est une industrie complexe et difficile qui exige un matériel spécialisé et divers, car la mode est capricieuse. Ce qui achève de rendre délicate cette industrie, c'est que la mode, en ce siècle de consommation ultra-rapide, du téléphone entre tous cantons et toutes nations, commande impérativement en tous continents. Tout le monde s'uniformise en une saison ; c'est le crépon ou la popeline, la serge ou l'amazone, le jersey, la tricotine, l'ottoman ou le satin, et il faut être équipé de machines, tantôt au ralenti, tantôt à double équipe pour satisfaire aux exigences de livraisons instantanées. Enfin, le teinturier doit atténuer les retards de livraison de toutes les opérations précédentes de la filature et du tissage, afin de livrer à l'heure dite et que l'article ne manque pas le bateau ou ne coure pas le risque d'être laissé pour compte. Tout un matériel complexe est mis en jeu : dégraissage, foulards, bacs à teinture, giggers, essoreuses, maniques, machines d'impression, carbonisage en pièces, foulons, rames, cuvettes, tondeuses, presses hydrauliques, mise en cartonnage, pliages, etc., que sais-je ?

Le délicat est de bien attraper la nuance dans les teintes claires et à reflet ; dans les teintes pastel, dans les articles composites, laine et soie, laine et coton, crépons de toutes matières, soies artificielles, satins de Chine, d'observer la continuité des traitements.

Les principales firmes de teinture sont à Roubaix, Tourcoing, Puteaux, Reims, Sedan.

Le négoce des tissus. — Autrefois, le négociant était purement commissionnaire, c'est-à-dire prélevait une commission. Puis, le négociant en tissus fut plus audacieux, acheta pour son compte et revendit en France et en tous pays. C'est à l'heure actuelle la forme de commerce la plus répandue. Elle a un avantage pour le fabricant : sa marchandise est payée comptant en écu, sans qu'il ait à attendre les longues dispositions de commissions et les désignations de nuances de teinture. Lui sont en outre épargnés les responsabilités de crédit éparpillés en tous lieux, l'immobilisation d'un stock coûteux, les absences et déplacements incessants pour conserver et élargir la clientèle ; d'ailleurs, l'esprit industriel du fabricant se concilie assez rarement avec l'esprit commercial du négoce. N'oublions pas, d'autre part, qu'il faut maintenant poursuivre la clientèle en tous pays, si exotiques soient-ils, et que c'est là un métier spécial.

Cependant, il y a, maintenant, de puissantes manufactures qui vendent directement à cette clientèle éloignée et qui visitent les deux hémisphères. Ces maisons affectent à cette vente certains de leurs chefs qui se spécialisent dans le négoce, possèdent le don des langues, sont prompts à boucler leurs valises, et intrépides à voyager.

PENDANT LA GRANDE GUERRE

Pendant la guerre, toute l'industrie lainière fut amputée pour 80 pour 100 de sa force productive, dès la poussée de l'armée allemande vers Ypres et le mont Kemmel, c'est-à-dire dès les premiers jours d'octobre 1914. Déjà, aux premiers jours de septembre, lors de l'avalanche qui avait suivi les vallées de la Meuse, de la Sambre, de l'Aisne, de l'Oise, de la Vesle, de la Somme et de la Marne, toutes les organisations lainières, éparses en ces riants pays, avaient éteint leurs feux. Embargo fut mis sur toutes matières en tous états dès le mois de février 1915, et nul ne put disposer de son bien. Les usines et grands magasins devinrent casernes de repos ou de passage et surveillées de près.

Et cela dura près de quatre années, au cours desquelles toutes les angoisses ne nous furent pas ménagées : réquisitions méthodiques et enlèvement de toutes laines brutes, peignées et blousses, puis des fils en tous états, des tissus écrus et finis. Les officiers allemands, chargés des réquisitions, étaient experts en toutes matières textiles. Ils étaient chefs ou sous-chefs des maisons allemandes concurrentes des nôtres et exécutaient avec morgue et rigueur les ordres formels de vider à fond le stock en matières premières de nos places. Puis, pour plus de sûreté, ils s'attaquèrent aux installations industrielles elles-mêmes, aux tuyauteries d'eau, de vapeur, aux transmissions de force, aux poulies, courroies, manchons, aux moteurs électriques, etc... Ils voulaient méthodiquement nous mettre hors d'état de reprendre le travail à la paix, et cela occupa l'année 1916. L'on enleva ensuite tous les coussinets des machines proprement dites, et l'on se mit, avec des équipes de prisonniers russes, à briser les cardes de fonte et les machines délicates. Cela occupa 1917. Nous ne trouvions de consolation qu'en pensant qu'il fallait qu'ils fussent bien à court pour recourir à des moyens si barbares : détruire des machines vivantes, alors que l'on pouvait trouver une quantité équivalente de fonte dans des pièces brutes !...

La Kommandantur finit par écouter nos protestations et arrêta les marteaux. Elle réquisitionna un poids énorme de fonte ; c'était aux industriels à le fournir, mais ils avaient le choix et livrèrent ce qu'ils avaient de plus lourd et de moins ouvragé.

Donc, pendant quatre ans, nous fûmes retranchés du cercle des vivants, tandis qu'Elbeuf, Louviers, Amiens, par intermittence, et toute l'industrie du Midi et du Centre travaillaient tant et plus. La France fut, pendant ces années, tributaire de l'Angleterre, tant pour la matière brute que pour les étoffes. Tout était contingenté et les difficultés de transport et d'approvisionnement si grandes, que la production française fut minime pendant toute la guerre.

Notre clientèle mondiale fut privée de notre production, et l'Angleterre, les États-Unis, l'Italie et l'Espagne, le Japon, trouvèrent la occasion de prospérité, trop facile. C'est peut-être la raison de leur marasme actuel, sauf pour le Japon qui y a trouvé tremplin d'offensive dans le Pacifique. Les uns se sont

trop développés, les autres, des fabricants anglais surtout, ont passé la main dans d'excellentes conditions en mettant leurs affaires en actions, mais ils se sont bien gardés, aux heures de prospérité, de rajeunir leur matériel. C'était l'heure où l'on vendait à n'importe quel prix n'importe quoi et cette situation anormale entretenait l'illusion. Personne ne faisait le point. L'Angleterre fournissait de machines neuves tous ses rivaux, ainsi que le Japon et les Indes, et conservait un matériel usagé. La main-d'œuvre, rare en temps de guerre, obtenait des salaires démesurés et des habitudes de relâchement s'établissaient au grand dam de tous.

L'APRÈS-GUERRE

Tout cela n'eut qu'un temps, car, dès les premiers mois de l'année 1919, tout notre centre de Lille, Roubaix, Tourcoing commençait à se reconstituer ; cette restauration demanda un an. Nouveaux Lazares, nous sortions du tombeau et nous reprenions goût à la vie. Mais que de difficultés de toute nature ! Le charbon du Nord et de Lens nous faisait défaut, et nous dûmes payer celui que nous achetions aux Anglais, aux Américains du nord, jusqu'à 3 500 et 4 000 francs le wagon, alors qu'il nous coûtait 1 000 francs avant la guerre. Il était d'ailleurs de mauvaise qualité, ainsi que toutes les autres matières. Nous étions toujours démunis de tout, bien que tout nous fût vendu à poids d'or, mais l'on se débrouillait. Une émulation loyale et saine se manifestait entre maisons rivales et amies. On voulait montrer que « bonhomme vivait encore ». Quel réconfort que de revoir une ruche enfumée, purifiée par une telle renaissance et produire un miel réputé !

Il fallait affranchir au plus tôt la France de l'énorme tribut qu'elle avait payé pendant cinq ans à l'étranger pour se vêtir de laine, et songer à recouvrer notre clientèle mondiale. Ce fut le travail de deux à trois ans, car notre personnel d'ouvriers revint presque tout au bercaïl ; dispersé dans toute la France, recherché et retenu parce qu'estimé, dégourdi, débrouillard, il restait fidèlement comme de bons pigeons voyageurs. La nostalgie du clocher y était pour un peu, la fierté du centre, de son bourdonnement incessant, de son activité fébrile, pour beaucoup. Les beautés de la nature, le charme des montagnes,

des collines boisées, des rivières chantantes, des vignobles étagés, des pays volcaniques, de la mer bleue ou verte, tout cela avait eu peu de prise sur nos ouvriers. Ils ne songeaient qu'à leur vie de quartier, à leurs sociétés de sport, de musique, de mutualité, à leurs usines, à leur métier de prédilection et Paris seul fut assez fort pour en retenir quelques-uns, mais les provinces au sud de Paris n'eurent pas l'heur de les conserver.

C'est un mystère à percer que cet attrait irrésistible exercé par un pays disgracié de la nature, sans fleuve, sans rivière, tout plat, tout noir, au ciel bas chargé de nuages qui crèvent trop souvent et où cependant l'on travaille avec entrain et allégresse...

Les conditions de la vie sont maintenant tout autres qu'avant la guerre. Les salaires, les appointements ont augmenté considérablement et sont aux coefficients 7, 8, 10. Les organisations sociales pullulent, et les allocations familiales ont pris leur origine dans notre centre. Le sens de la dignité de la vie, ou au moins de ses apparences, est bien plus grand qu'il y a trente ans. Tout le peuple est maintenant bien habillé, aussi bien à la campagne qu'à la ville. La loi de huit heures a eu cet effet imprévu qu'après avoir quitté le travail, l'ouvrier a assez de temps libre pour revêtir son costume autrefois réservé aux dimanches. L'ouvrière reste coquette ou plutôt décente à toutes heures, pour le plus grand profit des industries des tissus, des bas, de la bonneterie.

Notre production lainière a été en outre favorisée par la prospérité du paysan, du viticulteur, de l'éleveur, par la hausse des salaires des ouvriers de ferme, des mineurs, des mécaniciens, etc... Elle bénéficie aussi de la diminution de l'esprit d'épargne, « du bas de laine ». La frugalité a partout disparu : c'est un malheur, car l'avenir appartient aux économes. Elle profite enfin de la ruée vers les grands magasins qui ont triplé depuis la guerre, de l'aguichage exercé par les vitrines des petits magasins qui s'embellissent, même dans les cantons reculés.

À la tête des organisations lainières, l'on trouve depuis un siècle toujours les mêmes noms de chefs de famille, grands capitaines d'industrie, grands chefs des maisons de négoce, qui se transmettent le flambeau avec une constance méritoire.

Tous, au travail, au comptoir, matineux, assidus, éveillés, alertes, au courant des « mercuriales » du monde, possédant les langues étrangères, rompus au dépouillement des tarifs de douane, décortiquant tous les prix de revient, ayant engagé tout leur capital en usines, en défendant avec âpreté le rendement, avisés pour les crédits, toujours la valise prête, ils ne pensent qu'à leurs affaires, même à l'heure des repas, même aux heures de repos. A leur table, chaque semaine, viennent s'asseoir les représentants, les constructeurs de machines, les associés, les techniciens, les correspondants anglais, allemands, tout un monde qui discute affaires, pronostique le proche avenir, les tendances, les oscillations de la mode. Jadis, chez nos grands-parents, nous avions, enfants, les oreilles rebattues par les controverses sur le libre échange et la protection et les noms de Bastiat, de Say, de Michel Chevalier, de Leroy-Beaulieu, ainsi que ceux des tenants du protectionnisme, nous devenaient familiers. Plus tard, les mêmes problèmes furent agités au moment de la poussée protectionniste de 1892.

Ce qu'il y a de caractéristique, c'est que nul ne s'évade du métier. C'est « la chaîne des hommes qui se noue et se déroule la vie durant ». Il y a des firmes séculaires. Il y a des raisons sociales qui rappellent les fondateurs, d'autres qui portent résolument « les Fils de Un tel », « les Petits-Fils de Un tel », et tous, enfants de la balle, nous portons le drapeau et avons la fierté du nom. Il y a, chez nous, peu d'ingénieurs comme patrons; on citait autrefois un polytechnicien; il y a quelques centraux, mais c'est tout à fait exceptionnel. Formés à la rude école réaliste, à pied d'œuvre, instruits de toutes nouveautés, nous avons dans le sang le goût du métier. « Calicots », nous appelaient autrefois, au lycée, nos camarades dont les pères exerçaient des professions libérales ou étaient rentiers. Nous jouons notre rôle, notre grand rôle, dans l'économie nationale. Jamais nous ne rougirons du métier de nos pères !

Nous avons profité de ce que d'autres mœurs étaient coutumières dans d'autres centres textiles, comme Reims, comme Amiens, comme Elbeuf, où il était assez fréquent de passer la main pour embrasser des professions moins astreignantes. Comment l'aurions-nous fait ? Nos pères investissaient tout leur avoir dans l'usine ou dans le négoce. Ils nous laissaient à

leur mort des immobilisations et des comptes souvent débiteurs, mais bien gagés en banque. Il ne nous restait plus qu'à naviguer avec les vents favorables, ou contre le vent et parfois traverser l'orage....

Voilà toute l'histoire, vécue et vue de près, de la grande industrie lainière. Elle est la preuve du succès de l'effort continu de trois, quatre générations qui s'adonnèrent au travail avec allégresse, sachant que leurs successeurs ne laisseraient pas l'héritage tomber en quenouille.

LA CRISE PRÉSENTE ET L'AVENIR

Venons-en maintenant aux desiderata d'avenir de l'industrie lainière.

Toute l'industrie lainière a subi un rude assaut depuis avril 1928. Voilà trente mois que la laine brute baisse sur tous les marchés et l'énorme stock indispensable à la marche régulière des diverses sections lainières a perdu plus de la moitié de sa valeur. C'est une perte sèche qui représente un très gros passif, environ un milliard de francs, enregistré à chacun des deux derniers inventaires. Et nous ne sommes pas encore au bout de nos peines ! *Abyssus abyssum invocat* ! Les mercures à Londres, en Australie, au Cap, enregistrent, aux enchères de la nouvelle tonte 1930-1931, une dépression nouvelle ; les mesures de report des ventes prises au début de l'année n'ont donc produit aucune réaction, pas plus que les retraits de laines sous le marteau.

Il y a surproduction de laine partout, alors que la sous-consommation en tous pays s'avère persistante. Chaque grossiste, chaque détaillant restreint ses réapprovisionnements et attend que le baromètre marque beau fixe, car la clientèle flaire, piétine et ajourne. Malheureusement, l'aiguille se maintient dans le secteur « pluie et tempête ». La laine est à des cours cependant bien tentants, à des prix légèrement en-dessous des prix de 1913-1914, alors que tous les frais de production, d'impôts, de main-d'œuvre, de transport par mer, par chemin de fer, d'assurances, de réception, de classement, incorporés dans ces prix sont le double de ce qu'ils étaient en 1913.

Et alors, direz-vous, ces prix si bas devraient permettre de vendre le vêtement très bon marché ? Mais que représente le

coût de la laine dans un vêtement d'homme ? 50 francs peut-être pour un complet vendu 450, 650, 900 francs, suivant la classe du tailleur ou confectionneur ; 30 francs pour une robe, 40 francs pour un manteau. Le surplus représente la main-d'œuvre à chaque étape de transformation, le loyer du tailleur, les charges fiscales, les épices ordinaires et extraordinaires, l'impôt sur le chiffre d'affaires, les frais d'électricité, de gaz, d'eau, les centimes communaux, départementaux, les frais de vacances du haut en bas, les assurances sociales, les impôts de toute nature, que sais-je ? Et malgré la baisse qui varie de 100 à 150 pour 100 depuis deux ans sur la laine, la soie, le coton, le lin, le jute, nous payons nos vêtements de toute nature, toujours le même prix.

Le problème de la vie chère reste non résolu, malgré toutes les commissions ministérielles de vie à bon marché ; l'index ne baisse pas, il monte même, nous laissant déçus à chaque réunion de commission départementale. Et cependant, blé, vin, sucre, cacao, huile, bétail ont baissé aussi bien que les textiles et les métaux. Dès lors, il faut chercher le remède moins près de nous et plus haut. Il nous faut le trouver sans délai, car la perte de substance est flagrante et causera inéluctablement l'anémie dont souffrent tous les pays à chômeurs, anémie ruineuse, même pour l'organisme aujourd'hui encore résistant.

De lourdes charges fiscales créées à des heures où le franc s'effondrait et qui ont été allègrement consenties parce qu'elles relevaient de l'omnipotence de l'État, à un doigt de la banqueroute, pèsent sur l'industrie. Ces charges sont le « fait du prince » frappant comme un sourd, en désespéré et pour le salut public. Toute cette fiscalité à haute tension était présentée en vue de créer d'abondantes ressources nécessaires à la stabilisation du franc. Nous en avons supporté le faix, mais ce qui devait être provisoire et momentané s'avère immuable.

Le budget, pendant deux ans, a présenté de gros excédents de rendements mensuels, tant la mesure avait été dépassée. Aussitôt, la Chambre fut prise d'une fringale de dépenses, d'augmentations d'appointements, de lois électorales destinées à contrarier la baisse du vin ou de la farine, de lois sociales votées aveuglément sans qu'en soit calculé le coût et sans qu'averti par l'exemple de pays voisins où elles constituent des charges écrasantes, on ait songé à les appliquer par étapes. La

plus-value des impôts autorisait de copieux dégrèvements. On n'en a fait que de timides, car la furie des dépenses s'est révélée plus violente que jamais, et tout ce que l'on peut espérer maintenant, c'est que le budget ne soit plus l'objet d'assauts démagogiques. Adieu les promesses de suppression de la taxe du chiffre d'affaires à chaque étape de la transformation de la laine peignée en tissus! Cependant, cette taxe est odieuse et injuste, car elle a créé en faveur des organisations « verticales » lainières, — c'est-à-dire celles qui groupent toutes les sections successives de l'industrie, — organisations qui ne la paient pas, un véritable privilège.

Tous les partis ont été plus ou moins fautifs. Tous ont écorché le contribuable et en ont tiré réclame et gloire. Seuls, en dehors du gouvernement qui doit trop souvent s'incliner par crainte de perdre une majorité toujours précaire, dès qu'il s'agit de questions de finances, dans ces dernières années, les sénateurs Caillaux, Dumont et Chéron ont crié casse-cou devant l'avalanche des dépenses. Tous les autres se bouchent les oreilles et disent comme Louis XV : « Après nous, le déluge. » Tous ceux qui ne vivent pas directement de l'État voient chaque trimestre augmenter leurs prix de revient et éprouvent des difficultés de plus en plus grandes à exporter. Depuis un an, la balance commerciale se montre de plus en plus négative. A peine avons-nous subi la loi sur les assurances sociales que l'on soulève la question des congés payés pour ouvriers et cadres. C'est une dépense énorme qui surenchérit l'économie patronale. C'est la course à l'abîme.

Il faut voir les faits tels qu'ils sont. Il ne faut pas croire que c'est par notre seul mérite que notre industrie lainière a pris une si belle place, exclusive sur le marché français et considérable sur les marchés étrangers. J'ai connu, au cours de ma carrière, trois régimes horaires du travail, et notre industrie s'est développée au temps des deux premiers. Au siècle dernier, la durée légale de la journée de travail en France était de douze heures; les Anglais n'en faisaient que dix. Dès 1902, nos heures de travail furent ramenées par paliers à dix heures, les Anglais n'en faisaient plus que neuf. Maintenant, depuis 1919, nous sommes tous, Français et Anglais, Belges, Allemands, à huit heures, donc égalité des heures de travail. Mais nous avons des charges que ne connaissent pas

nos rivaux : le charbon est beaucoup plus cher chez nous qu'en Angleterre, en Belgique et en Allemagne; les machines textiles beaucoup plus coûteuses, puisqu'elles ont à payer droits et transports et emballages; les produits tinctoriaux plus chers parce que frappés de lourds droits de douane en vue de favoriser la création de cette industrie en France, alors qu'avant la guerre nous étions alimentés par l'énorme cartel chimique de Ludwigshafen. Notons ici un fait qui nous étonne et même nous stupéfie, c'est que la Compagnie nationale française des matières colorantes vend à l'étranger, en Belgique notamment, ses produits tinctoriaux de 20 à 30 pour 100 moins cher qu'en France : c'est là un *dumping* effarant et imprévu. Il y a aussi, du fait de notre faible natalité, des pertes cruelles de la guerre, de la pénurie plus accentuée de naissances entre 1915 et 1919, un manque de main-d'œuvre qui nous contraint à de gros sacrifices de recrutement et de surenchère entre industriels. Et cependant, malgré tant de fardeaux, d'entraves et de difficultés, nous avons reconquis notre situation internationale détruite de 1914 à 1919 !

J'ai le droit de crier : *Caveant consules !* N'ajoutez pas encore à nos charges cette loi du congé payé. Sinon, l'exportation deviendra impossible et notre industrie, obligée de se restreindre au marché national, s'endormira dans la quiétude de barrières douanières. Il ne faut pas que nous devenions des fonctionnaires. C'est contraire à notre nature. Il n'y a pas 5 pour 100 du contingent de l'arrondissement de Lille qui entre au service de l'État; c'est le plus bel éloge que l'on puisse faire de notre région.

A chaque loi de restriction d'horaire, à chaque suggestion de progrès social, on entend des dissertations livresques d'économistes en chambre, qui promettent monts et merveilles et grasses compensations grâce à la *taylorisation*, à la *standardisation*, à la *normalisation*, à la *rationalisation*, tous mots d'outre-mer, que l'on met à toutes les sauces et qui produisent de l'effet sur les gobe-mouches. Ces grands mots ronflants nous supposent rebelles au progrès et aveugles devant les faits. Ils heurtent d'ailleurs les habitudes françaises de nos ouvriers qui n'entendent pas se mécaniser, les mœurs de tous les Français qui ne veulent plus porter d'uniforme. Alors que la robe de soie noire de nos aïeules a disparu de la garde-robe, la

Française moyenne de 1930 veut ne s'habiller qu'avec de l'inédit, non comme les Américaines qui se contentent de confection.

En résumé, il y a un coup de volant sérieux à donner pour monter la côte et revoir la terre promise. Que l'État, que les parlementaires se pénètrent de la dignité du rôle de serre-freins dans la dépense ; qu'ils cessent de jeter de la poudre aux yeux, puisque toutes charges nouvelles ont leur répercussion immédiate dans le prix de revient et font obstacle ensuite et continuellement à l'exportation qui seule nous garantit contre le chômage. Alors, suivant la formule : « Aide-toi, l'État t'aidera », nous aurons plus de courage pour poursuivre nos entreprises ; nous veillerons à adopter tous progrès mécaniques qui abaisseront le prix de revient, nous saurons, avec allégresse, dépenser 150 000 francs pour remplacer un homme de chair par un homme de fer ; nous continuerons avec orgueil à tenir notre outillage sur le vrai pied de combat, nous resterons bien équipés, et prêts à la lutte, ne perdant pas nos vieilles habitudes de frugalité dans les années heureuses, sachant par expérience qu'il y a des heures, des mois, des années de détresse qu'il faut traverser sans faiblir...

Et, pour terminer, sachons reconnaître que l'industrie française a retrouvé depuis deux ans l'argent à très bon compte, que les banques, grâce à leurs dépôts énormes, comprennent qu'elles doivent faire la bonne irrigation et que, de ce côté, nous sommes vraiment privilégiés avec l'escompte à deux et demi de la Banque de France ; nous voilà revenus au taux d'avant-guerre et le commerce et l'industrie en sont tout ragaillardis.

Vienne une éclaircie, un arrêt dans la baisse, un petit ressaut des cours provoquant la consommation, notre ciel embrumé laissera entrevoir l'azur et toute la gamme des produits lainiers en sera illuminée ! Il y a deux ans et demi que nous attendons ce rayon de soleil pour reprendre notre optimisme d'antan !

EUGÈNE MOTTE.

LES DERNIERS TERRORISTES

III ⁽¹⁾

PARIAS

LES ILES SEYCHELLES

La plus grande de ces îles fut découverte, le 19 novembre 1742, par le sieur Lazare Picault qui avait reçu de M. Mahé de la Bourdonnais, commandant pour le roi à l'Île de France, la mission d'explorer ces parages de l'Océan indien. Picault pénétra dans l'île : les oiseaux de toute sorte y abondaient, poules bleues, tourterelles, aigrettes, merles, perroquets noirs ou verts; on y rencontrait des tortues de terre en très grand nombre et, gibier moins pacifique, des légions d'énormes caïmans et de crocodiles « monstrueux » embusqués, non seulement dans les vases de la plage, mais aussi dans l'intérieur des terres « et jusque sur le sommet des crêtes les plus escarpées ». Les compagnons de Picault en tuèrent plusieurs qui mesuraient 12 et même 14 pieds de longueur. Ces montagnes apparaissent couvertes d'arbres magnifiques, palmiers, lataniers, cocotiers, ébéniers, bois d'olive et de nattes, et de tatamacas géants; les gorges sont arrosées par des ruisseaux limpides, mais peu poissonneux en raison des ravages qu'y exercent les caïmans.

Bref, le rapport de Picault concluait qu'on ne pouvait songer à créer sur cette île un établissement, en raison de la nature du terrain et de la difficulté des communications

Copyright by G. Lenotre, 1930.

(1) Voyez la *Revue* des 15 novembre et 1^{er} décembre.

rendues impraticables par la hauteur des montagnes. Le seul avantage de cette terre consistait, affirmait-il, en la beauté de sa rade, port naturel, « où l'on pouvait mettre en sûreté plus de 200 vaisseaux ». Picault quitta l'île après l'avoir baptisée du nom patronymique de son chef, *Mahé* de la Bourdonnais. Il y revint deux ans plus tard et en dressa le plan, fort imparfait, comme bien on pense; mais c'est seulement en 1746 que Magon, successeur de la Bourdonnais au gouvernement de l'île de France, chargea le capitaine Morphy, commandant la frégate *le Cerf*, de prendre, au nom du roi, possession de l'île Mahé et de l'archipel qui l'avoisine. Sur un rocher en forme d'éventail dominant le port, on posa une pierre gravée des trois fleurs de lys, on dressa un mât de pavillon haut de 33 pieds et on y arbora le drapeau blanc de France.

Durant les années suivantes, les explorations de l'archipel se poursuivirent. En 1768, le capitaine Duchemin, commandant un navire à fond plat et la goélette *la Curieuse*, annexaient une autre île, moins importante que Mahé et distante de huit lieues, à laquelle il donna le nom de Praslin, par hommage au ministre de la Marine. Il décrivait cette nouvelle conquête de façon peu séduisante : « un rocher énorme qu'une explosion a brisé en morceaux gros comme des maisons; dans les intervalles croissent en abondance les cocos de mer; les feuilles des arbres, longues et larges de plusieurs toises, servent de ponts pour passer d'un rocher à l'autre... Nul homme ne pourrait vivre dans ce chaos. » On y éleva néanmoins un petit massif de maçonnerie, sous lequel fut déposée une lame de tôle portant une inscription établissant les droits du roi de France sur cette terre désolée. A la fin du règne de Louis XV, tout l'archipel des Seychelles était possession française : les noms que portaient alors et que portent sans doute encore ses nombreuses îles, datent, en quelque sorte, l'année de leur découverte, car ce sont ceux des navires qui les ont avant d'autres abordées : *la Digue*, *la Curieuse*, *Hélène*, *Marianne*, *Élisabeth*, *Sainte-Anne*, *le Cerf*, etc...

Le téméraire qui, le premier, résolut de mettre ces terres en valeur, fut un armateur nommé Brayer du Barré. Sous la conduite du sieur Delaunay, il envoya aux Seychelles quelques colons de bonne volonté qui devaient y cultiver le café. L'administrateur des Îles de France et Bourbon, M. Poivre, — un

nom prédestiné, — fervent apôtre et propagateur des épices, remit à ces pionniers des plants de muscadiers, de girofliers et douze « nègres du roi » pour cultiver et multiplier ces arbustes. Le premier établissement, créé à l'île Sainte-Anne, prit d'abord quelque faveur; les récoltes en riz et maïs furent abondantes; le café était « aussi bon qu'à Moka ». Brayer du Barré put expédier à l'île de France 3 700 tortues, 200 volailles et beaucoup d'huile de poisson. « Il disposait de trente hommes bien munis d'armes, d'outils et de munitions. » Ce succès eut un résultat funeste : du Barré vit trop grand et fit passer à Mahé des bœufs, vaches « et autres bestiaux qui n'y prospérèrent point ». Entraîné dans des spéculations trop lourdes, il dut abandonner son œuvre et quand, en 1773, La Pérouse visita l'île, l'établissement était dans le plus grand désordre, les colons mouraient de faim et, pour se nourrir, détruisaient les tortues, véritable richesse de l'île. En vain Barré s'obstinait à tracer d'idylliques tableaux de sa colonie et de ses cultures qu'il décorait ambitieusement du titre de *Jardin du roi*. Il réclamait, pour doter la France coloniale d'un nouvel Éden, « 2 goélettes, un bâtiment de transport, 60 noirs, des charpentiers, 30 soldats et 150 000 livres ». On jugea que « son imagination ardente lui faisait embrasser trop de choses sans moyens »; il fut remercié, partit pour les Indes et y mourut.

On le remplaça, en 1778, par un officier du nom de Romainville qui, atteint d'une maladie de foie, fut rappelé au bout de trois ans. En 1783, il n'y avait plus aux îles Seychelles que six colons : le chevalier d'Orsay, ancien officier du bataillon de l'Inde, qui, avec 10 esclaves, cultivait 4 arpents; — un lieutenant de frégate, M. Samy, retiré là en philosophe, car il est noté comme ne possédant aucun esclave et cultivant lui-même un arpent de terrain; le sieur Quienet, officier de marine, qu'un naufrage avait jeté à la côte et qui y était resté : 30 esclaves, 24 arpents; le nommé Angard, ancien soldat de la Compagnie des Indes : 65 esclaves, 60 arpents; un noir libre, Laurence, vivant avec son fils : il s'était offert un esclave et possédait un arpent de terrain; enfin un ancien capitaine marchand, épris de solitude, s'était fixé à l'île Praslin, réputée inhabitable : il y commandait à 13 esclaves qui cultivaient 30 arpents.

Si misérable que fût cette chétive colonie, l'Angleterre la

convoi
de pos
navire
recher
une g
Avant
nomb
tales d
ignora
endro
détach
coque
conse
un co
Le
tant
sibles
nique
fleurs
de de
liers
publ
color
la ré
Fran
le d
roch
quat
pavi
qu'il
I
arm
flott
ang
par
nav
36
lls
d'u
des

convoitait. Depuis 1756 elle n'avait cessé de contester la prise de possession par la France et, chaque année, elle envoyait des navires à l'île Praslin pour y charger des cocos de mer, très recherchés par les établissements de l'Inde. Ce fruit atteint une grosseur phénoménale : deux ou trois pieds de diamètre. Avant l'exploration de l'île Praslin, on le rencontrait, en grand nombre, entraîné par les courants, flottant sur les côtes occidentales des Maldives, à cinq cents lieues des Seychelles, mais on ignorait d'où il était originaire. Or l'île Praslin est le seul endroit du monde qui le produise ; l'arbre dont son poids le détache est couronné de palmes longues de vingt pieds ; la coque de ce fruit singulier était employée comme vase où l'eau conservait une parfaite fraîcheur, et sa chair, considérée comme un contrepoison infaillible, se vendait au poids de l'or.

Les Anglais ne se contentaient pas de s'approprier cet important commerce ; ils venaient, à Mahé même, provoquer les paisibles colons : c'est ainsi qu'un déserteur de la Marine britannique enleva la pierre aux armes de France et remplaça les fleurs de lys par le nom de son bâtiment. Mahé était sans moyen de défense et la garnison, en 1785, se composait de douze fusiliers du régiment de Pondichéry ; aussi, dans l'Inde anglaise, publiait-on indiscrètement l'intention d'envoyer une petite colonie aux Seychelles. La question était donc posée quand la révolution de Paris amena la rupture des relations entre la France et le gouvernement britannique. Depuis plus d'un an, le drapeau tricolore avait remplacé le drapeau blanc sur le rocher de Mahé, quand, le 16 mai 1794, à cinq heures du matin, quatre vaisseaux de guerre pénétrèrent dans la rade : ils portent pavillon français, mais à leur structure on ne peut douter qu'ils ne soient anglais.

Le gouverneur de l'île, Quéau-Quinssy, distribue des armes à ses colons, lorsqu'une chaloupe, se détachant de la flottille, aborde à l'appontement ; un officier de la Marine anglaise en descend, se présente au gouverneur comme porteparole du commodore Newcome, commandant la division navale formée de l'*Ophéus*, 36 canons ; de *Princesse royale*, 36 canons ; le *Centenaire*, 50 canons ; et la *Résistance*, 44 canons. Ils ont à bord un grand nombre de blessés français pris lors d'un combat contre le *Duguay-Trouin*, et le commodore réclame des secours et des vivres : tel est le prétexte de la relâche.

Quinssy expose qu'il lui est impossible de satisfaire à cette requête : les vivres manquent à Mahé et l'île est sans ressources. Sur quoi le commodore Newcome, à qui cette réponse est rapportée, déclare qu'il va s'emparer de l'île et qu'il la prendra par la force si elle ne lui est livrée dans une heure.

Cent soixante-six canons, prêts à cracher la mitraille... On ne peut songer à résister et « l'avis unanime des colons est qu'il faut céder ». La garnison anglaise débarque à neuf heures du matin ; le pavillon tricolore est amené aussitôt, salué par trois décharges d'artillerie ; le drapeau anglais est arboré à sa place et l'acte de capitulation fut signé le lendemain. Toutes les personnes et les propriétés de l'île étaient respectées : le « vainqueur » ne prenait possession ni des armes, ni des bâtiments, munitions ou papiers appartenant à la République, et rien n'était changé au régime de l'île, sinon que les Anglais s'y comporteraient désormais comme étant chez eux. Ils partirent dès le 1^{er} juin, laissant à Mahé une quarantaine de malades que Quéau-Quinssy expédia à l'île de France, à bord d'un bateau appartenant à l'un des colons, et qui promena, pour la première fois, sur les mers le pavillon de l'île neutre : bleu avec, en lettres blanches, l'inscription : *Seychelles-capitulation*.

Cette neutralité fut profitable à Malé : port franc, ouvert aux navires de toutes les nations, l'île devint bientôt l'escale obligée des vaisseaux allant aux Indes ou en revenant ; ils y apportaient « une véritable prospérité » et telle était, depuis six ans, la situation lorsqu'y furent déposés les soixante-huit déportés de nivôse. Il est vrai que leur arrivée permit de connaître combien les Anglais eux-mêmes jugeaient précaire cette capitulation, puisqu'ils l'avaient outrageusement violée en capturant et en détruisant dans la rade de Mahé la *Chiffonne*, puis la *Flèche*. Mais, tout en restant Français de cœur, les colons et le gouverneur Quéau-Quinssy comprenaient qu'il fallait ménager les Anglais, tant que la paix entre la France et le Cabinet britannique ne serait pas signée. La position de Quinssy surtout était singulière ; il continuait à correspondre avec le ministère français, ou, tout au moins, avec l'administration française de l'île de France ; c'est de la France aussi qu'il recevait son traitement, tout en gouvernant une colonie que les Anglais considéraient comme la leur. Même le Conseil colonial de l'île de France, en lui recommandant de rétablir le pavillon national, l'autori-

sait tacitement à l'abattre, si quelque vaisseau de guerre anglais entrerait en rade, et à prendre avec l'ennemi « toutes les mesures convenables pour garantir ses administrés d'un désastre ».

Dans ces conditions, les Seychelles apparaissaient comme le pays rêvé par les ingouvernables dont la métropole s'était débarrassée : où pouvaient-ils, en effet, trouver mieux ? Pas de tyran, pas même un gouvernement véritable; pas un gendarme, pas de police; la fraternité universelle, la neutralité absolue, l'égalité parfaite; une liberté complète d'opinions et de croyances; rien à respecter; personne à traiter en maître. Nulle part ils n'auraient eu occasion pareille d'exercer toutes les vertus républicaines dont ils se flattaient d'être doués. Et pourtant ils n'étaient pas satisfaits.

On a la lettre qu'adressait à sa femme le déporté Laporte, un écrivain public de la rue du Vieux-Colombier, âgé de cinquante ans, père de sept enfants dont deux servaient à l'armée. « L'île Mahé, écrit-il, est un endroit sinistre; il n'y a que cinquante habitants;... on a concédé aux internés 108 arpents de terre impossible à défricher et qui ne valent pas 4 arpents de la bonne terre de France. » Il se gardera de mettre à profit l'autorisation de faire venir sa famille : « le pays est trop stérile et la traversée trop périlleuse ». D'ailleurs, les Anglais offrent de rapatrier les proscrits; et Laporte raconte la visite à l'Établissement des capitaines de la *Sibylle* et du *Victor* « qui se sont livrés à beaucoup de plaisanteries contre le Premier Consul »; néanmoins, il ne dissimule pas que l'ennui les tue. Ce qui leur manque, c'est la turbulence de la vie agitée, le club où l'on pérore, le comité de quartier où l'on imagine être un personnage, le café surtout, où l'on échange des bagous que l'on prend pour des idées.

Dans l'impossibilité de pénétrer l'arrière-pensée de chacun de ces hommes, il est seulement permis de conjecturer l'idée qu'ils se font d'eux-mêmes : ils ont, pour la plupart, vécu, dès 1789, dans le tourbillon révolutionnaire; ils ont participé, ou, tout au moins, assisté à tous les mouvements populaires, partagé les passions et les haines des grands meneurs. Plusieurs ont été témoins ou acteurs des exécrables boucheries des prisons; quelques-uns ont siégé comme juges ou comme jurés aux côtés de Fouquier-Tinville et fréquenté dans les coulisses des sanglants tribunaux; d'autres, agents de la Sûreté géné-

rale, ont perquisitionné chez les suspects et approvisionné l'échafaud. Quand on a joué dans de tels drames, peut-on oublier? Peut-on oublier les pleurs, les supplications des enfants dont on emmène le père, la mine éperdue du malheureux qui se débat sous les coups de sabre, ou la sainte résignation d'une victime dont on vient de prononcer l'arrêt de mort? Ceux qui ont vu ces choses doivent redouter de se souvenir : c'est, sans doute, pour cela qu'il leur faut l'excitation des coups de main, les trames des complots, et qu'ils recherchent leurs pareils, se coalisent et s'affilient pour lutter contre toute réorganisation sociale dont ils se sentent exclus à jamais. Alors dans cette solitude de Mahé, dans le silence, dans l'inaction déprimante, sous ce ciel brûlant d'où tombe une assoupissante torpeur, les spectres qu'on a crus repoussés apparaissent et on voudrait s'agiter toujours pour chasser les rappels du passé qui menacent de tourner aux remords.

Les colons voyaient avec une préoccupation justifiée circuler librement dans l'île ces révolutionnaires en non-activité qui, semblait-il, chômaient dans l'attente de quelque événement. On savait qu'ils avaient refusé les terrains que leur concédait le Gouvernement, et cela ne rassurait pas; on savait aussi qu'ils témoignaient « le désir de retourner promptement sur le territoire français » et ce désir irréalisable cachait, supposait-on, quelque projet ténébreux, car, à moins qu'ils n'y allassent dans l'intention d'assassiner Bonaparte, ils ne pouvaient raisonnablement ignorer que la France était le seul pays au monde qui leur fût interdit. Ils n'avaient donc pas abdiqué; or, ce que l'on craignait surtout, c'était leur influence éventuelle sur les nègres : ces purs égaux, on n'en pouvait douter, avaient applaudi le décret de la Convention proclamant l'abolition de l'esclavage. Ce décret, rendu par des législateurs siégeant à deux mille lieues des colonies, avait été accueilli bien différemment par les blancs obligés de vivre outre-mer en contact perpétuel avec les esclaves : en bon nombre de possessions, ces derniers avaient, par des ruines et des massacres, inauguré leur indépendance. Ceux de Mahé, soigneusement tenus dans l'ignorance de la loi qui les libérait, demeuraient soumis et fidèles. Si quelqu'un des déportés leur prêchait l'insurrection, qu'advierait-il des soixante et quelques blancs en lutte contre deux mille nègres excités par

les anarchistes qui, eux, n'avaient rien à perdre, et pourraient, par ce moyen, s'emparer de toute la colonie?

Les déportés n'étaient pas installés depuis un mois à Mahé que déjà leur présence soulevait un concert de plaintes et de récriminations. Le général Magallon, commandant en chef de l'île de France, adressait directement au Premier Consul un long rapport, insistant sur le danger dont étaient menacées les colonies françaises de l'Océan indien. Sans ménagements, il traite les déportés de « monstres réclamés par les déserts ». La liste des cent trente proscrits désignés par le Premier Consul comprend un nom qui l'a bouleversé, « le nom du misérable qui a dénoncé mon père », écrit-il; il est indigné de l'indulgence du ministre qui recommande de traiter ces scélérats « avec bonté », et aussi du sans-gêne avec lequel on agit envers l'île de France. C'est la première fois, depuis des années, que le Gouvernement pense à elle, et pour envoyer dans ses parages une bande de malfaiteurs, de coupe-têtes, de bourreaux, chargés de forfaits et de malédictions! D'ailleurs, il considère Mahé comme perdu, car bientôt ces assassins y régneront en maîtres.

Cette attitude du général Magallon ne contribua pas à calmer les inquiétudes des colons de Mahé : si ce militaire avait peur des déportés, bien qu'ils fussent à trois cents lieues de lui, combien devaient trembler les habitants des Seychelles, réduits à cohabiter avec eux? Plusieurs, pour disperser les forces de ces perturbateurs, en logeaient un chez eux et l'employaient aux plantations, ce qui permettait de le surveiller de près. D'autres préférèrent quitter l'île et tout abandonner plutôt que risquer l'égoûtement qu'ils jugeaient imminent. Une troupe de tigres et de jaguars aurait été débarquée à Mahé, que la terreur n'y eût pas été plus vive.

Les lettres que les colons adressent au Conseil général de l'île de France sont éplorées : le géographe Malavois annonce sa résolution de fuir cette île qu'il habite depuis treize ans et où il n'a cherché qu'à faire le bien; il emmène avec lui sa famille pour la soustraire à la promiscuité « d'êtres signalés à toute l'Europe comme ennemis déclarés de tout ordre social, avides de meurtres et dont le seul aspect met en fuite l'honneur et l'innocence ». Les frères Savy, tous deux époux et pères de famille, fixés à Mahé depuis 1786, écrivent : « Nous nous trou-

vous confondus avec des hommes que la métropole a jugés coupables; notre cœur répugne à vivre parmi eux et, voulant inspirer à nos enfants des sentiments honnêtes, nous désirons sortir d'un lieu où nous avons tout à craindre. » La veuve Josse, soucieuse de sauver sa famille, « abandonne les trente noirs qui sont toute sa fortune et réclame son passage à l'île de France ». Un groupe de cultivateurs envie ceux qui ont pris le parti de désertir « une colonie proscrite où les agitateurs trouvent protection »; mais « ils n'ont pour eux et leurs enfants que le terrain qu'ils possèdent; ils ont bien de la peine à en faire le sacrifice »; et ils terminent leurs doléances par ce post-scriptum qui a son prix : « Les déportés eux-mêmes conviennent que, parmi eux, il y en a une vingtaine qui sont capables de tout. »

Telle était, en effet, l'opinion qu'ils avaient les uns des autres et les historiens de parti pris, proclamant, avec une indignation factice, que Bonaparte a choisi pour victimes les plus recommandables des patriotes, seraient assez gênés s'il leur fallait citer, à l'appui de leur thèse, ces lignes écrites par les proscrits eux-mêmes : « Dans le nombre des individus mis en surveillance hors du territoire européen de la République, il en est plusieurs qui ont expié leurs fautes passées et quelques-uns que l'esprit de parti s'est complu à désigner précipitamment comme complices du 3 nivôse; il en est aussi dont le nom seul commande une exécution éternelle... il est juste de les abandonner à leurs remords. »

EXPULSION DES PROSCRITS

Un incident assez grave donna l'alarme décisive. Certain des internés était signalé, depuis quelque temps, par « sa mauvaise conduite » et son « manque de respect aux personnes et aux propriétés ». C'était l'un des passagers de la *Flèche*, Louis-François Serpolet. Trois mois avant l'explosion de la machine infernale, une femme Duclos, gantière, se présentait, très émue, à la Préfecture de police et dénonçait un homme « qui la courtisait »; ouvrier bonnetier sans travail, il vivait dans un taudis de la rue de la Calandre et se cachait sous le sobriquet de *Lyonnais* : il s'était annoncé à la femme Duclos comme étant « le Brutus de la France », et lui avait

révélé qu'il s'éait chargé d'assassiner le Premier Consul moyennant trois cents louis. On le reconnaîtra à ce signe particulier « qu'il ne sort pas dans les rues sans porter sous son bras un petit chien carlin aux oreilles courtes ».

Aussitôt une note secrète du préfet ordonne de surveiller et d'arrêter ce Lyonnais : les agents courent rue de la Calandre, en visitent toutes les maisons et ne trouvent personne répondant au signalement indiqué. « On en conclut que Lyonnais se dispose à se mettre en campagne pour exécuter son criminel projet. » La femme Duclos, interrogée de nouveau, reconnaît qu'elle s'est trompée : ce n'est pas rue de la Calandre, mais rue Galande, qu'habite Lyonnais : il est ordinairement vêtu d'une carmagnole faite d'une étoffe dont elle dépose l'échantillon : qu'on se hâte, c'est dans trois jours que ce fanatique doit tuer le chef du Gouvernement. Lyonnais est arrêté, conduit à la Préfecture : c'est un garçon de trente-sept ans, aux cheveux bruns, aux yeux gris roux, nez gros, joues creuses, visage grêlé ; il proteste de « son amour et de sa reconnaissance pour Bonaparte » ; il est victime d'une femme de débauche qui, irritée de son refus de vivre avec elle, l'a dénoncé. Peut-être se serait-il tiré d'affaire, s'il s'en était tenu à cette déclaration ; mais il parla trop : il dénonça, pour son compte, un policier louche, arrêté pour concussion ; on apprit qu'il était en relations suivies avec des anarchistes surveillés, et quand, en nivôse, fut établie la liste des « mauvais sujets » dont on épurait Paris, Serpolet dit *Lyonnais* sembla posséder tous les titres à y figurer. Depuis son arrivée à Mahé, étant célibataire et sans métier bien défini, il supportait allègrement son exil ; ses compagnons, Laurent Derville, officier réformé, arrêté dans des circonstances presque identiques, et le marseillais Magnian, étaient les bamborcheurs de la bande.

Laurent Derville passait pour « bel homme » ; on croit comprendre que, à Paris, cet avantage constituait sa principale profession. A Mahé, pour ne point changer de métier, il se logea dans la maison d'une négresse libre, nommée Vola-Malaëfa, chez qui se donnaient des bals sans prétention au décorum. Laurent Deville invita Magnian à l'une de ces petites fêtes et, de retour à l'Établissement, celui-ci, « très facétieux de son naturel », contrefit si grotesquement les figures et les pas de la danse nègre, qu'il fit naître, dans le cœur de ses compagnons,

le désir d'être initiés à cette « chorégraphie » réjouissante. De ce nombre était Serpolet; il ne connaissait pas la route de l'habitation qu'occupait la joyeuse Vola-Malaëfa et il s'y fit conduire par un nègre qui retrouva chez la dame plusieurs de ses camarades; on dansa, on soupa, on but et là se borna, au dire des déportés, cet innocent délassement. La version des colons est bien différente: ils ont, eux, le « préjugé de la couleur »; se commettre avec un nègre est, à leurs yeux, la plus infamante des vilenies. Sur la rumeur provoquée par ce scandale, Quéau-Quinssy convoqua les notables de l'île et quelques-uns des déportés: il fut avéré que la conduite de Serpolet « portait atteinte à la tranquillité et à la sûreté des habitants, aux mœurs, aux usages et à la subordination établie dans l'île »; on apprit que, au cours de cette « orgie », il s'était tenu des propos incendiaires tendant à la perte de la colonie. En conséquence, Serpolet et les nègres Germain et Jolicœur, appartenant à la femme Vola-Malaëfa, ainsi que Fernando, esclave de Quinssy, seront provisoirement emprisonnés puis transportés à l'île aux Frégates, pour y être déposés jusqu'à ce qu'il en soit autrement ordonné. L'île aux Frégates est un rocher aride et inhabité, perdu en mer, à huit lieues de Mahé. L'arrêt fut rendu à l'unanimité des voix, et ceci étonne, car neuf des déportés, Vanheck, Dufour, Corchant, Lefèvre, Lacombe, Monneuse, Magnian, Thirion et Pepin-Desgrouhette, signèrent ce jugement sommaire, sans pitié pour leur compagnon d'exil. Il était donc bien coupable, puisqu'aucun d'eux n'intercéda en sa faveur.

Quand les pièces de cette procédure d'exception parvinrent à l'île de France, elles y produisirent une sensation profonde. Elles étaient appuyées de plusieurs lettres émanées de colons implorant qu'on vint à leur secours: « Nous l'avons échappé belle, disait l'un d'eux: un de ces déportés avait formé le projet de bouleverser cette malheureuse colonie: deux de ses camarades l'ont dénoncé et, dans la confrontation, il n'a pas osé les démentir. » « Les déportés que l'on a vomis sur notre île... nous donnent bien des inquiétudes, écrivait un autre; nous avons été obligés d'en déporter un avec des noirs dont il était le complice et nous ne supposons pas de meilleures intentions à beaucoup d'autres. » En présence d'un péril si menaçant, l'assemblée coloniale de l'île de France prit « un arrêté

portant peine de mort contre ceux des proscrits qui chercheraient à s'introduire dans cette île. » Puis elle décida, en principe, que ces hommes insociables seraient expulsés de Mahé et « transférés en d'autres lieux ».

C'était ce que souhaitaient la plupart des déportés : depuis la fin de 1801, ils n'étaient plus à Mahé que soixante-six, l'un d'eux étant mort, Fougéon, ancien perruquier devenu concierge à Paris et noté comme « démagogue forcené », et Serpolet vivant en Robinson sur son rocher lointain. La situation devenait intenable : d'une part, les colons s'attendaient à être massacrés ; de l'autre les proscrits, traités en bêtes féroces, n'obtenaient plus de quoi se nourrir : une solution s'imposait, mais laquelle ? Le gouverneur Quinssy s'opposait au départ des internés ; l'assemblée coloniale de l'île de France, seule autorité dont il dépendait quelque peu, décrétait leur renvoi ; le problème paraissait insoluble. Les colons de Mahé entreprirent de le résoudre : l'un d'eux, nommé Planot, avait sur chantier un navire de 70 tonneaux. Il consentait à le vendre, moyennant 60 000 francs. Un autre s'offrait à prendre le commandement de ce bâtiment et s'engageait à conduire les déportés dans un port de France, à la condition que ceux-ci lui abandonneraient, dès l'arrivée, la propriété du bateau qui, construit entièrement en bois de tatamaca, sorte d'acajou très précieux, devait lui procurer un gros bénéfice.

Les proscrits se cotisèrent ; quoiqu'ils fussent à peu près sans ressources, plusieurs possédaient des biens en France ; le riche Vanheck souscrivit une lettre de change de 36 000 francs ; de leur côté, les colons, dans leur hâte d'être débarrassés de leurs hôtes malfaisants, s'imposèrent une cotisation de trois piastres, — environ quinze francs, — par tête de nègre ; mais ils exigeaient que tous les internés s'embarquassent, qu'aucun ne restât dans l'île, et cette obligation impérative rencontrait des opposants. Quelques-uns, en effet, traitaient de folie l'équipée projetée : se risquer, pour une traversée de quatre mille lieues, sur un bâtiment construit et gréé par des ouvriers inexpérimentés, dirigé par un marin d'occasion, c'était, selon eux, courir à la mort. Et puis, espérait-on, en abordant en France, échapper à la police de Bonaparte ? A quoi bon tenter une telle aventure pour être pris au débarqué, réexpédié dans quelque autre colonie ou, tout au moins, jeté dans une oubliette

d'où l'on ne sortira jamais? Quelques-uns enfin, plus rares, s'étant vite acclimatés, ne se déplaiaient pas à Mahé, témoin l'ébéniste Moreau, babouviste et anarchiste furibond : il s'était mis à abriquer des meubles en tatamaca et jugeait ce bois admirable, aussi agréable à travailler que les plus beaux acajous d'Amérique.

L'accord n'était donc pas fait ; on n'en pressait pas moins la construction du navire sauveur ; plusieurs déportés s'y employaient même activement. L'ex-général Rossignol qui, d'ordinaire, se retirait à l'île Praslin, regagna Mahé pour surveiller les derniers préparatifs du départ : le bateau était construit ; il ne restait qu'à le gréer quand, le 22 ventôse (13 mars 1802), dans l'après-midi, une corvette de la République, battant pavillon tricolore, apparaît au large de Mahé et signale son approche par cinq coups de canon. Bientôt on voit une chaloupe se détacher du navire et se diriger vers la terre : elle porte un officier qui se rend ch z Quéau-Quinssy et l'invite à venir à bord. Le gouverneur prend place dans la chaloupe qui s'éloigne aussitôt, ralliant la corvette ancrée en rade. Quinssy y est reçu par le capitaine d'artillerie Lafitte, ayant qualité de commissaire du gouvernement pour une mission confidentielle : il exhibe ses pouvoirs qui lui confèrent droit absolu de réquisition sur le capitaine Hulot, commandant la corvette *le Bélier*, sur le gouverneur des Seychelles et sur tous les habitants de cet archipel. Le but de l'expédition est de rétablir l'ordre et la tranquillité publics, gravement menacés, et d'instruire contre les hommes reconnus dangereux.

Quinssy s'incline et assure de son plus dévoué concours le capitaine Lafitte qui se retire avec lui dans sa cabine, afin d'arrêter les dispositions à prendre pour satisfaire aux intentions du gouvernement. Au vrai, le gouvernement n'est en tout cela pour rien : c'est le Conseil colonial de l'île de France et le général Magallon qui ont assumé la responsabilité d'une mesure décisive qui purgera de leurs pervers intrus les îles françaises de l'Océan indien. L'entretien se prolongea bien avant dans la nuit ; à dix heures du soir seulement, Quinssy rentrait à Mahé, se rendait chez le colon Savy, et lui révélait que, le lendemain, au point du jour, tous les déportés seraient arrêtés et embarqués sur la corvette *le Bélier* stationnée en rade : il faut, très secrètement, aviser les habitants de l'île du

coup de force qui se prépare : ils devront s'armer, et, avec cent nègres de confiance, se rendre chez le citoyen Mondon où aura lieu le rassemblement. Tout ainsi combiné, Quinssy retourne au *Bélier* et passe la nuit à bord. Dès l'aube, la corvette met sous voile, entre dans le port, ses canons tonnent : c'est le signal. Sur-le-champ l'Établissement est envahi par les colons et leurs noirs armés ; les proscrits qui l'occupent sont arrêtés ; les pirogues de l'île et les chaloupes de la corvette amènent ceux qui logent dans les habitations les plus éloignées. Les voilà tous réunis sur l'appontement, et Quinssy leur fait lecture d'une proclamation annonçant la signature des préliminaires de paix entre la France et l'Angleterre : en conséquence de ce grand événement, la situation des îles Seychelles va être complètement modifiée et le Conseil colonial de l'île de France a décidé que les proscrits seront conduits à l'île d'Anjouan, « terre peuplée, abondante en vivres, voisine de comptoirs où s'opère un commerce actif ; les ressources de cette île sont telles qu'un équipage assez nombreux ne l'a quittée, après un long séjour, qu'avec regret. »

Grand émoi ! — Qu'est-ce à dire ? Dans quelle mer est située cette île d'Anjouan ? Pourquoi le secret gardé sur une telle mesure ? — « Si les déportés avaient prévu cette nouvelle catastrophe, ils se seraient emparés, par violence ou par ruse, de toutes les armes des habitants, auraient choisi une position avantageuse et Mahé serait devenu le théâtre d'un combat sanglant. » « Voilà un coup de temps bien adroit », ricane Rossignol qui, partout, s'érige en porte-parole de ses compagnons et passe pour être « leur chef ». C'est la révolte : ils ne partiront pas... Mais ils ne sont pas en force ; les plus violents sont empoignés, conduits à la corvette, mis aux fers ; les autres protestent qu'ils obéiront et l'embarquement s'effectue sans plus de résistance.

Le *Bélier* n'est pas aménagé de façon à les recevoir tous : d'ailleurs, « le but de l'expédition est de reléguer les plus coupables » et une sorte de tribunal s'improvise, composé de trente notables colons convoqués et présidés par le gouverneur Quinssy. Chacun écrit son opinion : trente-deux sont déclarés dangereux ; on leur adjoint Serpolet, ramené de l'île aux Frégates avec les trois nègres qui avaient pris part, en sa société, à la bombance chez Vola-Malaëfa. Les trente-quatre autres,

ramenés à terre, furent reconduits à l'Etablissement en attendant qu'on décidât de leur sort. Pour les tenir en respect, le capitaine Lafitte laissait à Mahé onze hommes de la garnison embarquée sur le *Bélier*; joint aux neuf soldats dont disposait le gouverneur, ce détachement composait une force armée suffisante pour assurer la tranquillité de l'île.

La nouvelle de la paix prochaine et aussi l'embarquement des « mauvais sujets », mettaient en liesse les colons de Mahé; avant le départ de la corvette qui allait emporter leur cauchemar vers d'autres rives, ils allèrent, en corps, remercier les officiers de l'équipage et féliciter le capitaine Lafitte de la façon dont s'était opéré l'enlèvement des démagogues. Si ceux-ci s'attardaient à imaginer que leur réputation de Brutus-sans-culottes et de tyrannicides exerçait encore un prestige sur les populations coloniales, les témoignages de joie délirante suscitée par leur migration étaient de nature à entamer cette illusion.

L'ÎLE D'ANJOUAN

Le *Bélier* mit à la voile le 27 ventôse an X (18 mars 1802). Les trente-trois proscrits qu'il emportait, considérés, on l'avu, comme les plus dangereux de la bande, étaient, à bord, l'objet d'une surveillance incessante. Le Conseil colonial de l'Île de France avait imposé des consignes sévères au commandant de la corvette, Hulot, et au capitaine Lafitte, chargés de mener à bien l'expédition, et il était interdit aux passagers de quitter l'entrepont exigu où on les avait encaqués. La corvette naviguait dans la zone torride et l'air qui pénétrait par d'étroits sabords dans cette sentine était de feu. Trente-trois hommes reclus dans un espace de dix-huit pieds sur douze, — six mètres de long, quatre de large! La chaleur les accablait; ils souffraient d'une soif inextinguible et l'un d'eux a noté qu'on leur distribuait l'eau avec plus de parcimonie qu'aux hommes de l'équipage. « Ils étaient tellement serrés, écrit-il, que le moindre roulis les entassait les uns sur les autres, et l'excessive chaleur les força de se dépoiller de leurs vêtements; mais, nonobstant cet état de nudité, l'eau s'échappait en quelque sorte de leurs pores comme d'une éponge pleine qu'on presse dans la main. » Ils patientaient cependant : Quinssy leur avait

décrit l'île d'Anjouan, où ils allaient vivre, sous un aspect si enchanteur, qu'ils semblaient d'abord résolus à supporter toutes les humiliations et toutes les souffrances dans l'expectative de cette terre promise.

Mais, soit en raison des vents contraires, soit que la corvette fût « mauvaise marcheuse », la traversée s'éternisait : trois cent cinquante lieues séparent Mahé de l'île d'Anjouan et huit jours après avoir levé l'ancre, le navire n'était pas à moitié de la route. Les transportés agonisaient : le capitaine Hulot, rigoureux observateur des ordres reçus, restait insensible aux gémissements, aux cris de désespoir, aux imprécations dont retentissait la cabine de bois surchauffé qui leur servait de cage. Rossignol, le plus impétueux, le plus combatif de tous, obtint de parler au capitaine : « Faites-nous fusiller tout de suite, dit-il ; cette mort sera bien plus douce que le supplice auquel vous nous condamnez ! » Hulot répond sèchement qu'il n'a pas le droit de les mettre à mort. « Eh bien ! puisque vous ne consentez pas à nous ôter une existence qui nous est odieuse, laissez-nous respirer. L'air anime tous les êtres et nous en sommes privés dans l'étroite et obscure prison où vous nous tenez enfermés comme d'infâmes scélérats. » Ainsi l'un deux rapporte-t-il ce discours : Rossignol, bien qu'il fût sans instruction, avait gagné à son commandement en chef et à la fréquentation des grands hâbleurs révolutionnaires une sorte de faconde et un ton d'autorité qu'il prenait volontiers pour de l'éloquence.

Le capitaine du *Bélier* eut pitié : ses passagers reçurent la permission de séjourner chaque jour, « six par six durant une heure, sur le pont ». L'avantage était minime, car le ciel était de braise et quand il fallait affronter, après ce court répit, la suffocante touffeur de la cabine, le séjour en devait paraître plus intolérable.

Combien on regrette de ne point savoir ce qu'étaient les soirées dans cet étouffoir, alors que, l'écoutille fermée, ces parias se trouvaient face à face ! Se faisaient-ils des confidences, se rappelaient-ils les malheureux que, au temps de leur influence, ils avaient dénoncés et molestés ? Imagine-t-on une causerie entre Millière évoquant ses 2 000 fusillés d'Angers et Corchant étalant ses 1 684 morts de Lyon ? Et quelle effarante chronique devait être un entretien entre Bouin, Rossignol et

Mamin échangeant leurs souvenirs et leurs impressions du massacre de la Force! Mais peut-être n'en parlaient-ils pas; peut-être évitaient-ils même de se regarder, par crainte de lire dans les yeux fixés sur eux des choses affreuses qu'ils croyaient secrètes et qu'ils auraient voulu pouvoir oublier. Peut-être aussi n'y pensaient-ils plus. Tous sentaient bien que la réprobation qui pesait sur eux ne leur était point personnelle : la Terreur, personnifiée en leur petit groupe, les rendait également odieux à toute la terre : ils ne purent en douter quand, en approchant de l'île d'Anjouan, le capitaine Lafitte leur adressa ses dernières instructions. « Il va les remettre au roi d'Anjouan, un souverain ami des Français », auquel il les présentera comme de précieux colons « dont plusieurs lui seront utiles et agréables par leurs connaissances des arts et métiers dans lesquels ils excellent ». Tous les frais occasionnés à ce prince par leur subsistance et leur entretien lui seront fidèlement remboursés. Mais le capitaine leur recommande bien « de cacher soigneusement la cause de leur exil »; leur intérêt même est de taire ce qu'ils sont en réalité, sans quoi le roi les repousserait certainement. Suprême avertissement qui dut abattre le peu de fierté qui leur restait de leurs exploits révolutionnaires et les détourner définitivement de se croire d'intéressantes victimes.

Le long voyage se termina enfin et, le 31 mars 1802, le *Bélier* abordait à Anjouan. Les déportés furent gardés à bord; seuls le commandant Hulot et le capitaine Lafitte se rendirent à terre afin de se présenter au roi du pays en ambassadeurs du Conseil colonial de l'île de France.

Anjouan, l'une des îles Comores, quoique peu étendue, — vingt lieues de tour, — était alors partagée entre deux souverains perpétuellement en guerre : celui auquel le gouverneur de l'île de France faisait cadeau des déportés s'intitulait sultan et se nommait Seied-Abdalla. Ainsi que ses principaux sujets, il était de race arabe et professait le mahométisme; le gros de la population se composait de nègres. La capitale, entourée de murailles, comptait 4 000 à 5 000 habitants.

Lafitte fut admis par le sultan, le 1^{er} avril, à sept heures du matin. Après les salamalescs d'étiquette, il remit « au très sublime prince » les dépêches dont il était chargé. Il exposa que, d'après leur contenu, « la très souveraine République fran-

caise, connaissant l'obligeance et l'humanité de sa magnifique personne, lui adressait quelques Français que le gouvernement avait envoyés aux Seychelles. L'impossibilité de les faire subsister convenablement à Mahé oblige la Colonie à les déposer momentanément sur une autre terre... » Et Lafitte s'empresse d'ajouter que le séjour de ses compatriotes à Anjouan sera court; « des vaisseaux viendront bientôt les chercher ». En attendant, les nombreuses aptitudes et connaissances de ces hommes remarquables seront d'une grande utilité au souverain d'Anjouan, tant dans ses démêlés avec ses belliqueux voisins que pour l'assister dans sa défense contre les Malgaches de Madagascar qui ont pour fâcheuse habitude d'envahir le territoire de Seïed-Abdalla et de le ravager sans ménagement.

Le magnifique prince, très soupçonneux, d'esprit lent, et, pour tout dire, passablement abruti, ne formule pas d'abord sa réponse; à une deuxième entrevue qui a lieu le même jour, il avoue sa méfiance : il craint que ces hommes, si capables, lui prennent son pays. Rassuré par les protestations du capitaine Lafitte, il consent à recevoir les trente-trois Français et les trois nègres qui les servent; ces trois nègres étaient, on se le rappelle, les danseurs de chez Vola-Malaëfa, Germain, Jolicoeur et Fernando, relégués avec Serpolet à l'île aux Frégates. Afin d'éviter que le sublime sultan ne revint sur sa parole, Lafitte le pria de signer sur-le-champ l'engagement de bien traiter les Français, de les loger dans la partie la plus saine de son royaume et de leur payer convenablement tous les services qu'il exigera d'eux. En reconnaissance de ces bonnes dispositions, la République offrait à Seïed-Abdalla de magnifiques cadeaux que Lafitte s'empressa d'émunérer : deux canons, cent boulets de calibre, douze barils de poudre, quarante fusils neufs, mille balles de plomb et seize aunes de drap rouge. Le sultan reclama un canon de plus qui lui fut accordé sans difficulté.

Le lendemain, 2 avril, nouvelle conférence : le roi a réfléchi : il a peur que ces Français ne respectent pas les mœurs et ne portent le trouble parmi les ménages de ses sujets. Lafitte promet, au nom de ses compatriotes, qu'ils seront, sur ce point, irréprochables, et, rentré à bord de la corvette, il fait comparaître Rossignol. Il l'invite à user de l'influence

manifeste qu'il exerce sur les déportés pour leur recommander de se conformer aux usages du pays où ils sont appelés à vivre. Il lui conseille de prendre le commandement de ses compagnons et, pour l'assister dans cette mission de confiance, il lui en adjoint quatre qui lui paraissent « par leur éducation » se distinguer des autres proscrits : Lefèvre, l'ancien commandant de la légion de police, de sinistre mémoire, le babouviste Lefranc, Corchant, le bourreau de Lyon, et Vanheck qui, au 12 germinal de l'an III, a conduit les bandes anarchistes à l'assaut de la Convention. Si l'honnête Lafitte avait connu leur passé, — qu'il ignorait certainement, — il lui eût répugné de les désigner au roi d'Anjouan comme la fleur du peloton des compatriotes qu'il recommandait à sa bienveillance. Rossignol ne refusa pas d'exhorter ses camarades à la continence et à la résignation; mais il tint à voir le roi pour s'en expliquer avec lui et Lafitte décida de l'introduire, dès le lendemain, à la cour de Seïed-Abdalla.

Notre histoire abonde en épisodes incohérents et antithétiques; pourtant il y en a peu qui égalent en bizarrerie l'existence de ce Rossignol, enfant de Paris, ouvrier illettré, soldat indiscipliné, bambocheur, contrebandier à l'occasion, batailleur à tout propos. Il était, comme l'a dit son biographe, « un de ces hommes sans lesquels il n'y aurait pas de révolutions ». Aussi l'a-t-on vu dans toutes les « affaires » : à la prise de la Bastille, à l'attaque de Versailles, à celle des Tuileries, aux massacres des prisons; puis il est gendarme, lieutenant-colonel, adjudant général en juillet 1793, et général en chef sept jours plus tard, en remplacement d'Armand-Louis de Gontaut-Biron, duc de Lauzun. Le voilà proscrit, mais indompté, toujours tapageur, emporté et suffisant. Il a quarante-deux ans : c'est un homme de belle taille, aux cheveux grisonnants, au front bombé, aux yeux gris, au visage plein. Sa carrière a été si extravagante qu'il ne s'étonne plus de rien. Ce devait être, néanmoins, un spectacle peu banal de voir ce galopin du faubourg Artoine, ce tyranicide obstiné, en présence d'un roi; et le capitaine Lafitte, quand il le conduisit, le 3 avril au matin, chez Sa Majesté Anjouanaise, n'était pas sans inquiétude sur la façon dont l'ex-babouviste allait se comporter. Il lui fit la leçon, lui conseilla de mettre une sourdine à ses manières égalitaires, qui risqueraient de tout compromettre; le roi ignore

que les Français dont on le gratifie ont été bannis de leur pays par mesure de sûreté; que, pour le même motif, on les a expulsés de Mahé; ses bonnes dispositions ne résisteraient pas à de telles révélations.

Rossignol fut très courtisan; on ne sait pas s'il se prosterna, suivant l'usage, en abordant le tyran anjouanais; mais il joua parfaitement la déférence et l'impénitent sans-culottes qu'il était resté dut frémir en s'entendant jurer obéissance à ce despote ridicule et s'engager à mettre sa grande expérience des choses militaires au service de Sa Majesté dans ses démêlés avec les Malgaches. Quant à Seïed-Abdalla, si, comme il est probable, l'aplomb de Rossignol le fascina, il ne parvenait pas assurément à comprendre pourquoi la France se départait à son profit d'hommes si sages et si éloquents.

Tandis que se prolongeait l'audience royale, on débarquait sur la plage les trente-trois bannis et les trois nègres complétant le groupe des relégués. Il était convenu qu'on leur bâtitait là un abri provisoire; mais le temps avait manqué pour exécuter cette clause du traité et l'abri ne consistait qu'en quelques piquets fichés dans le sable et que recouvraient, en manière de toiture, des feuilles de cocotiers. Sous ce rudimentaire hangar, on déposa les objets fournis par le Conseil colonial de l'île de France pour les premiers besoins des pros crits : vingt sacs de biscuits, une barrique d'eau-de-vie, six gamelles, six bidons et une hache; douze cent soixante-quinze aunes de toile blanche, deux cent aunes de toile bleue, et trois cent vingt mouchoirs à fond gris. Les officiers de la corvette ajoutèrent libéralement à ces fournitures divers ustensiles : deux chaudières en fer blanc, une en cuivre, un baril de bœuf salé, un gril, et une poêle à frire, « remis à la surveillance » des citoyens Rossignol, Vanheck, Corchant, Lefèvre et Lefranc, formant, en quelque sorte, le Conseil de la petite colonie.

Le Belier était sur le point de lever l'ancre quand arriva un officier de Seïed-Abdalla, apportant une lettre adressée au général Magallon, commandant de l'île de France, et par laquelle le roi témoignait, dans son idiome, sa reconnaissance pour la faveur dont il était l'objet : « Il nous est impossible de vous exprimer notre joie à l'arrivée des présents dus à votre générosité, et surtout des troupes que vous avez eu la bonté de nous

expédier. Nous les avons reçues à bras ouverts et les considérerons comme nos frères et nos amis... Nous les garderons auprès de nous, selon vos ordres, le mieux qu'il nous sera possible, et soyez persuadés que nous vous les remettrons à votre première sommation. »

Le Béliet appareillait; il gagna la haute mer et disparut bientôt, naviguant vers l'île de France où il ne parvint que quarante-deux jours plus tard. La patience était, en ce temps-là, une vertu de pratique générale et constante. Magallon dut alors rendre compte au ministre de la Marine de la détermination qu'il avait prise de sa propre autorité, et, sans doute, n'était-il pas très rassuré sur la façon dont son rapport serait accueilli. Vers le milieu de l'an XI, il recut de la métropole une réponse approuvant le transfèrement des déportés hors des îles françaises de l'Océan indien. Le ministre ajoutait de sa main : « L'essentiel est qu'ils ne reviennent pas en France, et que vous les teniez sous une étroite surveillance. » Recommandation tardive et devenue, depuis de long mois, inutile, ainsi qu'on va le voir.

FATUM

Les trente-trois déportés et les trois nègres attachés à leur service, restés sur la plage d'Anjouan, rangeaient sous l'abri rustique qui leur avait été aménagé, les caisses et les barils laissés par la corvette. L'endroit où ils se trouvaient était une terre basse, arrosée par des sources abondantes. L'île paraissait fertile et, en se dirigeant vers la ville où ils comptaient résider, les relégués traversèrent des plantations de maïs et de cannes à sucre; les orangers, citronniers, bananiers et autres arbres à fruits composaient un décor attrayant, et les indigènes, portant un costume assez semblable à celui des Turcs, ne semblaient pas manquer d'une certaine affabilité. Les rares femmes qu'on rencontrait, complètement voilées, ne laissaient rien voir de leur visage; leurs bras et leurs jambes étaient cerclés d'anneaux de métal brillant. A en juger par cette première impression, le pays n'avait donc rien de rebutant : on pourrait vivre là, dans l'attente de jours meilleurs.

Mais en arrivant à la ville dominée par un fort et entourée

de remparts garnis de quelques canons, les déportés en trouvèrent les portes fermées. Tandis qu'ils s'occupaient à se les faire ouvrir, on leur intima, de la part du roi, l'ordre de ne point pénétrer dans sa capitale : ils seront logés hors des murs, en pleine campagne. Aussi stupéfaits qu'indignés de cette flagrante violation du traité, ils retournèrent à leur hutte de feuilles et, pour la première nuit, dormirent sur la terre nue. Le lendemain, ils tinrent conseil, adressèrent à Seïed-Abdalla une plainte respectueuse, et celui-ci leur fit connaître qu'il interdisait aux Français l'approche de sa résidence : pour les faire valoir, le capitaine Lafitte les avait dépeints « comme des hommes intrépides, et le roi redoutait qu'ils employassent contre lui-même leur courage et leur habileté dans le manie-ment des armes ». Pourtant il les autorisait à séjourner dans l'île et à se construire une habitation ; il leur fournirait même le bois et les outils indispensables.

Aussitôt leur parti est pris : ils se bâtiront une maison dont Lefranc, l'architecte, dirigera, la construction. Il se met aussitôt à l'œuvre et trace le plan d'une cabane de trente mètres de long, divisée en trois chambres devant contenir chacune neuf lits : deux ailes en avant-corps étaient réservées, l'une au réfectoire, l'autre à la cuisine et à une petite pièce isolée et garnie de trois lits. Le plan de Lefranc a été conservé, et on ne s'explique pas pourquoi, — puisque le terrain et les matériaux ne lui manquaient point, — il n'a pas aménagé la case de façon à y loger, sous le même toit, tous ses compagnons. Une scission s'était-elle produite parmi les déportés ? Il serait surprenant que ces trente-trois hommes, violents pour la plupart et taquinés par le regret de vieilles complicités, eussent pu vivre fraternellement, sans récriminations réciproques et sans brouilles dans une promiscuité fertile à la fermentation des rancunes.

Sur ce point on ignore tout, car, pour les suivre, à dater du séjour à Anjouan, on a, comme seuls guides, le récit de l'un d'eux et les notes éparses laissées par un autre, relations forcément suspectes, mais où leur échappent parfois certains traits, indices d'un profond mépris pour des criminels tels que Bouin ou Mamin, par exemple, « si horriblement fameux dans les annales révolutionnaires ». Mais, sitôt ce sévère jugement prononcé, le narrateur se ravise et prêche l'oubli des « erreurs » :

« Détournons, dit-il, les souvenirs des jours affreux pour nous livrer entièrement à la pitié qu'inspire l'excès du malheur. » Dans la bouche des victimes de la Révolution, cette maxime était sublime ; dans celle des terroristes bridés, elle apparaît plus intéressée, — et moins évangélique.

D'ailleurs, ils n'en étaient plus à se jouer pour eux-mêmes la comédie des inébranlables convictions égalitaires et ils acceptaient, sans en être offusqués, les services de leurs trois esclaves. Le roi d'Anjouan mit aussi leurs principes à l'épreuve : toujours obsédé par la peur, il leur fit demander si, en cas d'une incursion des Malgaches, les Français, si habiles dans l'art de tuer, consentiraient à prendre le commandement de ses troupes ; « il promettait de leur laisser en toute propriété, pour prix de leur concours, la moitié des prisonniers qui tomberaient en son pouvoir. » Grave problème de conscience et longue discussion. « Cette offre impie fut d'abord rejetée par la plupart des proscrits : des républicains, des hommes dévoués à la liberté, ne devaient, en aucune circonstance, contribuer à augmenter le nombre des esclaves » et profiter de l'horrible commerce de chair humaine solennellement anathématisé par la Convention nationale.

Cependant, « après avoir mûrement réfléchi sur leur propre situation, ils finirent par mettre de côté tous ces beaux sentiments » et annoncèrent au roi qu'il pouvait compter sur eux. Ils jugeaient inopportun de s'aliéner le tyran Seïed-Abdalla qu'ils soupçonnaient renseigné, par quelque indiscret de l'équipage du *Bélier*, sur les causes de leur séjour à Anjouan : de fait, la présence de fameux révolutionnaires dans les archipels de l'Océan indien, l'interdit jeté sur eux par les autorités de l'Île de France, leur expulsion de Mahé, avaient causé trop d'émotion pour être longtemps restés secrets et, jusque sur les côtes d'Afrique, on n'ignorait plus que, chassés de partout, errait dans ces parages une bande de redoutables démons qui avaient mis la belle France à feu et à sang et tué leur roi et leur reine. D'où la méfiance sournoise du timide souverain d'Anjouan et sa répugnance à recevoir dans la capitale ces hommes dangereux.

Ainsi les déportés professaient-ils, à l'égard de ce demi-sauvage, une docilité aussi marquée que l'avait été leur menaçante opposition envers le gouvernement de leur pays. Sans

plus gémir ni protester, ils se promettaient de vivre bien sagement, et travaillaient avec ardeur à la construction de leur baraque. Les supports étant dressés dans un mortier fabriqué de corail blanc calciné, on fit les murs en bois de cocotier et la toiture en feuilles du même arbre. En vingt jours le gros œuvre était à peu près terminé; la case manquait encore de portes et de fenêtres, mais on pouvait, du moins, s'y tenir à l'abri des chaleurs suffocantes de la journée, de l'humidité des nuits et des déluges subits qui tombaient en nappes du ciel subitement obscurci. On avait déjà placé dans les dortoirs des lits de feuillage et on projetait d'élever « un obélisque composé de trente-trois colonnes portant chacune le nom de l'un des déportés », et commémorant, « si loin de la capitale du tyran, ses fureurs et les infortunes de ses victimes », quand l'un des trente-trois mourut. C'était Gerbeaut, âgé de quarante-six ans, le « dérouleur de tonneaux du port au vin », que les notes de police signalaient comme septembriseur. Le mal dont il était atteint depuis peu de jours s'était manifesté par « des douleurs excessivement aiguës, qui se répandaient dans tous ses membres... et arrachaient au patient d'effroyables cris ». Gerbeaut décéda le 26 avril 1802 et ses compagnons inhumèrent son corps à quelques pas de leur nouveau logis.

Deux autres relégués souffraient de semblables crises : le cordonnier Nicolas Paris, qualifié aussi septembriseur; il mourut le 28 et Rossignol trépassa le même jour, en furieux et maudissant jusqu'à son dernier soufite « l'oppresseur de sa patrie et l'auteur de tous ses maux ». « Je mourrais content, criait-il, en se tordant de douleur sur sa couche de feuilles, je mourrais content si je savais que Bonaparte endure les mêmes peines et les mêmes souffrances. » Son décès consterna les déportés, qui voyaient en l'ex-général disparaître un soutien et un réconfort. Le 29, mourait Jean-Louis Gosset, l'un des deux frères qui figuraient également sur la liste des tueurs de septembre; le 30, décéda Jean Dupont, l'ancien domestique enrichi, qui, suivant une note anonyme, était à Paris « la terreur de son quartier ».

Cinq morts en cinq jours, et, sur la plupart des lits, des agonisants geignaient ou hurlaient! Pas un secours à espérer, pas un médecin; l'affolement gagne les rares valides, avec l'affreux soupçon d'un empoisonnement mystérieux et sans

remède auquel tous vont successivement succomber. Qui accuser? Vers qui crier grâce? Et après deux jours de répit, le 3 mai, la mort frappe en un matin trois des déportés : Louis Moreau, l'ébéniste babouviste, J.-B. François Georget, encore un septembriseur, et Jacques Brabant, ancien policier de la Terreur, Le 4 meurt Bouin, jacobin notoire, intime de Carrier, le noyeur de Nantes. Le 5, deux décès : Ambroise Marconnet, ancien concierge de prison, « exclusif de la grande sorte », et le Bordelais Alexandre Petit Mamin, « le trop fameux septembriseur et assassin ». Il avait eu, disait-on, pour maîtresse, « une des plus célèbres actrices de Paris ». Le 7, on enterre le tailleur de la rue Saint-Nicaise, Bertrand Lacombe, ex-membre de la Commune robespierriste; Pierre Le'èvre, l'ancien commandant de la légion de police, et Saint-Amant, comédien et guillotineur émérite : il écrivait de Lyon à Collot d'Herbois, autre histrion sinistre : « Tu peux venir jouer ici la comédie, j'ai fait couper tous les sifflets. »

Le surlendemain, 9 mai, cinq de ceux que la contagion n'avait pas atteints, fous d'épouvante, quittèrent la baraque et s'enfuirent : c'étaient Pachon, Lagéraldy, Vauversin, Magnian et Jean-Marie Gosset, le frère du mort. Le 10, expirent le « garçon de chantier » Frenière et François Millière, le fusilleur d'Angers, l'élève et l'émule de Carrier. Le 14, meurt, et toujours du même mal qui brûle les entrailles et tord les membres, Jacques Taillefer, dénoncé comme septembriseur; le 16, mort de Serpolet, dit *Lyonnais*, dont on a plus haut esquissé le portrait; le 18, mort de Charles Tirot, le 19, mort de Nicolas Soulier, le 20, mort de Thirion. Des trente-trois débarqués par le *Belier*, six semaines auparavant, sept restaient, sept seulement, consternés, abattus, stupides d'horreur; et, de ce nombre, quatre étaient aux prises avec le mal inconnu auquel vingt et un de leurs camarades avaient succombé. Le surlendemain du jour où mourut Thirion, les quatre malades se trouvèrent seuls dans la cabane; leurs trois compagnons épargnés par la maladie avaient disparu, chassés par la peur, hors de ce lieu maudit dont la mort semblait faire son domaine, et abandonnant les quatre moribonds : l'architecte Lefranc, le cafetier Chrétien, le gardien de prison Sonnois, et Joly, le septembriseur, exténués de souffrance, gisants sur leurs couches de feuilles, dans la case sans portes ni fenêtres, et

torturés par l'angoissante incertitude de leur sort. Lequel des quatre mourra le dernier?...

D'un mot tracé par le rédacteur de la relation écrite par Lefranc, on croit discerner qu'une lueur pointait dans l'esprit de celui-ci, et qu'il apercevait une certaine corrélation entre le passé lourd de fautes et l'épreuve affreuse qu'il subissait. Essayait-il de se persuader que les plus frappés étaient les plus coupables et que le sort vengeur se satisferait de leur châtiment? On ne peut guère douter que l'idée de l'expiation germait alors dans ses cauchemars fiévreux, car voici la réflexion que l'éditeur de son mémoire insère dans sa narration : « Quelles erreurs, quels torts,... nous allions dire quels crimes, ne seraient pas rachetés par de si grandes infortunes? Lefranc et Sonnois n'étaient certainement pas des plus coupables; et Joly avait surtout cédé à une haine implacable contre les chefs du gouvernement. Chrétien seul... » Ces points de suspension, cette allusion à la haine implacable de Joly contre Bonaparte, — accusation dont on ne trouve pas mention dans son dossier, — établissent, semble-t-il, que ces lignes sont de Lefranc lui-même, bien renseigné sur les hommes au sort desquels il allait se trouver lié.

Car il ne mourut pas à Anjouan et ses trois derniers compagnons se rétablirent également; mais quelle convalescence! Les chaleurs du jour étaient écrasantes, les brumes de la nuit fraîches et meurtrières; les vingt et un cadavres, « à peine enterrés » à quelques pas de la case, « attiraient des nuées d'oiseaux de proie qui remplissaient l'air de leurs cris lugubres. » Les trois esclaves, amenés de Mahé, n'abandonnaient pas les malades; l'un deux, Fernando, intelligent et empressé, paraissait leur être très attaché. Et puis ils recevaient la visite « d'un ami », d'un naturel du pays, Bombejack, sorte de nain qui « les avait pris en affection et compatissait à leurs tribulations ». Par lui il apprirent que leurs cinq camarades, enhuis le 9 mai, s'étaient procuré une barque dans l'intention de gagner l'île Comore; les trois autres, partis plus récemment, avaient dû s'embarquer dans l'espoir d'atteindre Zanzibar, comptoir important de la côte d'Afrique où font escale des navires de toutes les nations. C'est bien probablement encore l'insulaire Bombejack qui conseilla aux quatre convalescents d'obtenir du roi d'Anjouan l'autorisation de quitter la plage et

de s'établir dans la ville. Seïed-Abdalla ne devait plus craindre que ces moribonds le dépossédassent de son trône. Le franc se traîna jusqu'au palais royal ; « son corps décharné, son teint livide, ses yeux éteints par la souffrance, offraient l'image d'un fantôme sortant du tombeau ». Son aspect parut atteindre le roi qui permit au solliciteur et à ses trois compagnons de prendre un logement dans sa capitale.

L'état de leur santé s'y améliora ; mais, sous le pernicieux climat d'Anjouan, tout espoir de guérison était illusoire. Les déportés rêvaient de Mozambique, la grande colonie portugaise dont on disait merveille : commerce actif, nombreux comptoirs européens et proximité du cap de Bonne-Espérance. Aussi, profitant des bonnes dispositions de Seïed-Abdalla qui, fréquemment, daignait s'informer avec intérêt des progrès de leur rétablissement, ils le prièrent de leur faciliter le passage à cette terre heureuse où s'offriraient des occasions fréquentes de rentrer dans leur pays. Ce projet n'est pas approuvé par le roi : il allègue, pour en détourner ses hôtes épuisés, que la France les lui a confiés et qu'il ne peut s'en dessaisir ; d'ailleurs il n'a ni les bateaux ni les ressources nécessaires à la longue traversée d'Anjouan à Mozambique. Comme il s'ingénie cependant à leur être agréable, il les engage à gagner la grande Comore, l'île voisine, où règne son frère Monié-Bickar-Amadi ; il leur donnera pour celui-ci une chaude et amicale lettre de recommandation et ce souverain charitable leur fournira les moyens d'entreprendre le voyage tant désiré. Il leur remit, en même temps, une note de quinze cents piastres, montant des frais que lui a occasionnés le séjour des Français dans ses États ; la signature des quatre survivants lui permettra d'obtenir, du gouvernement de l'Île de France, le remboursement de cette somme.

Ils signèrent, malgré les conseils de Bombejack, le nain généreux qui les avait pris sous sa protection ; il voulut avoir connaissance de la lettre royale de *recommandation* ; elle était écrite en arabe et, bien entendu, aucun des déportés n'avait pu en déchiffrer un mot. Bombejack la leur traduisit. Voici ce que Seïed-Abdalla mandait à son frère :

Je vous envoie les quatre Français qui me sont restés ; vous vous en débarrasserez de telle manière que vous croirez convenable. Ces hommes ne possèdent plus rien et j'ignore si l'assemblée coloniale

de l'île de France remplira ses engagements envers moi. Ainsi défaites-vous de ces Français le plus tôt que vous pourrez. Ils veulent aller à Mozambique ; mais il ne nous convient pas de faire aucune dépense pour ce voyage.

Cette perfide missive réveillait d'affreux soupçons : le roi, si empressé à « se défaire » de ces expatriés sans argent, n'avait-il pas provoqué le mal mystérieux auquel vingt et un d'entre eux succombèrent ? Il était temps de quitter Anjouan. Les quatre parias, munis, pour tout passeport, d'une lettre de Bombejack à l'un de ses amis de Comore, pourvus de vivres que le nain et le gouverneur de l'île, à l'insu du roi, leur procurèrent, s'embarquèrent sur une chelingue amarinée par seize noirs esclaves, pris au hasard, et tout aussi ignorants de l'art nautique que le capitaine qui les commandait. Mais avant de quitter Seïed-Abdalla, les fugitifs, à sa demande expresse, durent lui témoigner leur reconnaissance de ses bons offices. Si la lettre qu'ils lui adressèrent ne leur fut pas dictée et arrachée par la contrainte, elle est véritablement inexplicable de la part de fiers démocrates qui se flattaient de n'avoir jamais courbé le front devant aucun tyran. En voici le texte :

Nous soussignés, Jean-Baptiste-Antoine Lefranc, Pierre Nicolas Chrétien, Charles Sonnois, René Joly, tous restants des trente-trois Français déposés dans ce pays, certifions que Sa Majesté le roi d'Anjouan nous a reçus avec bonté et humanité, que pendant l'espace de près de trois mois... il a eu égard à toutes les demandes que nous lui avons faites, qu'il a eu tous les soins, tous les égards dus au malheur ; de plus qu'étant malades, Sa Majesté nous a fait délivrer tout ce qui était en son pouvoir et tout ce que nous demandions et désirions pour le rétablissement de notre santé... Le roi d'Anjouan est un homme probe, humain, en qui l'on peut se fier : il nous a traités en bon père. C'est pourquoi nous lui avons délivré le présent certificat et avons signé.

Lefranc, Joly, lieutenant de la 34^{me} division militaire, Chrétien, Sonnois.

Que des hommes abandonnés de tous, repoussés de partout, se résignent à de telles platitudes, cela s'explique ; mais comment assortir cette servilité envers un despote poltron, hypocrite et rapace avec l'irréductible rébellion contre le héros victorieux

dont ils se sont refusés à subir la glorieuse domination? Haine de toute suprématie, basse envie du succès d'autrui ou regret des gâchis profitables? Le mal révolutionnaire les tient encore et l'idée qu'ils se forgent du Bonaparte abhorré en est un symptôme certain. Le journal de Lefranc est truffé d'invectives contre « l'oppresseur » qui, tandis que ses victimes souffrent, « vit au sein de toutes les voluptés, s'enivre de tous les plaisirs que la mollesse parisienne peut offrir, et repose paisiblement sous des lambris dorés ». On reste confondu que ces inepties frelatées aient pu, — et peuvent encore, sans doute, — enivrer des hommes ayant des prétentions à la politique.

Seul des quatre, Chrétien, le cafetier de la place Favart, qui a servi tant de chopines aux matamores de l'armée révolutionnaire, Chrétien, — alors que malade parmi les mourants dans la case de la plage d'Anjouan, il a vu lui apparaître le *Index* des tragédies antiques, — demeure, depuis lors, sombre et hanté de lugubres images. Il s'embarque pour Comore avec ses trois compagnons, dans la dernière semaine d'août 1802 : la traversée est dure, car la chelingue tient mal la mer et l'équipage est inexpérimenté.

Après cinq jours de navigation, on atteint l'île Comore; mais l'endroit où l'on aborde est très éloigné de la ville capitale de Monié-Bockar-Amadi, l'un des rois du pays. Pour y arriver, il faudrait traverser toute l'île sous un ciel de feu, par des montagnes sans routes ni sentiers. On préféra donc jeter l'ancre dans une baie solitaire et attendre les vents favorables. Relâche de trente-six jours dans l'atmosphère brûlante de la zone équatoriale.

Chrétien gémit, se lamente; ses visions l'obsèdent; durant deux semaines, ses compagnons croient qu'il devient fou. Il n'est pas fou; il se rappelle : se retrouve-t-il en pensée dans son café, rempli des soldats de Ronsin, alors qu'on ne parle que de meurtres, de pillages, de guillotine, et que lui, pour exciter les clients à boire, entonne les couplets persuasifs : *Massarrons! massarrons!* Ou bien entend-il la voix de Cambon du Gard, l'accusateur public du tribunal réparateur d'après Thermidor, disant, lors du procès de Fouquier-Tinville : « Chrétien est un homme de sang, le fléau de sa section, n'ayant jamais, en sa qualité de juré, voté que la mort, exécuteur des mandats d'arrêt qu'il décernait lui-même. » Ou

encore se voit-il, au banc du jury, ayant en face de lui la reine de France qu'il va condamner, toute pâle dans sa robe de veuve, les traits flétris, les cheveux blancs?... Ces fantômes le harcèlent; il délire, il craint la mort : « Non que je regrette la vie, criait-il; mais mourir sans avoir pu réparer par un peu de bien une partie du mal que l'on a fait! Cette pensée est affreuse... »

Au moyen d'un renfort de nègres enrôlés par Fernando et ses deux acolytes, envoyés dans l'île en reconnaissance, on put enfin reprendre la mer et poursuivre le voyage à la rame, sans perdre de vue la côte. Après un jour de navigation lente et pénible, on vit s'élever à l'horizon un nuage noir qui, chassé par une violente rafale, creva bientôt en torrents d'eau. La chelingue, poussée hors de sa route vers la haute mer, claquée par les vagues furieuses, a perdu toute direction. En vain les déportés crient à l'équipage d'amener les voiles; les nègres, immobiles d'épouvante, ont cessé toute manœuvre. Et soudain, une trombe tourbillonnante s'abat sur le frêle navire qui se retourne, se vidant de tout son équipage et de ses passagers. Chrétien et Joly s'engloutissent : les nègres, après un profond plongeon, se raccrochent au bateau qui surnage; la quille en l'air, et parviennent à s'y hisser. L'un d'eux repêche Lefranc à demi asphyxié; Sonnois est également sauvé et, sur les flots tumultueux, sous les coups brutaux du vent et le cinglement des cataractes célestes, l'épave erre, à six lieues des côtes, chevauchée par vingt-sept naufragés sans cesse fouettés par les vagues et qui, pour maintenir le bateau en équilibre, aux brusques balancements que lui imprime le ressac, se penchent précipitamment du côté opposé, crainte qu'il se retourne de nouveau et coule à pic en les entraînant dans l'abîme.

G. LENOTRE.

(A suivre.)

DIX CONGRÈS DE PRESSE LATINE

La Presse latine célébrera, en 1931, son dixième Congrès international. Entre ses assises annuelles, dans les diverses capitales d'Europe et d'Amérique, elle a tenu à Paris, siège de son bureau permanent, plus de cent banquets mensuels, où la solidarité des nations latines a été célébrée en français, en italien, en espagnol, en portugais, en roumain, par tous les hommes d'État de l'après-guerre, de M. Mussolini à Primo de Rivera, de Bratiano à M. Poincaré, de M. Herriot à M. Painlevé et à M. Barthou, comme par tous les maîtres du journalisme sud-américain de passage en Europe.

La Presse latine n'a pas inventé la Latinité. L'intérêt d'opposer aux blocs de la civilisation germanique et de la civilisation anglo-américaine autre chose qu'une mosaïque friable de vingt-cinq nations, était apparue à de bons esprits avant la guerre. Son mérite fut de proposer une solution à ce cloisonnement en cinq dialectes, qui donnait à deux cents millions de Latins, — cent en Europe et cent en Amérique, — la sensation déprimante de leur isolement devant deux cents millions d'Anglo-Américains soudés en une seule langue.

Envoyé par le *Figaro* au couronnement du roi Alphonse XIII en 1902, je me rappelle ma joyeuse surprise en constatant, dès la frontière, que mon français et mon latin me permettaient de déchiffrer les premières gazettes ibériques achetées à Irun. Je comprenais la moitié des phrases, je devinais les autres ! Au bout d'une semaine, je les lisais comme j'aurais lu des journaux français ! Même surprise, plus tard, en passant les Alpes et en achetant les feuilles de Rome et de Turin. Parler l'italien m'eût été impossible : le lire était un jeu ! J'étais allé en Allemagne et en Angleterre, je pouvais mesurer la différence. Essayez de lire les journaux de Berlin et de Londres sans avoir

appris l'allemand ou l'anglais! Je découvrais qu'il existe deux sortes de frontières, l'une opaque, l'autre transparente. De ce jour, j'avais découvert la presse latine, si l'idée de l'appliquer à un usage général ne devait me venir que vingt ans plus tard.

Mais quel intérêt pratique, dira-t-on, offrent ces constatations? Est-ce qu'on se nourrit de mots? La Roumanie et le Portugal n'ont pas un point de contact. Qu'auront-ils à se dire? Et si l'Italie et la France sont tiraillées entre des nécessités économiques divergentes, vont-elles, pour les beaux yeux de la philologie, les oublier?

Non, mais les concilier... C'est la marche de l'histoire. L'humanité a passé de la caverne à la tribu, de la tribu à la cité, de la cité au petit État féodal, de celui-ci aux monarchies et aux empires. Depuis la vapeur, l'électricité, l'aviation et la T. S. F., les sympathies n'ont plus à compter avec les distances. L'heure est aux fédérations plus vastes.

Restait à trouver la navette du tisserand, dont le va-et-vient serait capable de raccommoder la trame de cette tapisserie antique et magnifique, que nous avons si fâcheusement laissé ronger par les siècles, et qui s'appelait l'Empire romain.

LE PREMIER CONGRÈS

Dans les premiers jours de 1923, débarquait sur le boulevard un élégant journaliste de Lisbonne. Le binocle miroitant sur un visage sec et nerveux, le verbe bref et saccadé, Augusto de Castro, qui fut depuis ambassadeur au Vatican et à Bruxelles, était alors directeur du *Diario de Noticias*, le plus important organe politique de son pays.

Le journalisme est une profession plus sédentaire qu'on ne croit. Généralement, ces photographes de l'actualité quotidienne voient passer devant leur porte le galop des événements, comme les chefs de gare voient défiler les trains, sans bouger. Mais les Portugais, race de navigateurs à l'étroit sur la proue de notre vieux continent, sont nés avec de longues ailes d'oiseaux de mer. Les grands coups d'ailes ne leur font pas peur.

Augusto de Castro venait à Paris avec l'idée ambitieuse de rassembler un Congrès des journaux qui s'écrivent dans les cinq langues latines et qui, menacés du même péril, — l'uni-

versalité de la langue anglaise, — persistaient à l'ignorer. Il lui fallait un journaliste parisien ouvert aux mêmes craintes. Il vint me trouver.

Né sur cette Meuse wallonne de la Belgique qui prolonge la Meuse lorraine d'un Poincaré, grandi sur ces marches du monde gaulois d'où l'on voit venir les invasions germaniques, j'avais fondé, quatre ans avant la guerre, le journal *Paris-Midi* au retour d'une enquête en Amérique centrale, où je venais de suivre la lente pression des Américains de New-York sur les Américains du Sud.

Le correspondant d'Augusto de Castro à Paris, M. Paolo Osorio, n'eut qu'à nous mettre en rapports. Nous fûmes tout de suite d'avis qu'il fallait organiser un Congrès.

— A Paris?... C'est difficile : Paris en a tant vu de Congrès !

— Alors, en France. Mais où ?

Ce fut à Lyon. Lyon avait un maire lettré et normalien, que l'idée latine devait toucher, et ce maire inaugurerait une foire commerciale à laquelle la présence d'une centaine de grands journaux étrangers ne serait pas pour déplaire. M. Édouard Herriot, dès qu'on lui en eut soufflé mot, accueillit le projet :

— Je vous donne carte blanche ! me dit-il. Vos invités seront les miens. Envoyez-moi la liste.

Elle ne fut pas longue à dresser. J'y mis tous les grands journaux des pays latins d'Europe et des républiques latines d'Amérique.

Le Congrès, ouvert par M. Herriot dans la salle du Conseil de son monumental hôtel de ville Louis XIII, dont les pierres noircies par le temps nous donnaient une si belle leçon d'ordonnance classique, élut pour président un Français. M. Henri de Jouvenel. On y discuta avec passion tous les moyens de propagande propres à faire pénétrer chez deux cents millions de lecteurs, épars à travers deux continents, le sentiment d'une solidarité ethnique.

La sténographie de ces premières séances forme un respectable *livre gris*, où l'on trouve déjà toutes les questions que nos Congrès ultérieurs ne devaient cesser d'agiter, car elles ne seront résolues qu'avec le temps. Il faudra encore bien des campagnes de presse pour obtenir l'échange des étudiants entre nos universités, grâce à une équivalence des examens intermé-

diaires qui permettrait à un jeune étudiant français d'aller passer un an à Bologne, à Salamanque ou à Coimbre, sans perdre son rang parmi ses camarades... Bien des années pour réaliser la création méthodique d'un cinéma latin, bien des efforts pour obtenir que l'Amérique latine ait ses agences télégraphiques et ses câbles autonomes ! Et d'autres et d'autres ! Mais le mérite de ce premier congrès fut de définir dès l'origine notre but et notre domaine.

Les questions de solidarité politique ou douanière n'étaient pas notre affaire. Nous n'étions ni des diplomates ni des commerçants, mais des écrivains, et des écrivains assez spéciaux. Aux romanciers et aux poètes de raffiner chacun leur langue nationale. A nous journalistes, il incombait au contraire de jeter des ponts de l'une à l'autre, en communiant sans cesse, en nous lisant et en nous traduisant réciproquement, de façon à créer une atmosphère purement défensive, bornée à l'intellectuel et au sentimental, mais assez vaste et assez cohérente pour sauver notre personnalité et ne pas tomber au rang de peuples colonisés.

Le principe d'un Congrès annuel, se réunissant à tour de rôle dans chacune de nos capitales, fut voté. Restait à fixer un bureau permanent, un centre de ralliement qui fût la Genève de cette Société des nations en miniature. Historiquement, Rome eût paru le centre idéal, mais l'histoire doit parfois céder le pas à la géographie. Les chemins de notre mappemonde latine, dont les capitales s'échelonnent de Bucarest à Mexico et de Bruxelles à Santiago du Chili, se croisent à Paris. Paris fut donc provisoirement accepté, comme pont entre les diverses nationalités placées rigoureusement sur le même rang.

En 1927, le provisoire fut rendu définitif, en même temps que cette égalité fut consacrée par la *Constitution de Madrid*, qui établit un Conseil suprême de neuf membres, cinq Européens (correspondant aux cinq langues), trois Hispano-Américains et un Brésilien, dont le secrétariat de Paris n'est que l'organe d'exécution. Ce Conseil suprême, rééligible annuellement, a pour mission de veiller à l'exécution des directives du Congrès de l'année. Celui-ci est donc souverain, sous cette réserve qu'un vote touchant à la constitution doit être ratifié par deux Congrès successifs. Cette réserve est nécessaire dans un Parlement itinérant dont la majorité se déplace. Les jour-

nalistes locaux y sont plus nombreux que les journalistes venus de l'étranger. En 1927 à Bucarest, en 1928 à La Havane, une majorité roumaine ou cubaine aurait pu bouleverser l'association, tandis qu'une motion votée à Bucarest, puis approuvée à La Havane, aura des chances d'avoir passé au crible des deux pôles de la culture latine et d'offrir réellement un intérêt commun.

AU PAYS DES GRANDS RÊVES

Mais entre le Congrès de Lyon de 1923 qui fonda la *Presse latine* et celui de Madrid, en 1927, qui lui donna sa constitution, se placent les trois Congrès de Portugal, d'Italie et de Belgique qui lui donnèrent sa physionomie en la plaçant devant des crises de croissance.

A Lisbonne, où le président de la République, M. Teixeira Gomes, voulut présider lui-même nos travaux, la *Presse latine* fit la première expérience de leur pouvoir apaisant. Le Portugal était en pleine effervescence intérieure. Les partis firent trêve pour nous accueillir. Aucun journal portugais ne manqua aux séances. Une révolution couvait sous la cendre. Nous devions apprendre par la suite que les révolutionnaires eurent la courtoisie de la retarder d'une semaine, pour ne pas troubler notre harmonie latine dans cette ville exquise, lumineuse et fine, où l'intelligence pétille, mais passionnée et belliqueuse, et qui sent la poudre.

Nous y rencontrions le premier problème de notre jeune union, qui consiste à rassurer la fierté chatouilleuse des petits peuples. Le Portugais, sur terre, se heurte parfois à son grand cousin l'Espagnol, vis-à-vis duquel il n'entend pas perdre un pouce de sa taille. Sur mer, il a devant lui, de l'autre côté de l'Océan, son ancienne colonie brésilienne, vaste comme toute l'Europe, mais où deux millions de commerçants portugais étaient encore une aristocratie restée presque exclusivement d'origine lusitanienne. Journaux portugais et journaux brésiliens formaient ainsi dans notre monde latin une sous-famille, à laquelle se superpose la vaste famille des peuples ibériques, autre problème que nous devions rencontrer plus tard et plus gravement.

Le Congrès de Lisbonne sut ouater élégamment ces pre-

miers heurts, capitonnés dans la douceur de notre latinité retrouvée, au cours d'excursions enchanteresses parmi les orangers de la colline de Cintra et les sapins balsamiques du castel de Bussaco. Nous ne nous lassons pas de visiter des églises dont l'incroyable somptuosité, — autels tout en lapis lazuli et chapes tout en orfroi, — semble offrir les richesses du passé comme gages à l'avenir! Un musée assez inattendu chez ce peuple de marins est le fameux musée des voitures. Il va de la sombre litière en cuir noir de Philippe II à ces étincelants carrosses de contes de fée, qui, suspendus sur deux courroies de pourpre entre quatre roues dorées comme des soleils, ont roulé sur toutes les mauvaises routes de l'Europe du XVIII^e siècle. Croyez-vous qu'un peuple qui a eu de pareils carrosses sur terre, ayant sur mer les galères de Vasco de Gama, s'endorme comme un peuple résigné et sans rêve? Et si la presse latine était un de ces beaux rêves, comment s'étonner qu'il soit né ici?

CHEZ LE DUCE

Notre troisième Congrès, celui d'Italie, fut celui des réalités brûlantes. Il se tint à Florence, au printemps de 1923. De Lyon sous M. Herriot à Florence sous M. Mussolini, le saut politique était large. Il prouva que la solidarité latine plane au-dessus des divergences de régime. Préparé de longue date par notre confrère Croci, qui fut un temps directeur du *Corriere della Sera* et, après comme avant, n'a cessé de rester le bon ouvrier du rapprochement franco-italien, il fut présidé par le plus artiste des grands journalistes de la péninsule, M. Ugo Ojetti, qui vit à Fiesole dans une admirable villa, ordonnée comme un musée et recueillie comme un Campo Santo derrière son rempart de cyprès hiératiques. Ce Toscan est né à Rome, et on connaît l'adage : *Lingua toscana in bocca romana*. Dans le cadre moyenageux du Palazzo Vecchio, que gardent à l'entrée les deux colosses de Michel Ange, son discours inaugural fut prononcé dans un italien si pur que nous l'écoutions comme une musique. Des réceptions fastueuses qui suivirent, la plus magnifique fut celle du palais Pitti, cet Olympe des arts latins, où l'art français, représenté par les admirables Beauvais des chasses de Louis XV, tient royalement sa place.

Nous ne pouvions quitter l'Italie sans aller saluer le chef du gouvernement. Un train spécial nous transporta à Rome. M. Mussolini nous recut au palais Chigi. Son bureau faisait l'angle d'un immense salon vide qu'il nous fallait d'abord traverser dans toute sa longueur. Beaucoup de nos confrères, surtout les Sud-Américains, voyaient le Duce pour la première fois. Il me pria de les lui présenter tous nominalement. Ils étaient soixante. M. Mussolini se fit répéter le nom de chaque journal avec attention. Quelques-uns n'étaient rien moins que fascistes. A tous il accorda la même poignée de main. Je ne l'avais plus revu depuis la prise de Rome, dont j'avais vécu les premières heures à ses côtés. Ces deux années de règne ne l'avaient pas changé. Le geste seul était devenu plus brusque, plus napoléonien.

— Eh bien ! m'interpella-t-il, avez-vous bien travaillé ?

Comme je lui résumais les travaux du Congrès en quelques mots où il était question de l'unanimité des pays latins, *des plus petits aux plus grands*, il m'interrompit :

— Quel est donc le plus grand des pays latins ?

Et il attendit ma réponse en jetant un coup d'œil sur les vingt-cinq pays qui se pressaient autour de moi, jouissant de mon embarras.

— *Signor Presidente !* le plus grand est toujours celui où nous sommes !

— Bien répondu ! concéda-t-il en souriant.

Et, comme si cette malice l'eût mis en belle humeur, il consentit à signer, nerveusement, toutes les photographies qu'on lui présentait.

Après la Rome civile, il nous restait à saluer la Rome religieuse. L'Église n'est-elle pas œuvre latine par excellence, au point que son empire spirituel est resté celui de l'antienne Rome ? Le soir de notre arrivée dans la Ville éternelle, le Dôme de Saint-Pierre et la colonnade du Bernin s'illuminèrent de lignes de feu, embrasement féerique auquel Rome n'avait plus assisté depuis 1870. Je m'empresse de dire que ce n'était pas en notre honneur. C'était en celui d'une petite carmélite, d'une vierge-enfant, consacrée à dix-sept ans, morte à vingt-quatre, sœur Thérèse de Lisieux, dont la canonisation, moins de trente ans après sa mort, faisait la plus jeune sainte du Paradis. Si jeune qu'elle fût, elle avait déjà, au Brésil surtout,

ses multitudes d'adorateurs. Nos confrères brésiliens avaient tous lu le journal de sa vie, le plus séraphique cri d'amour qu'une créature ait lancé vers le ciel depuis saint François d'Assise.

Il était dit que ce Congrès d'Italie resterait pathétique jusqu'à la fin. Il s'acheva à Milan sur une autre coïncidence, celle-ci tragique. Comme la presse milanaise voulait nous faire les honneurs de l'exposition d'art ouverte à Monza, l'exposition fut endeuillée, peu de jours avant notre arrivée, par un accident bizarre, fait pour frapper les esprits superstitieux. Un céramiste de génie exposait un plat colossal, portant en relief une tête de Méduse. Cette tête reproduisait les propres traits de l'artiste, figés dans une expression d'épouvante. Venu à Monza pour surveiller le déballage de cette énorme pièce et ne laisser à personne le soin de la dresser avec précaution contre la muraille, au moment où il la soulevait, ses bras faiblirent, la masse trop lourde vacilla, et de tout son poids retomba sur la poitrine de l'infortuné. Il resta pris sous elle, et expira avant qu'on pût le dégager, la figure convulsée par la même expression d'horreur que celle de sa Méduse.

EN BELGIQUE WALLONNE

Notre quatrième Congrès, celui de 1926, se tint à Liège. La Belgique n'est latine que dans sa moitié wallonne. Mais c'est une moitié qui compte. En 1914, elle a sauvé la Latinité entière.

La civilisation hellénique, quand elle eut à refouler les Perses, dut son salut à la bataille des Thermopyles, qui sauva Athènes. La civilisation latine ne fut jamais plus près de périr qu'en 1914. Si les armées du Xerxès allemand eussent pris Paris, l'Europe du Sud, l'Amérique du Sud seraient devenues des terres à touristes, et leurs capitales de simples villes de plaisir ou d'affaires.

C'est à Liège que la machine à broyer qui devait fonctionner comme un mouvement d'horlogerie, a subi le temps d'arrêt qui l'a cassée net.

Pourquoi tenons-nous tant à ne pas être germanisés, ou slavisés, ou américanisés? Ce n'est pas que nous méprisions la lourde mais solide puissance du génie allemand, l'énergie du

jeune génie nord-américain, mais nous croyons que le nôtre les vaut bien ! Des quatre familles de la race blanche, la famille latine n'est-elle pas celle qui a le plus de soleil dans les veines ?

C'est à ce Congrès de Liège que fut adoptée une motion pratique, celle de la demi-nationalité. Les peuples latins ne pourraient-ils jouir du privilège d'être traités en parents l'un chez l'autre ? Sans doute un Chilien ou un Portugais, débarqué de la veille à Paris ou à Liège, ne peut jouir incontinent de tous les droits d'un indigène. Mais n'est-il pas aussi anormal que ce Latin, qui parle une langue sœur, soit traité comme un Chinois ou un Esquimau ?

On peut donc concevoir pour les étrangers latins un droit de famille : sans leur donner l'électorat politique ni l'accès aux fonctions de l'État, ils jouiraient des droits civils des natifs, de l'égalité fiscale et judiciaire, de l'équivalence pour les titres universitaires. En bref, ils seraient considérés comme des demi-naturalisés.

Ces graves questions débattues à Liège, le Congrès se transporta à Bruxelles et à Ostende, car la Belgique wallonne, par son union avec la Belgique flamande, nous enseigne une vérité consolante. Les races du Midi et du Nord ne sont pas vouées fatalement à se combattre. Elles peuvent contracter des unions fécondes. Le royaume bilingue d'Albert 1^{er} montre à la fois comment on repousse un germanisme oppressif, et comment on collabore avec un germanisme raisonnable.

LA CONSTITUTION DE MADRID

Le cinquième Congrès, qui s'ouvrit à Madrid, le 1^{er} juillet 1927, devait se heurter à des difficultés plus subtiles dans l'intérieur de la Latinité.

Cette Latinité même ne nous était plus contestée, comme au temps où des Allemands et des Américains goguenards soutenaient avec humeur :

— Nous sommes aussi Latins que vous ! Nous faisons nos *humanités* comme vous. Toute la race blanche est latinisée, à l'exception peut-être des Slaves ! Encore les Polonais furent-ils les derniers à prolonger l'usage du Latin comme langue officielle. Mals Oxford et Harvard ne jurent que par les auteurs latins. Le plus solide monument élevé aux antiquités romaines

est dû à l'allemand Mommsen. Laissez-nous donc tranquilles avec vos peuples latins, qui sont par le sang des Gaulois, des Ibères, des Celtes ou des Daces, des Francs ou des Goths, quand ils ne sont pas mulâtres ou métis indiens ! La culture romaine est à tout le monde, le sang romain n'est à personne.

Et plutôt au ciel que cette vue matérialiste de l'histoire fût exacte, et que les querelles de race ne fussent plus qu'un vain mot !

Mais à Madrid surgissait une autre susceptibilité : toute intrusion de Paris ou de Rome dans les relations avec l'Amérique apparaissait inutile, indiscrete et vexatoire. Les journaux madrilènes, après avoir collaboré à la fondation de la presse latine à Lyon, n'avaient plus fait à Lisbonne, à Florence et à Liège que des apparitions furtives. L'annonce d'un Congrès en Espagne provoqua, dans les associations de presse de la péninsule, un accueil si réfrigérant que certains éléments gallophobes crurent l'heure venue de lever le voile et de partir en guerre contre le Latinisme présenté comme une entreprise hypocrite de propagande franco-italienne pour éclipser l'Espagne dans ses anciennes colonies.

A cette calomnie la réplique était simple : l'offre à l'Espagne de prendre elle-même la tête de la presse latine. Ce fut la *Constitution de Madrid* dont j'ai parlé, avec son Conseil suprême de neuf délégués dont la présidence fut décernée au délégué espagnol, le vénérable Francos Rodriguez. Dans l'enceinte imposante du palais du Sénat, sur l'estrade où il reçut l'accolade du chef du Gouvernement, deux cents journalistes, debout, acclamèrent l'illustre vétéran de la presse castillane comme premier président constitutionnel de la République idéale des journaux latins. Le vieil écrivain, à demi paralysé par son état de santé et son émotion, retrouva une vigueur étonnante pour crier sa foi dans l'avenir des races latines :

— J'ai été alcade de Madrid, gouverneur de Barcelone, plusieurs fois ministre. Mais le couronnement de ma vie est dans cet honneur qui échoit à mes derniers jours. Car je ne mets rien au-dessus de la profession de journaliste !

Il faut rendre aux morts justice. Le général Primo de Rivera, en ouvrant le Congrès en grande pompe au palais du Sénat, comme dans le banquet solennel qu'il nous offrit à l'hôtel Ritz en présence de tous les ambassadeurs, sut déve-

lopper en un langage d'homme d'État la nécessité d'une défense commune du patrimoine latin.

Entre une réception à l'A. B. C. et une *corrida de toros* (interrompue, hélas! par la mort du matador, éventré pour avoir voulu esloquer un taureau trop haut encorné), entre un voyage à Tolède et un gala au Théâtre de l'Apollo, tout pavoisé de châles de Manille multicolores, la capitale voulut célébrer la réconciliation de l'ibérisme et du latinisme en recevant le Congrès à l'Hôtel de ville, devant lequel la garde à cheval, en grand uniforme de parade, formait la haie.

Cet Hôtel de ville se dresse en face de la vieille tour où François I^{er} vécut un an captif de Charles Quint. Les deux royaumes latins, à cette époque, étaient si puissants qu'ils pouvaient se battre entre eux. D'autres empires ont grandi depuis lors, qui leur enseignent la nécessité de s'aimer.

BRATIANO CHRISTOPHROS

Le Congrès de Madrid s'était tenu en langue espagnole. En Roumanie, le 1^{er} octobre de cette même année 1927, à Bucarest, dans la grande salle de la fondation universitaire Carol, Yonel Bratiano ouvrit en français notre sixième Congrès, exceptionnellement nombreux. Nous étions venus quatre-vingts, représentant plus de trois cents journaux.

Dans le discours de Bratiano, on distinguait l'écho des craintes que le slavisme bolchévisant aux frontières de Bessarabie inspire à ces anciens légionnaires de Trajan, coincés entre des Russes, des Hongrois et des Bulgares qui ne leur veulent aucun bien. Mais dans un demi-siècle, par le seul jeu de leur natalité, il y aura 40 millions de Roumains, et ils ont prouvé leur puissance assimilatrice en romanisant leur roi Ferdinand, ce Hohenzollern à grand sabre, devenu un savant modeste et doux, qui lisait l'hébreu comme un philologue, adorait les plantes comme un botaniste, et, dans le cas de conscience terrible que lui posa la guerre de 1914, fit tout son devoir.

La Roumanie traversait à cette époque une crise dynastique, correspondant à une crise dans la famille royale, qui ne devait s'apaiser que trois ans plus tard, par le retour du roi légitime. Mais en nous promenant dans les admirables jardins de Sinaia,

nous avions déjà entrevu son successeur, le petit roi Michel. Sur l'esplanade, à la gauche du château, suivi d'une gouvernante et de chiens jappants, il jouait au soleil sur sa patinette. Et le grelot de son rire tintait au-dessus des noirs sapins des Carpathes comme le carillon de la Roumanie renaissante.

A Byzance, les Basileus avaient tous leur surnom. Le président Bratiano fut appelé par l'un de nous *Bratiano Christophoros*. Comme saint Christophe portait l'Enfant-Dieu sur son épaule, ce ministre tout-puissant paraissait alors porter l'Enfant Roi de la Roumanie dans ses bras robustes, pour lui faire traverser un mauvais gué. Qui nous eût dit que ce géant à la large carrure n'avait plus que quelques semaines à vivre ? Du moins à lui comme à Primo de Rivera, la presse latine, qui ne fait pas de politique intérieure, doit-elle un salut de reconnaissance. Après nous avoir harangués à Bucarest, il nous reçut dans son domaine agricole de Florica, en grand seigneur courtois. Je l'entends encore, debout, dans l'embrasure de sa bibliothèque ouverte sur un horizon mélancolique de champs et de forêts d'automne, me confier d'une voix triste ses dissentiments avec l'héritier du trône réfugié en France. Plus tard, quand j'ai approché le prince Carol, je l'ai trouvé tout autre que son adversaire ne me l'avait décrit. Il m'a séduit, comme il séduisait tous ceux qui l'approchaient. Mais Bratiano était inflexible.

Le directeur de l'*Universul*, M. Stelian Popesco, était alors ministre de la Justice. Il se dépensa pour nous faire les honneurs de son magnifique pays, jusqu'à mettre à notre disposition un train de wagons-lits, qui nous promena du Danube aux Carpathes, à travers des villes en fête dont la population masculine venait à notre rencontre à cheval. Les femmes nous jetaient des fleurs du haut des balcons. Les journalistes chiliens ou péruviens, venus des bords du Pacifique, ouvraient de grands yeux devant l'immensité du monde latin.

DANS L'ÎLE ENCHANTÉE

L'année suivante vit notre vague refluer en sens contraire. Le Congrès de 1928 se tint à La Havane. Ce fut une féerie. Imaginez ceci : on vous cueille dans Paris pour vous mettre sur un bateau et, après deux semaines entre le ciel et l'eau, vous vous réveillez dans une île tropicale habitée

par des femmes gracieuses comme des oiseaux de paradis.

Vous vivez là dix jours, durant lesquels le souverain de cette île enchantée ne cesse de vous donner fêtes et banquets, mêlés de chants nègres et de danses créoles, tantôt sur la terrasse de palais blanches comme neige au bord de la mer violette, tantôt dans des jardins de serres chaudes, où des perroquets volent parmi des fleurs inconnues, dans un ciel empanaché par les bouquets de plumes vertes des palmiers. Puis, après deux autres semaines de mer, vous vous retrouvez sur le pavé de Paris, vous frottant les yeux comme au sortir d'un songe.

C'est une date dans l'histoire de la découverte de l'Amérique. Car jamais encore soixante grands journaux du vieux monde n'avaient mis à la voile pour aller découvrir là-bas soixante journaux du nouveau. Ce fut d'abord le choc de deux langues : les premiers ne parlaient que le français, les seconds ne parlaient que l'espagnol. Et chez ceux-ci quelque méfiance ; la plupart n'étaient jamais allés en Europe. Méfiance donc de ces Européens qui venaient leur proposer ils ne savaient trop quelle union. Un combatif journaliste chilien, un grand journaliste argentin, Ramon de French, s'improvisèrent champions de la résistance. Les orateurs cubains, doués d'une étourdissante faculté de parole, parlaient tout le temps et tous ensemble. Les Européens silencieux regardaient avec admiration ces confrères véhéments qui les objurguaient avec de grands gestes, scandant des phrases espagnoles qu'on entendait mal, toutes fenêtres ouvertes à cause de la chaleur, des fenêtres qui donnaient sur une rue sonore du roulement des tramways et du vacarme des affaires.

Mais, miracle du sang et de l'esprit ! aussitôt que l'assemblée eut décidé de se cloisonner en commissions, la tempête s'harmonisa. Dès qu'on put parler sans crier pour se faire entendre, ces orateurs au verbe de feu se révélèrent nourris de froide culture française et de sage droit romain. On avait les mêmes dieux, les mêmes maîtres, les mêmes poètes.

A la fin du Congrès, le rôle des traducteurs n'était presque plus nécessaire. A travers les deux langues, voiles jetés sur la même pensée, les visages transparaissaient, fraternels.

Après que le Président de la République, général Machado, eut ouvert notre Congrès au Théâtre national, avec le même cérémoniel que pour le Congrès panaméricain qui nous avait

précédés, les séances de travail se succédèrent, matin et soir, à la *Casa de los Reporteros*, maison de la presse fort imposante.

Car il ne faudrait pas prendre cette presse cubaine pour négligeable, pas plus qu'il ne faudrait prendre pour minuscule une île plus étroite mais plus longue que la France! La capitale, avec son demi-million d'âmes, nourrit une douzaine de quotidiens batailleurs, dont l'opulent *Diario de la Marina* qui existe depuis cent ans. Un de ces journaux a six avions, qui s'envolent chaque jour de La Havane, emportant l'édition du soir pour la semer dans les provinces. La liberté de la presse y est ardemment défendue. Un directeur de journal mexicain de grand talent, M. Pallavicini, nous arriva exilé politique et même condamné à mort. Mais, au Mexique, ces condamnations n'ont rien de définitif, — tant qu'elles ne sont pas exécutées. Ainsi notre fougueux confrère n'avait-il rien perdu de sa verve. Il proposa et fit voter une motion de *boycottage* perpétuel à l'adresse de tout gouvernement convaincu d'avoir violé la liberté de la presse. C'était plus facile à voter qu'à appliquer. S'engager à ne plus jamais imprimer le nom d'un chef d'État coupable d'attentat à cette liberté sainte, cela pouvait aller — et encore! — pour des chefs d'États secondaires. Les grands ne se laisseraient pas aussi aisément rayer de l'actualité, qui est la loi de notre métier.

Plus modeste fut la résolution de nous abstenir de toute incursion dans le domaine politique. Interdiction nécessaire non seulement à Cuba, mais dans toute l'Amérique du Sud, où notre culture latine doit pouvoir se développer en dehors et au-dessus de ces questions. La dévorante activité industrielle des États-Unis peut être bienfaisante, en tout cas elle est irrésistible. Le bon sens consiste à garder chacun son royaume, le nôtre étant celui des âmes. La Havane n'est-elle pas la preuve qu'une race latine peut garder son âme et sa langue, tout en baignant dans les eaux de New-York pour son commerce? Le président Machado a su faire accepter aux États-Unis cette conception. Il avait voulu notre Congrès latin. Il le présida de bout en bout.

Taillé en force, basané, trapu, le cheveu gris et dru, face massive d'homme d'affaires armée de larges lunettes d'écaille, il parle aux foules avec une voix tonnante, et dans l'intimité avec une bonhomie souriante :

— Il me faut encore trois ans pour achever La Havane que je rêve, me disait-il. Je veux faire venir ici un million d'immigrants espagnols et italiens. Nous n'avons aucun préjugé contre les hommes de couleur, mais l'intérêt de tous est que notre population reste en très forte majorité blanche. Blanche ne veut pas dire nord-américaine. Notre climat est trop chaud pour qu'une race du nord y prenne racine.

L'ambassadeur d'Espagne nous offrit un banquet de trois cents couverts. Celui d'Italie rendit la politesse, en nous lisant au dessert une dépêche vibrante de M. Mussolini. Le Sénat et la Chambre des députés nous admirent aux honneurs de leurs séances. Le Jockey Club, le Yacht Club organisèrent des fêtes nocturnes. Des déjeuners créoles nous permirent de visiter les plantations de cannes à sucre. Une garden-party inoubliable nous promena dans un jardin japonais, fleuri de flamants roses et orné d'un ours blanc ! Mais par dessus tant de divertissements, je crois bien que les poètes de notre caravane, MM. Jérôme Tharaud, Fernand Gregh, Paul Reboux, Jean-Louis Vaudoyer, auront emporté la vision du miroir d'ébène et d'or de nos belles nuits du Vedado, boulevard de douze ou quinze kilomètres bordés de palais, face à cette mer phosphorescente des Tropiques dont Heredia a fait pour jamais une mer frappée au sceau du rêve latin !

Aux journalistes moins rêveurs Cuba laissera des émerveillements d'un autre ordre. Dans les banquets d'Europe, il nous arrive de dîner avec des épouses de grands personnages. Ce sont le plus souvent des dames d'âge canonique. Au banquet du *Diario de la Marina*, mes fonctions de secrétaire général m'assirent entre la femme du président du Sénat et celle du maire de La Havane. L'une avait vingt-cinq ans, l'autre trente, toutes deux en paraissaient dix-huit, et elles étaient aussi jolies qu'elles étaient jeunes !

CHATEAUX DE TOURAINE

Après tant de Congrès en terre étrangère, l'heure paraissait venue de tenir un Congrès en terre française. La presse tourangelles fit valoir que la vallée de la Loire s'y prêtait merveilleusement. La Loire arrose la France des Valois, comme la Seine celle des Bourbons. Et le règne des fils de Catherine de

Médicis n'est-il pas latin par excellence, ayant marié le génie italien au génie français dans ses châteaux comme dans ses costumes? Le dernier ambassadeur de France à Rome, M. René Besnard, est sénateur de Tours. Ce fut dans l'Hôtel de ville de Tours que s'ouvrit, sous sa présidence, notre congrès de 1929.

Les Italiens, venus en nombre, se trouvaient presque chez eux, retrouvant partout les traces de leur Renaissance. La molle et voluptueuse Touraine donne d'abord une impression de paix sybarite et indolente, exclusive de l'effort. Impression d'ailleurs toute superficielle.

La presse tourangelle avait commis l'imprudence de confier l'organisation matérielle de notre randonnée à des gastronomes qui mirent leur point d'honneur à ce que la chevauchée des pèlerins latins n'en sortît point vivante. Tours, Loches, Chinon, Saumur, autant de châteaux forts où une artillerie de sommeliers et maîtres-queux nous attendait de pied ferme. Heureusement, le vin, qui jette à terre un Yankee ou un Germain, à un Latin donne des ailes, et de l'esprit. Sur la terrasse du joli château de Moncontour, un grand seigneur artiste nous recut au soir d'une chaude journée. Un doux soleil de septembre glaçait de rose les eaux de la Loire, somnolente comme un lac :

— Moncontour, nous dit-il, doit son nom galant à une châtelaine de jadis qui, par un soir pareil, émue sans doute par quelques coupes de vin doré, se mit à sa croisée, — que vous apercevez là-haut, — sans chemise, en criant gaiement à ses invités massés comme vous sur cette terrasse : *Vous voyez mon contour!* Le nom en est resté au château...

Il mériterait de rester à la Touraine entière. C'est une province jolie femme. On est enveloppé par son charme. Aussi, le Congrès de la Presse latine prit-il le parti héroïque de fuir cette Capoue pour aller tenir ses séances de clôture à La Baule, où le soufite vivifiant de la mer bretonne nous permit de travailler stoïquement.

DANS QUELQUES JOURS A ATHÈNES

Et maintenant, en attendant le dixième Congrès, qui aura lieu en Amérique du Sud en 1931, le neuvième va se tenir dans quelques jours à Athènes.

Les Grecs modernes, ni même les Grecs anciens, ne rentrent

immédiatement dans la famille latine. Mais sans les dieux helléniques nous n'aurions pas les dieux romains. L'art des Grecs, leur littérature, leur philosophie, leur théâtre, leur conception de la cité et de la famille sont les nôtres, éclos du même soleil. La *Phèdre* de Racine n'est pas la *Phèdre* d'Euripide, mais sans celle-ci, aurions-nous jamais écrit celle-là?

Dans la collection des *Grandes Existences*, un écrivain excellent vient de nous donner la vie d'un Français qui, lui, abjura les dieux gréco-latins pour les dieux nordiques. Le comte de Gobineau descendait d'une petite-fille naturelle de Louis XV et d'un père bordelais, mais il eut un précepteur d'Heidelberg et des aïeux normands, et il passa une partie de sa vie à rattacher ces aïeux à Ottar Jarl, chef Viking. Il retrouvait la descendance d'Ottar Jarl et son ascendance propre; mais entre les deux subsistait une forte lacune, au xv^e siècle. Sautant par dessus cette lacune, Gobineau adorait Odin, Thor et Freya, et ne jurait que par l'Aryen dolico-céphale blond.

Ces querelles de race sont-elles autre chose qu'une fantasmagorie? Chacun de nous est le produit d'un climat et d'une culture. C'est à peu près tout, car, pour l'hérédité, si l'on songe qu'à raison de quatre générations par siècle, un Français d'aujourd'hui, rien qu'en remontant à l'an 1500, a dans les veines le sang de cent mille individus disparates, le sang d'un pirate normand du x^e siècle doit peser fort peu.

Mais la culture gréco-latine existe et, n'en déplaise au brillant Gobineau et à son admirateur Richard Wagner, elle vaut bien la nordique. En tout cas, c'est la nôtre. Elle nous ira toujours mieux qu'une livrée étrangère.

DE RIO A BUENOS-AIRES

C'est ce que nous n'aurons pas besoin d'expliquer aux journalistes brésiliens et argentins avec qui se célébrera notre dixième Congrès, fixé à l'été de 1931 pour coïncider avec le voyage inaugural du paquebot français *Atlantique*, de 40 000 tonnes, qui sera le plus grand de tous les navires reliant l'Europe à l'Amérique du Sud.

Le réveil du bellicisme allemand en Europe redonne un intérêt brûlant à ces peuples dont les sympathies ont joué un

rôle si décisif dans la dernière guerre. En Amérique du Sud deux énormes capitales, Rio de Janeiro et Buenos-Ayres, disposent chacune d'un territoire aux ressources presque illimitées, véritables greniers d'abondance pour qui jouira de la liberté des mers.

A Buenos-Ayres un coup de tonnerre vient de renverser ce vieux président Yrigoyen qui, en 1916, opposait son veto têtue à la rupture avec l'Allemagne, votée par son Parlement. C'est que l'Argentine n'est pas seulement un marché de blé, de viande et de laine : c'est aussi un peuple fier et vigoureux dont la population double tous les vingt ans. Le coup d'épaule par lequel il s'est débarrassé d'un chef hors d'âge, vieux lion fatigué, sans effusion de sang, par le seul sursaut de l'opinion publique, prouve une conscience nationale très éveillée. Buenos-Ayres est une force dont les sympathies compteront sur l'échiquier politique de demain. Il faut la connaître autrement que par les dix ou douze mille touristes élégants qu'elle nous envoie chaque année à Paris. Il faut la voir chez elle.

J'en dirai autant de Rio. Le hasard fit que je me trouvais à Rio, le 6 septembre, quand éclata le coup d'État de Buenos-Ayres. Je n'ai eu qu'à passer de l'une à l'autre des deux capitales pour les juger par contraste. Du Brésil à l'Argentine il n'y a que trois jours de bateau, mais ces trois jours sont un monde. Vous passez du chaud au froid. Vous étiez à Naples ou à Alger, vous voilà à Anvers ou à Amsterdam ; vous transpiriez, vous grelottez ; vous quittez les complets de toile blanche pour endosser un gros pardessus d'hiver.

Rio de Janeiro est beau, tous les voyageurs l'ont dit. Mais Rio est encore plus beau qu'ils ne l'ont dit : seize kilomètres de palais au bord d'une suite de golfes radieux dont la perspective change à chaque tournant de la route ; la forêt vierge tombe directement de la montagne dans la mer, dont les vagues d'un vert étonnement clair viennent déferler sous les hauts palmiers d'un vert sombre.

Coincidence curieuse : le jour où Buenos-Ayres fit sa révolution, Rio de Janeiro faisait un concours de beauté. A Buenos-Ayres un million d'Argentins descendaient dans les rues pour acclamer des étudiants marchant derrière les élèves de leur École militaire pour renverser un gouvernement. A Rio de Janeiro, à la même heure, un million de Brésiliens descendaient

dans les rues, pour acclamer des jeunes filles, venues de vingt-six capitales des deux mondes disputer un prix de beauté d'un demi-million. On tirait le canon à Rio pour annoncer une nouvelle miss Univers, à Buenos-Ayres pour annoncer un nouveau chef d'État.

Ceux qui assistèrent à l'émeute me disent que le peuple avançait presque en riant. Cela est proprement argentin : ici devant le danger, par bravade, on sourit. Tandis que les balles des mitrailleuses sifflaient en rafale sur l'Avenida de Mayo, dans le reste de la ville les tramways chargés de curieux n'arrêtèrent pas une minute leur trafic. Un Français, à l'heure du danger, fera des mots et de l'esprit. Chez l'Argentin, cela se passe en mimique : ces grands jeunes hommes, sains et alertes, riront du côté burlesque d'une fusillade, pour montrer qu'ils n'ont pas peur.

Le climat est maître. A l'Académie brésilienne, j'ai assisté à de brillantes conférences en français que quarante médecins et littérateurs dégustaient comme une liqueur dans la tiédeur des fenêtres ouvertes sur le plus divin panorama de l'univers. Au contraire, à Buenos-Ayres, des sautes de vent fouettent sans arrêt les énergies. On a envie de remuer et de bondir, de travailler et de gagner de l'argent.

Nous avons la chance qu'ils aiment la France à travers le prestige de Paris, aussi puissant, s'il est moins apparent, en Argentine qu'au Brésil. L'Argentin en parle moins ; il nous lit autant. Le passant qui ne regarderait que les devantures des librairies se croirait en France : mais à Buenos-Ayres comme à Rio, on se plaint que nos journaux de Paris ne s'occupent jamais des peuples éloignés. Le dixième Congrès de la presse latine arrangera cela.

MAURICE DE WALEFFE.

POÉSIES

CAPRICE

Qu'importe au jeu de l'univers
La musique de quelques vers ?
La terre tourne, et des poètes
Les levres sont vite muettes.
Adieu, fanfare et lauriers verts !
Ils rêvaient d'une immense gloire ;
Leurs vers dorment dans une armoire,
Et leurs couplets les mieux fleuris
Sont les délices des souris.

Pourtant quelqu'un parfois se prend à les relire ;
Une rose fleurit aux cordes de la lyre,
Et c'est pourquoi je vous écris,
Mon cher Sidoine Apollinaire,
Qui vivez dans l'azur, au-dessus du tonnerre,
Quand je suis encore à Paris,
Dans ce tumulte qui m'enivre,
Où je songe toujours à composer un livre.
Mais on me dit : — Laissez l'amour d'un vain laurier,
Et goûtez le bonheur loin de votre encier.
De vivre comme nous faut-il tant vous prier,
Et parmi nos plaisirs ne voulez-vous nous suivre ?
— Vivre ! dis-je. Quel monde allez-vous m'entr'ouvrir ?
Tous ceux qui tentèrent de vivre
N'ont-ils pas fini par mourir ?

J'attends, sur ce propos, que l'on me contredise,
Et certes l'évidence a l'air d'une sottise ;
Vous alliez me le dire et je le dis aussi :
Ainsi de me blesser n'ayez aucun souci.

Mais pourquoi n'avouer qu'aux charmes de ce monde
Je préfère... Entendez que l'on dédaigne peu
Les festins où l'amour montre et cache son jeu,
Ni pareille à la mer profonde,
Cette heureuse tendresse où nos vaisseaux bercés
Ne savent plus songer aux orages passés;
Mais, je voudrais, Sidoine, aux pages d'un poème
Enfermer ce monde que j'aime
Et l'amour et mon cœur qui battit tant de fois
Rêvant que l'avenir écouterait ma voix.

Je ne suis pas le seul qui pense de la sorte !
Et certes nous goûtons les aubes et les soirs,
Et mille souvenirs emplissent nos tiroirs,
Mais nous regardons vers la porte.
La verra-t-on s'ouvrir au chant de nos espoirs ?
Notre poème au seuil sera-t-il feuille morte ?
Nos vers monteront-ils aux cimes de l'azur ?
Seront-ils rossignols aux branches du futur ?
Seront-ils heureuses fontaines
Où se mire l'amour aux automnes lointaines ?
Sidoine, l'on a vu tant de rêves finir,
Tant d'oiseaux s'envoler, tant de roses jaunir,
Qu'on met son espérance au durable avenir.
On voudrait porter à ses rives
Le trésor que l'on cueille aux saisons fugitives,
Ce bouquet de regrets, cette gerbe de fleurs
Où brillent la rosée et la pluie et les pleurs.

Flottez, bouquets fleuris, au caprice des ondes !
Votre rêve, Sidoine, était-il différent,
Quand vous faisiez des vers au milieu des Burgondes,
Dans les nuits de Clermont-Ferrand ?
Ne rêviez-vous d'un ermitage,
Loin des guerriers et loin des cris ?
Une mule docile eût fait votre équipage ;
Le chou tendre eût fondu sous la grasse perdrix ;
Une feuille de palme eût orné le laitage,
Et le chant des oiseaux, dans l'ombre et le feuillage,
Eût endormi votre vieil âge,

Le jardin solitaire et vos songes flétris.
 Vous pensiez : l'avenir saura-t-il mon langage
 Et méditera-t-il aux phrases que j'écris?
 Est-ce fini de Rome? Est-il un pont fragile

Où passera notre destin,
 Où pour atteindre au bord lointain,
 Parmi le cortège latin,
 Nous marcherons avec les Muses de Virgile?
 Déjà s'ouvre un autre univers.
 On y scande fort mal nos vers...

— Nous avons aussi nos barbares,
 Et nos barbares sont auteurs;
 Ils s'enivrent au bruit des gares
 Et des moteurs;
 Ils goûtent d'étranges délices
 Dans le tourbillon des hélices,
 Et préparent pour les neuf Sœurs
 Des ascenseurs.

Ivresse des mondes physiques,
 Nouveau remède à tous les maux!
 S'ils savaient du moins nos musiques
 Et comme il faut lier les mots!
 Ont-ils, mon cher Apollinaire,
 Sur leur table un dictionnaire?
 Et qui leur montrera l'art des grands violons,
 Quand leurs alexandrins sont trop courts ou trop longs?
 Mais vous pensez qu'ils n'en ont cure,
 Ni d'un langage étudié.

Pourtant rappelez-vous le beau rythme épié
 Et qu'aux filets soudain le poète capture.

Les vers sont pareils à Mercure :

Ils ont une aile à chaque pié ;

Couper un pied, c'est perdre une aile.

Ce principe est fort humble et sans peine conçu.
 Ils l'oublient, ou, plutôt, ils ne l'ont jamais su.
 Au reste, ils vous diraient que c'est mode nouvelle,
 Que la simple nature est toujours la plus belle,
 Que l'art n'a rien à faire autour de l'encrier,

Qu'ils n'ont point souci du laurier
Et qu'il suffit de bien crier.

Laissons crier ces gens que personne n'écoute.

Ils n'iront pas loin sur la route.

L'avenir n'entendra leurs petites clameurs

Et ne fera sonner pour elles ses fanfares.

Savons-nous par nos imprimeurs

Les cris que poussaient vos barbares ?

Que dis-je ? C'est par vous que nous les connaissons,

Comme les sauvages chansons

Qui les menaient aux aventures.

De mourir aux littératures

Voici que leur tumulte est par vos soins gardé,

Tant il est vrai que seul passe aux rives futures

Un poème bien accordé.

TRISTAN DERÈME.

QUESTIONS MÉDICALES

LA POLIOMYÉLITE ÉPIDÉMIQUE

A mesure que se perfectionnent les méthodes d'examen clinique et biologique, la médecine isole du chaos de la pathologie infectieuse des entités morbides encore inconnues. Celles-là même qui semblent au premier abord d'apparition récente ne sont vraisemblablement, à tout considérer, que des infections restées longtemps confondues avec d'autres à symptômes semblables.

C'est par une étude attentive que les cliniciens parviennent à reconnaître les signes distinctifs d'une infection apparemment nouvelle et à réunir les symptômes qui permettront de diagnostiquer cette maladie entre dix et vingt autres d'allure à peu près semblable. Après cette phase clinique, une seconde phase se constitue dans l'étude de la maladie, où les biologistes s'efforcent à découvrir l'agent pathogène et les signes humoraux propres à la maladie nouvelle, forts de cette notion que tout germe infectieux engendre dans le sang et les humeurs des réactions spécifiques.

Enfin, dans une troisième phase, se pose le problème du traitement : est-il possible de guérir la maladie infectieuse par une des nombreuses méthodes que la technique microbiologique met à notre disposition, en particulier par la sérothérapie ? Si un traitement de cet ordre ne peut être mis en œuvre, du fait que le germe pathogène est resté inconnu ou que les essais thérapeutiques ont fait faillite, la parole dernière reste à l'hygiéniste : il essaie de prévenir la maladie ou de

circonscrire une épidémie, en utilisant les notions acquises sur le mode de contagion de l'infection.

La maladie épidémique qui a tant ému l'opinion en France au cours de l'été dernier, la poliomyélite aiguë, est une de ces infections isolées en pathologie depuis quelques dizaines d'années seulement. Si sa symptomatologie est aujourd'hui connue dans les moindres détails, ses causes, ses façons de se propager ne sont pas encore complètement élucidées et son traitement est encore à l'essai. Et cependant, que de travaux entrepris depuis vingt ans dans les laboratoires de France, d'Amérique et d'Allemagne pour découvrir son virus, pour démontrer la possibilité de sa transmission en série à l'animal, pour rechercher la façon dont s'opère la contagion !

EST-CE UNE MALADIE RÉCENTE ?

C'est en 1810 que Heine (de Stuttgart) décrit une affection du système nerveux qu'il appela paralysie infantile ; mais il ne sut pas reconnaître que cette maladie débute par des symptômes infectieux. C'est seulement en 1890 que Medin, observant en Suède une série de cas de paralysie infantile, survenant sous forme épidémique, nota la phase infectieuse précédant la paralysie. Depuis, la maladie fut connue sous le nom de poliomyélite aiguë épidémique ou maladie de Heine-Medin.

Est-ce bien, comme on l'a cru, une affection nouvelle, apparue dans le nord de l'Europe au cours du siècle dernier ? Cette hypothèse est peu vraisemblable. Nous croyons plutôt qu'après des siècles durant lesquels la maladie exista sous forme de cas isolés, le germe pathogène a acquis au *xix^e* siècle des propriétés particulièrement nocives et l'affection est devenue épidémique.

Cette modification dans la façon de se comporter d'un microbe n'est pas une simple vue de l'esprit. Pasteur a montré expérimentalement qu'on peut à volonté exalter la virulence d'un germe : après avoir dégradé progressivement la virulence du microbe du charbon au point de le rendre inoffensif, il est parvenu à lui faire remonter tous les degrés de la virulence par un procédé des plus ingénieux : inocule-t-on ce microbe, devenu inoffensif pour les cobayes de quelques mois, à un

cobaye d'un jour, il se multiplie rapidement dans le sang de cet animal ; si on inocule le sang de ce premier cobaye infecté à un second cobaye un peu plus âgé, puis le sang de ce second cobaye à un troisième encore plus âgé, et ainsi de suite, on renforce progressivement la virulence du microbe, à tel point qu'il tue un cobaye de plusieurs semaines ; enfin une goutte de sang de ce cobaye suffit à tuer un mouton.

Il en est de même pour le microbe du choléra des poules. Si on atténue ce germe au contact de l'oxygène de l'air, selon la méthode pastoriennne, on peut obtenir un degré d'atténuation tel que le microbe devient inoffensif pour la poule. La virulence peut être rendue à ce microbe en l'inoculant à des petits oiseaux : serins, canaris ou moineaux.

Ce que l'expérimentateur fait à son gré dans un laboratoire, la nature le fait par les hasards de la vie. Certains germes peu virulents pour l'homme peuvent être hébergés par des espèces animales diverses. De passages en passages d'une espèce à l'autre, la virulence du microbe s'exalte et, lorsque le germe se trouve en contact avec l'homme, la maladie se manifeste avec une virulence et des capacités d'extension nouvelles. Il en fut peut-être ainsi pour la poliomyélite : l'affection, qui n'apparaissait que rarement par cas isolés, devint à la fin du siècle dernier une maladie épidémique et gagna progressivement la plus grande partie de l'Europe et de l'Amérique. Chaque année elle devient plus menaçante, à tel point que M. Levaditi a pu écrire récemment : « Il est impossible de considérer sans inquiétude l'extension, irrégulière dans sa marche, mais constante dans sa progression, que montre la poliomyélite, cette extension se traduisant, pour chaque pays, par des épidémies à allure explosive, alternant avec des périodes silencieuses où l'on n'observe que des cas sporadiques, et, pour le monde entier, par l'augmentation graduelle du nombre annuel des cas. »

Ce qui permet de supposer que la poliomyélite n'est pas une maladie de date récente, c'est la découverte faite au cimetière de Herjolfsnes dans le Groënland. Si l'on en croit Hansen, au cours de fouilles pratiquées dans ce cimetière, on aurait trouvé des os déformés et atrophiés qui semblent bien provenir de squelettes de sujets atteints de paralysie infantile, c'est-à-dire de poliomyélite. Or, dans cette région du Groënland, vivait à une époque très lointaine une colonie d'indigènes,

aujourd'hui complètement disparue. La maladie aurait donc existé à une époque très reculée.

Jusqu'à la description clinique de Heine en 1849, on ne trouve dans les mémoires médicaux aucune mention de cette affection. Après les travaux de Heine, on en signale des cas isolés, exceptionnellement groupés. Il faut attendre le mémoire de Medin en 1890 pour voir décrite une véritable épidémie, celle de Stockholm, survenue en 1887, où quarante-quatre sujets furent atteints. Six ans auparavant, une petite épidémie de dix-huit cas avait été signalée à Uméa, en Suède, par Bergenholtz; mais c'est à Medin que revient le mérite d'avoir constaté la phase fiévreuse de la maladie et d'avoir établi son identité avec la maladie décrite par Heine sous le nom de paralysie infantile.

A TRAVERS LE MONDE

Après plusieurs petites épidémies observées dans les pays scandinaves durant les dernières années du xix^e siècle et dans les premières années de ce siècle, une grande épidémie se déclare en Suède en 1905 : on relève onze cent quatre-vingt-dix cas. A partir de cette époque, la maladie va s'étendre sur l'Europe, d'abord en Russie, puis en Europe centrale, et de nouveaux foyers vont sans cesse se rallumer en Suède. De l'Europe la maladie sera transportée aux États-Unis et au Canada par des émigrants. Elle gagnera même l'Australie, la Nouvelle-Zélande, la Patagonie, l'Afrique du sud. A l'heure actuelle, presque tous les pays froids et tempérés ont été atteints par la poliomyélite épidémique.

Depuis vingt ans, cette affection devient de plus en plus fréquente, à tel point que sa déclaration est maintenant obligatoire dans la plupart des pays d'Europe : en Suède, en Norvège, au Danemark, aux Pays-Bas, en Angleterre, en Irlande, en France, en Suisse, en Saxe, en Prusse, en Pologne, en Roumanie, en Hongrie, en Bulgarie, au Portugal, en Italie, en Espagne. Une telle liste montre que la défense contre la poliomyélite épidémique est devenue une nécessité pour l'Europe. C'est la fréquence des épidémies qui a rendu la déclaration de cette maladie obligatoire; et si certains pays d'Europe n'ont pas encore inscrit la poliomyélite épidémique sur la liste des

maladies qui doivent être déclarées, elle n'en est pas moins un sujet de préoccupation pour les hygiénistes de ces pays.

Cet envahissement de l'Europe par la poliomyélite épidémique venue des pays scandinaves s'explique par les échanges de plus en plus fréquents entre les diverses nations depuis ces vingt dernières années. Si des mesures sanitaires énergiques ont été prises pour enrayer l'extension de la maladie, on doit reconnaître qu'elles ne sont pas encore suffisantes.

Il nous suffira de citer quelques chiffres pour montrer combien la poliomyélite épidémique est devenue un grave danger en ces dernières années.

De 1911 à 1913, on relève en Suède 8978 cas; en 1929, on observe dans ce pays la plus forte épidémie qu'on ait constatée depuis 1913 : 937 cas. En Allemagne centrale, l'épidémie de 1926 atteint 514 personnes; elle se réveille en 1927 pour s'étendre sur la Saxe, la Bavière, puis sur toute l'Allemagne : en cette année 1927, 587 cas avec 70 décès sont observés en Saxe. Dans les Pays-Bas, on constate une recrudescence de la maladie en 1929 : 508 cas et 76 décès. La Belgique connaît sa première poussée épidémique en 1929 : 236 cas entre le 1^{er} août et le 31 décembre. L'Angleterre subit en 1926 une épidémie avec 1296 cas, épidémie qui se continue en 1927; durant les années 1928 et 1929 on voit encore de nombreux cas. En Irlande, en 1924, sont signalés 463 cas avec 89 décès. En Roumanie, on ne voit que quelques cas sporadiques avant 1927; mais cette année-là se déclare une épidémie qui se réveille en 1928 : de 1927 au 31 mai 1929 sont enregistrés 2639 cas avec 300 décès. Les renseignements donnés par l'U. R. S. S. en 1927 concernent 812 cas; c'est surtout la Sibérie et l'Extrême-Orient qui sont atteints. En Hongrie, on identifie 252 cas en 1926. On enregistre 1123 cas en Italie, principalement dans les provinces du nord, durant l'année 1929.

C'est en 1894 que la maladie pénètre aux États-Unis. En 1907, on signale 2500 cas à New-York et plusieurs centaines dans le Massachusetts. En 1916, on observe 13000 cas dans la ville et dans l'État de New-York. Après plusieurs autres poussées épidémiques, 10151 cas sont enregistrés en 1927 dans les divers États.

La première épidémie qui sévit en France fut signalée en 1888. A Sainte-Foy l'Argentière, près de Lyon, dans un village

de 1500 habitants, 13 cas furent observés dont 4 mortels. On signala en France, les années suivantes, quelques petites poussées épidémiques locales ou familiales. Durant l'été de 1909, une véritable épidémie sévit à Paris et dans sa banlieue. M^{me} le docteur Tinel-Giry, élève de Netter, releva 156 observations. L'épidémie ne se cantonna pas à la région parisienne; plusieurs foyers se déclarèrent, à Rouen, à Salies-de-Béarn, dans le Gers, le Jura, l'Yonne, la Corse et en Seine-et-Oise.

Depuis 1909, des cas plus ou moins nombreux, soit sporadiques, soit sous forme de petites épidémies, furent observés en diverses régions de la France; mais c'est seulement cet été qu'une véritable épidémie nouvelle sévit dans notre pays. Aux mois de juillet, août et septembre derniers, la poliomyélite aiguë s'abattit sur deux régions de l'Alsace, formant deux foyers, celui de Haguenau, Bischwiller, Niederbronn et celui de Strasbourg et de sa périphérie. Les cas les plus nombreux furent observés en juillet. Après une accalmie de quelques semaines, on constata une recrudescence à la fin d'août. Des cas isolés furent signalés dans diverses régions de la France.

A la suite de mesures énergiques prises par M. Schmutz, directeur des services d'hygiène et de santé publiques du Bas-Rhin, de M. Rohmer, professeur de clinique infantile à la Faculté de médecine de Strasbourg, et grâce à l'enquête épidémiologique faite par M. Levaditi, professeur à l'Institut Pasteur de Paris, les foyers épidémiques d'Alsace ont pu être circonscrits et le 23 septembre le nombre de cas déclarés depuis le début de l'épidémie ne dépassait pas 389 pour le Bas-Rhin, dont 105 pour la ville de Strasbourg et 98 pour la région limitrophe. A ce moment, l'épidémie était en décroissance. Aujourd'hui, elle est virtuellement terminée. On ne saurait d'ailleurs redouter un réveil de la poliomyélite pendant les mois d'hiver, car c'est une maladie saisonnière qui ne prend d'extension qu'en été et au début de l'automne; l'hiver, elle ne se manifeste plus que de loin en loin sous forme de cas isolés. Après avoir sommeillé durant la saison froide, elle est toute prête à une nouvelle offensive dès les premières chaleurs, et, se réveillant, à faire « tache d'huile »: c'est ainsi qu'en ces deux dernières années elle a atteint la Hollande, la Belgique, puis l'Alsace.

LES SYMPTÔMES

Cette maladie infectieuse, qui frappe avec prédilection l'enfance (93 pour 100 des cas surviennent chez des enfants de moins de dix ans), mais qui peut atteindre aussi l'âge adulte, est éminemment redoutable, parce qu'elle se caractérise par des paralysies qui peuvent laisser des séquelles définitives et faire en quelques heures, d'un enfant bien portant, un infirme pour la vie.

C'est brusquement, en pleine santé, que l'enfant se sent fébrile; on prend sa température : le thermomètre accuse 39° ou 40°. Le petit malade se plaint de maux de tête, de douleurs plus ou moins précises dans les muscles, les articulations; en même temps, il n'est pas rare d'observer du coryza, une angine ou des troubles gastro-intestinaux. L'enfant est dans un état de prostration extrême ou, au contraire, agité, quelquefois même il délire. La fièvre, qui est le signe dominant, dure un ou quelques jours, parfois quelques heures seulement. Pendant ce temps, il n'est pas possible de poser un diagnostic : toute maladie infectieuse peut avoir pour prélude ces symptômes généraux; seule l'évolution précisera la nature de l'infection qui se constitue.

La fièvre disparue, on veut lever l'enfant : on le trouve paralysé. Dès lors, le diagnostic est fait. L'infection a gagné la moelle épinière et, dans la moelle, les cornes antérieures qui conditionnent la motilité : il s'agit d'une poliomyélite aiguë.

La topographie des paralysies est des plus variables. Souvent ce sont les deux membres inférieurs qui sont atteints, les jambes sont inertes, flasques, incapables de tout mouvement; d'autres fois, les membres supérieurs sont paralysés; dans d'autres cas, seul un membre ou un groupe musculaire est frappé d'impotence; parfois, enfin, les quatre membres sont atteints.

La paralysie suit quelquefois une marche ascendante, atteignant d'abord les membres inférieurs, puis les membres supérieurs, puis les muscles du tronc, de la nuque, du cou. Si l'infection gagne la région du bulbe, on observe des paralysies de la langue, de la face, des yeux; le pharynx est à son tour atteint, empêchant la déglutition; enfin apparaissent des

troubles cardiaques et respiratoires qui entraînent bientôt la mort.

La mortalité varie suivant les épidémies. Pour cent cas, on constata en Suède, en 1911-1913, vingt décès; en Roumanie, en 1927, dix décès; à New-York, en 1916, vingt-sept décès. La maladie est d'un pronostic beaucoup plus grave chez l'adulte que chez l'enfant. La moyenne de mortalité dans les diverses épidémies est de 12 pour 100 chez les enfants au-dessous de dix ans, de 30 pour 100 chez les sujets au-dessus de cet âge.

Dans la plupart des observations, les paralysies, après quelques jours d'évolution, rétrocedent peu à peu. Cette rétrocession est lente, elle dure des semaines ou des mois. Quelquefois le malade retrouve l'intégrité complète de ses muscles. Plus souvent des séquelles persistent, certains groupes musculaires restent définitivement paralysés, entraînant des atrophies musculaires et osseuses et des déformations diverses. L'enfant sera un infirme, un estropié pour le reste de ses jours.

L'AGENT INFECTIEUX

Dès qu'on aborde l'étude de cette maladie, on est frappé de l'affinité de l'agent infectieux pour le système nerveux. Quelques jours, quelques heures parfois lui suffisent pour atteindre la moelle épinière et y provoquer des lésions inflammatoires dont les manifestations cliniques sont les paralysies. Quel est donc cet agent? Comment pénètre-t-il dans l'organisme sain? Quels sont les modes de contagion?

Aussitôt qu'il fut démontré par les cliniciens et les hygiénistes que la poliomyélite était une maladie infectieuse et contagieuse, des tentatives nombreuses furent faites dans les laboratoires pour découvrir l'agent pathogène de cette affection. Elles restèrent vaines. Le virus demeura invisible. Cependant, ce n'était pas une raison pour abandonner l'étude de la poliomyélite. Ayant pour guide les travaux de Pasteur sur la rage qui ont démontré qu'il était possible d'étudier expérimentalement une maladie infectieuse sans en connaître le germe, les chercheurs ont inoculé à divers animaux la substance virulente, c'est-à-dire la moelle épinière d'un homme mort de poliomyélite aiguë.

Ce sont Landsteiner et Popper à Vienne, les premiers en 1909, qui ont réussi à conférer la maladie à des singes. La moelle épinière d'un enfant de neuf ans, mort avec les lésions caractéristiques de la poliomyélite aiguë, fut inoculée par ces savants à des lapins, des cobayes et des souris. Ils n'eurent que des échecs. Mais, inoculant avec la même moelle deux singes, — un cynocéphale et un rhésus, — ils virent le cynocéphale devenir malade au bout de six jours et succomber le huitième jour, le rhésus commencer une paralysie des membres inférieurs le dix-septième jour après l'inoculation. L'examen histologique du système nerveux de ces deux singes montra des altérations semblables à celles de la poliomyélite humaine.

Ces expériences de Landsteiner et Popper étaient de la plus grande importance : elles donnaient la possibilité d'étudier expérimentalement la poliomyélite aiguë. Désormais, en provoquant la maladie chez l'animal, il allait être loisible de faire des recherches sur la nature du virus et sur le mode de contamination. Toute maladie infectieuse qui peut être reproduite au laboratoire est à demi vaincue : comme l'on peut créer à volonté cette maladie, il est possible de la discipliner et de faire avec facilité toutes les investigations nécessaires sur sa cause et sa transmission ; on peut enfin essayer d'obtenir un traitement spécifique.

Les recherches des auteurs viennois furent bientôt confirmées à New-York par Flexner et Lewis, à Vienne par Leiner et Wiesner, à Paris par Levaditi avec Landsteiner lui-même. Ces divers expérimentateurs firent même un pas de plus : ils reproduisirent en série la poliomyélite chez les singes, c'est-à-dire qu'avec la moelle d'un singe malade de poliomyélite ils infectèrent un second singe ; de ce second singe ils passèrent à un troisième, et ainsi de suite. Les injections virulentes peuvent être faites par voie péritonéale ou par voie cérébrale. C'est cette seconde voie qui est la plus sûre. A ce propos, il faut signaler l'analogie entre la poliomyélite aiguë et la rage : pour inoculer la rage d'animal à animal, c'est aussi la voie cérébrale que l'on utilise. Si cette voie est préférable aux autres dans l'expérimentation sur ces deux affections, c'est que le virus poliomyélitique et le virus rabique ont des affinités toutes spéciales pour le système nerveux.

M. Levaditi, qui a fait une étude remarquable de la polio-

myélite expérimentale, constate que les symptômes apparaissant chez les singes atteints de poliomyélite reproduisent d'une manière typique la maladie humaine : même début, même évolution, même type de paralysies prédominant généralement aux membres inférieurs, mêmes lésions histologiques. Chez les animaux qui survivent à la période paralytique, on observe, d'après les constatations de M. Levaditi, la phase chronique de la maladie caractérisée, comme chez l'homme, par la persistance des paralysies, les atrophies musculaires, les déformations des membres.

Dès qu'il fut possible de reproduire la maladie à volonté chez le singe, on essaya de préciser la nature du virus que le microscope n'avait pas permis de déceler. Pour effectuer ces recherches, on se servit d'émulsions de moelles épinières provenant de singes infectés. On ne tarda pas à reconnaître que le virus de la poliomyélite appartient à la catégorie des « virus filtrables ». On appelle ainsi les microbes qui sont, pour la plupart, invisibles avec nos instruments d'optique grossissants et qui ont la propriété de traverser les bougies des filtres. Le virus de la rage en est un exemple, le virus de la poliomyélite en est un autre. Comme l'a fort bien exprimé Roux, « les dimensions des microbes ne s'arrêtent pas justement à celles que le microscope nous permet d'apercevoir ».

Ce sont Landsteiner et Levaditi qui, les premiers, ont montré cette filtrabilité du virus de la poliomyélite. Ils ont constaté que, si l'on injecte dans le cerveau d'un singe une émulsion de moelle virulente filtrée à travers une bougie de filtre Chamberland, cet animal contracte la poliomyélite aussi bien que si l'émulsion de moelle n'avait pas été filtrée. La moelle de ce singe, injectée à un autre singe, lui confère la maladie. Il s'agit donc bien d'un microbe traversant les filtres.

LES MODES DE CONTAGION

Connaître la nature d'un virus est une donnée intéressante ; pouvoir déterminer comment s'effectue la contagion est une notion plus importante encore. Depuis les premières épidémies de la fin du xix^e siècle, hygiénistes et hommes de science s'évertuent à déceler les différents modes de contamination. C'est seulement lorsqu'ils seront connus sans contestation pos-

sible que pourront être endiguées avec toute chance de succès les épidémies.

La poliomyélite se transmet par contact direct; mais bien souvent cette transmission par contact est difficile à mettre en évidence. C'est que la contagion s'effectue non seulement par les malades ou convalescents, mais aussi par les sujets qui présentent des formes *frustes* passant facilement inaperçues; bien plus, des êtres sains qui n'ont eu aucune atteinte de la maladie, mais ont été en contact avec des malades peuvent propager la contagion: ce sont des « porteurs de germes »; ils hébergent le virus de la poliomyélite dans leur naso-pharynx sans que ce virus soit virulent pour eux, par suite d'une immunité naturelle ou acquise.

Cette notion des porteurs de germes a complètement modifié depuis quelques années nos idées sur la propagation des maladies contagieuses. Elle a permis d'expliquer comment se transmet une infection dans des cas où les malades n'ont eu aucun contact avec d'autres sujets souffrant de la même maladie. Qu'il s'agisse de la transmission de la diphtérie, du choléra, de la méningite cérébro-spinale, de la poliomyélite épidémique, c'est bien souvent par ces porteurs de germes que s'explique l'apparition ou la diffusion d'une épidémie dont l'origine ou les chaînons semblent, au premier abord, mystérieux.

Krause relate que des personnes restées indemnes ont contaminé leurs enfants et petits-enfants après avoir été en contact avec des malades atteints de poliomyélite. Combien sont suggestives aussi ces constatations, dues l'une à Flexner, l'autre à Kling et Levaditi! Flexner, avec Clark et Fraser, a réussi à transmettre la poliomyélite à des singes en leur inoculant les sécrétions naso-pharyngées d'un sujet bien portant, qui n'avait jamais présenté de manifestations de poliomyélite, mais qui avait été en contact avec un enfant atteint de cette maladie. Kling et Levaditi ont montré que le sérum des sujets bien portants, mais vivant en contact avec des malades atteints de poliomyélite, renferme parfois des *anticorps*, substances qui n'apparaissent que lorsque l'organisme a été imprégné par le virus de la poliomyélite.

L'exemple d'une petite épidémie qui sévit dans un bourg de Norvège, il y a plusieurs années, montre bien comment se propage l'infection. Trøstona est une commune de cinq cents

habitants, dont les cent deux habitations sont isolées et réparties sur une surface de trente-deux kilomètres carrés. En 1903, sévit dans cette bourgade une épidémie de quarante-neuf cas de poliomyélite. Le premier enfant atteint de poliomyélite fréquentait l'école paroissiale ; c'est lui qui fut l'origine de toute la petite épidémie. Quatre enfants habitant chez l'instituteur et sept autres fréquentant l'école furent atteints. Ils contaminèrent leurs frères et sœurs. A leur tour, ceux-ci furent l'origine de contagions dans des maisons du voisinage. Il n'y eut pas que des contagions directes par enfants malades, plusieurs personnes furent atteintes, qui n'avaient été en contact qu'avec des sujets sains ; ces individus bien portants, à leur insu transmetteurs de la poliomyélite, avaient fréquenté l'école ou d'autres foyers de la maladie.

On conçoit que les porteurs de germes rendent très difficile la recherche de la filiation des cas au cours d'une épidémie.

L'allure de certaines poussées épidémiques a fait soupçonner un mode de transmission de la maladie autre que celui qui s'effectue par contact direct d'homme à homme. Kling, après avoir fait une étude approfondie de l'extension de certaines épidémies survenues en Suède, en Saxe, en Roumanie, a émis l'opinion que l'eau pouvait être le vecteur du germe de la poliomyélite. Kling compare la propagation de la poliomyélite à celle de la fièvre typhoïde, et il va jusqu'à dire : « Sans eau, aucune formation de foyers poliomyélitiques. » Il fait remarquer que les foyers épidémiques sont toujours situés le long des grands cours d'eau, et que la propagation de la maladie se fait d'amont en aval des rivières.

Si l'eau est contaminée, le lait pourra l'être aussi. Cette contamination expliquerait certaines épidémies comme celle de la ville de Cortland, aux États-Unis, où, en 1923, tous les cas de poliomyélite furent observés chez des sujets qui consommait du lait provenant de la même ferme. Le vacher chargé de la traite avait été atteint de poliomyélite avant le début de l'épidémie et, bien qu'il fût malade, avait continué à traire les vaches. A Broadstairs, en Angleterre, cent dix cas de poliomyélite furent constatés en 1927 : soixante-deux cas débutèrent en même temps chez des sujets qui buvaient tous le lait de la même provenance.

Quelque vraisemblable que paraisse la transmission par

l'eau ou le lait dans certaines épidémies, il faut que cette hypothèse soit étayée sur des bases expérimentales. M. Levaditi, dont le nom est attaché à la plupart des recherches biologiques et épidémiologiques sur la poliomyélite aiguë, a pu infecter des singes, — *macacus cynomolgus*, — en leur faisant ingérer de l'eau contaminée par une moelle virulente. La possibilité de contagion par la voie intestinale, d'après M. Levaditi, ne peut donc être mise en doute. Cependant, de son enquête épidémiologique récente en Alsace, M. Levaditi conclut, nous a-t-il dit récemment, que si la poliomyélite peut se transmettre par voie hydrique, la contagion interhumaine est le mode de transmission le plus habituel.

Beaucoup plus que par l'eau et le lait, c'est par les parcelles de salive, projetées par la parole, la toux ou l'éternuement, que se propage la maladie. C'est d'ailleurs par le même mode que se disséminent des maladies infectieuses telles que la scarlatine, la diphtérie, la méningite cérébro-spinale. Prélève-t-on, ainsi que l'ont fait Levaditi et Dannlesco, du mucus sur les narines de singes poliomyélitiques, injecte-t-on ensuite à d'autres singes, par voie intracérébrale, ce mucus dilué dans de l'eau salée, puis filtré, la maladie peut se transmettre. Mais étant donné que, chez l'homme, ce n'est pas par la voie intracérébrale que s'effectue la contagion, il faut démontrer que la transmission peut s'opérer par la muqueuse des voies respiratoires supérieures. C'est ce qu'ont réalisé Flexner et Lewis, et mieux encore Landsteiner et Levaditi : en déposant sur les fosses nasales d'un singe un tampon imbibé d'une émulsion de moelle épinière provenant d'un singe poliomyélitique, ces savants sont parvenus à transmettre la maladie.

Il reste encore bien des inconnues à résoudre pour élucider d'une façon définitive la nature du virus de la poliomyélite et le mode de transmission de cette maladie. Mais les travaux entrepris dans la plupart des pays où sévit la poliomyélite aiguë nous sont un sûr garant que, dans un avenir prochain, une prophylaxie pourra être mise en œuvre, qui s'appuiera sur des bases indiscutables. Déjà les résultats fournis par l'expérimentation sont considérables, et nous les devons, en France, à M. Levaditi qui a été, dans notre pays, l'instigateur de toutes les recherches entreprises sur l'étiologie de la poliomyélite.

PROPHYLAXIE ET THÉRAPEUTIQUE

De la connaissance de l'étiologie et du mode de propagation d'une maladie infectieuse résultent les mesures de prophylaxie et les thérapeutiques qui doivent être appliquées. Une question s'est posée, obsédante cet été, durant l'épidémie du Bas-Rhin : avons-nous un traitement contre la poliomyélite, comme nous en possédons un pour combattre la diphtérie ou la méningite cérébro-spinale ?

On était en droit de l'espérer, car la poliomyélite est une maladie immunisante. La première atteinte de poliomyélite laisse après elle une immunité durable : on n'observe jamais la maladie deux fois chez la même personne; les singes qui survivent à une première attaque ne contractent plus la maladie lorsqu'on les inocule une seconde fois.

Un phénomène fort curieux a pu être mis en évidence par Levaditi et Netter : si l'on mélange à une émulsion de moelle virulente le sérum sanguin d'un convalescent de poliomyélite, on neutralise le virus contenu dans la moelle qui peut alors être inoculé sans danger. Même une personne guérie de poliomyélite depuis de nombreuses années conserve cette propriété dans son sang. De cette expérience fort ingénieuse, on peut conclure que le sang des malades guéris de la poliomyélite possède des *anticorps* capables de *neutraliser* le virus de la poliomyélite.

Cette propriété a été utilisée par Netter pour le traitement de la maladie. Le sérum d'anciens malades ne pouvait-il être injecté dès le début de la maladie pour essayer de l'enrayer ? Cette sérothérapie a donné des résultats fort encourageants, en particulier dans la récente épidémie d'Alsace. Mais il faut, pour qu'elle réussisse, que les injections de sérum soient faites pendant la phase de début de la maladie, alors que les paralysies ne sont pas encore déclarées; or, il est presque impossible à cette période, à moins que l'on ne se trouve en plein foyer épidémique, de faire le diagnostic de la poliomyélite.

Un mémoire de Netter paru le 30 août dernier, dans la *Presse médicale*, relate les épidémies au cours desquelles ce traitement par sérum d'anciens malades a été utilisé. Netter cite, entre autres, les résultats obtenus par Abraham Zingher

en 1916, à New-York, chez 54 sujets auprès desquels il avait été appelé durant la phase préparalytique : 44 guérisons sans apparition de paralysies, 6 guérisons après paralysies de courte durée, 4 paralysies persistantes. Dans l'État australien de Victoria, Jean Macnamara a traité 42 sujets à la phase préparalytique : 24 guérissent sans avoir présenté de paralysies, 14 guérissent après des paralysies passagères, 2 conservèrent des paralysies, 2 moururent. Dans la province canadienne de Manitoba, 74 sujets traités au cours de la phase préparalytique ont donné 69 guérisons complètes, 5 paralysies persistantes. Lors de l'épidémie du Canada de 1924, 2 à 3 pour 100 seulement des malades à qui on injecta du sérum eurent des paralysies. Nous pourrions multiplier ces exemples : ils montreraient que les résultats de ce traitement par sérum d'anciens malades sont plus ou moins variables selon les épidémies. A l'heure actuelle, presque tous les médecins qui ont expérimenté cette sérothérapie s'accordent à dire que son efficacité est certaine.

Au début de ses recherches, Netter conseillait de pratiquer les injections dans le canal rachidien, c'est-à-dire au contact de la moelle épinière. Actuellement, il propose d'utiliser simplement la voie intramusculaire.

Un détail, fort curieux et du plus haut intérêt pour la pratique, est relaté par Netter : le sérum des sujets dont la poliomyélite remonte à de nombreuses années est aussi actif que celui des sujets dont la maladie ne date que de quelques mois. Au cours des treize dernières années, Netter a utilisé chez un grand nombre de poliomyélitiques le sérum d'une jeune femme dont la poliomyélite date de 1914.

On objectera que ce traitement par sérum d'anciens malades n'est pas d'application facile. Cette objection ne saurait être maintenue. Il suffit de recueillir le sérum d'anciens malades de bonne volonté, de le répartir en ampoules et d'en constituer des stocks, en prévision d'épidémies. Aux États-Unis, des commissions spéciales sont chargées de recueillir le sérum des anciens poliomyélitiques. Actuellement existent au Canada, en Australie, aux États-Unis, dans la Nouvelle-Zélande des approvisionnements de sérum. On en a constitué en Belgique et aussi dans l'est de la France, lors de la dernière épidémie.

Il eût été évidemment beaucoup plus simple d'injecter aux

malades un sérum obtenu en immunisant des animaux avec le virus de la poliomyélite. On aurait pu avoir ainsi, dans les différents centres menacés, des provisions de sérums d'animaux beaucoup plus considérables que lorsqu'il s'agit de sérums humains. Aussi, dès 1917, à l'Institut Pasteur, A. Pettit a-t-il proposé un sérum antipoliomyélitique obtenu en immunisant le cheval, ou mieux le singe, par des injections intraveineuses d'émulsions de moelles de singes ayant succombé à une poliomyélite. Ce sérum a été utilisé pendant la phase préparalytique avec des résultats très encourageants en France, surtout par le professeur Étienne de Nancy, en Roumanie par Marinesco, en Amérique par Leake et Clark. C'est seulement quand il aura été expérimenté sur un nombre considérable de cas, au cours d'épidémies variées, que l'on pourra se faire une opinion définitive sur son efficacité.

On voit combien sont encore incertains nos moyens de traitement de la poliomyélite aiguë. Il en est de même de nos moyens de prophylaxie, et il en sera ainsi tant que les modes de propagation de la maladie ne seront pas établis d'une façon indiscutable.

Une fois de plus, l'histoire de la poliomyélite épidémique montre que, si notre époque a trouvé le moyen de dépister la cause de nombreuses maladies transmissibles et de lutter efficacement contre elles, la nature exerce une sorte de vengeance en rendant plus virulents pour l'homme certains germes, au point de faire apparaître des « maladies nouvelles » qui prennent l'allure épidémique. L'esprit humain s'acharne à combattre ces fléaux nouveaux, mais souvent il n'y parvient que partiellement : la poliomyélite en est un exemple.

PASTEUR VALLERY-RADOT.

OU EN EST L'ALLEMAGNE?

IV (1)

LES ÉTATS DU SUD ET LE REICH

EN BAVIÈRE

Munich, derniers jours de novembre. — Quand on passe de Saxe en Bavière, et surtout de Leipzig à Munich, le contraste est saisissant. Là, je n'avais trouvé que gens affairés, inquiets, souvent mécontents. Ici, l'on prend le temps comme il vient, avec patience et bonne humeur, et on ne s'en porte pas plus mal. Non pas que le Bavarois soit indifférent à la grande politique allemande, ou qu'il suive avec un médiocre intérêt ce qui se passe à Berlin. Mais on dirait qu'il éprouve une instinctive méfiance à l'égard de cette Prusse brutale, avide, accapareuse, toujours prête à imposer au Reich sa toute-puissante volonté. A cette hégémonie de la Prusse la Bavière résiste encore, comme elle essaie de résister à l'effort centralisateur de Berlin.

En ce moment pourtant, ce qui préoccupe surtout la Bavière, c'est le progrès du mouvement hitlérien. Il ne faut pas oublier qu'entre 1919 et 1923, le pays a subi l'épreuve de plusieurs révolutions. Que celles-ci fussent l'œuvre des communistes ou des réactionnaires, le résultat en était également désastreux. L'idée qu'un coup de main des *nazis* pourrait ramener les mauvais jours de 1919 ou de 1923 est insupportable aux bourgeois de Munich. Lorsque j'ai dit l'impression

(1) Voir la *Revue* des 1^{er}, 15 novembre et 1^{er} décembre.

un peu carnavalesque que m'avaient faite à Berlin les « chemises brunes », lorsque j'ai exprimé quelque doute sur l'avenir d'une organisation à laquelle il manque tant de choses pour être un parti, on a hoché la tête, on a même levé les épaules.

— Nous sommes mieux placés ici qu'à Berlin, m'a dit un notable catholique, pour apprécier à sa valeur l'activité des national-socialistes. Rien ne nous échappe des intrigues nouées par eux, soit avec Vienne, soit avec Rome; et ce nous est un premier sujet d'inquiétude. En voici un autre : l'idéal économique et social des hitlériens ne nous semble pas différer essentiellement de celui des communistes. D'un côté comme de l'autre, le but avoué de tous les efforts, c'est la ruine de l'organisation bourgeoise et capitaliste. Ici, la propagande des nazis s'attache surtout à ébranler, par la diffamation et la calomnie, cette confiance mutuelle, ce sentiment de solidarité entre les différentes classes, sans lesquels, soit au point de vue social, soit au point de vue économique, il n'est point d'œuvre commune possible.

« Si encore cette propagande funeste s'exerçait sur un peuple prospère et content! Mais elle atteint notre jeunesse bourgeoise, mal résignée à un déclassement parfois inévitable; elle exploite les rancœurs et les déceptions des petits rentiers ruinés par l'inflation, des employés que la rationalisation a mis sur le pavé, des ouvriers sans travail : en un mot, elle s'adresse à tous ceux pour qui le présent état de choses est plus difficile que l'état de choses passé : et c'est chez nous le plus grand nombre. Jamais la politique du pire n'a compté dans notre pays autant de partisans. Voilà où est le danger.

— Cependant, ai-je demandé, le mouvement hitlérien ne se heurte-t-il pas en Bavière à une double opposition : celle des catholiques, et celle des socialistes? La première, tout au moins, doit être efficace et redoutable?

— Il est vrai que notre clergé s'est déclaré très résolument contre Hitler, et que le parti populaire bavarois, lors des dernières élections pour le Reichstag, a défendu avec succès ses positions contre l'assaut des national-socialistes. De tous les Etats du Reich, la Bavière est, je crois, celui où les hitlériens ont réalisé le moins de progrès. Les socialistes, de leur côté, font à Hitler une guerre acharnée. Le malheur est qu'entre

catholiques et socialistes, une collaboration ouverte, officielle est à peu près impossible. Comment nous unir sans arrière-pensée sur le terrain politique à ceux dont nous réprouvons et dont nous combattons les doctrines morales et sociales ?

— S'ils ne se rapprochent point des social-démocrates, les populaires bavarois en seront-ils réduits à chercher un appui incertain dans ce parti national-allemand, que les dernières élections ont décimé ?

— L'alternative n'est pas aussi rigoureuse. D'abord le Cabinet que préside M. Held a été constitué en dehors des partis : c'est un cabinet d'affaires. Sans contracter avec les socialistes une alliance formelle, que le clergé catholique admettrait malaisément, il peut se ménager leur neutralité bienveillante par quelques mesures opportunes. Vous savez que l'Église catholique en Bavière reçoit de l'État une double subvention : l'une est obligatoire et stipulée par le Concordat, l'autre est bénévole. Les social-démocrates demandaient que cette dernière fût supprimée ou du moins réduite. Une réduction d'un million de marks a été consentie par le gouvernement.

« On a parlé à ce propos d'une conversion de M. Held vers la gauche ; de même qu'on a interprété quelques incidents survenus au récent congrès du parti populaire, comme s'ils annonçaient la retraite du président actuel et la prochaine arrivée au pouvoir de M. Schaeffer, qui a moins de goût que lui pour les Allemands nationaux. Je n'en crois rien. M. Held vient de s'acquérir des sympathies nouvelles, par l'énergie avec laquelle il a défendu à Berlin devant le Conseil d'Empire les intérêts bavarois. Si la droite se montre à peu près raisonnable, il continuera de s'appuyer sur la droite.

La défense des intérêts bavarois ! Ces mots reviennent comme un refrain dans les journaux que je lis, dans les propos que j'entends. A première vue, il n'apparaît point que ces intérêts aient été sacrifiés ou courent quelque risque de l'être à ceux de la communauté allemande. La Bavière est ce qu'on appelle ici un *Zuchuss Staat*, c'est-à-dire un État qui reçoit du Reich, sous forme de reversement d'impôts, plus d'argent qu'il ne lui en donne. Cela n'empêche pas les Bavarois de protester contre les exigences du gouvernement central et de défendre ardemment une autonomie qu'ils croient menacée.

J'ai demandé à un homme politique ce qu'il pensait de la fameuse réforme qui devrait faire de l'Allemagne un État unitaire.

— La *Reichsreform*, m'a-t-il répondu, voilà bien longtemps qu'en en parle, et on en parlera longtemps encore avant de la réaliser! A vrai dire, une première étape a été franchie par Erzberger, qui a unifié les chemins de fer, les postes et l'administration des finances. Les agents qui perçoivent l'impôt en Bavière, même pour l'État bavarois, sont des agents du Reich. Est-il possible, est-il opportun qu'on aille plus loin dans la voie de l'unification? L'argument qu'on met le plus volontiers en avant, dans ces derniers temps, c'est la raison d'économie. Certes, le maintien de tous ces parlements, de toutes ces administrations locales entraîne des dépenses considérables. Mais il apparaît à beaucoup d'entre nous comme une garantie précieuse pour les intérêts locaux.

« On entend souvent répéter qu'après la chute de la dynastie, le régime fédéral n'a plus de raison d'être. Il faut pourtant tenir compte de certaines traditions, de certains sentiments, qui ont survécu aux dynasties et qui méritent d'être respectés. La Prusse n'aura sans doute pas grand peine à absorber les petits États du nord, en prenant vis-à-vis d'eux l'engagement de se laisser ensuite absorber elle-même par l'Empire. En ce qui concerne les États du sud, l'opération rencontrera plus de difficultés. Dans tous les cas, il faudrait qu'en unifiant, on décentralisât; ce serait le meilleur moyen de ménager les susceptibilités, et aussi de rassurer des intérêts régionaux, auxquels les méthodes suivies depuis douze ans par l'administration centrale n'ont pas inspiré une entière confiance.

La Bavière a-t-elle été, durant cette période, mieux administrée que le Reich? Toujours est-il que son budget est en déficit, comme d'ailleurs ceux de presque tous les États allemands. M. Held a commencé à rétablir l'équilibre en percevant sur l'abattage du bétail une taxe supplémentaire, qui lui a mis à dos les agrariens. L'État bavarois et la ville de Munich ont emprunté tous deux en Amérique. Mais, si l'on envisage les choses dans leur ensemble, la Bavière apparaît comme l'un des pays que la crise mondiale et la crise allemande ont le moins gravement touchés.

Comme j'interrogeais un homme d'affaires de Munich sur les raisons de ce privilège, il m'a répondu :

— La Bavière est tout ensemble agricole, artisanale et industrielle. A cause de sa structure économique, elle a moins profité que certains autres États des années prospères, mais elle a aussi moins souffert qu'eux des temps difficiles. Notre agriculture repose sur une propriété très divisée et sur une grande diversité de produits. La question de la main-d'œuvre ne se pose pour ainsi dire pas en Bavière, où chaque famille cultive son petit domaine. Celle des capitaux non plus, puisque cette exploitation familiale est primitive et peu coûteuse. A côté des céréales et de l'élevage, nous avons la vigne, le houblon, les arbres fruitiers et les cultures maraîchères. Il est bien rare que l'insuffisance d'une récolte ne se trouve pas compensée par l'abondance d'une autre. Cette année, le houblon est mal venu, et les brasseurs se plaignent; mais leurs sociétés n'en distribueront pas moins de 12 à 15 pour 100 de dividende aux actionnaires.

« Nos industries connaissent des fortunes variées. Les petites entreprises marchent assez bien; l'artisanat est relativement prospère. En revanche, à Nuremberg, à Augsbourg, les grandes fabriques passent par une crise assez analogue à celle que traversent les industries saxonnes. Beaucoup d'entre elles ont d'ailleurs perdu leur indépendance, en entrant dans les grands cartels berlinois. Qu'il s'agisse d'industrie, de commerce ou de banque, les éléments qui ont le mieux résisté à la crise sont les éléments purement bavarois. Car ceux-là ont su maintenir leur activité à l'échelle modeste d'un pays naturellement pauvre et peu peuplé. N'oubliez pas que la population de toute la Bavière est tout juste égale à celle de Londres. Quant à la *Kapitalbildung* (constitution de capitaux), elle ne peut être que très lente dans un pays où chacun dépense à peu près ce qu'il gagne.

« Les économistes de Berlin préconisent une réduction générale des traitements et salaires, dont ils attendent un abaissement du coût de la vie. Je ne sais pas si leur calcul est exact; mais je sais bien qu'en Bavière, l'employé moyen à qui on rognerait 10 pour 100 sur son traitement, ne pourrait plus joindre les deux bouts. Voilà qui montre bien la difficulté d'appliquer indistinctement une même mesure à tous les États du Reich allemand.

« Dans l'État bavarois, c'est la capitale qui a le plus souffert. Munich était avant la guerre une ville de retraits et de rentiers. La vie était douce et tranquille dans cette résidence élégante, où l'industrie et le commerce tenaient moins de place et faisaient moins de bruit que la Cour et les beaux-arts. Or, les retraits sont dans la misère et les rentiers n'ont plus de rentes. Il faudra que Munich attende, jusqu'à ce que la classe dont elle vivait se soit reformée. Cependant, à défaut d'Allemands, les étrangers affluent encore dans notre ville, attirés soit par les musées et les théâtres de musique, soit par la beauté des environs. Munich se contentera, pour un temps, d'être une ville d'art et de tourisme ; mais c'est, hélas ! la portion congrue.

Ce qui me semble n'avoir pas changé ici, c'est l'orientation, pour ainsi dire morale, de Munich et de la Bavière vers les pays du sud, vers l'Autriche. Dans les kiosques, on vend les journaux de Vienne autant que ceux de Berlin. Le champ d'action des banques bavaroises s'étend, par delà les frontières, sinon jusqu'à Vienne, du moins à toute l'Autriche du nord. Entre la Bavière, l'Autriche et la Hongrie, le Danube établit un courant continu et comme une solidarité économique. Depuis le 1^{er} mars 1927, la *Bayerische Lloyd Schiffahrts A. G.*, qui a son siège social à Ratisbonne, est entrée dans le cartel formé par les compagnies de navigation hongroises et autrichiennes. Une collaboration du même genre s'est établie entre le *Bayernwerk* et le *Tiroler Wasserkraft A. G.*, pour l'utilisation des forces hydrauliques et hydroélectriques en Bavière et au Tyrol.

Le congrès des « communautés de travail allemandes et autrichiennes », réuni à Vienne dans la troisième semaine de novembre, a bien mis en évidence le rôle joué par la Bavière dans un mouvement qui a pour but de rattacher l'Autriche à l'Allemagne. Le projet de colonisation agricole allemande en Carinthie, que le congrès a adopté, est connu sous le nom de « projet de Munich ». Et c'est encore en Bavière que fut élaborée cette unification des tarifs de chemins de fer, dont on espère un développement considérable des échanges commerciaux entre l'Autriche et l'Allemagne. Le 24 novembre au matin, tous les journaux de Munich publiaient en bonne place cette déclaration faite par le docteur Schnee avant la clôture

du congrès : « Tous les gouvernements du Reich, qu'ils soient de droite ou de gauche, se prononceront toujours en faveur d'une réunion (*Zusammenschluss*) conforme non seulement à l'intérêt du peuple allemand, mais à l'intérêt général de l'Europe. »

AU WURTEMBERG ET EN BADE

Mannheim, décembre. — J'ai passé quelques jours à Stuttgart, pour m'informer sur la situation du Wurtemberg, et je m'arrête quelques jours ici, dans la plus grande ville de l'État de Bade. Ces deux pays sont limitrophes ; ils sont même réunis, au point de vue de l'organisation du travail, en une seule circonscription qui s'appelle : *Südwest-deutschland*. Et pourtant, d'un État à l'autre, les conditions économiques et politiques apparaissent très différentes.

L'industrialisation du Wurtemberg est relativement récente ; l'ouvrier y demeure encore tout proche du paysan. On est venu des champs à l'usine ; mais on retourne sans regret de l'usine aux champs ; parce qu'entre l'industrie et l'agriculture, l'artisanat forme comme un trait d'union. Il est peu de villages où l'on ne trouve une petite fabrique. La propriété étant généralement très morcelée, les membres d'une famille agricole que l'exploitation du petit domaine laisse inoccupés trouvent, sans aller à la ville, un travail rémunérateur. Aussi y a-t-il peu de chômage dans l'État de Wurtemberg : pour les derniers mois, le nombre des chômeurs représente à peine un tiers de la moyenne du Reich. L'industrie du pays est très spécialisée : c'est ce qu'on appelle ici une *Vereidelungsindustrie*. D'où la répugnance des entrepreneurs à se séparer d'ouvriers qualifiés, qu'ils ne remplaceraient pas aisément. D'où aussi la tendance des entreprises et des pouvoirs publics à préconiser cette réduction du temps de travail qui, presque partout ailleurs dans le Reich, s'est révélée incompatible avec les nécessités de la production.

Le Wurtemberg et sa capitale sont mal situés : pas de grande voie fluviale pour faciliter les transports ; le charbon, les matières premières sont relativement éloignés. Mais ce désavantage est en partie corrigé par le caractère d'une production qui ne connaît pas de mévente. L'horlogerie, les jouets,

la bimbeloterie, la chaussure, les instruments de musique, les tissus de laine et de coton pour sous-vêtements, etc., tout cela s'écoule à peu près, même en temps de crise; et les grandes rues de Stuttgart, où s'alignent des étalages tantôt somptueux, tantôt modestes, mais toujours élégants et bien éclairés, donnent une impression d'aisance et de prospérité.

Si, dans ce pays, la consommation a peu diminué, c'est que la population des campagnes a continué de vivre dans des conditions assez favorables. La petite et la moyenne propriété sont les deux types les plus répandus; un domaine de cent hectares est exceptionnel. Les organisations coopératives facilitent l'achat du matériel et la vente des produits. On ne cherche même pas à vendre bien loin. Comme je fais compliment à un agriculteur sur la qualité des vins wurtembergeois, qui méritent d'être appréciés même au delà des frontières du pays, il me répond en riant: « Notre vin ne s'exporte pas, il se boit; et c'est parce que nous n'en avons ni trop, ni même assez pour nous, que nous fabriquons aussi du cidre et du poiré. »

Enfin, le marché du travail se trouve encore allégé du fait que le paysan souabe émigre volontiers. Tradition séculaire, dont la grande Catherine tirait déjà profit, en peuplant de vigneron wurtembergeois quelques villages de Bessarabie.

« Mon pays n'a que de petites villes — *Mein Land hat kleine Staedte* »: ainsi parle, dans le poème de Justinus Kerner, *Eberhard im Bart*, premier duc de Wurtemberg. En effet, sauf la capitale, qui compte tout de même trois cent mille habitants, les villes de ce pays, Ulm, Heilbronn, Esslingen sont restées médiocres; elles n'ont pas acquis au détriment des campagnes une importance exagérée. Et c'est peut-être à cet heureux équilibre que le Wurtemberg doit sa prospérité d'aujourd'hui.

Les conditions de l'État de Bade sont moins favorables. Non pas que les pouvoirs publics aient mal administré: tout au contraire, l'ancien grand-duché vit depuis douze ans sans à-coups, sans scandales, dans un calme qu'ont souvent envié ses voisins. Mais ici la grande industrie a beaucoup souffert de la crise économique; l'agriculture exploite sans profit, sinon à perte, un sol divisé à l'excès; enfin, le commerce et les transports subissent les conséquences d'un *hinterland* considérable-

ment rétréci. Mannheim, la grande ville construite à l'américaine, avec ses rues numérotées, ses énormes bâtisses, son immense étendue, ses trois ports, semble aujourd'hui mal à l'aise, et comme embarrassée de son inutile grandeur. C'était pourtant naguère, sinon la capitale, du moins la ville la plus importante du grand-duché. On m'assure que la nouvelle figure de Mannheim reflète assez fidèlement la physionomie générale de l'État de Bade.

Est-ce à cause de cette situation critique que les hitlériens ont fait porter sur Bade le principal effort de la propagande ? Les élections municipales du 16 novembre ont permis d'en mesurer le résultat. Dans 96 pour 100 des communes badoises, les national-socialistes ont obtenu des voix pour leurs candidats. Dans trente-trois arrondissements sur quarante, ils ont réuni plus de 10 pour 100 des suffrages émis ; dans vingt-quatre, ils se sont assuré, soit la majorité, soit la seconde ou la troisième place, disputant souvent avec succès au Centre catholique des positions acquises depuis longtemps. Cette victoire des nazis est d'autant plus surprenante, qu'elle a pour théâtre un pays où la tradition libérale et démocratique est solidement établie et dont la population passe, au point de vue politique, pour une des plus avancées, des plus mûres qui soient en Allemagne. Déjà, lors des élections pour le Reichstag, les progrès accomplis en Bade par le mouvement hitlérien s'étaient révélés très nettement : la liste national-socialiste y obtenait plus de 20 pour 100 des suffrages émis, alors que dans le Wurtemberg voisin, elle n'en réunissait pas beaucoup plus de 9 pour 100. Les élections municipales devaient rendre ce triomphe encore plus éclatant.

Quand j'en demande la raison, on ne sait trop que me répondre. Les uns expliquent le succès des hitlériens par l'absence d'une droite bourgeoise et conservatrice solidement organisée : comme adversaires sérieux, les nazis n'auraient eu devant eux que les catholiques. D'autres dénoncent l'appui malencontreux accordé à Hitler par quelques grands entrepreneurs, qui se seraient même engagés à n'employer que des national-socialistes. D'autre part, ici comme partout, la propagande hitlérienne a exploité le malaise économique. Or, durant le mois qui précéda les élections, la seule ville de Mannheim avait à secourir plus de chômeurs permanents que l'État de Wur-

temberg tout entier. En raison du même désarroi, le *Landbund*, union des paysans de Bade, aurait opposé à l'effort des nazis moins de résistance que le *Bauernbund* de Wurtemberg.

Mais ce qui semble avoir surtout retenu l'attention des milieux politiques badois, c'est la nouvelle méthode de combat employée par Hitler et ses partisans. Pendant le mois de mars dernier, c'est-à-dire en un moment où aucune élection n'était prochaine, les nazis n'ont pas tenu en Bade moins de neuf cents réunions publiques. Comme leurs journalistes, leurs orateurs prenaient soin d'adapter leur langage aux différents milieux qu'ils voulaient atteindre. Mais il y a deux armes dont ils faisaient un usage constant : la diffamation, pour discréditer les adversaires politiques, — c'est ce qu'ils appellent « lutter contre la corruption », — et l'évocation du « bon vieux disparu », pour jeter l'odieux sur le nouveau régime et sur les hommes qui le représentent. Enfin, lorsqu'ils s'adressaient au public ouvrier, les hitlériens, au lieu de s'en prendre au marxisme comme ils le font devant les auditoires bourgeois, annonçaient, en termes aussi vagues que pathétiques, un nouvel évangile anti-capitaliste, qu'ils n'auraient pu définir plus précisément sans tomber dans le communisme le plus radical.

L'approche d'un hiver qui, de toute façon, ne put qu'aggraver le malaise économique, inspire, ici comme partout, de vives inquiétudes. « Il faut créer du travail », voilà le mot d'ordre. Mais comment créer du travail sans engager de nouvelles dépenses ? A un industriel qui m'exposait son programme, j'ai fait timidement cette objection : « L'Allemagne ne produit-elle pas déjà trop ? » Il m'a répondu : « L'Allemagne doit produire encore davantage : c'est pour elle une question de vie ou de mort. Quant aux autres pays, leur devoir est de consommer le plus possible de produits allemands... »

Au moment où j'achève d'écrire ces notes trop rapides, les journaux annoncent de Berlin l'échec des pourparlers engagés par le chancelier Brüning avec les chefs de parti, en vue de réunir une majorité favorable à son programme de réforme financière. La défection du parti économique ayant donné beau jeu aux social-démocrates, ceux-ci ont subordonné leur concours à des conditions que le gouvernement ne pouvait accepter sans compromettre l'œuvre entreprise. Il faudra do-

que le chancelier renonce à une réforme urgente, indispensable ; ou bien qu'il l'introduise par décret, en vertu des pouvoirs que lui confère l'article 48 de la Constitution. Et le *Vorwaerts*, prévoyant que M. Brüning adoptera ce dernier parti, lui reproche déjà de recourir à une procédure d'exception avant d'avoir épuisé les moyens parlementaires de gouvernement !

Voilà une réforme dont chacun loue les principes équitables et l'heureuse ordonnance, où tous les hommes compétents reconnaissent l'effort le plus remarquable et le plus courageux qui depuis longtemps ait été fait en vue d'assainir les finances et de conjurer une crise très dangereuse. L'opinion publique est unanime ; l'Allemagne tout entière est derrière le chancelier de l'Empire... Mais il y a le Reichstag, il y a les partis ; et, pour chacun, la tâche essentielle paraît être de rejeter sur les autres la responsabilité de mesures impopulaires.

Au cours des entretiens que M. Brüning a eus avec les chefs de fractions, il a invité ceux-ci à formuler, non seulement des objections à son projet, mais un contre-projet positif. Ou l'on n'a rien proposé, ou les propositions avancées n'ont pas résisté à l'examen. Il ne restait donc plus aux partis raisonnables, aux partis d'ordre, qu'à se rallier au programme du Gouvernement. C'est précisément ce qu'ils ne font point.

Ce qui m'a paru à Berlin dominer la vie politique, c'est l'égoïsme des partis, étroit, agressif, allant jusqu'à méconnaître les grands intérêts nationaux. Ce qui me frappe en parcourant l'Allemagne, c'est l'égoïsme des « pays », chacun oubliant volontiers les besoins de tous, pour ne penser qu'à ses propres convenances. Il me semble que ce double égoïsme tantôt paralyse, tantôt frappe de stérilité des efforts énormes, persévérants, organisés, à qui il ne manque, pour devenir féconds, que d'être inspirés et dirigés par un sentiment plus large et plus généreux. Que l'égoïsme des partis n'ait point fléchi, que l'égoïsme du pays n'ait point désarmé devant la gravité du péril commun, en face des difficultés économiques et politiques auxquelles l'Allemagne doit faire face, c'est bien le phénomène le plus étonnant qu'au cours de ces deux mois de voyage il m'ait été donné d'observer.

MAURICE PERNOT.

NOTES ET IMPRESSIONS

AU SALON DE L'AVIATION

Une volière à la mesure des oiseaux géants qui s'y posent, une immense nasse de verre où sont pris les poissons volants, de la taille d'un caïque ou d'un cargo : le douzième Salon de l'Aviation au Grand Palais.

« Des ailes ! des ailes ! des ailes ! » comme dans la ballade de Ruckert, mise en honneur par Gautier. On passe sous des ailes rouges, ici, — l'on passe tout le temps sous des ailes, — et ces ailes écarlates, et cette hélice d'acier, un peu camuse, et cette cigogne en plein vol sur le fuselage, et ce train d'atterrissage, calé dans les fleurs, et cette longue écharpe tricolore, où l'on déchiffre, comme sur un drapeau, des noms de victoire, ces mots qui jalonnent la vaste terre : Paris, Açores, Tsitsikar, Karbine, Shangaï, Hanoï, Calcutta, Karachi, Alep, Athènes, Rome, Paris-New-York, Washington, et ce point d'interrogation...

Même pour le plus profane, il n'est pas permis d'hésiter, d'autant plus que, de la carlingue, surgit Bellonte en tenue de ville, d'une simplicité charmante, avec sa figure étroite et son toupet en flamme de punch : « Je te cherchais, Bellonte ! » hèle une voix qui garde, comme une pointe d'ail, l'accent de Caussade.

Costes, un compatriote de la petite patrie, un fils légitime de cette race gasconne, tout ensemble imaginative et positive, subtile et tenace, qui donna à la France Henri IV et Foch. Ah ! comme je le connais, ce *brave drolle*, trapu et fin, le regard ensoleillé sous les sourcils bien arqués, le nez droit, le menton têtu, avec toujours cette expression de gentillesse un peu narquoise. Celui-là, avant de le voir battre, dans les airs, le record de Christophe Colomb, je l'ai rencontré, maintes

fois, — lui ou son frère, — sur notre terre occitane, menant sa paire de bœufs sous le joug antique, accompagnant d'un refrain sonore son gai labeur d'artisan rustique, ou dans la tranchée, à Verdun, tenant àprement au sol, non sans mâchonner, comme aulant de cartouches, tous les jurons de Gascogne et Dieu sait s'il y en a ! Oui, mon cher Pesquidoux, un homme de « chez nous »...

L'autre matin, au beau milieu d'une foule que rien ne peut détacher de son idole, il fallait entendre Costes répondre à quelque admiratrice inconnue, sollicitant de lui un autographe, par ces mots obligeants que, de l'Adour au Tarn et du Gers à l'Ariège, toutes les bonnes femmes, tous les bons garçons de Gascogne ont accoutumé de répondre à quiconque leur demande un petit service : « *Avé plaisir !* » Uniquement taillé pour la course, — et quelle course !... 110 000 kilomètres et 612 heures de vol, — le *Point d'interrogation* ne vise pas à la beauté : arrachez-vous au sortilège des ailes rouges, quittez ce champ de gloire qu'est aujourd'hui le stand Bréguet et venez visiter ce petit voisin, modeste, mais charmant, l'hydravion Schreck-F. B. A.

Un oiseau nageur, un marsouin ailé, voué au blanc et au bleu ; dans la carlingue, deux fauteuils d'osier aux mêmes couleurs, rapprochés avec tendresse ; appareil amphibie de tourisme ; invitation au voyage, imprévue de Baudelaire : demain, il sera sans doute du dernier cri de faire en hydravion, entre le Spitzberg et Philæ, son voyage de noces.

Tourisme : signe des temps ; grande nouveauté de ce Salon ; les constructeurs songent aux touristes, se préoccupent de confort, se soucient de beauté. Beauté qui ne s'attache pas seulement à orner les parois de la cabine et les fauteuils nickelés, beauté qui s'exprime surtout dans le tracé de l'appareil, voire dans la décoration du fuselage.

A cet égard, les Nieuport-Delage remportent la palme. Quelles fines merveilles ! Que ce soit le monoplace de chasse ou l'avion prévu pour le transport de huit passagers, tous deux entièrement métalliques, on ne se lasse pas d'admirer le revêtement d'aluminium, ciselé, gravé, niellé, avec le goût exquis dont, sous la Renaissance, à Sheffield, à Tolède, à Milan, faisaient preuve les fabricants d'armures.

Grâce à l'aéroplane, grâce à l'hydravion, — celui de Cams,

d'une si grande force, est aussi d'une ligne splendide, — la machine est enfin en passe de conquérir ses titres de noblesse et de beauté.

S'il n'y avait que cela, une promenade au Salon de l'Aviation serait un enchantement ; mais c'est aussi, hélas ! une leçon.

Une station au premier étage, parmi les documents réunis par le ministère de l'Air, une halte au rez-de-chaussée, dans le stand de l'Aéronautique italienne, c'en est assez pour nous rappeler à de cruelles réalités. Des panneaux, qui ne contribueront pas à enrichir le trésor d'art de nos voisins transalpins, nous montrent, en des allégories un peu naïves, l'aviation de reconnaissance, l'aviation de chasse et enfin l'aviation de bombardement, représentée par un étonnant Pégase, centaure ailé, dont la tête chauve n'est autre que celle de Gabriele d'Annunzio.

Quand on a vu cela, on ne se soucie plus guère de tourisme aérien, on se remémore certains propos, tenus récemment en Espagne par l'équipage du Junker G-38, expliquant avec quelle aisance on peut installer, sur cet avion de commerce, quatre canons et un nid de mitrailleuses. Les voilà bien, les corsaires de demain, tellement plus redoutables que les Jean-Bart et les Surcouf ! Comme l'écrivait M. Jacques Mortane, — et c'est bien là le péril mortel de la guerre aérienne, — « en cas de besoin, les vrais avions militaires ne seraient pas ceux que l'on pense... et qui nous coûtent si cher ».

Du coup, la promenade s'oriente dans un sens plus grave. On quitte la zone du tourisme, et l'on se met en quête des appareils de transports commerciaux, qui, du jour au lendemain, peuvent se métamorphoser en croiseurs de l'air.

Coup de sonde dans les bas-fonds de l'avenir, investigations qui ne sont pas, convenons-en, pour l'heure présente, des plus réconfortantes. Il est vrai que, si la défense nationale l'exigeait, le quadri-moteur, l'avion-bar, l'amphibie et l'hydravion transatlantique sud Lioré-Olivier, les divers types Potez, les Bréguet, les Blériot et jusqu'aux beaux et charmants Nieuport-Delage, pourraient devenir des engins de guerre.

Oui, mais les autres ! Ce Fokker IX, d'une si jolie ligne, et dont la vaste cabine est meublée avec un goût très raffiné : qu'un jour il renonce à ses vingt passagers et qu'à chaque siège soit substitué un lance-bombes !... Bah ! me direz-vous,

nous ne serons jamais en guerre avec la Hollande : nous ne sommes plus au temps de Louis XIV... Évidemment ; mais tous ceux qui, entre 1914 et 1918, ont subi des attaques aériennes, n'ont pas oublié que, précisément, nombre de ces coups leur étaient portées par des Fokker. Donc, ouvrons l'œil et veillons au grain.

Quant au mastodonte germanique, à l'hydravion géant exposé par Dornier, il réalise à merveille le goût de nos voisins de l'Est pour le « kolossal ». Imaginez la machine la plus biscornue, la plus cocasse, la plus extravagante, la plus infernale, celle-là même qu'après Jules Verne décrivait Wells et dessinait Robida, ou, mieux encore, ces extraordinaires mécaniques dont les illustrés anglais nous ont gardé l'image et qui apparurent en juin 1868, au Palais de Cristal, à Londres, lors de la toute première exposition de locomotion aérienne. Le voilà bien, le « Hollandais volant », le bateau fantôme, chanté par Wagner. Bateau volant : c'est bien là le modèle des paquebots de haute mer. Rien ne ressemble mieux à un navire que cette coque avec l'avant tranchant, les hublots, le poste de mouillage, la quille, les cloisons intérieures la séparant en trois étages et le gouvernail marin.

Ce Do-S, que mettent en mouvement quatre moteurs on le voit bien navigant, mais comment pourrait-il s'envoler ? Et pourtant, ce n'est là qu'une réduction du Do-X. Ici, je laisse la parole à leur inventeur : cela en vaut la peine. Dans son légitime, mais candide orgueil, M. Dornier nous révèle des choses bien intéressantes. « A ceux qui déclaraient : *L'apparition de cet hydravion sera gros de conséquences* », certains répondaient : « Bah ! il se brisera au décollage ou bien, s'il parvient à voler, il n'enlèvera presque rien. » Et pourtant, « ce n'est pas 5 tonnes, c'est 10 tonnes et davantage que le Do-X enlève aisément, avec, en plus, 12 hommes d'équipage et suffisamment de combustible pour couvrir des étapes supérieures à 1000 kilomètres. Ce n'est ni 50, ni 100, mais 169 passagers qu'il a promenés au-dessus du *Bodensee*. »

La conclusion surtout est à retenir : « L'intérêt des propriétés de vol et des performances du Do-X n'a, d'ailleurs, point échappé aux milieux aéronautiques. *Le prototype était à peine terminé que déjà les usines d'Altenrhein mettaient en chantier deux nouveaux appareils de ce type, pour le compte du gouver-*

nement italien. Le récent voyage de M. Dornier aux États-Unis et la fondation de la « Dornier Corporation » ne seront pas non plus sans conséquence sur le développement de la construction des « Do-X »...

Un bon averti en vaut deux. Quand je vous disais qu'il y avait tout ensemble agrément et profit à faire un tour au Salon de l'Aviation ! Le tout est de savoir ce que nous aurions à opposer, le cas échéant, à ces énormes citadelles navigantes et volantes, dont nos voisins de l'Est... et du Sud-Est paraissent ne pas méconnaître la valeur militaire.

Car c'est un fait : ainsi que l'armée moderne se recrute parmi les civils, de même la plus meurtrière aviation semble bien devoir être l'aviation pacifique.

Quand vous quitterez ce Salon qui suscite tant de sentiments et pose tant d'énigmes, je vous engage à relire l'admirable « anticipation » de la *Légende des Siècles, Plein ciel*, où, dès 1839, Hugo a prédit la conquête de l'air :

Intrépide, il bondit sur les ondes du vent ;
Il se rue, aile ouverte et la proue en avant...

LA MAISON D'EUGÈNE DELACROIX

Ces maîtres du romantisme, quels prophètes, même dans des domaines qu'on eût pu croire leur être bien étrangers ! Ainsi, Victor Hugo prédisant l'avènement de l'aviation et Eugène Delacroix, ce maître de la peinture française, dont on fêtait hier, au Louvre, le génie, annonçant, quelque soixante ans avant Wells, l'emploi des « cuirassés de terre », des tanks :

« Nous voyons chez les Grecs primitifs, chez les Perses, l'usage de combattre dans des chars... Ces chars étaient eux-mêmes des instruments de destruction, ils étaient armés de faux. Ils pourraient, chez les modernes, être garnis de fusées meurtrières propres à porter le trouble dans les rangs de l'ennemi. Je me figure que des machines de ce genre lancées à propos et chargées de soldats d'élite qui sauteraient à terre ou combattraient au milieu de l'ennemi du sein de cette forteresse ambulante, seraient d'un bien autre effet que ces grands cavaliers... devenus inutiles... »

Delacroix. On se préoccupe beaucoup, à l'heure présente, de

sauver sa dernière maison, la chambre où sa fidèle Jenny lui ferma les yeux, l'atelier qu'il fit construire dans le paisible jardin du numéro 6 de la rue de Furstenberg.

Tel est aujourd'hui le goût du public que l'étude des œuvres laissées par les princes de l'esprit ne lui suffit pas ; plus l'artiste, plus l'écrivain l'intéresse, plus il veut connaître l'homme. La curiosité est à l'ordre du jour. Or, sur la personne de ces grands maîtres, rien ne nous renseigne davantage que les lieux où ils vécurent, que les maisons où leur cerveau a conçu, où leur main a créé, où leur cœur s'est réjoui et a souffert, où parfois même il a cessé de battre.

C'est l'honneur des âges précédents d'avoir su nous garder la maison de Michel-Ange à Florence, de Shakespeare à Strafford-sur-Avon, de Plantin à Anvers, de Goethe à Weimar. Il y a presque un quart de siècle, la Ville de Paris, consciente de ce qu'elle doit à la France, sauvait la maison de Victor Hugo, place des Vosges. Hier, c'était Hauteville-House, phare entre les phares, que Paris recueillait avec piété, comme le plus précieux des héritages.

Demain... Demain, grâce à l'initiative conjuguée de la municipalité parisienne et de l'État, l'atelier où Eugène Delacroix a passé les dernières années de sa vie ardente, l'atelier où cette âme héroïque a lutté avec l'ange de la mort, sera sauvé ; ce temple de l'art ne disparaîtra pas, comme on l'avait craint, pour faire place à un garage d'autos, et le jardin où se promenait frileusement, au déclin des jours, le plus grand de nos artistes, connaîtra encore le chant des oiseaux.

Rien d'émouvant comme de visiter cette dernière demeure du génie, dans l'abandon où on l'a laissée depuis la guerre.

Dans l'ombre de l'Abbaye, c'est, dès la cour, une apparition balzacienne. Porche cintré et surbaissé ; à gauche, après la loge du concierge, surmontant une porte, cette plaque de marbre noir apposée par les soins des amis du maître :

« Ferdinand-Victor-Eugène Delacroix a habité cette maison jusqu'à la fin de sa vie. 13 août 1863 ».

Franchissons le seuil ; un escalier indépendant conduit au premier étage ; en haut des degrés, une entrée d'il y a tout juste un siècle, avec ses colonnes de bois peint qui évoquent, tout ensemble, Rastignac et cette M^{me} Azur, dont Delacroix fut épris un instant, comme son ami Henri Beyle.

Voici, vide et poudreux, l'appartement d'Eugène Delacroix. Lambris Louis-Philippe ; vastes dégagements ; à gauche, belles pièces de réception ; à droite, la chambre de la fidèle Jenny Le Guillou, cousue à la chambre de son maître, cette petite chambre qui s'ouvre sur le jardin et d'où, le 13 août 1863, il entendit pour la dernière fois l'angélus de Saint-Germain des Prés.

Voici l'escalier qui conduit à l'atelier, où, de sept heures du matin à trois heures après midi, Eugène Delacroix travaillait sans prendre la moindre nourriture.

« La lumière du jour, nous rapporte un témoin, Théophile Silvestre, l'attristait en déclinant, et il ne déposait la palette que par résignation. Jamais il n'avait pu comprendre que Gros tirât parfois sa montre en travaillant. Vêtu d'un court veston et entortillé d'un fort cache-nez, il ôtait en vous saluant sa petite casquette avec plus de grâce que Charles X son chapeau à plumes, et vous faisait asseoir près de lui sur un grand canapé de drap rouge. Après vous avoir sondé d'un regard clignotant et inoubliable, il achevait de briser, en causant, sa frêle et précieuse santé... » Dans les moments de silence, tout continuait de parler en lui : « son front plein de choses, ses sourcils âpres et mobiles, ses yeux de diamant noir, ses narines agitées, ses lèvres mélancoliques et violentes, sa luxuriante chevelure, ce menton saillant sur la cravate comme une pierre dans une fronde, enfin, ses mains nerveuses, adroites et plus aiguës que les griffes du chat. »

Dans ce grand atelier, dont l'aspect n'a pas changé et qui garde extérieurement son ordonnance Louis-Philippe, furent exécutés *les Bords du fleuve Sébou*, *l'Enlèvement de Rebecca*, *la Mort d'Ophélie*, *le Combat de chevaux*, *Ovide chez les Scythes*. Là surtout, fut longuement médité ce que Maurice Barrès appelle si justement « le testament d'Eugène Delacroix », cette admirable décoration pour la chapelle des Saints Anges à Saint-Sulpice, que j'ai eu l'honneur de contempler, bien des fois, avec l'auteur du *Mystère en pleine lumière* : « Il y avait là un vieux mur, un espace morne, sans âme, humide, et maintenant, pour jamais, c'est un buisson ardent. Ce testament moral du génie, n'est-ce pas, en prenant le mot *page* dans son grand sens, la mise en œuvre du conseil du Père de l'Église à l'artiste aussi bien qu'au lettré et au savant :

Cadentem faciem pagina sancta suspiciat? Quand ton visage penchera dans la mort, qu'il tombe sur une noble page!

Non, pas plus que la maison de Victor Hugo, place Royale, pas plus que Hauteville-House, pas plus que le mas de Mistral à Maillane, l'atelier d'Eugène Delacroix ne doit périr, ni son jardin, dont les beaux arbres lui constituent, avec le voisinage si paisible, si conventuel, une merveilleuse atmosphère.

Déjà, il y aura bientôt trois ans, la Commission du Vieux Paris voulut bien, à ma demande, émettre à l'unanimité le vœu que « l'atelier et le jardin d'Eugène Delacroix soient classés et préservés ainsi de la destruction ». Depuis, sous la présidence éclairée de M. Maurice Denis, la Société des Amis de Delacroix s'est constituée et aujourd'hui, grâce aux concours généreux d'admirateurs, d'admiratrices de ce grand homme, l'initiative privée vient renforcer celle de l'État et de la Ville de Paris; nous verrons bientôt s'ouvrir au nombreux public si fervent, si recueilli, qui se pressait dernièrement dans la Salle des États au Louvre, non seulement le jardin et l'atelier du maître, mais aussi son appartement, les pièces où il lisait, où il méditait, la chambre où il a rendu à Dieu sa belle âme.

Le vœu du président de la *Sauvegarde de l'art français*, le duc de Trévise, si dévoué à toutes les nobles causes, a été entendu : « Ce serait, m'écrivait-il un jour, un véritable désastre et un atroce massacre que de faire disparaître un des lieux les plus émouvants de Paris. Florence possède sa Casa Buonarrotti : Paris doit avoir son *Atelier de Delacroix*. »

Dût leur modestie en souffrir, je dirai un jour quels furent les bons artisans de cette œuvre de salut; mais j'ai tenu seulement à réserver la primeur de cette nouvelle à la *Revue* dont Eugène Delacroix fut, pendant bien longtemps, l'un des plus fidèles et des plus grands collaborateurs.

« J'aime beaucoup les églises, écrivait Delacroix dans son admirable *Journal*... Il semble qu'elles sont tapissées de tous les vœux que les cœurs souffrants y ont exhalés vers le ciel... » Que soient remerciés ceux qui auront permis de sauver ces murailles de l'atelier d'Eugène Delacroix, ces murs que, selon le mot de Maurice Barrès, « tapisse le suprême épanouissement des expériences d'un génie »!

MAÏS VERT ET POMÈS

L'Aigle des tempêtes, le Cerf agile... Fenimore Cooper, Gabriel Ferry, Gustave Aimard, et encore Delacroix qui prit si souvent pour modèles ces tribus de Peaux-rouges, essaimées pour un temps aux bords de la Seine... D'un lointain passé, des images périmées émergent, ressuscitent : *Dernier des Mohicans, Coureur des bois*, et jusqu'à cette attaque du train par les Pawnees dans *le Tour du Monde en 80 jours*, au Châtelet : à huit ans, j'en eus le cauchemar pendant toute une semaine. Je ne rêvais que mocassins et tomahawks, et j'aurais bien voulu pouvoir fumer, au wigwam, le calumet de la paix.

Ces farouches guerriers empennés plus encore que des chevaliers de Paolo Uccello, nous les avons vus, réellement, au lendemain de l'Exposition de 1889, en un camp immense, dressé sur la zone militaire, et où commandait le colonel Cody, le fameux Buffalo Bill. Chasse au bison, lasso, coups de carabine et coups de lance, convois assaillis, visages pâles proprement scalpés, poteau de torture, et dans les entr'actes, accueil affable des squaws qui nous offraient des douceurs indiennes bien connues des petits Français du Midi : graines de maïs épanouies au feu en fleurettes d'une blancheur éblouissante.

L'épi de maïs, je l'ai vu frémir tout à l'heure entre les mains nerveuses d'un des derniers chefs Peaux-rouges, Os-Ko-Mon, nom indien qui signifie précisément : Maïs vert.

Os-Ko-Mon fait recette, Os-Ko-Mon fait fureur. Au moment où le noir passe de mode, où, dans les cinémas, on proteste contre le jazz, où le dit jazz, tant fêté il y a dix ans, met en fuite, dans les salons les plus célèbres, les invités les plus patients, tandis que l'étoile de Joséphine Baker décline à l'horizon, il est tout naturel que nous donnions le pas sur la Vénus noire au dernier Peau-rouge.

Celui-là d'ailleurs est un artiste. Je lui reprocherai, — comme à Argentina, comme à Teresina, — de styliser à l'excès de vénérables thèmes populaires ; mais on doit convenir que son chant, accompagné sur le tam-tam, est d'un accent étrangement beau, d'une sauvagerie sonore et plaintive, assez voisine du nostalgique plain-chant d'Andalousie et d'Orient.

Le *Chant de guerre*, que pousse l'Indien paré de plumes splendides, a surtout un grand caractère : plus encore qu'un chant, c'est une clameur, une sorte de trémolo strident, et ce cri, c'est celui du coq, saluant le soleil. Rostand eût aimé ce Chantecler de la Prairie.

Quant aux danses d'Os-Ko-Mon, elles ont paru très supérieures à ses chants. Deux surtout sont d'une rare beauté. L'une s'adresse à l'être superstitieux, asservi aux forces obscures que tant d'esprits forts portent en eux. Envoûtement, magie, sortilèges... C'est toute la *Danse de la plume sacrée*. La plume d'aigle, dont le Peau-rouge use et abuse, est le symbole de la spiritualité, de la puissance et de la prière. D'abord ébauchée sous le masque rituel qui s'interpose entre le suppliant et le Grand Esprit, cette danse s'accompagne de gestes de plus en plus véhéments, depuis l'imploration jusqu'à la prière violente qui commande aux forces inconnues.

Il faut voir Mais vert prosterné, prostré dans son grand manteau jaune, puis soudain se redressant, nu ou presque, le masque de bois plaqué sur son visage ; ce masque, enfin, il l'enlève, le pose devant lui et invoque la plume d'aigle. Rien ne peut exprimer alors l'angoisse du suppliant, sa crainte de l'invisible, son épouvante du grand mystère.

Et comme le corps d'Os-Ko-Mon, — terre cuite plus dorée que rouge, torse mince et finement ciselé, bras de guerrier et non de lutteur, cuisses un peu rondes, quasi féminines, — est d'une extrême beauté, comme sa face aux yeux noirs, aux longs cheveux aile de corbeau, aux lèvres mobiles, atteint, sans effort, au pathétique, on ne se lasse pas d'admirer cette image dansante, venue du bout du monde, du fond des âges.

La danse du Calumet n'est pas moins belle. Vêtu de plumes blanches, noires et rouges, le jeune guerrier prend le calumet de paix : il s'adresse au Grand Esprit pour obtenir l'abondance et la concorde parmi les tribus. Il porte ses pas dans la direction des quatre points cardinaux pour que les quatre vents de l'Est, de l'Ouest, du Nord et du Sud envoient une haleine paisible à la terre, dans les travaux du jour comme dans le repos de la nuit.

Que d'attitudes magnifiques dans leur simplicité ! Os-Ko-Mon assis, tenant le calumet de paix, nous fait songer au fameux *Scribe accroupi* du Louvre ; puis il se lève, recule avec

le calumet qu'il semble protéger des menaces sournoises, hume une bouffée et, aux accents d'une douce mélodie, tend vers le ciel ce symbole de la paix. Geste d'une ligne si pure qu'il évoque les athlètes de Scopas et de Polyclète.

Mais que nous voilà donc loin des contorsions noires ! Voltaire n'avait pas prévu ce dernier chapitre de *l'Ingénu* : les visages pâles se mettant à l'école du Huron pour réapprendre la sérénité classique.

Cette sérénité, ne l'attendez pas de Pomiès, Pomiès, le danseur et le mime, Pomiès, le Vestris de 1931 (avec lui, on peut bien antidater), Pomiès, en qui s'incarne toute une école, celle de Cocteau et de Soupault, de Poulenc, de Jean Hugo et du jeune Mauny. Modernité suraiguë, vampirisme et freudisme... néo-romantisme...

A cent ans de distance, on met en disques les vieilles guitares de Clara Gazul, on coiffe à la garçonne Inès de la Sierra ; le « gentilhomme du moyen âge », chargé de crimes et poursuivi par une nuée de fantômes, se mue en cambrioleur pas très sûr de son fait... Avec cela, comment n'être pas d'avant-garde ?

J'ai parlé de Jean Hugo. Je lis sur le programme que « les pantalons de M. Pomiès sont coupés par J. Dodibert » et que « ses *pull-over* sont de la maison Tedesco ». J'en suis charmé ; pourtant, si quelqu'un devait être ici à l'honneur, c'est Jean Hugo, le fils de Georges, l'arrière-petit-fils d'Hernani. Pomiès sur les tréteaux de Montparnasse ou de l'Atelier, c'est un personnage de Jean Hugo ; ce masque glabre et blond, ce grand corps dégingandé, cette souplesse d'ours trop souple pour sa fourrure, ces *pull-over* couleur de turquoise vivante et de turquoise mourante, ces pantalons de marin yankee en bordée, qui tanguent et qui roulent, ce dessin linéaire d'une fausse ingénuité, ces tons plats, ces verts, ces bleus, ces jaunes purs, nous savons d'où vient tout cela : des gouaches de Jean Hugo.

Les détracteurs de Taine prétendent que ce n'est pas l'époque qui crée les maîtres, que, tout au contraire, ce sont les vrais artistes qui créent leur temps, modifient leur climat. Thèse hardie. Je m'y rallie, pour aujourd'hui, en faveur de Jean Hugo. De toute évidence, Pomiès est sa création.

Création, d'ailleurs, infiniment savoureuse. On conçoit l'engouement des gens du monde pour ce danseur exceptionnel.

Ses cours, on le sait, sont assiégés, et quand il donne un récital, comme l'autre jour avec la charmante Nikitina, vraiment exquise dans sa valse de Chopin, c'est un événement : on se bouscule gentiment, on s'écrase poliment, mais on s'écrase quand même et l'on a bien de la peine à dénicher un strapontin.

Ce grand corps veule et alerte, ce masque étrange, d'une tristesse à la Debureau, mais plus accusé avec les grands yeux de lapis, le nez busqué, le menton de galoche, de gentilles façons de mystifier, de parodier, de se moquer du monde, voilà qui déjà constitue une personnalité, une figure originale et tellement d'aujourd'hui ! Il y a en lui du jongleur et de l'acrobate de music-hall. Mais qu'il mime, en les ridiculisant, le joueur de tennis, le boxeur ou le séducteur andalou, on le devine toujours guidé par le caprice le plus lucide.

Les applaudissements vont, avant tout, à cette étonnante scène de *Cambricole*, à cette *Fuite*, dont Honegger composa la musique haletante. Rien de saisissant, comme cette course sur place, cette lassitude des bras qui battent, des jambes qui se débloquent, comme ce masque de honte, de dégoût, de remords... Mimique hallucinante, à quoi mettent fin une fuite éperdue, un saut de torpille... Ainsi, dans *le Spectre de la Rose*, Nijinsky bondissant par la fenêtre vers le ciel nocturne.

Les dernières mesures d'Honegger se sont tues, qu'on demeure encore angoissé par cette vision de cauchemar, où le film policier et Edgar Poe collaborèrent. Vous ne respirerez vraiment que quand reviendra saluer de toutes ses dents de loup ce jeune et grand pantin désarticulé, mélancolique, semble-t-il, de tant divertir les hommes, tout comme ce *Gilles* de Watteau, si triste, auquel il ressemble.

RAYMOND ESCHOLIER.

LES LIVRES D'ETRENNES

L'année qui se termine a été fertile en glorieux centenaires : Indépendance de la Belgique et de la Grèce, avènement de la Monarchie de Juillet, première d'*Hernani*, prise d'Alger. pour n'en citer que quelques-uns. Nous ne saurions pourtant omettre ici le Centenaire de la *Revue* qu'aux alentours du premier janvier dernier de belles manifestations vinrent commémorer. Parmi celles-ci, l'exposition des Cent ans de Vie française, organisée par la *Revue* à la Galerie Jean Charpentier, fut une des plus brillantes; aussi convient-il de rappeler au seuil de cet article que le souvenir de cette réunion temporaire d'œuvres d'art, prêtées par les collections d'Europe les plus fermées, se trouve matérialisé dans le *Trésor des Cent ans de Vie française*, un admirable livre-album de cent cinquante planches représentant les pièces les plus rares de cette exposition et qui forme la plus durable des étrennes (1).

On doit au Centenaire de l'Algérie trois ouvrages illustrés qui retiennent l'attention. Dans *l'Orient et la peinture française au XIX^e siècle* M. Alazard a fait ressortir l'influence que la conquête de l'Afrique du Nord a exercée sur nos artistes, surpris des effets de couleurs résultant d'un ciel, d'une végétation, de paysages et de tissus éclatants qu'ils ignoraient jusque-là. On comprendra mieux leur surprise en ouvrant le livre que M. Georges Marçais a consacré au *Costume algérien*, car l'auteur nous montre, documents illustrés à l'appui, les riches vêtements portés par les indigènes au cours du siècle écoulé. Une des formes les plus typiques de l'Art musulman fait l'objet d'une suite de planches en couleurs réunies par les soins du général Broussaud dans les *Carreaux de faïence peints dans l'Afrique du Nord* (2).

Parmi les livres d'étrennes, on remarquera cette année une

(1) Firmin-Didot. — (2) Ces trois ouvrages chez Plon.

abondance exceptionnelle de beaux ouvrages d'art illustrés. Outre la grande *Histoire de l'Art* d'André Michel, dont nous avons déjà souligné l'intérêt et dont le dernier volume vient de paraître, achevant l'œuvre monumentale conçue par le critique, trop tôt disparu pour en voir le terme, on doit à M. Louis Réau le plan d'une *Histoire universelle des Arts* en quatre volumes, dont le premier, récemment paru, étudie l'Art antique et fait bien augurer de la valeur et de la présentation de cet important travail (1). Sous la direction de M. Marcel Aubert, voici les premiers fascicules d'une *Histoire universelle de l'Art*, ornée de nombreuses héliogravures, dans lesquels MM. R. Lautier et Louis Delaporte commentent les images paléolithiques, les premiers bronzes, et l'art égyptien (2). Ces deux histoires parallèles semblent devoir se compléter de la façon la plus heureuse. Enfin, sous un moindre format, M. René Schneider, poursuivant sa collection des « Patries de l'Art », offre dans *l'Art français aux XIX^e et XX^e siècles* une excellente vue d'ensemble sur la peinture et la sculpture du réalisme à nos jours (3).

Auprès de ces travaux qui embrassent toute une époque, il existe des ouvrages spécialisés, tel le *Mémento pratique d'archéologie française* de M. Vincent Flipo, dont les clairs exposés et les six cents héliogravures permettent à un profane de s'instruire sans peine aux mystères de l'architecture des cathédrales (4). Tous éprouveront un plaisir très vif à parcourir les *Beaux Châteaux de France*, un somptueux album de grand format où des photographies imposantes montrent, de Sigy et de Chaumont à Cheverny, les merveilleux joyaux de l'ancienne France (5). On retrouve l'histoire d'une partie de ces demeures dans *Châteaux de la Loire et du Berry*, du baron Hennequin de Goutel, qui en retrace les fastes et les vicissitudes avec un vif agrément (6).

Le mouvement régionaliste que nous signalions l'an dernier se poursuit activement : Avignon, Les Baux, Aigues-Mortes, Les Maures sont glorifiés par la collection des *Visions de France*, gracieux recueils d'héliogravures faites d'après les admirables clichés de M. G.-L. Arlaud, que soulignent des légendes concises de M. André Chagny (7). *L'Auvergne et le Velay* est le titre d'une collection éditée, comme il sied, à Aurillac, où MM. Louis Forges, Georges et Pierre Paul, de Ribier et l'abbé Peschard, érudits qualifiés, s'efforcent de nous faire partager leur légitime amour de leur pays

(1) Ces deux ouvrages chez A. Colin. — (2) Firmin-Didot. — (3) H. Laurens — (4) Firmin-Didot. — (5) Hachette. — (6) Tallandier. — (7) G.-L. Arlaud.

pittoresque; il existe même une collection des *Rivières de France* et celle-ci vient d'être inaugurée par la *Dordogne et ses pays* de M. Gérard Lavergne aux planches évocatrices (1). Les provinces sont encore à l'honneur dans *Ceux de Bretagne*, *Ceux de Normandie*, *le Pays basque* où MM. Pierre Guéguen, Joseph L'Hopital et Gaëtan Bernoville parlent avec une éloquente ferveur de leur terroir natal qui a bien inspiré de bons artistes : M. Mathurin Méheut, dont les planches sont vigoureuses et émouvantes, MM. Gérard Cochet et Inigo Bernoville (2).

En passant par le *Versailles* de M. Raymond Escholier, dont le beau talent, souple et varié, a su trouver de nouveaux accents pour décrire les merveilles du Parc et du Palais, dans un charmant volume aux cent gravures et aux fraîches aquarelles (3), regagnons Paris.

M. André Warnod nous en peint la physionomie aux diverses époques du passé dans *Visages de Paris*, une des plus curieuses nouveautés de l'année. Dans cet in-octavo préfacé par le comte Jean de Castellane, l'auteur semble s'attacher aux scènes et aux personnages que l'histoire a oubliés dans ses marges : on y entend glapir les marchandes de marée, crier les porteurs d'eau, rouler les tapisseries, corner les premiers taxis, et on y voit brûler les Tuileries, danser les Quat'z'arts et partir les cuirassiers en culotte rouge d'août 1914; réunion saisissante de figures et d'impressions (4). La Capitale d'aujourd'hui nous la retrouvons dans *200 vues de Paris*, en héliogravures, guide attrayant destiné à ceux qui veulent mieux connaître la ville, que ses habitants, dit-on, connaissent le moins.

Une autre capitale plusieurs fois séculaire a fait l'objet d'un volume solide et attachant de M. Jacques Guenne, *Prague ville d'art*, qui apporte une contribution précieuse à l'histoire d'une cité réputée pour ses trésors. Sa lecture incitera bien des gens à rendre visite à nos amis tchèques (5).

Si nous voulons nous évader vers les pays du soleil, les *Images du Monde* nous en donnent le pouvoir; leurs beaux albums nous mènent à travers les mers ou les races du globe (6). Nous pouvons accompagner M. Gabriel Faure en *Sicile*; son talent de conteur, aidé de fidèles gravures, transporte le lecteur à Messine ou à Agrigente (7); ou suivre MM. Camille Mauchair et J.-F. Bouchor dans le voyage qu'ils font cette année à *Vérone* et au *Lac de Garde* et dont

(1) Ces deux collections aux Editions U. S. H. A. à Aurillac. — (2) Horizons de France. — (3) Alpina. — (4) Firmin-Didot. — (5) Ces deux volumes chez Larousse. — (6) Firmin-Didot. — (7) B. Arthaud.

ils ont rapporté, l'un des pages vibrantes et nuancées, l'autre de séduisants tableaux, qui se complètent fort harmonieusement; nous pouvons visiter *Thèbes*, ses palais et ses nécropoles en compagnie de M. Maurice Pillet, auteur du plus récent volume de la collection des *Villes d'art célèbres* (1); ou bien pousser jusqu'en *Palestine et en Égypte*, en lisant l'entraînant récit de M^{me} M.-Th. Galala, si libéralement orné d'héliogravures ou d'aquarelles évocatrices de M. Marius Hubert-Robert (2).

Pour traverser les mers, on a, grâce à *Navires et Marins*, le choix entre la nef d'Ulysse, le sampang chinois, la frégate aux voiles gonflées, ou le prosaïque vapeur; MM. G. de la Roërie et le commandant Vivienne sont les auteurs érudits de ces deux magnifiques volumes d'où se dégage une irrésistible invitation au voyage (3).

Préfère-t-on voyager dans le temps? Voici la belle *Histoire de France* de M. Jacques Painsville et ses mille reproductions de chefs-d'œuvre, livre d'art et d'histoire dont le second tome a enfin paru et qui réjouira les amateurs de bons et beaux livres (4).

Enfin aux billiophiles signalons deux curiosités bien propres à les séduire : les *Fables* de La Fontaine et les *Contes* de Perrault en édition originale... ou du moins le fac-similé, scrupuleusement fidèle, de ces éditions ravissimes. Petits joyaux, maintenant accessibles à tous, dont les vignettes archaïques, les caractères désuets et la couverture, portant le nom des éditeurs Barbin ou Denys Thierry, sont propres à faire vibrer les fibres les plus délicates d'un cœur épris des livres (5).

* * *

Gérard d'Houville, André Maurois, Tristan Derème, André Chamson, tels sont les noms d'écrivains chers au grand public, qu'on peut lire cette année sur la couverture de livres d'enfants.

La fantaisie et la verve poétique de M^{me} Gérard d'Houville s'épanouit librement dans *les Rêves de Rikiki*, délicieux contes modernes illustrés avec humour par Tigre (6). M. André Maurois dans *Pata-pou's et Filiflers*, oppose deux frères, Edmond et Thierry, l'un fluët et l'autre lourd, qui, s'étant égarés dans une caverne de la forêt de Fontainebleau, atteignent deux royaumes souterrains, celui des gras et celui des maigres, et s'affrontent dans une guerre très bouffonne. M. André Chamson raconte aux petites filles l'histoire poétique

(1) Ces deux volumes chez H. Laurens. — (2) B. Arthaud. — (3) Duchartre. — (4) Tallandier. — (5) Firmin-Didot. — (6) Plon.

d'une des leurs qu'il se nomme *Magali* (1). Tristan Derème publie les savoureuses aventures de *Patachou*, l'aimable ami des bêtes, dans un album qu'André Hellé a égayé d'aquarelles spirituelles et vivement enlevées (2). M. G. Goyau, lui-même, s'est mis à la portée des enfants pour leur conter, et de magistrale façon, *la Vie de Jeanne d'Arc*, ouvrage à l'éclat duquel M. de la Nèzière contribue par une illustration, dont la vraisemblance historique ne nuit pas à l'effet décoratif (3). M. Émile Hinzelin, qui s'adresse depuis plus longtemps à la jeunesse, publie un nouvel album captivant pour lui faire connaître nos héros nationaux, *Quand nos grands marins étaient petits*; il y expose la vie et les exploits de ceux-ci, mis en images par Albert Uriet, de Duquesne à Courbet (4).

Cet enrichissement de la littérature enfantine ne nuit pas au succès des classiques de la jeunesse. *Les Malheurs de Sophie*, rajoinis par les planches printanières et ensoleillées de M. Pécoud (5), ou par les images gracieuses et naïves de M. M. Franc-Nohain (6), feront hésiter bien des donateurs, selon qu'ils préféreront voir les petits enfants de la comtesse de Ségur, en costumes pimpants d'aujourd'hui ou en robes ballonnées du Second Empire. M. Pécoud a également illustré *les Voyages de Mirlinette*, une enfant de sept ans que ses parents emmènent au pays des petits chaperons blanc, vert, bleu, pour la plus grande joie des lectrices de M^{lle} Thérèse Lenotre (7).

Nane, pour celles-ci, est une vieille amie; André Lichtenberger, son inventeur, nous la montre chez des *Saltimbanques* que M. Henry Morin a croqués avec sa verve coutumière. Une nouvelle héroïne, fille de M. Raymond Petit, naît cette année, dans des décors amusants de M. Hervé Mallet, *Jacqueline et son chien Pataud*, qui devient d'emblée sympathique. En face des petites héroïnes, voici leur bonne, la Bretonne au nez camard inventée par Pinchon et Caumery qui, après dix-huit volumes, trouvent encore le moyen d'entraîner la servante dans de nouvelles mésaventures qui font de *Bécassine en aéroplane* un album des plus réjouissants (8).

Courant, sautant, roulant, tombant et rebondissant, les garnements, favoris des petits garçons, savent eux aussi renouveler leurs exploits. Zig et Puce font cette année la traversée mouvementée de l'Océan, en compagnie d'Alfred, leur pingouin fidèle, dans *Zig et Puce à New-York*. Bicot patine, pédale, dirige un cirque, sans pour cela

(1) Ces deux volumes chez Paul Hartmann. — (2) Émile-Paul. — (3) Mame. — (4) Delagrave. — (5) Hachette. — (6) Mame. — (7) Hachette. — (8) Ces 3 albums chez Gautier-Languereau.

abandonner la présidence du club des Ratanplan, et ses exploits sont réunis dans *Bicot fait du sport* (1). *Le Tour du monde de Philibert* permet à M. H. Avelot de promener son héros, dont il est aussi le peintre, à travers d'amusants paysages des Alpes ou du Pôle (2). Marie Duvalon fait évoluer un autre gârnement bien sympathique, *Pierrot le gourmand*, dans un album plein de fantaisie (3). Robert et Jacqueline sont les héros de *la Découverte de l'oncle Pamphile*, roman d'anticipation scientifique dû à l'imagination de Marcel Jeanjean (4). Un album pratique sur *l'Auto* fera connaître à notre jeunesse férue de mécanique, les secrets d'un châssis ou d'un moteur et les arcanes du Code de la route (5).

L'attrait des merveilles scientifiques n'a pas détruit chez les enfants le goût du merveilleux des légendes. Les *Contes des mille et une nuits* empruntent, cette année, au talent de M. A. Lopez-Roberts un attrait nouveau : *Aladin, le Cheval enchanté, Ali-Baba* sont évoqués dans ce luxueux livre d'étrennes (6). Les *Contes de fées* de M^{me} d'Aulnoy et de M^{me} Leprince de Beaumont sont réédités avec une excellente illustration de M. Henry Morin (7). Les *Contes de Grimm*, illustrés par Pierre Noury d'aimables aquarelles et de croquis humoristiques (8); les *Douze Lutins de la princesse Mab*, délicieux contes de Jérôme Doucet, imagés par Henry Morin (9), sont des œuvres consacrées par le temps. Cette attraction qu'exercent les fées n'a point diminué, si l'on en juge par les récits nouveaux qui les mettent en scène; on doit à M^{me} A. de Stoutz quatre petits contes pour la jeunesse, *le Merveilleux Cœur de cristal, la Princesse Abeille et la princesse Amandine, l'Étrange aventure de Marie-Lise et le Cacatoès enchanté*, tous illustrés par M. Lopez-Roberts, qui font honneur à l'imagination de l'écrivain (10).

M^{me} Jeanne Roche-Mazon dans les *Contes du ver luisant* met en scène toutes les bêtes de la forêt et de la basse-cour dans neuf récits d'un style imagé et poétique qui font de cet album, orné par O'Klein, un ouvrage passionnant et luxueux (11). Les *Contes norvégiens* qu'a adaptés M. Léon Pineau et les *Légendes du pays basque* que M. Jean Barhier a recueillies du folk-lore pyrénéen forment deux beaux in-octavo qui seront lus avec intérêt (12). Cinq contes de Gresset, d'H. Moreau, Ch. Nodier, P.-L. Courier et Töpfer forment

(1) Ces 2 albums chez Hachette. — (2) H. Laurens. — (3) Nathan. — (4) Delagrave. — (5) Hachette. — (6) Mame. — (7) H. Laurens. — (8) Flammarion. — (9) Hachette. — (10) Ces 4 albums chez Delagrave. — (11) Boivin. — (12) Ces 2 vol. chez Delagrave.

un volume de contes et de récits d'une haute tenue littéraire (1).

D'autres chefs-d'œuvre de la littérature sont mis à la portée des grandes personnes et des enfants. L'incomparable artiste qu'est Félix Lorient offre cette année une édition nouvelle de *Robinson Crusôé*; ses compositions aux coloris chatoyants d'un bel effet décoratif accroissent l'attrait d'un texte toujours jeune (2); *Colomba* est réédité deux fois : dans le grand format des livres d'étrennes (3) et en petit format avec des images, de M. Henry Morin (4). Alexandre Dumas figure cette année aux devantures du jour de l'an, avec une édition imposante de *Mon Voyage en Suisse* (5).

Pour les plus grands, voici des éditions du format courant. *La Mare au Diable*, *Pêcheur d'Islande*, *la Terre qui meurt* renaissent sous un élégant cartonnage gris et vert, constituant un rayon de bibliothèque que les jeunes gens pourront conserver en grandissant (6). *Rataploum* et *la Fille unique de Lord Hamerless*, deux charmants romans de M. Pierre Besbre; les *Contes et les légendes de Paris* et de *Montmartre* de MM. Ch. Quinel et A. de Montgon; les *Récits du terroir russe* de M. Ernest Jaubert, tous illustrés en couleurs et élégamment cartonnés (7); les nouvelles de MM. Lucien Descaves, Jacques des Gachons, Jean Gaumont et Camille Cè, dans la collection *L'Arc-en-ciel*; les petits in-octavos de la série *Des fleurs et des fruits*, romans ou récits de voyages, feront la pâture des jeunes gens de dix-huit à quatorze ans (8). Pour eux, voici encore une adaptation de *Macbeth* et des *Récits des temps bibliques* (9).

La Bibliothèque blanche s'adresse plutôt aux petites filles et aux petits garçons, qui seront charmés par les aventures de *Gros Flo-Flo* et *petit Rip*, contées avec son délicieux talent par M^{me} du Genestoux, et *Sur l'écran du cinéma* dû à l'heureuse collaboration de J. Jacquin et A. Fabre (10) : La Bibliothèque du *Petit Français*, qui vit naître jadis le sapeur Camembert et Fenouillard de réjouissante mémoire, s'enrichit cette année d'un roman de M. Maurice Morel que les collégiens dévoreront (11). La Bibliothèque rose fait paraître trois nouveautés de M^{lle} Latzarus, *une Aviatrice de douze ans*; de M^{me} Aline Sully, *les Malheurs de Raymond*; et, de M^{me} du Genestoux, *M^{lle} Trouble-Fête*, qui viennent heureusement compléter cette collection presque centenaire (12).

(1) H. Laurens. — (2) Hachette. — (3) Boivin. — (4) H. Laurens. — (5) Boivin. — (6) Hachette. — (7) Ces 4 vol. chez F. Nathan. — (8) Ces deux collections chez Spes. — (9) Larousse. — (10) Ces deux volumes chez Hachette. — (11) A. Colin. — (12) Ces trois volumes chez Hachette.

Les histoires de bêtes que M. Demaison a remises en honneur chez les parents plaisent toujours à la jeunesse. *La Grève des animaux* a dû être rééditée, tant l'ouvrage de G. Galland et Vimart est encore apprécié (1). *Isidore*, le petit canard, *Bobby*, le hérisson, et *Fleur des champs*, la bonne taupe, sont les dernières créations de l'inimitable Ben amin Rabier, à qui l'on doit trois petits albums dédiés à ces bêtes cocasses (2). Pour les tout petits, voici encore un album, *les Animaux sauvages* de M. Pierre Noary, qui accompagne les planches en couleurs décoratives d'un texte instructif. *Les Aventures d'un caneton*, *le Petit monde des bêtes*, *ma Ménagerie*, *les Animaux et leurs petits* sont quatre albums polychromes dont les images provoqueront des cris d'admiration chez les bébés (3).

Les Aventures de Cotonnet, texte et dessins par Adrienne Ségur, petit chef-d'œuvre d'humour délicieusement présenté (4); *L'Aventure de John Gilpin*, que M^{me} du Genestoux a adaptée de l'anglais, fournit à M. Harry Elliott l'occasion de peindre douze planches qui évoquent bien la vieille Angleterre (5); *Bob et son ami Serpolet*, par La Baume et J. Duché (6) et les *Albums Camo*, dont Miquette, Polo et Baby sont les protagonistes (7), constituent les « vient de paraître » du bas âge.

L'actualité ne perd pas ses droits dans notre domaine; un magnifique album sur *l'Algérie*, par M. Louis Chéronnet, commémore le Centenaire de notre occupation avec une ingéniosité de présentation à laquelle contribuent largement les belles images à la manière d'Épinal de M. Maurice Tranchant (8). L'Exposition coloniale a inspiré à M. L. Lamy l'idée d'un album en couleurs sur *Madagascar* (9).

Enfin voici les classiques livres d'étrennes aux tranches dorées, aux cartonnages rutilants qui ont fait la joie de notre jeunesse : roman à succès comme *Ben-Hur*, de Lewis Wallace; livre instructif comme l'histoire de *Saint-Pierre de Rome*, par le Révérend Père A. Mortier; livre épique, tel le *Foch* émouvant de M. F. Gagnère, orné de magnifiques photographies (10) et enfin, prototype du genre, le *Bonaparte* de Montorgueil (11) dont les admirables compositions de Job, après avoir enthousiasmé les lecteurs d'hier, enseigneront l'histoire à ceux d'aujourd'hui.

ANDRÉ GAVOTY.

(1) Mame. — (2) Garnier. — (3) Ces cinq albums chez Flammarion. — (4) Firmin-Didot. — (5) Hachette. — (6) F. Nathan. — (7) Plon. — (8) Duchartre. — (9) Delagrave. — (10) Ces trois volumes chez Mame. — (11) Boivin.

REVUE DRAMATIQUE

COMÉDIE-FRANÇAISE : *La Révolte*, un acte de Villiers de l'Isle-Adam. *La Brouille*, trois actes de M. Charles Vildrac. — THÉÂTRE EDOUARD VII : *L'Assemblée des femmes*, trois actes de M. Maurice Donnay. — ATHÉNÉE : *Un ami d'Argentine*, quatre actes de MM. Tristan Bernard et Max Maurey. — ATELIER : *Musse ou l'École de l'hypocrisie*, quatre actes de M. Jules Romains. — THÉÂTRE ANTOINE : *La Petite Catherine*, trois actes de M. Alfred Savoir.

La Comédie-Française a cru bon d'exhumer un acte de Villiers de l'Isle-Adam : *la Révolte*. Dans un intérieur cossu, une soirée qui s'annonce comme n'importe quelle soirée. Le mari, Félix, se chauffe au coin du feu, comme c'était la coutume en des temps reculés. Sa femme, Élisabeth, achève de mettre en ordre les comptes de la maison. Silence entrecoupé de vagues propos : l'ennui à deux. Cependant, ses additions terminées, Élisabeth se lève et déclare qu'elle s'en va. Elle s'en va pour toujours, elle quitte une demeure où elle n'a trouvé que déceptions... Elle s'en est allée, mais il paraît qu'elle n'a pas trouvé mieux ailleurs. La nuit n'est pas achevée, elle revient, elle reprend sa place au foyer et ses comptes où elle les a laissés : la vie recommence.

Dirai-je que nous n'avons pris à cette évocation qu'un médiocre plaisir? Nous en avons tant vu de ces révoltées, qui s'en allaient vivre leur vie!... On me dit que c'est ici la première ou l'une des premières en date : celle-là, c'est l'ancêtre. Possible : ses filles et petites-filles lui ont beaucoup nui. D'autre part, on a dû pratiquer, dans le texte de Villiers de l'Isle-Adam, de larges coupures. On a supprimé nombre de tirades déclamatoires. Elles faisaient longueur, oui, mais elles donnaient à l'œuvre son caractère et sa saveur. Il est resté un squelette de pièce.

Elisabeth a eu bien de la chance d'avoir pour interprète M^{me} Mary Marquet, qui lui a prêté sa beauté et son talent. Et on ne peut en vouloir à M. Le Roy de nous avoir présenté un Félix aussi falot que le rôle le comporte.

A cette « curiosité » a succédé une comédie aimable, *la Brouille* de M. Vildrac. Deux amis, dont l'un est architecte et l'autre homme d'affaires, ont eu des mots. Les voilà brouillés. Or, leurs enfants sont fiancés ! Parviendra-t-on à réconcilier ce Montaigu avec ce Capulet ? Au second acte, sa femme, son fils, sa future belle-fille, tout le monde s'emploie à apaiser le ressentiment de Pain, l'architecte. L'architecte Pain est irréductible. Pourtant nous ne sommes pas fort inquiets. Et lorsque, au troisième acte, les deux amis tomberont dans les bras l'un de l'autre, nous en serons plus heureux que surpris. — Spectacle de famille, où l'on note au passage d'agréables traits. Un rôle est joliment esquissé, celui de M^{me} Pain, type d'impitoyable raisonneuse, intarissable en paroles, conseils, avertissements et recommandations, de celles qui vous feraient prendre le bon sens en grippe et la sagesse en horreur.

M. Bernard est excellent de naturel et de bonhomie dans le rôle de l'architecte, et M^{lle} Fonteney a composé avec esprit le type de l'incoercible bavarde qu'est M^{me} Pain. M^{lle} Bretty, dans le rôle de M^{me} Dumas, a été délicatement attendrie.

M. Maurice Donnay, qui fit jadis une délicieuse *Lysistrata*, est revenu à ses premières amours. D'une autre comédie d'Aristophane, qui à vrai dire n'est pas de ses chefs-d'œuvre, il a tiré *l'Assemblée des femmes*. Ce n'est plus de la grève des femmes qu'il s'agit, mais de la communauté des femmes. Car il n'y a rien de nouveau sous le soleil, et les Grecs n'avaient pas attendu les Soviets pour inventer le communisme. Le premier acte est charmant. Et d'abord pour les yeux. Au petit matin, les Athéniennes, sorties à tâtons et en grand mystère de la chambre où ronflent encore leurs maris, enveloppées des manteaux qu'elles leur ont dérobés, arrivent, leur lampe à la main, sur la place où Praxagora leur a donné rendez-vous. Un banc sert de tribune. Les oratrices s'y succèdent. Praxagora, dans un grand discours, expose les revendications féminines. Interruptions, acclamations. Tout cela plein d'esprit, de verve, de fantaisie : c'est du meilleur Donnay.

Le sujet une fois admis, on devine comment il peut se développer aux deux actes qui suivent. Si le latin dans les mots brave l'hon-

néteté, le grec n'a rien à lui envier. C'est ici la comédie aristophanesque, dans toute son impudeur. Cependant, à travers ces bouffonneries, court une légère intrigue d'amour qui proteste contre les joies du paradis communiste. Et, se souvenant que, parfois, de la comédie d'Aristophane s'élevaient des chants d'un pur lyrisme, M. Donnay a semé dans *l'Assemblée des femmes* des couplets dont quelques-uns sont de la versification la plus souple et de la grâce la plus ingénieuse.

M^{me} Vera Sergine, que nous sommes habitués à applaudir sous le masque tragique, s'est montrée, dans le rôle de Praxagora, très fine comédienne.

En raison sans doute de la crise financière qui sévit aux États-Unis, le traditionnel oncle d'Amérique, — d'Amérique du Nord, — vient de céder la place, sur le théâtre de l'Athénée, à « l'ami d'Argentine ». L'héritage de cet ami généreux tombe à point nommé du ciel Argentin sur Jane Renaud, qui vient de voir sa dot dissipée par un père prodigue, et ses fiançailles rompues par une future belle-mère trop intéressée. Une telle aubaine a quelque chose d'inquiétant pour la mémoire de la défunte mère de Jane. C'est pour-quoi, celle-ci, ayant d'abord fait mine de refuser, ne se résout à accepter que si son père n'en doit rien savoir. Et comme elle a la bosse des affaires, pour justifier sa soudaine opulence, elle rachète une banque dont le directeur sera un certain Gabilin, astronome lunaire et falot, celui-là même qui est venu d'Argentine apporter les fabuleux millions. Il faut voir notre hurluberlu à son bureau de magnat de la finance. Il y commet mille impairs. Mais sa naïveté passe pour ruse d'homme d'affaires retors, ce qui donne lieu à des scènes du meilleur comique. Est-il besoin de dire que le coup de théâtre attendu se produira ? L'ami d'Argentine était le père de la défunte M^{me} Renaud, le grand père de Jane, dont aussitôt et comme par enchantement le mariage brisé se raccommode. Cette pièce, très gaie, très habilement agencée et pleine d'ingénieux rebondissements, a obtenu un vif succès.

M^{me} Madeleine Soria, jeune fille rompue aux affaires et Jane Loury belle-mère cupide, MM. Lucien Rozenberg, un Gabilin inénarrable, et Le Gallo en père frivole, ont joué avec beaucoup d'entrain.

M. Jules Romains joint à une verve abondante et entraînante le don de créer des types représentatifs, dans lesquels nous recon-

naissions des traits observés par nous-mêmes chez nos contemporains. Après Knock et M. Le Trouhadec, voici Musse ou le mécontent. Ce qui le mécontente, c'est de voir la personnalité humaine opprimée de nos jours par l'étatisme et la standardisation. Par là *Musse ou l'école de l'hypocrisie* rejoint les *Scènes de la vie future* de M. Duhamel. Après s'être exhalé en virulentes protestations contre un douanier, un percepteur, un gendarme, le mécontentement de Musse se traduit en une suite de tentatives à l'effet de recouvrer sa liberté et dont chacune aboutit à le mettre en présence de la même hypocrisie. Le succès a été grand et très mérité. On est, tout au long de la pièce, emporté par un mouvement de comique irrésistible.

A la tête de son excellente troupe, M. Dullin met en plein relief le personnage de Musse.

M. Alfred Savoir est un des meilleurs écrivains de théâtre d'aujourd'hui. Il a ce mérite éminent que sa manière ne ressemble à aucune autre, et que ses pièces ne se ressemblent pas entre elles. C'est par son originalité que *la Petite Catherine* a séduit critique et public. Comédie historique, elle a l'esprit de prendre avec l'histoire les plus audacieuses libertés, et de ne lui emprunter qu'un cadre et une couleur d'ailleurs conventionnels, avec le grand nom de personnages n'ayant guère de commun, avec le rôle qui leur est prêté, que le nom. Mélange d'histoire, de comédie, de drame et voire d'opérette, c'est un cadre où la fantaisie de l'auteur se joue à plaisir dans un divertissement de haut goût.

Nous sommes en Russie, où le grand-duc Pierre, appelé à régner, exerce ses soldats à une discipline apprise à l'école de Frédéric II. Arrive celle qui sera la grande Catherine et qui n'est encore que la petite Catherine. Le passage de l'une à l'autre, la métamorphose de la petite épouse sentimentale en la terrible impératrice qui entre dans l'histoire par l'assassinat, tel est le sujet même qui se déroule à travers maints épisodes romanesques, scabreux et finalement dramatiques.

La mise en scène est brillante et chatoyante. M^{lle} Cocéa est charmante en petite Catherine; M^{lle} Marguerite Pierry compose avec beaucoup d'art un rôle de vieille impératrice. M. Alcyon donne au personnage de Potemkine une ampleur réjouissante.

RENÉ DOUMIC.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Qui donc a dit que les démocraties finissent toujours par devenir des gérontocraties ? M. André Tardieu, le premier de la génération des combattants de la grande guerre qui ait accédé à la présidence du Conseil, vient de succomber, au Sénat, devant l'insurrection de quelques vieillards, chevronnés des batailles d'arrondissement, dernier carré d'une politique périmée qu'il faudra bien rajeunir, si l'on veut sauver, en France, le système parlementaire et la liberté politique.

Il y avait, entre M. Tardieu et la gauche du Sénat, une vieille querelle ; déjà, en juillet, à la veille des vacances, le cabinet, dans un vote, n'avait obtenu que sept voix de majorité. Le Sénat reprochait à M. Tardieu, d'abord et surtout, de n'avoir pas fait, dans la très large distribution des portefeuilles, la part assez belle à ses membres ; ensuite de n'avoir pas réussi à mettre debout une combinaison de concentration républicaine. Mais chacun sait que, si cette fameuse concentration ne fut pas réalisée, la responsabilité n'en incombe pas à M. Tardieu, mais bien aux radicaux-socialistes de la Chambre ; ceux du Sénat se seraient plus aisément résignés à accepter des portefeuilles. Enfin, c'est au Sénat que les influences maçonniques sont restées le plus influentes : comment tolérer le scandale de la présence, dans un ministère, de catholiques convaincus qui ont d'ailleurs parfaitement rempli leur tâche ?

Le ciment du complot, ce fut « l'affaire Oustric ». Il s'agit, on le sait, d'un groupe financier à la tête duquel se trouvait un spéculateur audacieux et sans scrupules qui lançait, introduisait en Bourse et « soufflait » des affaires plus ou moins sérieuses. Lorsque survient une crise financière, de telles affaires ne peuvent éviter la catastrophe. Le « groupe Oustric » avait acheté une banque qui fut longtemps honorablement connue dans le Nord de la France, la

banque Adam : la déconfiture de la banque fut le premier signe de la débâcle. Les valeurs du « groupe Oustric » n'intéressent guère que la spéculation qui est habituée au risque, mais la banque Adam atteignait la petite épargne et le commerce. Il ne devrait pas être possible qu'un établissement de ce genre, qui a la confiance du public et qui l'a longtemps justifiée, puisse changer de mains et de méthodes sans que la clientèle en soit avertie. Que les spéculateurs, si l'on nous passe l'expression, boivent des bouillons, c'est leur affaire; mais l'épargne et le travail national doivent être protégés.

Reproche-t-on au ministère Tardieu d'y avoir manqué? Nullement. Il a même pris des mesures pour que les créanciers de la banque Adam ne soient pas dépouillés. Mais, dans tous les pays, il se produit des collusions inévitables entre la politique et les affaires. M. Raoul Péret, garde des Sceaux, à qui on reprochait d'avoir autorisé l'introduction en France d'une valeur italienne, jugea nécessaire de donner sa démission afin de se justifier plus librement et fut remplacé par M. Henry Chéron. Mais le Gouvernement se vit contraint de consentir à l'élection, à la Chambre, d'une commission d'enquête de trente-trois membres qui constituera une sorte de jury d'honneur pour connaître le cas des parlementaires qui pourraient être compromis. La présidence de M. Louis Marin est, pour cette commission, une garantie de haute impartialité. Deux sous-secrétaires d'État, MM. Falcoz et Eugène Lautier, adressèrent leur démission au président du Conseil et demandèrent à être entendus par la commission. Ces incidents donnèrent au Parlement l'impression que le cabinet s'effritait; une interpellation à ce propos ne lui laissa que quatorze voix de majorité à la Chambre; naturellement ses adversaires faisaient courir le bruit que d'autres membres du cabinet pouvaient se trouver compromis. Avant la démission de MM. Falcoz et Lautier, l'interpellation de M. Héry, au Sénat, était ajournée *sine die*; elle était reprise aussitôt après. Certains parlementaires de l'opposition qui, ouvertement, reprochaient au ministère ses « compromissions », travaillaient en réalité à le renverser dans l'espoir que ses successeurs apporteraient moins de zèle à faire la lumière.

Telles sont les véritables origines de la crise ministérielle; sans ces incidents, on ne s'expliquerait pas, malgré l'état d'esprit de certains sénateurs, qu'un homme d'État de l'envergure et de l'énergie de M. Tardieu eût succombé sous les coups d'un aussi

mince adversaire que M. Héry, sénateur des Deux-Sèvres. Il est difficile de lire un morceau plus plat et plus triste ; c'est un ramas des plus vieux griefs ramassés dans les arrière-loges, d'assertions fausses, d'interprétations fielleuses. Recueillons, dans l'*Analytique*, toujours plus sincère que l'*Officiel*, quelques perles qui méritent d'être enchâssées. A entendre M. Héry, nos finances seraient dans un état déplorable : « C'est un grand malheur que la patrie de l'épargne soit descendue au rang des pays à finances avariées... » L'État engage l'avenir et gaspille sans compter pour les colonies, pour les habitations à bon marché, pour les chemins de fer !... « On parle de crise mondiale : c'est une inversion. » Et voici le grief capital : les préfets, le ministère de l'Intérieur, les élections de 1932 compromises si le pouvoir n'est pas entre des mains sûres ! « Les préfets sont des hommes-liges et des proconsuls. » Et puis M. Tardieu est autoritaire : « Ne le compare-t-on pas à Napoléon ? Qu'est, en face de lui, un pauvre sénateur ? Ombres furtives, chétives et paralysées, nous attendons dans les antichambres ministérielles ; avec le maigre prestige d'une indemnité parlementaire qui n'équivaut pas au traitement d'un chef de bureau, quelle figure pouvons-nous faire ? » Quel dommage que l'on n'ait pas demandé l'affichage ! Et puis il y a, on s'en doutait, l'Eglise avec ses ambitions politiques et les fonds des « diocésaines », « l'Eglise qui peut compter, dans sa lutte contre l'enseignement national, sur le concours des préfets ». Et encore « les Jésuites qui reconstituent maintenant leur hiérarchie » et les Congrégations qui rentrent ! Que de périls pour la République !

M. Tardieu n'eut qu'un tort : il crut devoir répondre sérieusement à une attaque qui n'était qu'un prétexte ; il le fit avec calme, avec force ; il exposa en homme d'État une politique constructive et en montra les résultats dans tous les domaines ; il eut, à tous les griefs, des réponses pertinentes. Peut-être eût-il été mieux avisé de foncer sur ses adversaires. Il resta modéré ; mais comme on comprend le mépris qui devait gonfler son cœur de bon Français, et le dégoût, en face de tant de sottise et de tant de haine ! Quoi qu'il en soit, il fallut, après son discours, suspendre la séance, se concerter et faire donner la garde. M. Poincaré, ostensiblement, soutenait le ministère. On déchaîna l'attaque de M. Victor Boret, puis l'octogénaire M. Bienvenu-Martin fit appel à l'union des « républicains », ralliant les forces d'extrême-gauche. On eut alors l'impression que les morts se dressaient pour ensevelir les vivants.

On regrette que M. de Jouvenel, qui a de l'avenir dans l'esprit, ait prêté à une telle opération le concours de son éloquence. Le Gouvernement ne fut battu que par huit voix que les rectifications ont réduites à trois. C'en était assez pour priver la France d'un homme d'État qui s'est révélé un chef. M. le Président de la République se trouve en présence d'une difficulté presque insoluble à laquelle sa sagesse trouvera une issue. Quant à M. Tardieu et à plusieurs de ses collaborateurs qui n'ont fait que grandir au pouvoir, leur carrière politique commence : c'est au pays, dont on parle beaucoup mais qui compte si peu dans les crises comme celle-ci, qu'ils devront d'abord s'adresser.

Que se passe-t-il exactement au pays des Soviets ? Lorsque la France, après le Canada, eut édicté, contre le *dumping* pratiqué par le gouvernement de Moscou, les mesures nécessaires pour sauvegarder le salaire de ses ouvriers et la rémunération de ses paysans, la presse bolchéviste menaça notre pays de ses représailles et de ses vengeances. L'étrange procès qui se déroule en ce moment à Moscou nous apporte une nouvelle preuve de tout ce qu'un gouvernement autocratique et policier peut imaginer pour satisfaire ses rancunes et préparer ses manœuvres.

Le *Guépéou* a découvert un vaste complot ourdi par des industriels, des économistes, des professeurs, des ingénieurs, qu'il englobe sous le commun vocable de « parti industriel » ; leur sort est actuellement débattu, tantôt en audience publique, tantôt à huis clos. Les prévenus auraient, selon l'accusation soutenue par le procureur général Krylenko, tenté de faire échouer le fameux plan quinquennal qui doit aboutir, selon les vues de Staline, à doter la Russie d'une industrie américanisée, capable de fournir du travail à une importante fraction du peuple russe et de vendre aux paysans tout ce dont ils ont besoin. Ces pauvres gens auraient en outre préparé une intervention militaire étrangère, de complicité avec des capitalistes anglais, avec M. Poincaré, M. Briand et l'état-major français, afin de renverser le gouvernement communiste en Russie.

Pour quiconque est tant soit peu au courant de la politique anglaise, du caractère d'hommes tels que M. Poincaré ou M. Briand et de la prudence de notre état-major, il s'agit d'une invention grossière, bouffonne et totalement dénuée de vraisemblance. Il n'était même pas besoin du démenti formel de M. Poincaré pour

que l'opinion française fût édifiée. Le plus singulier, c'est que les prévenus ont confessé tout ce qu'on a voulu; ils abondent en détails, visiblement dictés et appris par cœur, sur le complot, sur l'aberration qui les a jetés dans une opposition sans espoir: il y a là de quoi étonner un Occidental; mais le Guépéou possède des moyens à lui, soit par promesses, soit par tortures ou menaces, de faire parler ou se taire les accusés qui sont entre ses griffes. On a vu des cortèges d'ouvriers communistes, embrigadés par la police, défilér dans les rues de Moscou en proférant des cris de mort contre les accusés et hurlant leur haine de la France et de l'Angleterre. Ainsi vit-on jadis, durant la Révolution française, des centaines d'innocents, jusqu'à des enfants, des jeunes filles, des vieillards, guillotisés comme « complices de Pitt et Cobourg »! Toute cette mise en scène est machinée par le gouvernement communiste et sa police; mais dans quel dessein?

Il s'agit, avant tout, de politique intérieure. On se souvient que vers 1925, Staline fut un partisan convaincu de la nouvelle politique économique, la *Nep*; il rappelait que Lénine avait écrit, dès 1918, pour justifier les concessions aux paysans dont la nécessité lui apparaissait de plus en plus: « Maintenant, le principal, c'est l'augmentation de la production. Le paysan laborieux est le facteur principal de notre essor économique ». C'était l'époque où Boukharine, théoricien du parti-communiste, lançait, comme M. Guizot, un appel à l'embourgeoisement: « Prolétaires, enrichissez-vous (1) ». Dès qu'un peu de liberté leur est rendue, les paysans, en tous pays, besognent, labourent, récoltent, épargnent, s'enrichissent; et il va de soi que les laborieux et les prudents arrondissent plus vite leur lopin que les paresseux et les ivrognes. Cinq ans après l'inauguration de la *Nep*, les paysans riches, les *koulaks*, produisaient 40 pour 100 du blé mis sur le marché, tout en ne représentant que 10 pour 100 des exploitations paysannes. La Russie saignée, appauvrie, s'acheminait vers la paix et le relèvement économique.

Mais l'orthodoxie communiste veillait, soutenue par les plus méprisables éléments de la population. Staline, afin d'écarter ses

(1) Cette évolution de la Russie bolchévique est retracée dans le remarquable ouvrage de M. Henry Rollin, qui nous apporte enfin une histoire sérieuse, documentée et philosophique de la révolution communiste en Russie: *La Révolution russe*, t. I, *Les Soviets*, t. II, *Le parti bolchéviste*. Le tome III et dernier paraîtra prochainement (Delagrave, éditeur, in-16). Voyez notamment les trois derniers chapitres du tome I^{er}.

rivaux, faisait des concessions à leurs doctrines et préparait, à la campagne, la collectivisation de la terre par la création des grands domaines de l'État, les *kolkhoses* et, dans les usines, organisait la production intense par le plan quinquennal. Les *koulaks* furent dépouillés comme l'avaient été les grands propriétaires par le décret du 26 octobre 1917. Ainsi la nouvelle poussée révolutionnaire se traduisait par l'extension de l'industrie d'État et par la collectivisation de l'agriculture. Une véritable guerre civile se déchainait, accompagnée d'atroces violences contre les *koulaks*; mais la résistance paysanne se manifestait, refusant d'ensemencer, refusant de vendre les récoltes, tuant les agents du gouvernement. Les paysans pauvres eux-mêmes s'apercevaient que le travail forcé et embrigadé au service des *kolkhoses* est plus dur que le travail au service des *koulaks* et que l'État détenait à son profit des terres qu'eux-mêmes s'attribueraient et se partageraient volontiers. La *Nep* paraissait tout à fait abandonnée; mais la *Nep* finit toujours par reparaitre, parce qu'elle est le produit du bon sens et de l'expérience, le fruit de l'instinct paysan du travail et de l'épargne. Le plan grandiose d'industrialisation qui exige 86 milliards de roubles excède les forces de la Russie; le développement de l'industrie pourrait être la conséquence et l'effet de la prospérité de l'agriculture et de l'enrichissement des campagnes, mais il ne saurait les précéder. Staline, isolé, au fond du Kremlin, comme un Bouddah vivant, sent la résistance grandir, et il s'inquiète; ses conceptions de 1925, naguère refoulées par opportunisme, reparaissent; il pousse brusquement, le 2 mars 1930, un cri d'alarme; il met en garde ses amis contre « le vertige du succès »; il regrette l'emploi « stupide et réactionnaire » de la violence pour organiser la production agricole; il fait ordonner la revision de la liste des *koulaks* expropriés et des personnes privées du droit de vote; il prescrit de ménager les « paysans moyens ». L'homme que Trotsky appelait « le tsar des *koulaks* » retombe dans son hérésie.

A la lumière de ces faits, le procès à grand orchestre de Moscou s'éclaire. Pour apaiser le mécontentement des campagnes ne faut-il pas agiter le spectre d'une intervention étrangère, raviver la crainte du retour contre-révolutionnaire des anciens propriétaires « blancs » ? Toute l'histoire de la révolution russe est celle de la question agraire et de l'usurpation des terres par les paysans. Il faut, sous peine de subir l'invasion des étrangers, aider le gouvernement dans l'immense effort du plan quinquennal et de la collecti-

visation des terres, car c'est le salut de toute la révolution qui est en jeu. Quand le gouvernement fait entendre un tel langage, espère-t-il assurer le succès de son expérience ou en escompte-t-il déjà l'éclat et veut-il se prémunir contre les conséquences ? Nous sommes en décembre, après une récolte qui a été satisfaisante ; les promesses de mars, au temps des semailles, seraient-elles déjà oubliées, ou bien, au contraire, s'agit-il d'en faire accepter la réalisation aux intransigeants du parti Trotzky ?

L'avenir nous l'apprendra. En tout cas, il n'est pas téméraire de prévoir que le dernier mot restera, en Russie, aux paysans et que, par eux seulement, le régime le plus sanglant que la terre ait connu depuis des siècles finira par entrer dans la voie normale de l'apaisement et du travail organisé. Quant à la fable ridicule d'une intervention militaire préparée par M. Poincaré et les émigrés, outre qu'elle a sans doute paru nécessaire pour rallier les masses, elle n'est pas nouvelle ; les bolchévistes vivent dans la hantise continue d'une coalition bourgeoise qui tenterait d'anéantir leur régime de sang. Jusqu'à présent le procès n'a apporté, — et pour cause, — aucun semblant de preuve de ce que la presse et les accusés eux-mêmes ont raconté ; mais la protestation officielle de notre ambassadeur à Moscou, M. Jean Herbert, ne paraît pas avoir mis un terme à ces inventions scandaleuses. En attendant, le gouvernement de Moscou poursuit le renforcement de son armée et de son matériel de guerre, car, — c'est l'un des points mis en lumière par M. Rollin, — les dirigeants du bolchévisme, s'ils sont imprégnés de Karl Marx, procèdent aussi de Clausewitz, le célèbre théoricien allemand de la violence nécessaire et de la guerre créatrice.

La diplomatie soviétique est, en ce moment, fort active et son intervention achève de donner aux conciliabules et aux déplacements de plusieurs ministres des Affaires étrangères une allure de conspiration. M. Litvinoff, à Genève, à la Commission préparatoire pour la réduction des armements, s'associe vertueusement à toutes les surenchères dont l'objet invariable est de restreindre les forces des puissances gardiennes des traités de 1919. Pourtant les renseignements puisés aux meilleures sources montrent l'U. R. S. S. perfectionnant sans cesse et entraînant l'armée rouge ; sur deux millions de jeunes gens qui, chaque année, atteignent l'âge de porter les armes, les autorités soviétiques sélectionnent 250 000 hommes particulièrement aptes, tant par leur force physique que par la pureté de leurs opinions communistes, et leur donnent une instruction militaire

complète; l'armée rouge est une force redoutable, sous une discipline de fer, avec un outillage complet et si M. Litvinov prêche bien à Genève, ses collègues ne prêchent pas d'exemple à Moscou. M. Litvinov paraissait absorbé par les travaux de la Commission préparatoire quand on apprit qu'il partait pour une destination inconnue; tout simplement, il se rendait à Milan où il avait un entretien avec M. Grandi, ministre des Affaires étrangères d'Italie.

Certes, il n'est pas défendu à deux gouvernements, si éloignés qu'ils puissent être l'un de l'autre par leurs doctrines politiques, d'avoir en commun des intérêts et de s'entendre sur ces intérêts. La presse italienne déclare que le fascisme a si radicalement vacciné le pays contre le virus communiste, qu'il peut sans danger se permettre des liaisons dangereuses. Pourtant, est-il si naturel qu'un gouvernement dont l'origine et, s'il en était besoin, la justification, sont la lutte victorieuse contre le communisme et la garantie contre tout retour offensif du bolchévisme vaincu, soit celui-là même qui introduise la Russie soviétique dans les groupements politiques et dans les querelles de l'Europe occidentale? Nous savons quels bénéfices économiques l'Italie a trouvés le moyen de réaliser dans ses relations commerciales avec l'U. R. S. S. : mais 200 millions de *liras* de commandes pour l'industrie italienne et la fourniture à bon compte de matières premières sont-ils une raison suffisante pour de telles collusions? Le comte Bethlen, président du Conseil hongrois, qui a de meilleures raisons que M. Mussolini de désirer la révision des traités, s'est fait l'agent propagandiste de cette dangereuse politique. Il s'est trouvé, par un hasard préparé, à Ankara, en même temps que M. Venizelos, qui scellait la réconciliation de la Grèce avec la Turquie. On ne peut, dans l'intérêt de la paix, que se féliciter d'un rapprochement entre les adversaires de 1923; la diplomatie française n'a pas été la dernière à y travailler. Mais le langage de M. Venizelos, rapproché de celui de la presse italienne, éclairé par la présence du comte Bethlen à Ankara, laisse supposer qu'il aspire à s'agréger au groupement des puissances révisionnistes sous les auspices de M. Mussolini. Serait-ce donc qu'il réclame le Dodécanèse dont la population est grecque? Serait-ce encore qu'il redoute le poids de la puissance yougoslave dans les Balkans? Aurait-il si peu confiance dans les garanties de la Société des nations? Peut-être beaucoup de ces mystères s'éclaireraient-ils si on les envisageait au point de vue économique.

Le comte Bethlen s'est rendu, au milieu de novembre, à Berlin;

il y a affirmé qu'il n'y venait pas dans le dessein de former en Europe un groupement revisionniste ; mais ses actes et ses paroles sont en contradiction avec une telle déclaration. Son langage a été comme un écho fidèle de celui de M. Curtius ; le chancelier Brüning et lui ont parlé des « grandes injustices » dont ils attendent la réparation. M. Bethlen revendique « l'égalité du droit des peuples dans la vie internationale », ce qui signifie, dans le langage actuel, la destruction des traités ; il se félicite de l'amitié de M. Mussolini. On n'entend jamais ni l'Allemagne ni la Hongrie se demander si les « grandes injustices » dont elles se plaignent, ne seraient pas la conséquence inévitable de la juste réparation des injustices historiques cent fois plus réelles et plus atroces dont, par leurs violences, souffrirent si longtemps les Tchécoslovaques, les Roumains, les Yougoslaves, les Polonais, les Danois, sans parler des Français. Il faut enfin poser la question sur son vrai terrain. La libération des peuples slave et roumain et la reconstruction de leurs États opprimés ou détruits depuis des siècles, ne pouvaient s'accomplir sans léser les intérêts, l'amour-propre, disons même ce que pouvaient considérer, de bonne foi, comme des droits acquis les Prussiens et les Magyars. Est-ce une raison pour détruire cette œuvre de justice et de réparation ? Il reste que l'Italie, qui semblait la moins qualifiée pour une telle opération, cherche à grouper les Puissances qui travaillent à revenir sur le passé et à y joindre la Russie bolchéviste et jusqu'à la Turquie, à la Bulgarie et à la Grèce. Vaine tentative ! Mais ne serait-ce pas le moment ne nous occuper d'autre chose que de changer de ministère ?

RENÉ PINON.

SEPTIÈME PÉRIODE. — C^e ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

SOIXANTIÈME VOLUME

NOVEMBRE — DÉCEMBRE

Livraison du 1^{er} novembre

	Pages.
ELLE N'ÉTAIT PAS INVITÉE..., première partie, par M. HENRY BORDEAUX, de l'Académie française	5
NOS GRANDES ÉCOLES. — SAUMUR, par M. MARCEL DUPONT	47
LA DÉCOMPOSITION DE L'ARMÉE AU DÉBUT DE LA RÉVOLUTION RUSSIE, par M. le général YOUNI DANILOV	66
DANS LES COULISSES DE LA VIE PARISIENNE, par M. PAUL GAULOT.	94
COMMENT NOUS AVONS OCCUPÉ LA RUHR. — I. JANVIER-MAI 1923, par M. PAUL TIRARD	122
GENS DE LA CÔTE, dernière partie, par M. JOHAN BOJER	149
L'IMPÉRATRICE ZITA ET L'OFFRE DE PAIX SÉPARÉE, par M. ANTOINE REDIER.	174
CAMILLE BELLAIGUE, par M. LOUIS GILLET	203
OU EN EST L'ALLEMAGNE? — I. A BERLIN : LE NOUVEAU REICHSTAG, par M. MAURICE PERNOT.	214
AU CONGRÈS DE L'AMERICAN LEGION, par M. le général GOURAUD, de l'Institut	226
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — HISTOIRE POLITIQUE, par M. RENÉ PINON	232

Livraison du 15 novembre

ELLE N'ÉTAIT PAS INVITÉE..., deuxième partie, par M. HENRY BORDEAUX, de l'Académie française	241
LES DERNIERS TERRORISTES. — I. LA MACHINE INFERNALE, par M. G. LENOTRE	287
COMMENT NOUS AVONS OCCUPÉ LA RUHR. — II. JUIN 1923-NOVEMBRE 1924, par M. PAUL TIRARD	319
CORRESPONDANCE DU PRINCE NAPOLEON ET D'ÉMILE OLLIVIER (1871-1873), publiée par M. E. d'HAUTHRIE. — II.	345
ENTRE PATRONS ET OUVRIERS. — LES DÉLÉGUÉS DE CORPORATION, par M. EUGÈNE SCHNEIDER	372
AVEC VICTOR HUGO EN EXIL, par M. PAUL HAZARD.	389
LA GUERRE VUE DU VERSANT ORIENTAL. — II. MA MISSION EN RUSSIE, par M. G. DIAMANDY.	421

	Page
POÉSIES, par M. FERNAND GREGU.	433
OU EN EST L'ALLEMAGNE? — II. <i>LES ASPIRATIONS ALLEMANDES</i> , par M. MAURICE PERNOT.	440
A CHANTILLY, par M. PAUL BOURGET, de l'Académie française.	452
NOTES ET IMPRESSIONS, par M. RAYMOND ESCHOLIER.	459
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — <i>HISTOIRE POLITIQUE</i> , par M. RENÉ PINON.	471

Livraison du 1^{er} décembre

ELLE N'ÉTAIT PAS INVITÉE..., dernière partie, par M. HENRY BORDEAUX, de l'Académie française.	481
LE CAS WILSON, par M. FIRMIN ROZ.	519
LES DERNIERS TIRROHISTES. — II. <i>DÉPORTATIONS</i> , par M. G. LENOTRE.	550
LE « FOUIRE » DE LYAUTY AU MAROC (1912-1918), par M. LOUIS BARTHOU, de l'Académie française.	580
CORRESPONDANCE DU PRINCE NAPOLEON ET D'ÉMILE OLLIVIER (1871-1873), publiée par M. E. d'HAUTERIVE, III.	591
LE MÉNAGE DE SHELLEY, par M. LOUIS GILLET.	616
LE JOURNAL DES ÉLECTIONS AUTRICHIENNES, par M. ANDRÉ NICOLAS.	641
LA VIE AUX GRANDES PROFONDEURS DE L'Océan, par M. LOUIS JOUBIN, de l'Académie des Sciences.	654
L'ANGLETERRE ET SES DOMINIONS, par M. ANTOINE DE TARLÉ.	663
SOUVAROV ET LA FRANCE, par M. le général NIESSEL.	672
OU EN EST L'ALLEMAGNE? — III. <i>PROBLÈMES DE L'EST</i> , par M. MAURICE PERNOT.	681
REVUE MUSICALE. — CAMILLE BELLAIGUE. — <i>CONCERTS SYMPHONIQUES</i> . — M. RICHARD STRAUSS, par M. LOUIS LALOY.	694
LES ACADÉMIES DE PROVINCE AU TRAVAIL, par M. C. M. SAVARIT.	705
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — <i>HISTOIRE POLITIQUE</i> , par M. RENÉ PINON.	709

Livraison du 15 décembre

LA RECRUTE, première partie, par M. PAUL BOURGET, de l'Académie française.	721
REICHSWEHR ET ARMÉE ROUGE, par M. FRÉDÉRIC ECCARD.	761
ELLÉNONE ET M ^{me} LINDSAY, par L. DE CONSTANT DE REBECQUE.	781
LETTRES A M ^{me} LINDSAY, par BENJAMIN CONSTANT.	789
LES CARIERS DE L'INDUSTRIE FRANÇAISE. — I. <i>LA LAINE</i> , par M. EUGÈNE MOTTE.	820
LES DERNIERS TERRORISTES. — III. <i>PARIAS</i> , par M. G. LENOTRE.	846
DIX CONGRES DE PRESSE LATINE, par M. MAURICE DE WALEFFE.	874
POÉSIES, par M. TRISTAN DERÈME.	895
QUESTIONS MÉDICALES. — <i>LA POLIOMYELITIS ÉPIDÉMIQUE</i> , par M. PASTEUR VALLERY-RADOT.	898
OU EN EST L'ALLEMAGNE? — IV. <i>LES ÉTATS DU SUD ET LE REICH</i> , par M. MAURICE PERNOT.	915
NOTES ET IMPRESSIONS, par M. RAYMOND ESCHOLIER.	926
LES LIVRES D'ÉTRENNES, par M. ANDRÉ GAVOTY.	938
REVUE DRAMATIQUE, par M. RENÉ DOUMIC, de l'Académie française.	946
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — <i>HISTOIRE POLITIQUE</i> , par M. RENÉ PINON.	950

